

Finney, Jack

**Simon Morley-2] Le
balancier du temps**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

jack finney
le balancier
du temps

roman illustré
traduit de l'américain
par Hélène Collon

NEW YORK
-1912-

Jack Finney

Le balancier du temps

Roman illustré traduit de l'américain par Hélène Collon.

Collection Présences sous la direction de Jacques Chambon. En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

Titre original : FROM TIME TO TIME

(Simon & Schuster, New York)

ISBN 0-671-889884-1

© 1995, by Jack Finney

Et pour la traduction française

© 1995, by Éditions Denoël 9, rue du Cherche-Midi, 75006

Paris ISBN 2-207-24302-8 B 24302-1

Bienvenue à toi, Annelise !

Remerciements

Pour ce livre, j'ai été aidé par deux admirables Susan. L'une, Susan LaRosa, m'a trouvé toutes les photographies de New York dont j'avais besoin, plus quelques-unes encore inconnues de moi. L'autre, Susan Ferguson, a fait de même à partir des archives de l'État de Californie.

Avant-propos

Ce roman est en quelque sorte la suite du Voyage de Simon Morley(1), dans lequel un jeune homme se voyait solliciter par les auteurs d'un projet gouvernemental secret sis dans un vieil entrepôt de Manhattan. L'objet de ces recherches était la mise en application d'une théorie formulée par un ancien professeur de Harvard, E.E. Danziger. Celui-ci était convaincu que le passé ne cessait jamais d'exister et que, dans certaines conditions, il était possible d'y retourner.

Parmi les candidats pressentis, Simon Morley se trouvait être un des rares capables d'opérer ce « voyage ». Il retournait donc dans les années 1880 et revenait faire son rapport dans le présent... pour repartir aussitôt épouser certaine jeune fille rencontrée au XIX^e siècle, où il décidait de s'installer définitivement.

Toutefois, cette résolution s'avère moins ferme que lui-même ne le croit. Et le présent livre se propose de raconter ce qui lui arrive lorsque – victime de sa seule curiosité – il revient faire un tour dans le présent, juste histoire de voir ce qui s'y passe...

Les historiens le disent bien : les années 1910-1915 furent parmi les plus douces de toute l'histoire de ce pays.

Allen Churchill, Remember When.

Prologue

L'homme assis à l'extrémité de la longue table avait une barbiche noire bien taillée, striée de blanc aux coins de la bouche. Il leva les yeux vers l'horloge murale, qui indiquait sept heures et trois minutes. « Bien », dit-il aux quelque dix individus des deux sexes rassemblés devant lui. « Allons-y. » Cependant, il se retourna une fois de plus vers la porte grande ouverte derrière lui, et les autres l'imitèrent. Mais comme personne ne s'y présentait, et qu'on n'entendait pas le moindre bruit de pas sur le parquet du couloir, il se résigna. Avec sa petite quarantaine bien portée, ses jeans et sa chemise à carreaux, il était le plus jeune, mais aussi le seul professeur titulaire. « Audrey, voulez-vous ouvrir la séance ?

— Mais certainement. »

L'interpellée ouvrit l'enveloppe brune posée sur la table, à côté de son sac à main, et entreprit d'en retirer lentement un journal plié en quatre. L'espace d'un instant, seule une partie du titre resta visible :... w York Courier ; une ou deux personnes sourirent de ce qu'elles prirent pour un geste délibérément théâtral. Tous les membres de l'assistance, qui avaient entre vingt-cinq et quarante ans, étaient vêtus simplement et se comportaient avec naturel. La réunion se tenait dans la petite bibliothèque du département de chimie, dont les murs s'égayaient de rayonnages chargés de livres et de photographies sépia représentant les anciens laboratoires. L'après-midi était bien avancé, mais on était en septembre et il faisait encore jour ; en outre, comme on était à Durham, l'air était encore doux. Les trois hautes fenêtres à sommet arrondi étaient ouvertes et on entendait les oiseaux s'ébattre dans les arbres du campus.

« Jusqu'ici, mon réseau ne se compose que de quatre personnes », commença Audrey, dont la main parée d'une alliance toute simple reposait sur la table, l'index frôlant le mot Courier. « Si on peut appeler ça un réseau. Il comprend notamment mon beau-frère, dont, soit dit en passant, je n'aurais jamais cru qu'il dénicherait quoi que ce soit. Et pourtant si. Un de ses amis est propriétaire à Brooklyn d'une entreprise de rénovation de sols, ou quelque chose dans ce genre. Or, en arrachant le linoléum usé d'une vieille maison du quartier, un des ouvriers a trouvé dessous... » Elle s'interrompt. À l'extérieur de la bibliothèque, un pas pressé résonnait sur les lattes du parquet. Tous se tournèrent vers la porte, mais l'individu se contenta d'y passer la tête, de leur jeter un coup d'œil, puis de poursuivre son chemin en toute hâte. « Donc, sous le lino, poursuivit Audrey, le plancher était tapissé d'un matelas de journaux ; il y en avait plus d'un centimètre

d'épaisseur. Aux fins d'isolation, je suppose. Naturellement, l'ouvrier en a regardé quelques-uns, histoire de lire les bandes dessinées d'autrefois sans doute. J'aurais bien aimé en faire autant. Ces journaux étaient là depuis des dizaines et des dizaines d'années. Et il a gardé celui-là. »

Elle acheva de sortir le journal de son enveloppe et le passa à son voisin, qui l'épala sur la table ; les autres se penchèrent pour mieux voir. The New York Courier, clamait l'en-tête complète, comme on pouvait s'y attendre. L'homme se mit à lire une manchette à voix haute : « M. Wilson exige la réciprocité dans les échanges comm...

— Non, pas les nouvelles elles-mêmes. La date.

— Mardi 22 février 1916. »

Au bout d'un moment, légèrement irritée et déçue, Audrey reprit : « Vous ne voyez donc pas ? Mais il n'y avait pas de New York Courier en 1916. J'ai vérifié : il a cessé de paraître le 8 juin 1909.

— Haha ! commenta à voix basse une femme assise en face d'elle.

— On tient quelque chose, cette fois, dit un autre. Voyons un peu. » On lui passa le journal.

« C'est donc ça, Audrey ? fit le président. La date de ce journal ?

— Oui.

— Bien. En effet, c'est intéressant. Prenez note, voulez-vous ? Servez-vous du nouveau formulaire. Oui, nous les avons fait refaire ; nous nous organisons, pour ainsi dire. Pouvons-nous garder ce journal ?

— Certainement. » Audrey rougit de plaisir et rentra la tête dans les épaules pour mieux se concentrer sur l'attache de l'enveloppe brune, qu'elle s'appliquait à refermer.

Une petite femme d'une trentaine d'années aux cheveux raides et bruns déclara : « Dick, il faudra que je parte tôt. Ma baby-sitter ne peut pas attendre. Puis-je prendre la parole tout de suite ?

— Mais bien sûr, allez-y. »

Elle effleura la chemise cartonnée posée devant elle. « J'ai reçu ceci de ma tante de Newton, Kansas, dont la bibliothèque municipale a une petite salle d'histoire locale. Les gens de la ville y déposent de vieilles photographies, des coupures de journaux, ce genre de choses. Ma tante a fait reproduire un de ces clichés à mon intention. » La jeune femme ouvrit la chemise-dossier et en extirpa un grand tirage noir et blanc sur papier brillant. « Il a été pris en 1947... » Elle posa le doigt sur une date portée en blanc dans un des coins inférieurs de la photo. « On voit la grand-rue telle qu'elle était à l'époque, avec entre autres le cinéma ; on distingue très bien le titre du film. Je vais faire circuler ce document, mais permettez-moi d'abord de vous lire ce titre. » Elle chaussa ses lunettes et se pencha sur la photo en les faisant remonter sur l'arête de son nez. « Clark Gable et Mary Astor dans Le Jugement

du diable. Dessins animés et Actualités Pathé. » Elle se laissa aller contre son dossier, ôta ses lunettes d'un geste et fit glisser la photo vers son plus proche voisin. « J'ai consulté tous les ouvrages sur le cinéma d'autrefois détenus par les diverses bibliothèques de notre université ; vous savez, ces répertoires de vieux films. J'ai écrit à la maison de production, mais ma lettre est restée sans réponse. Alors, j'ai téléphoné ; j'ai eu quelqu'un qui a fini par me dire qu'on allait se renseigner, qu'on me recontacterait. À ma grande surprise, on m'a bel et bien rappelée, deux ou trois jours plus tard. Un monsieur charmant, avec une voix très aimable. D'après lui, on ne trouve pas trace de ce film dans les archives. Et... enfin bref, voilà ce que j'avais à vous soumettre. » Sur ce, elle se tut et dévisagea son auditoire.

— « Ma foi, fit le président, c'est intéressant, certes, mais nous devons nous montrer rigoureux. Les dictionnaires de cinéma dont vous parlez ne sont peut-être pas exhaustifs. La maison de production a pu se tromper. Ou bien votre charmant correspondant n'a pas si bien cherché que cela, malgré sa voix prometteuse. Les vieux films qui n'ont pas très bien marché ont tendance à tomber dans l'oubli, voire à disparaître purement et simplement.

— Même avec Clark Gable au générique ?

— Je reconnais que... » Il haussa les épaules comme à contrecœur. « Mais nous ne devons absolument rien négliger. Il peut tout simplement s'agir d'un retraitage. Ce film aura été distribué une première fois sous le titre *Le Jugement du diable*, puis on l'a ressorti sous un autre dans l'espoir de relancer sa carrière. Ce sont des choses qui se font, me semble-t-il.

— Très bien. » Elle tendit la main pour récupérer la photo qu'on lui rendait. « De toute manière, j'avais dans l'idée de poursuivre mes recherches. Je voulais juste en parler aujourd'hui histoire de montrer que je ne m'étais pas tourné les pouces tout l'été.

— La piste peut encore s'avérer intéressante. Continuez d'enquêter, vous arriverez peut-être à quelque chose. Et de votre côté, Steve, quoi de neuf ?

— Un truc qui m'a occupé tout l'été ! » Malgré ses vingt-cinq ans, le jeune homme avait des cheveux blonds très fins qui commençaient déjà à se dégarnir au sommet du crâne. « J'ai dû envoyer au moins un million de lettres. » Il tapota d'un index replié une petite pile de documents devant lui. « Vous voulez que je vous les lise ou que je vous résume le tout ?

— Pour l'instant, dites-nous simplement de quoi il s'agit. Vous pourriez peut-être en faire des photocopies pour la prochaine fois ?

— Pas de problème. C'est Ben Bendix qui m'a branché sur ce coup. Vous vous souvenez de lui ? On suivait les mêmes cours de parapsycho, lui et moi.

— Moi, je me souviens de lui, fit une voix.

— Eh bien, il est marié maintenant ; il habite Stockton, en Californie. C'est lui qui m'a mis en contact avec la famille Weiss : le père, la mère, et deux filles adultes. L'une est mariée, l'autre a divorcé et est revenue vivre à Stockton chez les siens. Or, il se trouve que la divorcée se rappelle une troisième sœur. Enfin, plus ou moins.

— Steve... Je n'aime pas beaucoup ces « plus ou moins ». A-t-on encore affaire à des souvenirs fragmentaires ?

— Ça m'en a tout l'air, malheureusement.

— Bon... Quoi d'autre ?

— Elle pense que la troisième sœur s'appelait Naomi, ou Natalie, et aurait eu un an de moins qu'elle. Elle se revoit vaguement jouant avec cette sœur quand elle avait dans les douze ans.

— Dit-elle aussi que c'est comme d'essayer de se remémorer un rêve ?

— Tout juste. C'est dans cette catégorie de gens là qu'elle rentre. Avec des souvenirs très limités : elle revoit cette sœur l'accompagnant à l'école, dînant avec les autres membres de la famille, rien de plus. Vous connaissez la suite : personne d'autre ne s'en souvient, il n'y a jamais eu de troisième sœur. La divorcée est allée jusqu'à consulter le registre des naissances et les parents ont finalement exigé qu'elle cesse d'aborder ce sujet. » Il posa la main sur ses documents. « J'ai là trois lettres de sa main, assez longues d'ailleurs. Ce dont elle se souvient, ce qu'elle ne retrouve pas dans sa mémoire... Plus une lettre de chacun des autres membres de la famille. Au départ, ils n'avaient aucune intention de mettre quoi que ce soit par écrit, mais je les ai tellement harcelés...

— Je regrette, Steve, mais je crains qu'il ne faille abandonner ce cas.

— Tant pis.

— Les gens vagues à ce point, qui ne se rappellent que des bribes, que voulez-vous qu'on en fasse ? Reste que j'apprécie vos efforts. »

À nouveau un bruit de pas pressés retentit au-dehors ; deux hommes firent leur entrée. Le plus jeune, grand, mince comme un fil, arborait un costume blanc froissé. « Pardon, pardon, pardon ! Nous sommes très, très, très en retard ! Mais vous ne nous en voudrez pas. » En arrivant devant le président, qui se levait pour les accueillir, il désigna fièrement son compagnon d'un mouvement de tête.

— « C'est de ma faute », déclara celui-ci. Âgé d'environ quarante-cinq ans, le visage fin, il portait un coupe-vent en nylon bleu sur un tee-shirt blanc immaculé. « Comme j'avais du travail, le dîner a été retardé. »

S'adressant au petit groupe, le premier annonça : « Je vous présente Lawrence Braunstein.

— Larry, corrigea l'intéressé.

— Il est venu de Drexel en voiture », compléta le jeune homme.

Les voisins du président de séance se levèrent ou se penchèrent par-dessus la table pour serrer la main de Braunstein ; les autres sourirent et le saluèrent du geste. La façon dont il inclina aimablement la tête en retour plut à tout le monde. Presque chauve, il n'avait plus qu'une fine mèche de cheveux châains toute raide, déployée du front au sommet du crâne.

Quelqu'un se déplaça pour qu'il puisse s'asseoir sur un des côtés, bien au centre de la table ; cela fait, le président reprit : « Larry, la plupart d'entre nous connaissent déjà votre histoire par Cari ici présent, encore que, si j'ai bien compris, vous ayez ce soir un à y ajouter. Mais quelques-uns ne sont pas encore au courant ; cela vous ennuerait-il de tout reprendre au début ?

— Pas du tout. Et surtout, si vous avez envie de rigoler, les gars, ne vous gênez pas. Ça ne me dérange pas ; j'ai l'habitude.

— Personne ne rira, lui assura le président.

— Bon. » Braunstein défit la fermeture Éclair de son blouson et s'appuya contre son dossier pour s'installer confortablement, un bras reposant sur la table, détendu, le poing fermé sans être contracté. « Il n'y a pas tant de choses que ça a raconter, d'ailleurs ; le seul fait marquant, c'est que je me souviens d'un second mandat de Kennedy. » Un silence concentré tomba et quelques membres de l'assistance s'avancèrent sur leur siège pour mieux scruter l'auteur de cette déclaration. « À dire vrai, je n'en garde pas de souvenirs très précis. Naturellement, je vote. Enfin, de temps en temps. Mais je ne fais pas très attention aux hommes politiques. J'ai toujours été comme ça. Ce sont tous des... enfin, vous le savez aussi bien que moi. Pourtant, je me rappelle très bien Kennedy se représentant aux élections présidentielles. J'ai même vu quelques images des primaires, à Atlanta, et écouté quelques discours électoraux pendant la campagne. Ça et là. C'est que ça remonte loin tout ça, vous savez.

— Contre qui se présentait-il ? s'enquit une voix.

— Dirksen, vous vous rendez compte ! J'entends encore les commentateurs, en particulier Walter Cronkite, dire que si les Républicains présentaient Dirksen, c'était parce qu'il n'avait justement aucune chance contre Kennedy. Et bingo : il l'a emporté dans quarante-neuf États ; dans le cinquantième il n'est pas passé loin. L'Illinois, je crois. C'est à peu près tout ce que je me rappelle. J'ai vu Dirksen déclarer forfait à la télé moins d'une heure après la fermeture des bureaux de vote en Californie. Et je me souviens de la scène retransmise du Q. G. de Kennedy au même moment, le Mayflower Hôtel à Washington, avec les cris qui fusaient, le président qui souriait derrière le micro et levait les bras en remerciant ses électeurs, enfin

tout ça, quoi. Jackie était là aussi, ainsi que M^{me} Kennedy mère, il me semble. Aucun souvenir de Bob ou d'Edward, en revanche. »

Le silence régna un moment, puis quelqu'un s'enquit : « Je sais qu'on vous l'a déjà demandé, mais... vous rappelez-vous également que... »

— Qu'il n'a pas du tout concouru pour un second mandat ? Bien sûr. Cari me l'a fait dire tout de suite et je m'en souviens très bien, évidemment. Comme tout le monde. Il a été abattu à Dallas en... 1963, c'est ça ? Lui, puis Oswald. » Il haussa les épaules d'un air contrit. « Je sais bien que c'est absurde, mais... les deux souvenirs coexistent dans ma tête, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! »

— Où vous trouviez-vous personnellement quand Kennedy a été abattu, vous vous en souvenez ?

— Non.

— Bien, fit le président. Et ce soir, vous avez quelque chose à ajouter ?

— En effet. Deux ou trois jours après le passage de Cari et notre petite conversation, je me suis rappelé quelque chose d'autre, mais il m'a fallu un moment pour mettre le doigt dessus.

« Je suis responsable du service Expéditions chez Vector, à Drexel ; ces derniers temps, on a dû faire beaucoup d'heures supplémentaires, parce qu'on avait pas mal de trucs à expédier. Mais dimanche dernier, j'ai enfin eu le temps de dégager le premier tiroir de ma commode, mon « tiroir à pagaille ». Tellement bourré de tout et n'importe quoi qu'on peut à peine l'ouvrir. Vieux tickets de cinéma, reçus de tel ou tel magasin, certificats de garantie pour appareils hors d'usage depuis belle lurette... vous voyez le genre. Plus des photos, des coupures de magazines, deux ou trois montres qui ne marcheront plus jamais, de vieux verres de lunettes plus adaptées à ma vue. La photo de la promotion à la sortie du lycée, la queue de castor que j'accrochais au radiateur de ma voiture au bon vieux temps... Et puis des lacets, des crayons, des stylos qui n'écrivent plus, des pochettes d'allumettes, des savonnettes d'hôtel, des piles de lampe électrique usées. Bref, tout ce qu'on peut imaginer.

« J'ai renversé son contenu sur mon dessus-de-lit et je me suis mis à ranger les objets un par un, jusqu'à ce que je tombe là-dessus... » Il ouvrit le poing et, voyant ce qui gisait sur sa paume, les membres de son auditoire s'approchèrent en repoussant leurs chaises, dont les pieds raclèrent bruyamment le parquet. C'était un petit objet rond, à peine plus grand qu'une pièce d'un demi-dollar, de couleur blanche, sans doute en plastique ou en métal émaillé. Y était imprimé en bleu le portrait d'après photo de deux hommes face à face. Le profil de gauche, confiant et souriant, était celui de John Kennedy posant de trois quarts. L'autre, nettement découpé, était celui, presque

réprobateur, d'Estes Kefauver. Au-dessus on pouvait lire en blanc, sur un ruban rouge semi-circulaire : un bon mandat, et au-dessous, mais cette fois sur une bande bleue : En vaut bien un deuxième ! Immédiatement sous les portraits sinuait un autre ruban clamant : Kennedy-Kefauver, 1964.

— « Un badge de campagne électorale souffla quelqu'un.

— Ça alors », renchérit une autre voix qui ajouta aussitôt : « Vous permettez ? » Braunstein acquiesça et le badge passa lentement de main en main tout autour de la table.

Ensuite, comme chaque fois, ils prirent le café – confectionné dans un ballon de laboratoire conique appartenant au département de chimie avec l'aide d'un entonnoir en verre garni de papier filtre. Tandis qu'ils buvaient à petites gorgées dans des gobelets en plastique, le badge poursuivait sa course de main en main ; on approchait de ses yeux photos et inscriptions, on effleurait le petit emblème bleu sur l'envers.

— « Bien, intervint bientôt le président de séance. Poursuivons, si vous le voulez bien. Gardez votre café si vous n'avez pas terminé. » Comme chacun reprenait sa place, il ajouta : « M. Braunstein doit nous quitter. Il a de la route à faire. Des questions de dernière minute ?

— Oui, fit Audrey. M. Braunstein, avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ait... fait la même expérience que vous ? »

L'homme, qui se tenait debout au côté du président, tout au bout de la table, hocha la tête. « Une fois. Chez mon frère. Il faisait partie d'une équipe de softball et j'étais allé le voir jouer. Il y avait avec lui un joueur originaire de Chicago. Mon frère m'a demandé de raconter mon histoire et ce type a dit que lui aussi en avait entendu parler. À Chicago. »

Steve, le jeune homme au crâne dégarni, plaça : « Et alors, le résultat était-il le même ? Je veux dire Kefauver, Dirksen, la convention d'Atlanta ? »

Braunstein secoua la tête. « Je lui ai posé la question, mais il ne savait pas ou ne se souvenait pas. Si ça se trouve, il me faisait marcher, tout simplement. « Ben voyons ! » ça, je peux vous dire que je l'ai entendu plus d'une fois. Mais à mon avis, ce joueur disait vrai. Il avait vraiment eu vent de la chose. »

L'invité prit congé une fois qu'on l'eut abondamment remercié, et Cari l'accompagna. Le badge dont il leur avait fait don était resté sur la table ; pendant le reste de la réunion, il fut plus d'une fois repris en main et réexaminé.

— « Bon, déclara le président, maintenant je crois que Teddy Lehman a aussi quelque chose à nous rapporter, mais... » Il s'interrompit et, souriant, salua d'un mouvement de tête la jeune femme en uniforme de lieutenant assise à côté de lui. « Vous allez

désormais faire partie du groupe, c'est cela ?

— Je l'espère, en effet.

— Il suffit de vouloir. Étiez-vous étudiante ici ?

— Non, pas moi : mon mari. Nous sommes actuellement divorcés, mais... ça m'intéressait. Ça m'intéresse toujours, d'ailleurs.

— Parfait. Je suppose que la personne qui vous a recrutée vous a mise au courant ? Était-ce Frank ?

— Comment avez-vous deviné ? interrogea ce dernier.

— Simple hypothèse. » Plusieurs personnes sourient. Le président reprit à l'adresse de la jeune femme : « Voyons si rien n'a été omis. Vous êtes sûre de bien comprendre ce qui se fait ici ? Pour l'instant, nous nous contentons de rassembler et répertorier un certain type d'incidents, puis de réunir le plus d'informations possible sur leur compte. Nous ne savons pas encore ce qu'ils signifient. En admettant qu'ils aient effectivement un sens. Et nous ne le saurons peut-être jamais. Naturellement, il existe quelques hypothèses ; il semblerait qu'à certains moments, deux versions du même segment temporel puissent coexister. Ou aient coexisté, l'un ayant remplacé l'autre. Je dis bien il semblerait. Il s'agit peut-être de tout autre chose. Nous sommes encore loin de formuler une quelconque théorie ; nous ne faisons que repérer ces incidents à mesure que nous en entendons parler. Nous nous sommes organisés à cet effet, mais de manière très souple. Et nous observons une grande discrétion. Nous tâchons de garder le secret sans que cela devienne pour autant une obsession. Chacun d'entre nous se constitue un petit réseau d'amis, de parents, de connaissances... en fait, de gens susceptibles d'avoir vécu un des incidents qui nous intéressent ou d'en avoir entendu parler. Commencez donc par former votre propre réseau. Si ce n'est pas déjà fait. Fiez-vous à votre propre jugement pour en sélectionner les membres, c'est tout ce que je puis vous recommander. Et dites-en le moins possible. Donnez l'impression que vous agissez seule, qu'il s'agit chez vous d'une simple marotte sans réelle importance. Car par-dessus tout... » Il marqua une pause pour ménager ses effets. « Nous ne faisons pas officiellement partie du département de parapsychologie. Officiellement, ils ne savent rien de nous. Nous ne sommes qu'une association privée d'individus ayant le même... hobby. Officiellement toujours, nous ne nous sommes même jamais réunis dans les locaux du département. Puisque votre époux a fait ses études ici, je n'ai sans doute pas à vous expliquer pourquoi. En quarante ans, le département a dû essayer pas mal de moqueries... » Ses yeux se plissèrent. « ... de la part de professeurs d'autres disciplines dites respectables, qui seraient incapables de voir – ou, pis, refuseraient de voir – la plus irréfutable démonstration si on la leur mettait sous le nez. » Il sourit à la jeune femme, puis se moqua de lui-même. « Excusez-moi. Si ça

continue, j'aurai bientôt la bave aux lèvres. Plus sérieusement, nous revêtons donc un caractère délibérément officieux. Et aussi secret que possible. Nous sommes bien d'accord ? Vous êtes prête pour le serment sacré et l'échange du sang ? »

Elle opina en souriant.

— « Alors, bienvenue à bord. Ted, si je ne m'abuse, vous avez effectué un déplacement non négligeable pour notre compte, cet été. En Arizona, c'est bien cela ?

— C'est-à-dire que... J'étais en Californie de toute façon. En vacances. À Los Angeles, si bizarre que ça puisse paraître. » Ted, documentaliste à l'université, la trentaine, était un bel homme qui ne paraissait pas conscient de son charme ; il ne tirait aucun avantage de sa chevelure bouclée coupée très court, et portait des lunettes à fine monture métallique, rondes comme des pièces de monnaie. Une calculatrice dépassait de sa poche de poitrine. « Alors, j'ai fait un saut de deux-trois jours à Phoenix en avion, loué une voiture... et je suis allé voir quelqu'un.

— Racontez-nous tout.

— C'est ma mère qui tenait cette histoire d'une amie de son âge ; à l'époque, elles habitaient toutes les deux New York. J'ai téléphoné à la dame en question et obtenu le numéro de notre homme. Un ancien avocat, très connu à New York en son temps ; il officiait au sein d'un cabinet très coté. J'ai constaté au cours de mon enquête qu'on se souvenait très bien de lui. Il est à la retraite maintenant. J'ai entrepris de le retrouver, ce qui n'a pas été très difficile. Je lui ai parlé au téléphone et nous sommes convenus de nous voir cet été. » Ted prit une valise en cuir noir posée par terre à côté de sa chaise. Elle arborait un autocollant tout éraflé à l'effigie de Stanford University. Il la posa sur la table et en sortit avec précaution un petit magnétophone gris aux arêtes chromées. Il pressa un bouton et une minuscule diode orange s'alluma. « J'ai tout enregistré, alors autant que vous entendiez le récit de sa bouche. Imaginez-nous installés au bord de sa piscine par une de ces belles matinées typiques de l'Arizona, c'est-à-dire de plus en plus chaude, mais sèche. Agréable, quoi. Mon avocat avait disséminé des cactus dans tous les coins, soit en terre, soit en pot. Nous étions dans l'ombre de sa maison, une bâtisse en adobe peinte d'un blanc si vif qu'on en avait mal aux yeux.

« C'est un vieil homme, aujourd'hui, mais il a conservé toutes ses facultés. Il n'est pas difficile de deviner en lui l'avocat redoutable. Un visage respirant l'intelligence. Peut-être est-ce à cause de l'Arizona, mais il m'évoquait vraiment... Pas Barry Goldwater lui-même, mais disons qu'ils auraient pu être cousins. Il a encore tous ses cheveux, qui sont blancs comme neige, et les mêmes favoris blancs et broussailleux que Goldwater. Pantalon en lin ocre d'allure coûteuse, chemise bleu

foncé. Il s'appelle Bertram O. Bush et il était allongé sur une chaise longue tandis que j'occupais un fauteuil à dossier droit plus pratique pour manipuler le magnétophone. Celui-ci était posé entre nous sur une table basse en verre et nous avions chacun notre tasse de café. Bel endroit, situé à une trentaine de kilomètres de Phoenix. C'est là qu'il a pris sa retraite en compagnie de son épouse, maintenant décédée. Il y vit donc seul, mais il a trois enfants mariés, dont deux aux environs de Phoenix et le troisième en Californie. Je crois qu'ils se voient assez souvent. J'oubliais : il a de l'argent à foison. C'est vraiment beau chez lui.

« Une fois expédiées les banalités d'usage, il m'a donné l'autorisation de mettre le magnétophone en marche et voilà ce que ça a donné. Tout est parfaitement clair. Je suis un as avec ces engins. » Il poussa un second bouton et, au bout d'une ou deux secondes, sa propre voix s'éleva de l'enregistreur. « Bien, M. Bush, dites-nous de quoi il s'agit si vous le voulez bien. Bien que vous en ayez certainement par-dessus la tête de raconter votre histoire.

— Autrefois peut-être, mais il y a un bon moment que je n'en ai plus parlé. » Cette voix-là était grave, mesurée, pleine d'assurance ; pas une voix de vieillard. « Quand je racontais mon histoire au collège, je me faisais copieusement huer, naturellement, les garçons de cet âge étant les créatures sensibles et délicates qu'on sait. Mais ça m'était égal. Je les conspuais tout autant, et souvent mes insultes valaient les leurs, croyez-moi. Plus tard, pendant mes premières années d'université, ce fut à peu près la même chose. La plupart du temps les gens pensaient que je fabulais, mais enfin... cela m'a valu la réputation d'être un jeune homme imaginatif, distrayant et spirituel. Toutefois, il y avait toujours quelques personnes pour m'écouter d'un air pensif, quelquefois visiblement impressionnées. Quand il s'agissait d'une fille, je voyais à l'occasion son attention et son intérêt se fixer sur moi ; je crains alors d'avoir utilisé mon histoire dans des buts peu avouables – même si sur le moment je n'en ressentais aucune honte. Toutefois, dès que je me suis mis à exercer à New York, surtout quand j'ai entrevu la ferme possibilité d'intégrer le cabinet juridique où j'ai finalement fait carrière, j'ai cessé de raconter cette histoire. Elle ne pouvait plus que me nuire, me faire passer pour un type loufoque, un excentrique. Alors, je l'ai gardée pour moi, sauf en de rares circonstances, quand je voyais qu'elle pouvait intéresser un individu digne de confiance. Bien sûr, à présent tout cela n'a plus aucune importance, puisque je suis à la retraite. Vieux, en d'autres termes.

— Je vous assure que vous ne...

— Tut tut. Et si vous osez prononcer devant moi l'expression « troisième âge », je vous prouverai que je suis encore capable de vous balancer dans la piscine. La tête la première. Et de vous y maintenir.

Bien sûr que si, je suis vieux. Je suis né au début du siècle ; pratique pour se rappeler son âge. « Quoi qu'il en soit, quand j'étais enfant nous vivions à New York. Sur Madison Avenue. Nous possédions une maison – maintenant disparue, et depuis belle lurette. Une bâtisse en grès brun. Il y avait mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi. Plus un chien qui s'appelait vraiment Fido. Si, si. Sans compter les domestiques ; mon père avait fait fortune dans les assurances maritimes ; nous vivions dans l'aisance. Tous les matins, répondant au souhait de mon père, la famille se réunissait pour le petit déjeuner dans la salle à manger. Et un matin de printemps, un mercredi, je me souviens, mon père m'a demandé si j'étais disposé à manquer l'école. Ma foi, j'avais douze ans ; j'ai admis bien volontiers que je n'avais rien contre. Mais pourquoi ? Eh bien, un navire était attendu, un paquebot ; peut-être aurais-je envie de le voir arriver depuis ses bureaux ? Il savait très bien que ça m'intéresserait. J'étais aussi passionné par les grands paquebots que mes petits-enfants et arrière-petits-enfants par les avions d'aujourd'hui. Encore que... je me demande si cela leur fait vraiment le même effet. On dirait qu'ils absorbent tout sans broncher ; rien ne les impressionne ou presque. Ils en savent plus long que moi à vingt ans. Et ils connaissent certainement des choses dont j'ignore encore tout.

« Bref, moi, j'adorais les paquebots. J'y pensais tout le temps, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, j'en contemplais des images, j'en dessinais moi-même. J'aurais donné tout ce que je possédais, voire tout ce que je devais jamais posséder pour pouvoir naviguer sur un de ces géants de la mer. Et voilà que, quatre ou cinq ans plus tard, nous avons tous dû embarquer pour l'Europe à bord du Léviathan – le nouveau nom du Vaterland, comme vous le savez. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Mais oui, tout le monde sait cela. »

Le vieil homme rit. « Depuis, j'ai voyagé à bord du Mauretania, et plus d'une fois. Je parle naturellement de l'ancien Mauretania. À bord du Normandie, aussi. Et du Laurentic, de l'Île-de-France – Dieu ait son âme. J'ai également pris le Queen Mary en de nombreuses occasions. Merveilleux bateau, celui-là. Un des plus beaux. Il soutient facilement la comparaison avec le Mauretania, et je n'aime pas le savoir encalminé et privé de moteurs là-bas, en Californie du Sud, où il n'a jamais eu sa place. Enfin, sans doute doit-on se réjouir qu'il existe encore. Car tous les autres ont disparu. Tous mis au rebut dès qu'ils n'ont plus été rentables. Ah, si on les avait conservés... Imaginez-les tous alignés le long d'un quai de Southampton, depuis, mettons, le Kaiser Wilhelm, jusqu'au Queen Mary. Ce serait merveilleux, non ? Un jour, on aurait pu ajouter le dernier, aux deux sens du terme : le Queen Elizabeth II, dit « Q.E. ». Qui, et je m'en félicite, perpétue

parfaitement la grande tradition. Moderne, certes, ainsi qu'il se doit ; mais digne successeur de ses illustres ancêtres. Il faut partir en croisière à son bord, mon jeune ami, si vous ne l'avez jamais fait.

— Je n'en ai pas les moyens.

— Alors, faites-vous passager clandestin, mais tentez le coup. Parce que quand celui-là aura disparu – quand on le mettra au rebut comme cela ne saurait manquer d'arriver, pour le désosser proprement et en vendre la carcasse jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un sou à en tirer –, les paquebots transatlantiques disparaîtront. À jamais. Ce bateau, c'est votre dernière chance de faire une des plus enivrantes expériences qui soient ; meilleure encore que le sexe. Mais les jeunes gens de votre espèce devraient pouvoir combiner les deux et s'abstenir de toute comparaison ; en tout cas, je vous garantis une merveilleuse traversée. Croyez-moi : prenez le Q.E. Il pendant qu'il est encore temps ; j'insiste. Mais où en étais-je ?

— À votre père.

— Ah oui, mon père. Naturellement, il se doutait de ma réaction. Mais étant donné ma soif d'apprendre, peut-être préférerais-je aller à l'école, après tout ? Il ne m'en aurait pas tenu rigueur.

— Mon père aimait bien nous taquiner, et nous y prenions plaisir aussi, moi en tout cas.

« Après le petit déjeuner, nous sommes donc descendus en ville jusqu'à son bureau, situé au coin de Battery Place et de West Street dans le Whitehall Building alors flambant neuf, qui offrait une vue superbe sur le port de New York et le vieux quartier du Bowery. Je portais des culottes courtes en velours, des bas tricotés, une veste blasonnée et une casquette en toile à petite pointe. Tous les petits garçons étaient vêtus ainsi. C'était la tenue obligatoire. Nous avons pris le métro aérien. La grande baie vitrée du bureau de mon père permettait d'embrasser du regard la totalité du port et de la baie, à perte de vue. Il y avait là un gros télescope en cuivre gainé de cuir et posé sur un trépied en bois. Sans doute tous les bureaux donnant de ce côté en possédaient-ils un aussi.

« Quand nous sommes arrivés, le navire était déjà visible ; guère plus qu'un point noir au large, mais mon père l'a tout de même trouvé grâce à sa longue-vue. Après avoir fait soigneusement le point, il m'a cédé la place devant l'oculaire et, osant à peine respirer de peur de déplacer la lunette, j'ai vu le bateau grandir peu à peu dans le cercle restreint de mon champ de vision. Il venait droit sur nous, l'étrave dessinant un V d'écume blanche, toutes cheminées fumantes. J'en voyais les bouillons noirs presque tangibles s'élever dans le vent qui les rabattait aussitôt vers l'arrière. C'était un navire à charbon, et je crois bien qu'il donnait toute la vapeur. Il a grossi jusqu'à remplir l'oculaire, devenu trop petit pour lui ; alors je l'ai cherché à l'œil nu et

je l'ai bientôt trouvé, réduit à une taille plus modeste. Mais il n'a pas tardé à grossir à nouveau et j'ai vite aperçu les pavillons multicolores qu'on avait hissés pour l'arrivée à quai. Les remorqueurs de la sécurité anti-incendie sont partis à sa rencontre, puis ont viré sur place pour l'escorter jusqu'au port. On voyait le bec en cuivre de leurs lances pointer vers le ciel et souffler de grands jets d'écume. C'était la première fois que j'assistais à ce spectacle, mais pour moi, il devait y en avoir beaucoup d'autres.

« Puis sont apparus les remorqueurs simples, du moins dans mon souvenir ; le bâtiment était maintenant tout proche. Il a viré à bâbord, s'offrant à mes yeux dans toute sa stupéfiante immensité, avec ses hautes cheminées crachant un ruban de fumée ininterrompu. Ces paquebots avaient tous quatre cheminées à l'époque, vous savez, et je continue de croire qu'il ne devrait pas en être autrement. C'est le seul défaut du Q. E. II, à mon avis. Dieu a voulu que les automobiles aient des marchepieds, les avions deux ailes de chaque côté et les paquebots quatre cheminées. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, mon garçon ? Si, bien sûr.

— Naturellement, fit la voix de Teddy. D'ailleurs, je n'arrête pas de le dire.

— Je n'en doute pas, mais veillez à ne pas devenir ennuyeux ; vous n'êtes pas encore assez vieux. Donc, comme je le disais, le navire a viré de bord et j'ai pu l'admirer sur toute sa longueur tandis que mille hublots scintillaient sous l'éclat du soleil ; et, juste à ce moment-là, il a fait entendre sa sirène ! J'ai d'abord vu s'enfler un nuage de vapeur, brusque éclosion de blanc dans le ciel, puis... ah, quel éblouissement, ce grandiose mugissement ! Quand je pense à tous les bruits qui n'existent plus... ! Les roues des charrettes, la sirène des grands navires, le sifflet des locomotives... Oui, décidément, Dieu a également voulu que les trains soient à vapeur.

— Je suis bien d'accord. Ce diesel, c'est l'œuvre du diable.

— Absolument ! Comme vous avez raison ! Vous savez que vous ne faites pas vos quatre-vingts ans, vous ? »

Ici le président éclata de rire. « Dites donc, vous vous êtes drôlement bien entendus, tous les deux ! »

Ted enfonça un bouton et la bande s'arrêta. « En effet. Évidemment, c'est un ancien avocat, un pro ; il cherche instinctivement à vous mettre dans sa poche, et il y arrive très bien. »

Ted remit le magnétophone en marche ; les bobines tournèrent un instant en silence, puis la voix du vieil homme reprit : « Le son, je dirais même le cri de ce navire a ébranlé les fenêtres, et je me souviens très clairement d'en avoir ressenti la vibration dans ma poitrine. Tellement grave... Tellement bas, râpeux, guttural et excitant à la fois...

« Alors, très vite, les remorqueurs étant toujours groupés autour de lui – petites taches de couleur s'affairant autour de sa ligne de flottaison et crachant une fumée noire par toutes leurs cheminées –, il a disparu, masqué par les immeubles ; mais j'ai appris que le meilleur était encore à venir. Car mon père m'a annoncé qu'il avait deux laissez-passer nous permettant de rallier son point d'amarrage sur l'Hudson ; il appartenait à la compagnie White Star. Si je voulais, m'a-t-il dit, nous pourrions même le regarder accoster, à moins que, naturellement... Suivirent de nouvelles inepties sur mon immense amour de l'école et du savoir en général.

« La seule chose qui aurait pu rendre cette journée encore plus mémorable, ç'aurait été de découvrir parmi les cabs garés en bas une automobile. Mais, il n'y avait là que deux voitures à cheval. L'une nous a emmenés sur Broadway avant de nous faire traverser Washington Square puis de prendre la Quatorzième Rue pour rejoindre l'Hudson par West Street, et enfin les docks.

« Nous avons emprunté un escalier pour descendre sur le quai proprement dit, un espace en partie abrité dont le sol était composé de grosses planches toutes hérissées d'échardes. Si ça se trouve, d'ailleurs, il est encore là aujourd'hui. C'était une espèce de long hangar ouvert aux deux extrémités. Au loin, sur le fleuve, notre navire était déjà en vue. En fait, il obliquait à l'instant même vers nous. L'espace de quelques secondes, tandis qu'il opérait un quart de tour, sa fumée noire a jailli, plus épaisse que jamais – ce spectacle m'enchantait – et, tourné vers l'eau, j'en suis resté comme hypnotisé. D'un seul coup, la fumée s'est raréfiée ; à mesure que les remorqueurs prenaient le relais, elle a presque entièrement disparu. Puis, fumant à leur tour, les petites embarcations ont amené le paquebot à quai, lentement, de plus en plus lentement, et il me semblait qu'elles se dirigeaient droit vers la terre. Je regardais le navire – disons plutôt que je ne pouvais en détacher mon regard – en me demandant comment il pouvait exister une chose aussi grande. Les remorqueurs l'ont fait légèrement virer sur place, aussi je ne le voyais plus tout à fait de face. Ce qui se présentait à mon regard, c'étaient ses cheminées – peintes en beige, dans mon souvenir, avec une bande noire vers le haut. Elles étaient naturellement au nombre de quatre, et de mon point de vue elles se fondaient presque les unes dans les autres, tels des piquets de palissade observés en enfilade. Et le navire grossissait toujours. De seconde en seconde. De plus en plus gros à mesure qu'il s'approchait, au point d'en devenir presque inquiétant... Jusqu'à ce que le paquebot, à présent parallèle au quai et distant seulement de quelques mètres – si incroyable que cela pût me paraître –, ait pris une telle ampleur, ses flancs s'évasant vers l'extérieur, que je n'en distinguais plus que la coque ; et je suis resté là, interdit par la monstruosité de la

chose.

« Du côté du remorqueur de poue, l'eau s'est brusquement mise à bouillonner, avec de grosses turbulences circulaires semées de bulles d'un gris graisseux. Sur le flanc opposé, d'autres remorqueurs ont exercé sur lui une poussée latérale et la bande d'eau sale qui le séparait encore du quai s'est bientôt réduite à un mètre, puis quelques pieds, quelques pouces... Alors, tout doucement, avec la délicatesse d'un éléphant prenant une cacahuète, il est entré en contact avec le dock, que j'ai senti vibrer à travers mes semelles en même temps que j'entendais grincer et gémir puissamment ses planches et ses clous. J'ai saisi alors toute l'énormité de la masse qui venait de nous ébranler sans violence.

« Le paquebot ne bougeait plus ; d'interminables haussières surgissaient d'ouvertures percées dans ses flancs et se déroulaient sur le quai où des hommes les amarraient fermement aux bollards. D'autres approchaient au pas de course une passerelle roulante dressée vers la coque sombre ; avant même qu'on l'ait fixée, une nuée de porteurs en livrée – veste blanche et casquette noire – l'escaladaient déjà en hâte.

« Presque aussitôt – il ne s'était pas écoulé plus d'une minute en tout – sont apparus les passagers de première classe ; leurs porteurs étaient surchargés de bagages à main arborant des étiquettes multicolores à l'effigie d'hôtels étrangers. Et n'allez pas vous imaginer que les voyageurs descendant le long de cette passerelle portaient des vêtements « décontractés », « sport », comme de vulgaires touristes revenant de Hawaï aujourd'hui avec des leis en papier bariolé autour du cou. Ces accoutrements n'avaient point cours à l'époque, à moins d'y assimiler le pantalon de flanelle que mettaient les messieurs pour jouer au tennis. Non, ces gens-là, pour la plupart souriants même si l'on distinguait ça et là un air hautain, avaient revêtu une tenue digne de leur arrivée en ville, et pas n'importe quelle ville : New York, la métropole. Les femmes étaient en chapeau. Grands comme des roues de charrette, dans certains cas ; une envergure d'ombrelle ! Si, si, je vous assure ! On voyait aussi des turbans émaillés de gemmes, entrelacements complexes parfois ornés de plumes, et portés très bas sur le front. Des jupes qui dévoilaient à peine les chevilles et dont le bas se... se recourbait vers l'intérieur, en quelque sorte. Je crois qu'on appelle cela des « jupes entravées ». Elles avaient aussi des manteaux, jetés sur les épaules ou bien pliés sur leur bras ; souvent des manteaux de fourrure, ou au moins bordés de fourrure. Croyez-moi, ces femmes étaient ce qu'on appelle habillées. Pour la galerie, si je puis dire, donc pour nous tous qui, depuis le quai, levions sur elles un regard admiratif, mais aussi pour les journalistes qui, leur carte de presse glissée sous le ruban du chapeau, avaient débarqué de leur bateau-

pilote pour monter les interviewer.

« Quant aux hommes, ils étaient pour la plupart en costume trois-pièces. Cravate et gilet, s'il vous plaît. On en voyait aussi quelques-uns en redingote noire, pantalon à fines rayures grises et col cassé empesé. Un très petit nombre arboraient un haut-de-forme en soie noire – sans doute des banquiers et des hommes d'affaires de Wall Street se rendant directement à leurs bureaux. Mon père, lui, était coiffé d'un feutre, comme la majorité des hommes encore jeunes en ce temps-là.

« Dès qu'ils posaient pied à terre, ces demi-dieux étaient l'objet de grandes effusions : ce n'étaient qu'accolades et embrassades. On leur offrait des bouquets de fleurs, des saute-ruisseau leur présentaient câbles et télégrammes. Non loin de là attendaient, souriants et patients, de petits groupes de domestiques ; les femmes ne portaient pas d'uniforme à proprement parler, mais on voyait bien qui parmi elles était femme de chambre et qui bonne d'enfants. Les chauffeurs de maître, dont certains tenaient un plaid comme emblème de leur fonction, étaient en livrée, avec des molletières en cuir lustré. À l'entrée de l'embarcadère, stationnées juste à côté de l'entrée que nous avions empruntée, s'alignaient les limousines. Moi qui savais reconnaître au premier coup d'œil toutes les automobiles existantes, j'ai repéré des Isotto-Fraschini, des Pierce-Arrow, un roadster Stutz, d'autres encore.

« Les bagages plus volumineux descendaient sur une espèce de passerelle à roulements au pied de laquelle des hommes en vareuse tout en sueur les entassaient sur le quai. Il s'agissait le plus souvent d'énormes malles-cabines affichant un nom ou des initiales, le tout suivi d'un nom de ville : New York, Vienne, Constantinople, Londres.

« Ce fut seulement lorsque les passagers de première classe, à l'exception de quelques retardataires, eurent atteint le poste de douane qu'on amena d'autres passerelles roulantes pour les deuxième et troisième classes, ainsi que pour les passagers de l'entrepont. À leur tour ils ont commencé à descendre, et dans mon souvenir ils ne présentaient strictement aucun intérêt. Ils étaient habillés comme n'importe qui. Ils ne parlaient pas, comme s'ils n'en avaient pas le droit. Quelques-uns saluaient des amis venus les attendre, avec le sourire, mais sans lancer le moindre appel. Pour moi, le spectacle avait désormais perdu tout intérêt. Je suis intimement convaincu que ces gens connaissaient leur place dans la société et n'en concevaient pas d'amertume. Et le petit snob que j'étais à l'époque – j'ai changé par la suite ne leur a pas prêté attention.

« Pourtant, je n'avais pas envie de m'en aller déjà. Je ne pouvais pas. Et mon père a cédé. J'ai marché – ou plutôt flâné – vers l'avant du navire, fasciné par l'arête acérée et parfaitement verticale de la proue, comme en avaient tous les paquebots de ce temps-là. Loin au-

dessus de ma tête, tout en haut de la coque et bien en arrière de la proue, sept grandes lettres blanches se détachaient avec une extrême netteté, et vous savez naturellement quel mot, quel nom elles formaient ; c'est la raison de votre présence ici.

— Certes, mais... j'aimerais que vous le prononciez tout de même.

— Ces lettres blanches, tout là-haut, sur la coque peinte en noir formaient le mot Titanic, comme je ne devais plus cesser de le raconter dès lors. Et c'est tout. Ne craignez pas de me poser toutes les questions que vous voudrez ; je serais surpris qu'on ne me les ait pas déjà fréquemment soumises.

— Ne pourrait-il s'agir d'un rêve particulièrement suggestif ? Un de ces rêves si réalistes qu'on en vient à les confondre avec des souvenirs ?

— Un rêve ! Vous me demandez s'il peut s'agir d'un rêve ! Bien sûr, je comprends que vous soyez obligé de me poser cette question. Mais voici ma réponse : Vous-même avez dû faire, à l'occasion, un rêve étonnamment réaliste. Cela arrive à tout le monde. Rien de fantastique là-dedans. Un rêve qui vous est resté en mémoire, tout à fait clair et net. Un rêve que, peut-être, vous n'avez plus jamais oublié.

— Certes.

— Seulement, dans ce cas, on a toujours conscience que le rêve n'était qu'un rêve. On ne confond jamais vraiment rêve et réalité. Non, l'expérience que je viens de vous décrire, je l'ai réellement vécue.

— Saviez-vous, alors, que le Titanic n'était jamais arrivé à bon port ?

— Oui, je me souviens d'avoir appris la nouvelle dans mon enfance. Il avait heurté un iceberg lors de son premier voyage et coulé en emportant les deux tiers de ses passagers, voyageurs et membres d'équipage. Bien sûr que je m'en souviens. Naturellement, je suis incapable de fournir une explication rationnelle, mais... je me rappelle ce que je me rappelle, un point c'est tout : j'ai vu le Titanic accoster à New York. »

Un silence de plusieurs secondes. La bande continuait à émettre un discret chuintement.

— « Une dernière question : Avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ait le même ?

— À deux reprises. La première personne a été formelle, la seconde plus évasive.

— Et... ?

— Toutes deux avaient déjà entendu cette histoire. Une femme, à l'époque entre deux âges, m'a affirmé avoir toujours senti coexister en elle les deux souvenirs. Je l'ai crue. L'autre, un homme de mon âge, m'a dit la même chose. Mais je n'ai pas pu acquiescer de certitude à son égard. Accordons-lui le bénéfice du doute. »

Ted appuya sur un bouton. « Ici s'arrête la bande. L'entrevue se poursuit brièvement sur l'autre face, mais vous en avez entendu le plus clair. L'homme s'étend encore un peu sur le sujet.

— Bien, c'est un cas intéressant, en effet. Très intéressant. Vous nous rédigerez un rapport, n'est-ce pas ? Et la bande, nous pouvons la garder ?

— Mais oui, bien sûr. Elle est là pour ça.

— Bon. Ma foi, mes amis, il commence à se faire tard. J'avais bien un rapport provisoire à faire moi-même, mais cela peut attendre la prochaine fois ; d'ailleurs, c'est encore et toujours la même histoire : la biographie de Turnbull. Pour ceux qui seraient arrivés en retard la dernière fois ou qui se seraient endormis en cours de route, il s'agit d'Amos Turnbull, ami de Thomas Jefferson et de Benjamin Franklin, membre du Continental Congress, comme on disait alors. Le problème, c'est que par ailleurs, il n'est jamais mentionné nulle part et qu'on ne connaît pas un seul autre exemplaire de cet ouvrage. Le but de mon rapport, toutefois, était de vous informer que j'ai passé beaucoup de temps cet été à lire les journaux coloniaux de l'époque sur microfilms, ce qui, par parenthèse, a de quoi vous rendre soit aveugle, soit fou ; au choix. Et je n'ai rien trouvé ; pas trace d'Amos Turnbull. Mais à proposée crois que vous aviez un film, Irv ?

— En effet, mais pas de projecteur : c'est du 35 mm. Je croyais pouvoir en emprunter un, mais ça n'a pas marché. Je détiens quelque trente mètres de vieux négatif noir et blanc.

— Qui montre quoi ?

— Une rue de Paris, sur quelques centaines de mètres ; dans les années 1920-1921, par là. Bien exposé, avec des détails très nets. On voit des boutiques, des passants, rien de très spectaculaire. Seulement, au bout de cette rue, on devrait voir la tour Eiffel.

— Et elle n'y est pas ?

— Non.

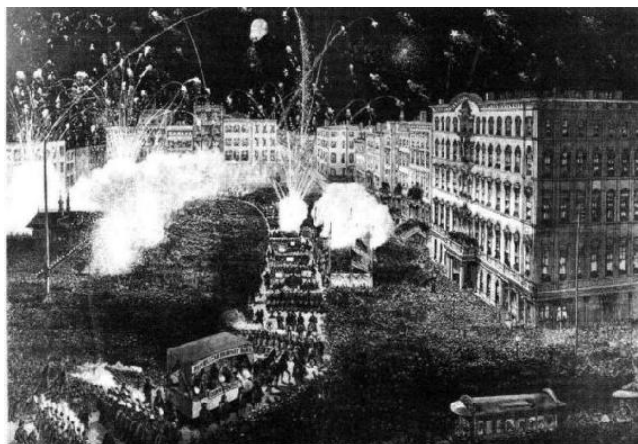
— Bien, il me tarde de voir ça. La prochaine fois peut-être ?

— Vous pouvez y compter.

— Dans ce cas, la séance est levée ; rendez-vous dans un mois pour ceux que je ne verrai pas ici demain. Audrey vous fera parvenir vos convocations. Quelqu'un veut-il que je le ramène en voiture ? »

Il n'y eut pas de candidats ; tous se mirent à parler entre eux moins de la séance que de leur travail, de leurs cours, de leurs enfants ou de leurs récentes vacances – tout en reprenant leurs affaires sur la table et en repoussant leur siège. Le président à barbiche se posta à côté de la porte et leur souhaita le bonsoir à mesure qu'ils prenaient congé. Quand le dernier eut franchi le seuil, que l'ultime bruit de pas sur le plancher du couloir eut décré et que se fut installé le silence de la nuit, il jeta un coup d'œil au badge électoral qu'il tenait à la main,

puis éteignit la lumière et referma la porte derrière lui, veillant à bien entendre le déclic du verrou.



Nous étions tous trois blottis les uns contre les autres avec le petit groupe qu'on aperçoit sur le balcon, là, à droite ; vous voyez ? Juste au-dessus du portique marquant l'entrée de l'Everett House ! tous les trois, c'est-à-dire Julia, les mains bien au chaud dans son manchon, moi-même, et notre fils de quatre ans, le menton posé sur la balustrade.

En me penchant pour discerner ses traits à la lueur des flambeaux qui défilaient à nos pieds, j'ai vu ses traits figés par une expression d'émerveillement. Moi, j'étais là pour mon travail ; mais je n'en assistais pas moins à un événement traditionnel de la vie au XIX^e siècle, une grandiose procession qui m'enchantait moi aussi. Nous n'avions peut-être ni cinéma, ni radio, ni télévision, mais il y avait les défilés, et ils étaient fréquents. En bas, dans Union Square, le moindre centimètre carré d'espace libre disparaissait sous les manteaux – épaule contre épaule – et les chapeaux melons, hauts de formes, casquettes fourrées, châles et autres bonnets. Encadrés par cette foule dense, des centaines d'hommes tournaient en rond sur la chaussée, sans parler des chars, bannières, fanfares et chevaux, le tout irrégulièrement éclairé, à mesure qu'avançaient les rangées, par le tressautement des flammes fumantes dans leurs boîtes montées sur cardans.

Le son de cet ensemble était en lui-même un véritable régal, un mélange de cuivres éclatants, magnifiques, et d'exclamations s'échappant de mille gorges. Et, je l'ai noté à maintes reprises, le cri que poussaient ces gorges, c'était un bien désuet « Hourra ! ». On entendait aussi le sifflement des fusées montant dans le ciel sombre pour y répandre leur splendeur avec cette détonation étouffée caractéristique des feux d'artifice. D'autres fusées s'élançaient entre les

bouquets d'étincelles, mais retombaient bientôt sans exploser, en émettant une faible lueur mourante. Où atterrissaient-elles ? On voyait encore des lampions volants dont la cage d'osier aux flancs resplendissant d'un feu orange ballottait dans les airs avant de s'enflammer lentement d'un côté puis de chuter d'un coup vers le sol. Là encore, où retombaient-ils ? Avait-on posté des hommes armés de seaux d'eau dans l'obscurité des toits environnants ? Sans doute, sans doute.

Glorieux spectacle, tout d'impénétrable noirceur côtoyant le flamboiement des couleurs, cuir en marche frottant le pavé, roulements de tambours et coups de cymbales ! Ce n'était qu'un défilé suscité par les élections toutes proches, mais tellement enivrant ! Une autre fanfare arrivait à notre hauteur, les musiciens arborant cette fois de hauts shakos à fond plat pourvus de plumets et de très petites visières ; les tambours à timbre battaient, les cors et les trompettes sonnaient d'abondance, tout ce tintamarre ne réussissant pourtant pas à couvrir l'instrument au son de cloche dont j'ignorais le nom. Oui, un son tonitruant, mais superbe, presque tangible ! Une fois de plus ce soir là, j'ai senti un frisson de plaisir remonter le long de ma colonne vertébrale tandis qu'un embarrassant picotement d'yeux soulignait ma facilité nouvelle à m'émouvoir pour un rien.

Le tour est venu d'une fanfare costumée que nous sommes restés contempler sur l'insistance de Willy. Puis nous sommes partis, histoire de devancer la foule qui ne tarderait pas à regagner la rue en retraversant l'hôtel de haut en bas. Un hôtel qui me plaisait tout particulièrement depuis qu'on m'avait dit que parmi les vieux messieurs installés dans le hall se trouvaient parfois des vétérans de la guerre de Sécession, encore qu'il n'y en ait point eu ce soir-là. Et de toute façon, je n'en croyais pas un mot. En empruntant la sortie latérale de l'hôtel, on voyait le long du trottoir d'en face, c'est-à-dire en suivant la courbure de la place elle-même, une file ininterrompue de voitures à cheval attendant le client ou leur propriétaire toutes lanternes allumées, et de temps en temps on entendait un sabot ferré piaffer sur le pavé. Au moment où nous approchions, une des bêtes s'est mise à uriner et cela a fasciné Willy, qui a voulu s'arrêter pour regarder ; mais Julia nous a entraînés tous trois à l'écart d'une pression exercée sur mon bras – passé sous le sien –, et je n'ai pu me retenir de sourire. Quatre ou cinq voitures plus loin, nous avons fait halte pour soulever Willy de terre et lui permettre de tapoter les naseaux d'un cheval plus policé, chose qu'il adorait.

Puis nous sommes rentrés chez nous à pied ; hormis le pas d'un promeneur occasionnel ou le clip-clop d'une calèche, les rues étaient quasi silencieuses. La température était clémente, entre seize et dix-huit degrés peut-être. Un peu plus tôt dans la soirée j'avais aperçu la

lune, mais elle était à présent invisible. Toutefois, les étoiles étaient nombreuses et, le ciel tendant sa noirceur au-dessus de cette ville encore sans tours, c'était par millions qu'elles scintillaient, surtout sur l'horizon.

Willy s'était endormi et je sentais avec tendresse sa petite tête peser sur mon épaule quand nous avons atteint Gramercy Park et son jardin central, que nous avons partiellement contourné. Nous louions là une maison de grès brun à deux étages, avec cave et grenier, en face de chez la tante de Julia, de l'autre côté du jardin public. Mon épouse préférait ne pas s'éloigner de sa parente et je n'y voyais pas d'inconvénient. J'avais de l'affection pour tante Ada, qui faisait par ailleurs une baby-sitter bien commode. Nous avons dépassé en chemin une voiture dont le cheval était attaché par la bride à un piquet prévu à cet effet ; sa lanterne répandait un éclat orangé ; je me suis demandé ce qu'elle faisait là. Puis, en passant, nous avons entendu une porte s'ouvrir et, dans la lumière du couloir projetée sur les marches, j'ai vu un homme sortir de chez les Bostick et descendre l'escalier en coiffant son chapeau melon. Il tenait une petite sacoche. C'était donc un médecin.

— « Le vieux Bostick doit être malade », ai-je commenté.

Là-dessus, Julia m'a informé qu'en effet une mère du quartier le lui avait annoncé la veille au parc comme elle emmenait Willy en promenade. Ledit Bostick m'intéressait parce qu'il était né en 1799, c'est-à-dire l'année de la mort de George Washington. Ils avaient donc pu être contemporains l'espace de quelques semaines, voire de quelques mois !

— Je m'appelle Simon Morley. J'ai « une trentaine d'années », comme on dit, et bien que né au beau milieu du XX^e siècle, c'est ici que je vis, au XIX^e, et que je suis marié à une jeune femme née bien avant moi, et même bien avant mes parents. Tout cela parce que, si l'on en croit le Pr E. E. Danziger, physicien retraité de Harvard, le temps est comparable à un fleuve. Un fleuve qui nous mène, de méandre en méandre, jusque dans l'avenir, mais sans pour autant que le passé cesse d'exister dans les méandres que nous laissons derrière nous. Toujours selon le professeur, ce passé, nous devrions donc être capables de l'atteindre. Et de se faire attribuer une subvention par le gouvernement avec la ferme intention d'essayer.

Danziger disait que nous étions rattachés au présent par un nombre incalculable de fils – les innombrables éléments qui le composent : les automobiles, la télévision, les avions, le goût du Coca-Cola... cette infinie succession de liens qui nous attachent à l'ici et maintenant.

Dans ce cas, disait-il encore, étudions le passé et ses propres détails quotidiens. Lisons les journaux d'époque, les magazines, les livres. Adoptons son style vestimentaire, son mode de vie, pensons comme

lui – bref, imprégnons-nous de tout ce qui en fait le passé. Ensuite, cherchons un lieu qui existe maintenant, mais existait déjà dans le temps, et qui soit demeuré intact. Un « point de passage », comme il disait. Il ne reste plus qu'à s'installer dans cet endroit ayant existé à l'époque qu'on veut regagner – en s'habillant, en se nourrissant et en pensant comme les gens du passé – et bientôt les attaches du présent se déferont. Pour finir, on doit oublier, à l'aide de l'autohypnose, l'existence même de ces liens, et ouvrir tout grand son esprit à la présence du passé en question. Alors, il se pourrait que la transition s'opère.

La plupart des sujets choisis par le Projet, où nous recevions la formation nécessaire, n'atteignaient pas leur but. Ils tentaient l'expérience, mais en vain. Il se trouve que moi, je fais partie des très rares élus. J'ai réussi à retourner au XIX^e siècle, je suis rentré au XX^e pour faire mon rapport... et je suis reparti aussitôt, cette fois pour de bon. J'ai épousé Julia et j'ai continué à vivre ma vie, mais dans un autre siècle.

Quand nous sommes enfin arrivés devant chez nous, à son habitude, Julia est passée devant moi pour aller m'ouvrir la porte ; une fois dans l'entrée, elle a allumé la lumière. Sur quoi je lui ai donné Willy, car le chien de la famille (un animal de belle taille au poil noir cotonneux semé de taches blanches) folâtrait dans mes jambes en essayant, pour jouer, de me faire trébucher. Je l'ai fait sortir et me suis assis sur le perron pendant qu'il errait çà et là en flairant je ne sais quoi, histoire de vérifier que rien n'avait changé depuis la dernière fois. Une bonne bête, ce Fido. (Ce nom – très répandu alors – n'était pas encore devenu un sujet de plaisanterie. De même, les grands chiens tout noirs se voyaient souvent baptiser Noiraud.)

Fido est venu s'asseoir près de moi et je lui ai gentiment frotté les oreilles ; c'était sa caresse préférée et il l'a acceptée de bonne grâce, tirant la langue pour bien montrer qu'il appréciait. Lui et moi avions nos petits jeux bien établis ; il m'arrivait de les développer, de les améliorer un peu, mais j'avais appris à mes dépens qu'il valait mieux les pratiquer à l'extérieur. Julia a beau être une jeune femme vive et alerte, aussi fine et sensible que vous et moi, le soir où ce vieux Fido est venu nous rejoindre au salon, un filet de salive dégoulinant de ses babines noires, et où je lui ai dit que notre chien était peut-être un prince victime d'un enchantement à qui elle devrait donner un gros baiser bien baveux afin de le délivrer de son sortilège, je n'ai fait que m'attirer des ennuis ; car naturellement, son sens de l'humour est celui du XIX^e siècle. Par exemple, dans les tout premiers temps de notre mariage, un soir où nous lisions au lit, elle a éclaté de rire en me montrant une page de journal. C'était un de ces calembours minables destinés à remplir les espaces vides en bas de colonne. Par politesse,

j'ai feint de glousser en hochant rapidement la tête pour signifier mon amusement. Comme le jour où nous étions allés voir un spectacle prétendument comique (histoires irlandaises et autres raffinements du même acabit) que j'avais détesté alors que Julia et le reste de l'assistance pleuraient de rire. Là aussi, j'avais fait semblant.

Après un de mes petits discours à Fido sur le thème du Meilleur Ami de l'Homme (l'expression était alors prise très au sérieux, et suscitait dans les journaux des vers de mirliton que Julia avait renoncé à me lire à voix haute), Meilleur Ami qui, en contrepartie de tout le confort qu'on lui donne, ne sait toujours rien faire d'autre que nous expédier de grands coups de langue en pleine figure, j'ai annoncé le repli des troupes et Fido a regagné son panier, sur la terrasse à l'arrière de la maison.

Une fois montés dans notre grande chambre à coucher, Julia et moi nous sommes acquittés de la routine consistant à nous préparer pour la nuit ; encore sous le charme de la soirée, nous ne disions pas grand-chose. J'aimais toutes les pièces de la maison, mais c'était à cette chambre qu'allait ma préférence, malgré tous ses tapis, ses lampes à gaz, ses meubles à mes yeux ridiculement volumineux et surchargés d'ornements – outre notre immense lit, il y avait là des tables, des chiffonniers, deux grandes armoires et un fauteuil en cuir. Oui, malgré tout cela elle me plaisait ; c'était un lieu de paix, un refuge.

Au-dessus de mon épaule droite – nous étions maintenant au lit et bavardions assis, selon notre coutume – la flamme nue d'un brûleur à gaz flambait derrière son abat-jour en verre dépoli, gravé de motifs décoratifs. À côté de moi, sur la table de chevet à dessus de marbre, était posé un exemplaire de *Leslie's Weekly* daté du 11 janvier 1887. On y trouvait deux dessins de moi cette semaine-là, et j'avais plaisir à les contempler, de même que Julia, qui les conservait tous. Sur le *Leslie's*, ma montre tictaquait agréablement au bout de sa chaîne – je venais de la remonter. Dehors, dans la rue, des pas approchaient de notre fenêtre entrouverte ; ces pieds-là n'étaient pas chaussés de souliers, mais de bottes, et ne sonnaient pas sur le bitume, mais sur des pavés, le tout rendant un son typique du XIX^e siècle et inconnu au XX^e. Des pas, donc, qui ont bientôt dépassé la maison et dont l'écho s'est peu à peu perdu. Comme souvent, j'ai éprouvé une certaine ivresse, l'impression de vivre un mystère, à l'idée d'entendre ce noctambule invisible en plein cœur du XIX^e siècle. Qui était-il ? Où allait-il ? Quel but à jamais inconnu poursuivait cet homme ? Combien de temps encore avancerait-il dans l'avenir ?

Nous passions toujours un moment assis, le dos calé contre notre grande tête de lit en bois sombre tout sculpté, bien au chaud sous un douillet édredon, en chemise de nuit. Dès le début ou presque, j'avais catégoriquement refusé le bonnet de nuit, même si la température

descendait bien bas quand les braises de la cheminée s'éteignaient à l'autre bout de la pièce. De loin en loin, il arrive qu'on ait momentanément conscience d'être heureux. Mais moi, je suis superstitieux ; je me représente la Fatalité – avec une majuscule, mieux vaut se montrer respectueux, on ne sait jamais – comme une espèce de présence brumeuse quelque part dans le ciel, mais pas trop lointaine tout de même. Une présence toujours aux aguets, prompte à châtier l'optimisme coupable. Toutefois, je ne pouvais m'en empêcher tant je me sentais pleinement satisfait de mon sort, voire le plus heureux des hommes, et ainsi que cela se produit parfois, c'est justement ce moment-là qu'a choisi Julia pour me demander : « Tu es heureux, Simon ?

— Pas du tout. D'ailleurs, pourquoi le serais-je ?

— À cause de moi, peut-être ?

— Ma foi... En cet instant, ici, dans cette maison, avec Willy profondément endormi au bout du couloir... Fido bien au chaud dans son panier, deux dessins dans le journal cette semaine et moi confortablement installé au lit avec toi, je dois dire...

— Pas de ça. Il est beaucoup trop tard.

— Je suis à peu près aussi heureux... » Là, j'ai levé les yeux au plafond comme pour dire : « Je plaisante ! » « ... qu'on peut l'être sans se rendre malade aussitôt ! Ça te va ?

— Disons que... c'est mieux que rien.

— C'est ce que je peux faire de mieux. Au fait, pourquoi cette question ? Quelque chose te tracasse ?

— Non, non. Simplement, tu te remets à chanter, depuis quelque temps.

— Comment ça ?

— Tu sais bien, ces drôles de chansons.

— Seigneur ! Je ne m'en étais pas rendu compte.

— Eh non. Par exemple, quand j'ai voulu mettre Willy au lit, dimanche, après que tu lui avais donné son bain, je l'ai entendu ânonner un air qui n'avait rien de contemporain.

— Flûte ! Il faut absolument que j'arrête. Pas question d'infliger à ce gamin la moindre chose qui vienne du XX^e siècle ! En tout cas, pas avant un bon bout de temps. Il se peut même que je n'aborde jamais le sujet avec lui. Son temps, c'est maintenant ; c'est là qu'il va grandir, là qu'il vivra toute sa vie. Je veux qu'il en soit pour lui comme pour tous les autres enf...

— Mais oui, mais oui, ne t'en fais pas, il a déjà oublié, il ne court aucun risque de ce côté-là. » Elle a posé la main sur mon bras. « C'est pour toi que j'ai peur quand je t'entends chanter ces chansons. Parfois tu te contentes de fredonner, sans prononcer les paroles, mais je sais tout de suite que cela vient de ton siècle à toi, à cause de la mélodie si

bizarre. »

Voilà qui m'a fait sourire. Ce que Julia – et tous ses contemporains, d'ailleurs – considérait comme une bonne chanson, c'était par exemple la partition que venait d'acheter sa tante, Bébé est monté au ciel. Une histoire de nourrisson défunt, avec une illustration de couverture au trait, en noir et blanc, que je serais volontiers allé enterrer quelque part au milieu de la nuit, si j'avais pu : une femme au visage inondé de larmes lève les bras vers un bébé qui s'envole dans un halo céleste. Le genre de chanson que les pensionnaires et amis de tante Ada, et certaines de nos propres relations d'ailleurs, pouvaient chanter en chœur autour de l'orgue du salon, quelques-uns témoignant un amusement entendu, mais la plupart reniflant, la larme à l'œil. Et Julia prétendait que mes chansons à moi étaient « bizarres » ?

Mais si je souriais, en fait, ce n'était pas seulement à cause des chansons. Ainsi plongé dans le XIX^e siècle, j'en étais devenu partie intégrante, pas de doute là-dessus. Je savais comment on vivait, comment on pensait à cette époque-ci, ce qu'on y ressentait, ce en quoi on croyait, et ses habitants m'avaient légué leurs manières. Mais comme tout expatrié vivant sur une terre étrangère dont il a adopté les coutumes et la langue, si j'étais devenu un élément indifférencié de ce siècle, je n'en étais pas moins porteur de certaines choses cachées qui lui demeureraient à jamais étrangères. Des choses acquises dès l'enfance et donc irrémédiables, comme une certaine idée de l'humour, ou de ce qui fait une bonne chanson, par exemple.

— « Et quand je t'entends fredonner tes chansons, disait Julia, je sais que tu penses à ton époque. »

Ma fin de XX^e siècle faisait très peur à Julia, qui détestait tout ce qu'elle en savait. Elle voulait me voir heureux, certes, mais heureux ici.

« Eh bien, il est naturel que je pense de temps en temps à mon époque.

— Pourrais-tu y retourner, Simon ? En es-tu encore capable ?

— Ma foi... Je n'en suis pas certain ; cela fait cinq ans maintenant. Les gens du Projet(2) m'ont appris que si on changeait une fois d'époque, on pouvait généralement reproduire l'expérience. Mais en réalité, je n'en sais rien. Et de toute façon, je n'en ai pas envie.

— Crois-tu que d'autres personnes aient tenté le voyage ?

— Martin Lastvogel pensait que oui ; tu sais, ce professeur, au Projet. Un jour, il m'a montré une petite annonce parue en 1891 dans le New York Times. Quelque chose comme « Alice, Alice, je suis là, mais je ne peux plus rentrer ! Salue pour moi la ville, le moma(3), la Bibliothèque, Eddie et maman. Oh, priez pour moi ! » Toujours d'après Lastvogel, il y a au cimetière de Trinity Church une tombe sur laquelle on peut lire : « Everett Brownlee, 1910-1895. » Il dit que cela passe

généralement pour une erreur, mais on ne commet pas ce genre d'erreur sur les stèles. Lui pense que les dates sont justes. Oui, bien sûr, il y en a eu d'autres ; de tout temps. L'idée de base n'est pas tellement compliquée, en fin de compte ; Danziger ne peut pas être le seul à y avoir pensé. Tout de même, nous ne sommes pas si nombreux à savoir la mettre en pratique », ai-je ajouté non sans détecter aussitôt une trace de suffisance dans ma voix.

— « As-tu parfois envie de retourner là-bas ? Juste histoire de... rendre visite à ton époque ? »

— Non.

— À cause de ce que tu as fait ? »

Cette conversation avait déjà eu lieu une demi-douzaine de fois au cours des cinq années écoulées, mais comme je savais que Julia avait besoin d'être rassurée, j'ai acquiescé. « Le jour de son dix-huitième anniversaire, le 6 février 1882... je la revois encore comme je te vois, dans sa robe verte toute neuve au milieu du foyer du théâtre. Dix-huit ans tout ronds, et sur le point de rencontrer l'homme qu'elle aurait dû épouser...

— Tu ne dois pas t'accuser, Simon.

— Oh, mais je ne m'accuse pas vraiment. Seulement, j'y pense. Je me revois là-bas, sachant ce qui allait se produire, ce que j'avais à faire. Et je le vois lui, arrivant dans la rue et atteignant les portes vitrées du théâtre. Le jeune Otto Danziger, prêt à entrer dans le foyer où il devait être présenté à la jeune fille en vert ; il ressemblait même à Danziger ! Je me revois m'interposant traîtreusement et, un cigare à la main, lui demander du feu. Pour créer un contretemps délibéré. Jusqu'à ce que je la voie, elle, pénétrer dans la salle. Ainsi, ils ne se sont jamais rencontrés ; c'était aussi simple que ça. Ils n'ont jamais fait connaissance, donc ils ne se sont pas mariés, donc Danziger n'a jamais vu le jour. Et sans lui, naturellement – si étrange que cela puisse paraître –, il n'y a pas non plus eu de Projet. Jamais. » À mes côtés, Julia m'écoutait comme un enfant se régaland de son histoire préférée ; j'ai souri. « Mais ce qu'il me plaît d'évoquer, en revanche, c'est Rube Prien, par exemple. Ou Esterhazy. Tous ces gens menant dorénavant des existences complètement différentes dans un avenir lointain... et ignorant tout de... de quoi ? D'une séquence temporelle différente, où ils participent effectivement à un Projet. Cependant, j'avais de la sympathie pour Danziger, vois-tu. Et il me faisait confiance. Ce que j'ai fait équivaut à un meurtre. Et c'est pour ça que je ne tiens pas à retourner dans ma propre époque. Parce que sais-tu quel serait mon premier mouvement ? Chercher dans l'annuaire un E.E. Danziger. Tout en sachant fort bien qu'il ne s'y trouverait pas. Qu'il ne pourrait pas s'y trouver ! Puisque que je suis retourné dans le passé et... que j'ai modifié l'avenir. »

— Un des aspects positifs de la vie au XIX^e siècle était que je n'étais plus obligé de faire constamment mon examen de conscience, comme au XX^e. Alors – ça commençait à suffire ! – j'ai souri à ma Julia qui me regardait en ouvrant de grands yeux.

« Voilà pourquoi je ne bouge plus d'ici. Je reste avec la jeune fille qui, un jour, a fait visiter la pension de sa tante Ada à l'intrus du XX^e siècle. Pendant qu'il épiait ses jolies jambes, avec leurs gros bas de laine rayés bleu et blanc, absolument irrésistibles.

— Tu aurais dû regarder ailleurs.

— C'est bien ce que j'ai fait. J'ai regardé là.

— Simon, arrête !

— Et aussi là.

— Simon, nous parlons sérieusement. De plus, il est tard. Ce n'est plus l'heure. »

Enfin, c'est ce qu'elle disait...

Deux

La jeune femme quitta des yeux son clavier d'ordinateur et, souriante, fit signe au patient suivant d'entrer dans le cabinet du praticien. L'homme n'avait pas encore atteint la quarantaine, mais il était pratiquement chauve, même si des cheveux blond-roux garnissaient encore ses tempes et l'arrière de sa tête ; un homme de taille un peu inférieure à la moyenne, mais très trapu, constata-t-elle en le regardant traverser la salle d'attente d'un air déterminé, voire belliqueux.

Le praticien, qui l'attendait derrière son bureau, le pria aimablement de s'asseoir en indiquant d'un mouvement de tête le petit canapé qui lui faisait face. « Je suis à vous dans un instant, dès que j'aurai consulté votre fiche. »

Il semblait âgé d'environ trente-cinq ans et portait une chemisette de tennis vert passé ; son épaisse chevelure était châtain, avec des reflets blonds. Mais sans brushing, décréta son vis-à-vis, qui approuva intérieurement. Pas non plus de ce maudit petit crocodile brodé.

Le patient s'assit tout droit sur le sofa, l'échine touchant à peine le dossier rembourré, refusant manifestement le confort offert. Ses mains reposaient immobiles sur ses cuisses ; il regarda autour de lui en s'efforçant d'adopter une expression placide. Avec ces tapis miniatures empiétant les uns sur les autres, ce mur entièrement couvert de rayonnages derrière le bureau du praticien, ce vaste espace aménagé sous la fenêtre où étaient disposées plusieurs publications, ces photographies encadrées représentant des voiliers et les persiennes qui assombrissaient l'ensemble, on se serait plutôt cru dans un salon que dans un cabinet. La pièce ne lui plaisait pas. Il s'obligea à relâcher la tension qui raidissait ses épaules. Cette visite – nécessaire –, il se l'était imposée à lui-même ; l'hostilité qu'il ressentait était donc improductive.

À son bureau, le praticien inclina simultanément la tête et la fiche qu'il tenait, afin de lire une inscription dans la marge.

— « Ma secrétaire précise que vous préférez ne pas donner votre nom.

— Nous verrons. Mais avant tout, dites-moi : êtes-vous docteur en médecine ?

— Non. Je suis titulaire d'un doctorat en psychologie.

— Je crois comprendre que les propos tenus par un patient à son médecin sont de nature confidentielle. Cela s'applique-t-il également à vous ?

— Absolument. »

L'homme réfléchit un instant, hocha la tête d'un air pensif, puis sourit inopinément. Et ce sourire était si chaleureux, si authentique que le praticien eut conscience de réagir immédiatement par un soudain désir de lui être utile ; il se rendit également compte que son patient venait de prendre les rênes de la situation.

— « Mon nom interviendra plus tard si le besoin s'en fait sentir, reprit ce dernier. C'est que je suis officier dans l'armée, voyez-vous.

— Je m'en doutais.

— Ah bon ? » fit l'autre d'un ton qui signifiait : « Et peut-on savoir pourquoi ? »

— « Ma foi, je ne suis pas Sherlock Holmes, mais vous portez un pantalon sans revers, une cravate en tricot unie, une chemise blanche. Et vous n'avez pas déboutonné votre veste. Vous dégagez une impression de netteté qui, pour moi, n'appartient qu'à l'armée. Si vous portiez un costume kaki et non bleu, je me mettrais au garde-à-vous.

— Je reconnais que vous êtes très fort. J'ai un collègue officier qui prétend que même mes pyjamas ont des épaulettes. J'aime l'armée. Si je ne suis pas en uniforme aujourd'hui, c'est uniquement à cause de la mission dont je m'acquitte ces temps-ci. Et si je suis ici, et non dans le bureau d'un psy de chez nous, si vous me passez l'expression, c'est parce que je ne veux pas que cela figure dans mon dossier, qu'on sache que je suis allé consulter un...

— Psychologue ; je ne suis pas psychiatre. Et votre visite n'apparaîtra que dans mes archives. Alors, allez-y. Dites-moi de quoi il s'agit ; il faut bien se lancer à un moment ou à un autre.

— Oui, je sais. Bon, alors voilà... Il y a une dizaine de jours, j'étais en train de travailler, et... je suis historien, voyez-vous ; avec le grade de major dans l'infanterie. J'ai été affecté au Centre de recherche historique des armées. Je suis spécialisé dans la Première Guerre mondiale. En ce moment, je travaille au siège de la Bibliothèque publique de New York, vous savez, à l'angle de la Quarante-deuxième Rue et de la Cinquième Avenue. Et un jour, il m'est arrivé quelque chose.

« J'étais en train de prendre des notes, une pile de livres devant moi. En fait, je recopiais des patronymes et des grades allemands. Je procédais lentement, en détachant les lettres avec soin, histoire de ne pas me tromper dans l'orthographe des noms de boches. Et tout à coup, sans raison apparente, j'ai été pris de... » Il hésita. « ... de fureur, oui. Une fureur totale et complètement injustifiée. Elle s'est emparée de moi d'un seul coup. Comme si on était subitement venu me gifler à la volée. Et j'ai dit... À haute voix, vous comprenez. J'étais assis à une table – vous savez, ces longues tables de bibliothèques –, et toutes les têtes se sont tournées vers moi. Donc, j'ai dit : « Espèce d'ordure ! » En plus je me débattais, j'essayais de reculer ma chaise et

de me remettre debout.

« Puis j'ai en quelque sorte repris mes esprits. Je me suis rendu compte que tout le monde me regardait. J'avais dû hurler. Je suis sorti à toute allure sur les marches de la Bibliothèque, côté Cinquième Avenue, où j'ai pris le temps de me calmer. Le problème, c'est que je ne sais pas du tout pourquoi j'ai dit ça. Au bout d'un moment, je me suis forcé à retourner dans la salle en défiant les gens du regard, et à reprendre mon travail. » Il s'interrompit. Il paraissait attendre quelque chose.

— « Continuez.

— Eh bien... Pas le lendemain – c'était un dimanche –, mais sans doute le lundi suivant, j'ai repris mon travail. Toujours dans la grande salle de lecture. Je suis là dès l'ouverture, tous les jours de la semaine, y compris le samedi. Et j'y reste jusqu'à ce qu'on me jette dehors. Mais ce jour-là, Dieu merci, j'avais décidé de faire une pause. Je suis allé boire un café sur les marches. Il y a des types qui viennent y vendre du café, entre autres.

— Oui, je sais.

— Du café qui mérite à peine ce nom, d'ailleurs. Mais ça occupe. Je m'accorde une pause-café de dix minutes montre en main en milieu de matinée, et une autre en milieu d'après-midi. Sans compter la pause-déjeuner, que j'expédie le plus rapidement possible. Et si j'avale ce café répugnant, c'est parce que je ne fume pas. Enfin, plus. Ça fait maintenant...

— Au fait.

— Oui. Eh bien, ça a recommencé. Une colère terrible. Subite. Surgie de nulle part. Une bouffée incontrôlable. J'ai senti mes joues s'enflammer, mon col me serrer la gorge. De l'émotion à l'état pur, et sans aucun motif apparent. Et cette fois, j'ai dit : « Espèce de salaud ! Il a osé, le salaud ! Il a osé ! » Il y avait une femme près de moi – ces marches sont généralement très fréquentées. J'ai dévalé l'escalier, jeté mon gobelet en plastique dans une corbeille sans même le boire et fichu le camp en vitesse. Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un regard par-dessus mon épaule, et vous savez quoi ? » Il sourit. « La femme n'avait pas bougé ; elle ne me regardait même pas. Pour elle, je n'étais qu'un cinglé new-yorkais de plus. De mon côté, j'enrageais toujours. Je fonçais à toute allure sur le trottoir, plus ou moins vers le nord, mais sans savoir plus précisément où j'allais. Et si j'avais pu le prendre à la gorge, ce salaud, je ne l'aurais plus lâché !

— Qui ça ? Répondez sans réfléchir ! »

Mais le patient secoua la tête. « Je ne sais pas. Je vous assure que je ne sais pas. Toujours est-il que ça n'est pas passé ; ça a même empiré un moment avant de se dissiper ; mais je ne suis pas retourné dans la salle de lecture. Pas ce jour-là. J'ai pris ma journée et je suis rentré

directement chez moi. Il y avait des années que ça ne m'était pas arrivé. Je loue un petit appartement dans l'East Village parce que je passe beaucoup de temps à New York. C'est l'armée qui paie. Sinon, je suis de Washington. Et c'est à peu près tout ce que j'ai à dire. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Et vous ?

— Pas encore.

— Je vois. Sans doute escomptez-vous que je reviendrai.

— Pendant un certain temps, peut-être. » Le praticien prit la fiche de son patient. « Nous devrions compléter le tableau. Vous êtes marié ?

— Non.

— L'avez-vous été ?

— Non plus.

— Bien. » Le psychologue cocha une ligne sur sa fiche. « Et vous avez... quoi ? Trente-sept, trente-huit ans ?

— Trente-neuf, et si vous voulez vraiment savoir comment il se fait que je ne sois pas encore marié à mon âge, c'est fort simple : je n'ai pas le temps. J'aime les femmes ; et même beaucoup. Sexuellement, mais aussi pour elles-mêmes. Les femmes sont mieux que les hommes ; j'ai autour de moi des femmes qui sont mes amies, et en général elles le restent ; j'ai très souvent affaire à elles et je compte bien continuer. J'espère que cela règle la question. Mais ce que j'aime par-dessus tout – plus que les femmes, les hommes, les chats ou les chiens – c'est le travail. La vie c'est le travail, et le travail c'est la vie, voilà ce que je pense. C'est pour ça que nous sommes là ; la procréation n'existe que pour assurer la continuité. J'ai des distractions, des plaisirs en dehors du travail. Je vais au cinéma, je vais prendre un verre ici ou là, je vois des amis, hommes ou femmes. Je fais comme tout le monde. Mais c'est purement récréatif. Parce que mon principal centre d'intérêt, c'est le boulot. Je travaille souvent seize heures par jour, et tous les jours de la semaine si je sais que c'est nécessaire. Vingt heures s'il le faut. Je ne vois pas de place pour le mariage là-dedans.

— Peut-être, mais... vous ne me l'avez pas demandé, et ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, mais... un temps viendra où les choses seront différentes, vous savez. Un âge différent.

— Je ne l'ignore pas. Je me prépare une vieillesse solitaire, et tout le bla-bla. Mais ce sont les années que je suis en train de vivre qui comptent. Et il n'est pas question que je les vive autrement. Il n'y a rien de plus important : j'ai des choses à faire, et je m'en acquitterai. Je suis absolument sans pitié, vous savez ; et je ne plaisante pas. Je le suis également avec moi-même.

— Je vois. Bien. » Le psychologue se leva et, déployant toute l'habileté qu'il avait acquise pour mettre fin aux consultations, se dirigea vers la porte, son patient sur les talons. Il l'ouvrit et attendit

l'inévitable dernière question ou la révélation jusque-là tenue en réserve. Ce fut la question.

— « Alors, vous avez une idée ?

— Non. Et je suis sûr que vous ne vous satisferiez pas d'une simple hypothèse.

— Très bien, docteur. Au fait, il faut vous appeler « docteur » ?

— Je me prénomme Paul. Pourquoi ne pas m'appeler ainsi ?

— D'accord. Moi, c'est Prien. Rube Prien. Vous pouvez m'appeler Rube.

— Entendu, Rube. Prenez rendez-vous avec ma secrétaire avant de partir. Je vous reverrai la semaine prochaine. »

Il se trompait. Il ne revit jamais Rube Prien.

Trois

Quatre jours plus tard, Rube Prien partit comme prévu pour son second rendez-vous ; il remonta à pied la Cinquième Avenue vers la Soixante-deuxième Rue et le cabinet du psychologue. Quand il avait à se déplacer en ville, il préférait marcher ; cela lui faisait prendre un peu d'exercice. Ce matin-là, il portait un costume en gabardine vert olive aux plis très nettement marqués par le fer, avec une chemise blanche, une cravate en tricot bordeaux et une casquette beige. La journée s'annonçait fraîche, mais ensoleillée, et il nota non sans satisfaction qu'après avoir franchi dix-neuf carrefours en direction du centre-ville il ne transpirait toujours pas ; pourtant, il marchait plus vite que la plupart des passants. Il en conclut qu'il était en bonne forme physique.

Ses épaules, ses coudes et ses jambes se mouvaient sans effort selon un rythme qui l'emplissait de contentement ; il goûtait la caresse de l'air sur son visage et se sentait l'esprit en paix, quasi vide de toute pensée. Pourtant, lorsqu'il eut couvert une distance équivalente, et au moment de traverser la Cinquante-neuvième Rue pour longer Central Park – non sans avoir jeté au passage un coup d'œil admiratif au Plaza Hôtel –, il éprouva tout à coup un vague sentiment de... de quoi ? D'appréhension ? De malaise ? En tout cas la sensation ne cessa de croître, et soudain cela recommença. Il sentit venir la crise dans son ventre même ; elle prenait très vite de l'ampleur et il examina les alentours, craignant de se remettre à vociférer, à jurer, bref, craignant de perdre son sang-froid. Il dépassa la Soixante-deuxième Rue sans même un regard pour l'immeuble où il avait rendez-vous, et s'engagea dans le parc au niveau de la Soixante-douzième Rue. Il était en nage à présent. Plein de colère et d'effroi, les yeux brillants de curiosité, il s'élança, toujours vers l'ouest, puis reprit sans ralentir la direction du nord.

Il se retrouva bientôt au cœur d'un quartier de grossistes délabré et plus ou moins à l'abandon où les voitures en stationnement s'alignaient sans discontinuer tout au long des rues, deux roues mordant le trottoir jonché d'emballages papier ou plastique, de feuilles de journaux déchirées, boîtes de conserve écrasées, languettes métalliques, bouteilles et autres éclats de verre. BUZZ BANISTER, ENSEIGNES AU NÉON annonçait dans une vitrine un tube au néon éteint ; les autres vitrines de l'immeuble blanc sale étaient pleines de cartons empilés. Chez FIORE FRÈRES, ACCESSOIRES EN GROS, il y avait un volumineux cadenas à la porte et un vieux soulier sur le seuil. Pas âme qui vive. Il poursuivit son chemin, conscient d'avoir un but ;

il savait où tourner aux carrefours, il ne savait pas où il allait, mais il y allait.

Et, d'un seul coup, il ne sut plus. Il s'immobilisa sur le trottoir, désorienté, comme un chien qui vient de perdre la piste qu'il flairait. Il se remit en marche d'un pas incertain, puis s'arrêta à nouveau pour chercher du regard un quelconque élément qui lui paraisse familier, mais en vain. Alors, il repartit, dans l'espoir de trouver une plaque de rue.

La sensation revint le frapper de plein fouet. Il fit demi-tour sur place et revint sur ses pas avant de tourner vers l'ouest au coin de la rue et de se figer à nouveau. C'était là. « Oui, c'est ça », dit-il à voix haute. « Le... » Mais le quoi ? Il n'avait devant lui qu'un immeuble de cinq étages en brique rouge, dont les façades étaient aveugles à l'exception d'une vitrine à l'angle. Pourtant, c'était là, il le savait. Sur le toit plat, il apercevait le sommet d'un antique château d'eau miniature, tout en bois ; il en était de plus en plus sûr maintenant. Le long d'une des façades, juste au-dessous du toit, il lut une inscription à la peinture, tout écaillée : BEEKEY FRÈRES, DÉMÉNAGEMENTS ET GARDE-MEUBLES – TEL. 555 8811. C'était bien ça. Plus loin, sur fond de brique peinte se détachaient les mots TRANSPORTS LOCAUX ET NATIONAUX – SPÉCIALISTES DE GARDE-MEUBLES ; MEMBRES DE L'ASSOCIATION DES TRANSPORTEURS ROUTIERS. Sur le côté, devant une porte de garage métallique, était garé un camion vert portant en lettres d'or la raison sociale de l'entreprise. Oui, il était arrivé, même s'il ignorait totalement ce qu'il faisait là. Il entreprit de longer la façade en direction d'une porte qu'il revoyait en pensée.

Et elle était bel et bien là. Tout au bout. Une porte grise, vermoulue, sans signe distinctif, avec de longues écaillures de peinture se détachant par endroits ; tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Il frappa et entendit bientôt un bruit de pas sur du parquet. La porte s'ouvrit et Rube Prien se retrouva face à ce qu'il savait déjà trouver de l'autre côté : un jeune homme en salopette blanche au nom brodé en rouge sur sa poche de poitrine.

— « Bonjour ; entrez donc. » L'inconnu se détourna tandis que Prien s'exécutait. Dans son dos on lisait, en arc de cercle, BEEKEY FRÈRES.

Rube jeta un coup d'œil circulaire, puis referma la porte. Il connaissait cette petite pièce. Il connaissait le bureau en chêne usé où alla s'asseoir le jeune homme (Dave, à en croire sa poche brodée) et, en face, la chaise en bois où, d'un geste, Dave l'invita à s'asseoir. Il connaissait aussi les photographies encadrées qui ornaient les murs : des équipes de déménageurs posant en rang à côté de leur camion. Toute la bande, pouvait-on lire sur certaines. Quelques-uns de ces camions étaient de véritables antiquités, avec leur cabine à ciel ouvert dépourvue de pare-brise et leur énorme volant vertical. Quant aux

dates inscrites en blanc sous les groupes d'employés, elles précisaient : 1935, 1938, 1912, 1919...

— « Que puis-je faire pour vous ? »

Toujours debout, Rube se retourna brusquement et, agrippant le dossier de la chaise, demanda : « Est-ce que vous m'avez déjà vu ? »

— Non, je ne crois pas, répondit poliment l'autre.

— Je suis déjà venu ici. J'en suis certain. » Mais Dave secoua la tête.

— « Quoi qu'il en soit », reprit Rube, qui avait déjà trouvé la parade, « je suis en train de... liquider une petite affaire. J'ai des meubles à faire garder. Ça vous ennuie si je jette un coup d'œil ? »

— Pas du tout. »

Dave alla pousser une porte blindée peinte en gris qu'il tint ouverte devant Rube. Celui-ci se retrouva dans un minuscule espace à sol de ciment éclairé par une unique ampoule nue de forte intensité. Dave appuya sur le bouton d'un ascenseur aux portes closes ; il y eut un claquement métallique en haut de la cage, bientôt suivi du ronronnement régulier de la cabine descendant vers eux. Rube se forçait à ne pas bouger et à garder l'air neutre. Tout ici lui était infiniment familier, jusqu'aux éraflures de l'émail vert recouvrant les portes d'ascenseur. Et pourtant... qu'est-ce qui l'attendait plus haut ?

Quand ils eurent atteint le dernier étage, Rube se figea si net que, derrière lui, Dave dut faire un pas de côté pour ne pas le heurter. Ils se trouvaient à l'entrée d'une travée large comme une petite rue, longue au point qu'on voyait ses murs se rejoindre au bout, et faiblement éclairée par une série d'ampoules électriques grillagées qui projetaient des ombres sur un parquet creusé par des années de passage de chariots. De part et d'autre, sans aucune perte de place, se succédaient telles des maisons le long d'une rue des compartiments grillagés à structure en bois dont la porte en planches toute simple portait un numéro au pochoir ainsi qu'un cadenas. Rube fit un pas en avant en carrant rageusement les épaules et en tournant rapidement la tête de droite à gauche afin d'inspecter le contenu des premiers compartiments. Des meubles de maison, des chaises renversées sur des tables... Un espace tapissé de lampes sans abat-jour, un autre où des tableaux encadrés s'empilaient jusqu'à hauteur de poitrine, et puis des meubles, encore des meubles. Il lança sur un ton coléreux : « Mais qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Dave le regarda dans les yeux et répondit sans le moindre empressement : « Un garde-meubles, qu'est-ce que vous voulez que ce soit ? C'est une entreprise de déménagement et garde-meubles, ici.

— Mais... et le reste ? Les autres étages ?

— Il y en a trois identiques à celui-ci, et en dessous, un étage de stockage temporaire, pour les meubles qu'on s'apprête à charger dans les camions de déménagement longue distance. Vous disiez que vous

étiez déjà venu ? »

Mais déjà Rube tournait les talons pour regagner l'ascenseur.

Une fois dans la rue, il s'éloigna d'un bon pas et trouva un taxi dans la Sixième Avenue. Il faillit dire au chauffeur Cinquième Avenue, à la Bibliothèque, mais se ravisa et donna son adresse personnelle. Un instant plus tard, comme il se laissait aller contre le dossier en essayant de réfléchir à ce qu'il avait vu et à ce qu'il n'avait pas vu, il murmura subitement : « Oscar », puis répéta ce prénom d'un ton plus volontaire : « Oscar. » Il attendit la suite, mais rien ne vint. Il jura intérieurement en regardant par la vitre.

Ce soir-là, une fois son costume de gabardine suspendu dans le placard de sa chambre, où il ne risquait pas de se froisser, Rube prit place dans le seul fauteuil tapissé de son meublé. Pieds nus, en tricot de corps et pantalon de pyjama d'un bleu passé, il avait posé sur ses genoux une planchette garnie d'une feuille de papier vierge à laquelle était attaché un stylo. Il ne lisait pas, il n'écoutait ni ne regardait rien ; les yeux volontairement perdus dans le vague, s'abstenant de toute réflexion, il restait immobile dans la lumière d'un réverbère dont la faible clarté orange se reflétait au plafond. Il tenait un doigt de whisky à l'eau dont il prenait de temps en temps une petite gorgée en regardant fixement par la fenêtre, attendant qu'il se passe quelque chose. Ses biceps et ses avant-bras nus étaient très développés ; tous les matins il faisait des pompes dès que le réveil avait sonné.

Au bout d'un moment il énonça : « Dan... forth ? Dan... bury ? » Il secoua la tête. « Ne pas se forcer. » Il laissa à nouveau son regard et ses pensées s'égarer.

Il inscrivit Oscar sur la feuille de papier. Puis Dan... Sur quoi il se mit à ajouter des fioritures autour des lettres, des empattements, des ombrages... Puis il se renfonça dans son siège et reporta son regard sur la vitre. Il but une gorgée, reposa le verre sur l'appui de la fenêtre. « Dan... iel ? Dan... seur ? Dan... machin-truc ? Dan... blablabla ? Dan... s un mouchoir de poche ? Bon, stop, ça suffit maintenant. »

Il nota qu'au-dessus de l'immeuble d'en face, servant d'écrin à quelques rares étoiles, le ciel était un vrai ciel, une profondeur noire aux reflets bleutés, et non une espèce de néant blanchâtre. Une lumière s'alluma puis s'éteignit dans le bâtiment en vis-à-vis. Il se leva et se mit à arpenter distraitement ses trois pièces, ce qu'il faisait assez souvent d'ailleurs, généralement en fredonnant des bribes d'anciennes chansons populaires qui lui revenaient en mémoire. Il savait qu'il était un solitaire, mais il ne s'en souciait pas.

Oscar Rossoff.

Il revint précipitamment au salon, se posta devant le guéridon poussé contre un mur qui lui servait de bureau et prit l'annuaire de Manhattan sur l'étagère en pin brut qu'il avait lui-même fixée au-

dessus. Rossoff, Michael S... Nathan A... Nicholas... O. V... Olive M... Omin... Oscar ! Il composa le numéro et, à la troisième sonnerie, une voix d'homme répondit.

— « Allô ? »

— Monsieur Rossoff ? Oscar Rossoff ?

— Lui-même.

— Je m'appelle Rube Prien, monsieur, p-r-I-e-n. Je suis major dans l'armée américaine, et je vous appelle parce que j'ai connu un Oscar Rossoff. À... à New York. Et je me demande si vous êtes la même personne. Mon nom vous rappelle-t-il quelque chose ? Rube Prien ?

— N-non », fit lentement l'homme au bout du fil en montrant poliment qu'il regrettait de devoir l'admettre. Puis : « En réalité, je n'en suis pas si sûr. Prien. Rube Prien. À vrai dire, il me semble que votre nom ne m'est pas tout à fait inconnu. » Il rit de ses propres précautions oratoires. « Qui sait ? Je suis peut-être celui que vous cherchez. Aidez-moi un peu. »

Mais Rube Prien n'avait comme référence qu'une image mentale presque informe. « Eh bien... l'Oscar Rossoff que j'ai connu avait... je dirais à peine plus de trente ans, mais c'était il y a plusieurs années, il me semble. Il était brun, avec une petite moustache, ajouta-t-il subitement.

— Ma foi, j'ai en effet porté la moustache autrefois. Mais je me suis lassé de la tailler sans arrêt. Je suis également brun, et aujourd'hui âgé de trente-sept ans. Rube Prien, Rube Prien... J'ai l'impression que je devrais me souvenir... Voyons, où était-ce ? »

Et subitement, les mots vinrent tout seuls : « Au Projet. » Malheureusement, Prien ne savait pas du tout ce que cela voulait dire.

— « Au Projet ? Quel Projet ? » À l'autre bout du fil, la voix était à présent froide. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous êtes la deuxième personne à me téléphoner à propos de ce « Projet ».

— Qui ? Qui était l'autre ?

— Écoutez, je voudrais comprendre...

— Je vous en prie, monsieur Rossoff ! Je vous en supplie ! Il faut que je sache ! Qui était cette autre personne ? »

À contrecœur, Rossoff répondit : « Un certain McNaughton ; John McNaughton, de Winfield, dans le Vermont.

— Merci, merci beaucoup, dit promptement Rube. Je ne vous ennuierais pas plus longtemps. Pardon de vous avoir dérangé. »

Sur quoi il coupa la communication, puis appela aussitôt l'Assistance téléphonique afin d'obtenir l'indicatif du Vermont et de demander les Renseignements de cet État.

— « Je regrette, nous n'avons pas d'abonné à ce nom. »

Comme si quelqu'un pouvait le voir et comme s'il s'y était attendu, Rube hocha la tête, reprit l'annuaire de Manhattan et entreprit de

chercher à la lettre « H » Hertz-Location de voitures.

Quatre

Il était neuf heures passées le lendemain matin lorsqu'il quitta la nationale pour prendre une route de campagne. Une quinzaine de kilomètres plus loin, il tourna encore, cette fois pour emprunter une chaussée encore plus petite qui, sinueuse et bordée de hautes herbes, avait jadis dû être goudronnée, mais dont le revêtement était à présent tout creusé d'ornières. À la sortie d'un ultime et interminable virage qu'il négocia lentement, elle devenait la rue principale de Winfield, État du Vermont.

Rube avançait doucement jusqu'au premier carrefour, la tête tout près du pare-brise pour mieux scruter devant lui, puis s'engagea dans une place de stationnement en épi. Il descendit de voiture et chercha dans sa poche de la monnaie pour le parc-mètre, mais tous étaient au rouge et on ne voyait aucun autre véhicule garé sur deux ou trois cents mètres. Et après cela, seulement deux camionnettes. Tant pis, se dit-il. Si ça se trouve, on ne prend même plus la peine de faire la collecte.

À une centaine de mètres de là, un homme en blue-jeans, chemise à carreaux dans les tons foncés et casquette jaune sortit d'un magasin. Jeune, costaud, avec une grosse moustache à la Zapata, il affichait de la bedaine. Il monta dans une camionnette rouge à pneus énormes, et quand il claqua la portière le fracas métallique se répercuta sur les vitrines de part et d'autre de la rue, seul bruit à déchirer le silence avant qu'il ne démarre et s'éloigne.

Rube passa devant un magasin de vêtements pour hommes dont une des deux vitrines était bourrée de chaussures de travail, bottes de cowboy et autres bottes en caoutchouc. Puis ce furent deux bars dont on ne pouvait pas voir l'intérieur depuis la rue et diverses vitrines aveuglées par des feuilles de contre-plaqué si usé que les couches superficielles se séparaient, laissant voir çà et là de petites cloques. La plupart des constructions n'avaient qu'un étage, plus rarement deux. Quelques fenêtres s'ornaient d'un écriteau signalant un médecin, un avocat, un chiropraticien. Aux coins de rue saillait parfois, en hauteur, une baie vitrée arrondie surmontée d'un avant-toit en à-pic de forme conique. Rube jetait au passage un regard dans les rues adjacentes : une succession de maisons anciennes, en bois, dont la terrasse s'agrémentait presque toujours d'avant-toits savamment sculptés, mais fréquemment brisés, abîmés. Elles n'avaient pas été repeintes depuis longtemps et certaines n'étaient recouvertes que de bardeaux asphaltés dans les tons verts. Il en vit une dont les fenêtres côté rue étaient obstruées par une couverture grise et un édredon délavé par le

soleil. Plus de pelouses dignes de ce nom, rien que des tapis de mauvaises herbes fauchées à ras et parsemées de plaques de boue où s'inscrivaient souvent des marques de pneus. Plusieurs voitures étaient garées dans ces fantômes de jardins, tantôt sur l'herbe elle-même, tantôt dans des allées de terre battue ou en dalles de ciment. De vieilles américaines imposantes. Toutes décolorées par les intempéries, cabossées, parfois affaissées sur un côté. Rube vit tout de même un 4 x 4 neuf garé à cheval sur le trottoir.

Il poursuivit son chemin et dépassa un petit cinéma à la façade agrémentée de moulures en stuc ; les vitrines destinées à accueillir les affiches étaient vides, et sur le fronton, à la place du titre du film, on pouvait lire fermé. À l'angle, il arriva devant une épicerie dont la porte était ouverte. À côté de l'entrée, un comptoir vitré laissant voir une foule de demi-bouteilles ; il y avait là plusieurs dizaines de marques de whisky, de gin, de vodka et de brandy. Les panneaux coulissants du présentoir étaient fermés par un cadenas. Rube entra et inclina la tête pour saluer un vendeur entre deux âges. « Vous avez un annuaire de la ville ? »

L'autre secoua négativement la tête d'un air amusé. « Ça n'existe pas ici.

— Y a-t-il un hôtel de ville ?

— Non plus. On dépend directement du canton maintenant. Vous cherchez qui ?

— John McNaughton. »

Nouveau signe de dénégation. « Personne de ce nom chez nous. »

Rube ressortit et, posté au coin de la rue, inspecta les alentours. Il avait devant lui une petite place publique légèrement surélevée. Le pavage qui la ceignait était tout déformé par le gel, et même percé de trous par endroits. On en avait goudronné le centre, mais le revêtement avait également souffert et le sol proprement dit affleurait çà et là, laissant deviner le marquage blanc d'un ancien parc de stationnement.

Que faire maintenant ? Aller boire un café. Justement, face à lui, une enseigne annonçait Chez Larry. Il alla jeter un coup d'œil à l'intérieur. Un tenancier en tablier, un consommateur couvant son café... C'était ouvert. Rube alla s'installer au comptoir et passa sa commande. Il lança un regard à l'autre client, qui se tourna vers lui en s'exclamant : « Ça alors ! Le major Prien ! Comment allez-vous ?

— Mais... je vais très bien, John, très bien », répondit Rube avec aisance. Connaissait-il vraiment cet homme ?

L'intéressé sourit et reprit : « Vous ne savez pas très bien qui je suis, n'est-ce pas ? » C'était un grand type costaud et large d'épaules qui pouvait avoir une quarantaine d'années ; il portait une veste de costume marron passablement élimée sur une chemise en flanelle

grise. Il poussa sa tasse de café vers Prien, puis vint s'asseoir sur le tabouret voisin en ajoutant : « Regardez-y de plus près. »

Un visage d'autrefois, songea Prien. Mince, les os saillants, la peau en permanence burinée. Complétée par une coupe de cheveux assortie – économique : pas de pattes efféminées ; les tempes rasées bien haut, au contraire, que cela dure un bon mois – cette physionomie composait un portrait bien spécifique : l'Américain type des générations passées. « Vous avez la tête d'un soldat de la Première Guerre.

— Et j'ai parfois l'impression de l'avoir faite. Alors, vous vous souvenez de moi ?

— Je ne sais pas très bien. Peut-être. Vous avez l'air d'un type de la campagne. Je me trompe ?

— Ça dépend. À l'occasion, et jusqu'à un certain point, je peux être une espèce de Noël Coward rural. Mais en fait, vous avez raison : je suis un péquenaud dans l'âme. Cette coupe de cheveux, c'est tout à fait moi.

— Péquenaud peut-être, mais malin.

— Ma foi oui. Mais si j'avais été idiot, je ne m'en serais pas plaint pour autant. Parce que ça n'aurait pas fait grande différence ; je vivrais de la même façon. Je suis un type simple, j'aime mener une vie simple ; et pour ça, pas besoin d'être un génie. Ce serait même du gaspillage. Disons que je suis assez malin pour rester simple sans jamais devenir insatisfait. Comme si j'étais idiot. Vous me suivez ?

— Je n'en suis pas très sûr. Peut-être ne suis-je pas assez malin.

— Et vos passe-temps, vos sports préférés, major ? Quels sont-ils ?

— Eh bien, voyez-vous, John, j'aime que les choses se passent comme je l'entends. Et j'y travaille plus dur que la plupart des gens. En revanche, ce que je n'aime pas, c'est qu'on me mène en bateau. Alors, parlez ; j'ai l'impression de vous connaître, mais je n'en suis pas sûr. Rafrâchissez-moi donc la mémoire.

— Kay Veach, ça vous dit quelque chose ? Une fille mince, avec les cheveux noirs ? »

Rube fit non de la tête.

— « On s'est connus au Projet. Je lui ai téléphoné ; elle vit dans le Wyoming. Mais elle ne se souvient ni de moi ni du Projet. Et Nate Dempster, non ? La trentaine, presque chauve, avec des lunettes ? »

Rube fit signe que, là encore, cela ne lui rappelait rien.

— « Lui aussi faisait partie du Projet, poursuivit McNaughton, mais il ne se souvient de rien non plus. Et Oscar Rossoff ?

— Lui oui. Je l'ai appelé. C'est lui qui m'a dit que vous l'aviez contacté, lui qui m'a donné votre nom.

— Ah bon ? » McNaughton sourit. « Je l'ai un peu perturbé. Il ne se

souvenait pas vraiment de moi. Ni du Projet. Presque... mais pas tout à fait. Il s'est mis en colère quand j'ai insisté, à propos du Projet.

— Le Projet, toujours le Projet ! Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

— Le Projet... » L'homme goûta son café, fit la grimace et reposa sa tasse. « On ne s'habitue jamais vraiment à ce que ça soit aussi mauvais. Bref. Imaginez un grand immeuble, major ; une très grosse bâtisse en brique, sans fenêtres, qui remplit tout un pâté de maisons. Sur la façade, on peut lire beekey frères, déménagements et garde-meubles, avec un numéro de téléphone, quelque chose dans ce goût-là. Seulement, ce n'est qu'une façade, justement ; car, à l'intérieur, on a cassé tous les planchers, toutes les cloisons. Seul demeure l'étage supérieur, aménagé en bureaux. Le reste n'est qu'un vaste espace vide, un cube creux aux parois de brique. Et tout en bas...

— Le Grand Atelier !

— Bravo ! Ça va vite avec vous ! Oui, tout en bas, dans le Grand Atelier, des espèces de décors de cinéma. Séparés par des cloisons. Un tipi indien dans un bout de prairie, avec des toiles de fond pour prolonger la perspective. À côté, une tranchée de la Première Guerre, avec devant un no man's land couvert de barbelés. Puis une vraie maison, la réplique exacte d'une demeure située ici même, à Winfield, mais telle qu'elle était dans les années vingt. Et dedans, un homme qui y vit : moi. » Il se tut et regarda Rube Prien en souriant de toutes ses dents.

— « Continuez, continuez, fit ce dernier. Je suis tout ouïe.

— De vrais Indiens crow habitaient ce tipi. Il avait fallu leur apprendre la langue ! Dans la tranchée, des types en uniformes de l'armée américaine datant de 1917. Tous tant que nous étions nous essayions de sentir le passé, vous comprenez. De voir comment c'était avant d'y aller faire un tour pour de vrai. Les Indiens dans l'immensité de la vraie prairie et les troupes de la guerre de 14 dans les vraies tranchées, en France. Car le Projet, major, consistait à chercher le moyen de retourner dans le passé. »

Il se tut, attendant de la part de Rube une réaction qui ne vint pas. Le major tournait vers lui un visage sans expression. McNaughton se pencha vers lui, toujours souriant. « Et c'est vous qui m'avez expliqué tout ça, à l'origine, le jour où j'ai intégré le Projet. Nous étions sur la passerelle, au-dessus du Grand Atelier. Un de ces ponts suspendus qui permettaient de circuler au-dessus des décors. Au milieu des séries de projecteurs qui imitaient la lumière du jour, mais qui pouvaient aussi reproduire la nuit, un temps couvert ou carrément pluvieux, ou au contraire ensoleillé. Bref, tout ce qu'on voulait. Il y avait aussi des machines qui régulaient la température ambiante : l'hiver dans un décor, l'été dans un autre. Nous étions donc tout là-haut, vous et moi, moi le petit nouveau. Vous m'avez alors appris que selon Einstein, le

temps était comparable aux méandres d'une rivière où nous voguerions tous. Autour de nous, à mesure que nous avançons sur les flots, nous ne voyons que le présent. Mais au détour des méandres que nous avons laissés derrière nous, le passé continue d'exister. On ne le voit plus, mais il n'a pas disparu pour autant. Il est là, et bien là. Selon Einstein. Qui ne plaisantait pas. C'est pour cela que le Pr Danziger...

— Dont les initiales étaient...

— E.E. !

— Oui, c'est ça ! E.E. Danziger !

— Allons-nous-en d'ici. Le barman commence à écouter ce que nous disons. Réglons-lui donc cette boisson chaude à laquelle il donne le nom de... café, je crois. »

Une fois dehors, ils traversèrent la rue en direction d'un banc isolé sur la petite place goudronnée. « Danziger disait que si le passé continuait réellement d'exister, et Einstein l'affirmait, il devait y avoir un moyen d'y retourner. Il lui a fallu deux ans, mais il a réussi à réunir l'argent nécessaire pour fonder le Projet. C'est le gouvernement fédéral qui finançait.

— Comme de bien entendu.

— Et vous, qui vous paie ? »

Rube se contenta de sourire.

— « Il avait obtenu des millions, à voir le résultat, poursuivit John. Lui et les siens avaient mis le Projet sur pied, et... vous savez quoi ? Ils avaient carrément acheté cette bourgade, Winfield. Tout entière. D'ailleurs, il ne devait pas y avoir beaucoup de demande, vu le trou que c'est. Un bled paumé entouré de terres épuisées à demi retournées à l'état sauvage ! Ici, il n'y a plus que des alcoolos, des drogués et des marginaux en tout genre. Ceux qui ont échoué partout débarquent ici, s'inscrivent au chômage et boivent consciencieusement leurs allocations. Quand ils ne font pas pousser de la marijuana sur des terres qui ne leur appartiennent pas. Des inadaptés. Des bons à rien.

— Et vous, dans tout ça ?

— Moi aussi ; pourquoi pas ? Puis un jour, les gens du Projet ont remis la ville en état telle qu'elle était dans les années vingt. » Il marqua une pause, le temps de laisser Rube contempler ostensiblement le bourg décrépît tout autour d'eux. « Bien sûr, ça ne se voit plus maintenant. Je le sais très bien, et c'est d'ailleurs un mystère, major. Mais chaque chose en son temps. Croyez-moi sur parole, ils ont restauré l'endroit et ils en ont fait un « Point de passage », comme disait Danziger. Pour faciliter la transition de la simulation au vrai passé. Et c'est moi qui ai fait le voyage. Moi qui ai sauté du présent jusque dans le Winfield des années vingt. On est bien peu à en être capables, major. Vous-même ne le pouviez pas. Vous avez essayé, mais ça n'a pas marché. J'étais parmi les rares élus, et...

et je me suis retrouvé là où j'avais toujours désiré être. C'était si beau ! Des routes en terre sans circulation, des arbres, des arbres partout ! Sans parler du magasin général où on pouvait...

— Épargnez-moi la nostalgie.

— Je déteste le mot. Parce que vous savez qui l'utilise, en général ? Les « chauvins du temps ». Ceux-là mêmes qui habitent le plus beau pays du monde. Puisqu'ils y habitent, ce doit bien être le plus beau, hein ? Et ils vivent aussi à la meilleure époque de toutes. Naturellement, puisque c'est la leur ! Dès qu'on laisse entendre qu'il a pu y avoir des époques meilleures que l'ici et maintenant, les autres vous traitent de nostalgique. Qu'est-ce que ça veut dire, d'ailleurs ? Excessivement sentimental, voilà ce que ça signifie, bon sang !

— Quelle importance ?

— L'important, c'est que le passé est différent. Regardez-moi cette rue ! Minable ! Ah, si vous l'aviez vue dans les années vingt ! Tenez, le samedi soir, par exemple ; de préférence en été. La grand-rue, là-bas, était bondée. On y voyait une foule de gens de la ville, mais aussi des fermiers venus des alentours, et tout le monde se connaissait, s'arrêtait un moment pour causer. On s'agglutinait jusqu'à former un véritable attroupement sur le trottoir. Rien à voir avec les centres commerciaux d'aujourd'hui où on peut se rendre cent fois de suite sans jamais reconnaître personne. Dans les années vingt, cette misérable placette aujourd'hui morte était magnifique ; il y avait des arbres, des pelouses, des buissons, des sentiers, des bancs peints en vert, et surtout des gens. Quelques fermiers venaient en charrette ou en voiture à cheval. Le long des trottoirs, il y avait des piquets pour attacher leurs bêtes, et non des parcmètres. Quelques voitures quand même, bien sûr. Le plus souvent des Ford T. Maintenant, je travaille comme mécanicien chez un concessionnaire Pierce-Arrow.

— Ah bon, vous supportez les automobiles, John ? Ça m'étonne. Avec tous ces gaz d'échappement nauséabonds...

— Soit. Winfield devait être encore plus agréable à vivre vingt ou trente ans plus tôt. Je serais enchanté d'aller vérifier sur place, d'ailleurs. Major, il faut que j'y retourne.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

— Croyez-moi si vous voulez : par curiosité, ce vilain défaut... Je suis revenu dans le présent en comptant rester un jour ou deux, pas plus, juste histoire de voir ce que devenait le Projet. Et là, j'ai découvert que vous aviez pris le contrôle. Après les premières expériences réussies. Vous et Esterhazy. Vous aviez évincé Danziger, trop prudent à votre goût : il avait peur de modifier le passé, affirmant qu'on ne pouvait pas savoir en quoi cela affecterait le présent. Trop dangereux. Mais vous et Esterhazy, vous vous frottiez les mains ! Vous brûliez de tenter le coup, de voir ce que cela donnerait. Et quand je

suis revenu à Winfield, voilà ce que j'ai trouvé. Plus de « Point de passage ». Je ne peux pas repartir dans le passé à partir de cet environnement !

— Écoutez, tout cela est intéressant et vous racontez très bien. Seulement, j'y suis allé, moi, sur les lieux de votre fameux Projet. Pas plus tard qu'hier. Beekey Frères est un entrepôt de déménagement et garde-meubles, et rien d'autre. Et il en a toujours été ainsi. Ça se voit au premier coup d'œil.

— Vous n'avez pas tort. En un sens.

— Quant à cette bourgade minable, il lui a fallu cinquante ans pour se dégrader à ce point ; elle n'a jamais été restaurée.

— C'est également vrai. Dans un certain sens aussi.

— Je ne vois pas quel autre sens il pourrait y avoir ! »

McNaughton hocha la tête à plusieurs reprises, puis déclara :

— « Écoutez-moi ; il y a de cela quatre ou cinq semaines, j'ai pris l'autocar pour Montpelier, capitale de l'État du Vermont. Je suis allé tout droit à la bibliothèque centrale, où l'on a ressorti pour moi de vieux numéros du Winfield Messenger correspondant à la période qui m'intéressait. Ils ont tout de 1851 à 1950 ; avant, le papier n'a pas tenu le coup. J'ai consulté le volume 1920-1926, dont j'ai découpé et dérobé un extrait que je porte sur moi en permanence, car il est tout ce qui me reste, à présent. » Il sortit de sa veste une chemise cartonnée, découpée pour tenir moins de place, et la tendit à Rube.

Celui-ci découvrit, scotché à l'intérieur, un article de journal sur trois colonnes. Ne subsistait qu'un fragment du nom du quotidien – ... essenger – et au-dessous, entre deux traits gras, une date : 1^{er} juin 1923. Plus bas encore, une légende de photographie que Rube lut à voix haute : « Il y avait foule ce jour-là sur le chemin du défilé. » Il se pencha sur l'image pour tenter de la déchiffrer : plusieurs rangées de jeunes hommes marchant au pas, le fusil à l'épaule, tous coiffés de casques métalliques et vêtus de vareuses d'uniforme à col montant. En tête, deux autres hommes en tenue brandissaient l'un le drapeau américain, l'autre une banderole dont Rube lut l'inscription : « Légion américaine...

— Non, c'est dans l'assistance qu'il faut chercher, pas dans le défilé lui-même. »

Alors, il vit immédiatement ce que McNaughton voulait dire. Le long du trottoir, entre de gros troncs d'arbres centenaires, s'alignaient des hommes, des femmes, des enfants, des chiens. Au milieu d'eux, un homme de haute taille coiffé d'un chapeau de paille plat à ruban noir. Sous le bord rigide de son couvre-chef, parfaitement net et identifiable, tout sourire, se tournait vers l'appareil photo... le visage de McNaughton.

Celui-ci opina à nouveau et récupéra son document. « Eh oui ! C'est

bien moi ! Ici même, à Winfield. Dans la rue que vous avez sous les yeux. Je regardais passer le défilé du Memorial Day, le jour du souvenir, au printemps 1923. Le Projet n'existe peut-être plus aujourd'hui, major ; mais il a existé.

— Très bien. Mais alors, comment se fait-il que vous vous en souveniez et moi pas ?

— Il est arrivé quelque chose dans le passé qui a affecté le présent.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas. N'importe quoi. Quand c'est arrivé, j'étais dans le passé, donc hors d'atteinte. J'y avais emmené mes souvenirs, je les ai donc ramenés avec moi quand je suis revenu dans le présent. Seulement, ils ne coïncidaient plus avec le présent, justement. Moi, je suis revenu ; mais pas le Winfield restauré par le Projet. En revenant, ce que j'ai trouvé, c'est le tas d'ordures que vous avez vous-même découvert aujourd'hui. Alors, j'ai perdu la tête. Je me suis précipité à New York ; quand je suis arrivé à proximité du siège du Projet, je courais littéralement. Et tout ça pour trouver Beekey Frères, Déménagements et Garde-meubles, et rien d'autre. Le pire... » Il se rapprocha de Rube et baissa le ton. « Le pire de tout, c'est que Danziger n'existait plus. Il ne figurait pas dans l'annuaire. À la bibliothèque, j'ai consulté les anciens annuaires, en remontant jusqu'en 1939. Pas un seul E.E. Danziger. À aucune époque. Pas de Danziger non plus sur le registre des naissances de l'Hôtel de Ville. Et à Harvard, personne n'avait jamais entendu parler de lui ! Il n'existait pas, un point c'est tout !

— Il a osé... » Rube se leva lentement ; le rouge lui montait aux joues. « Ah, le salaud ! Il a osé !

— Qui ça ?

— Mais Marley... non Morley bien sûr ! Simon Morley ! Nous l'avions bien renvoyé dans le passé, non ? Au XIX^e siècle, en... en mission ! Et voilà ce qu'il a fait !

— Quoi, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Eh bien, je ne sais pas, moi... » Il regarda McNaughton d'un air désorienté. « Quelque chose, en tout cas. Il est intervenu dans le passé de façon que... Danziger ne voie jamais le jour. Qu'il n'y ait plus de Projet dans notre présent, et qu'il n'y en ait jamais eu. » Il se rassit et les deux hommes contemplèrent quelques instants, en silence, la rue déserte qui s'ouvrait devant eux. Puis Rube reprit : « Qu'est-ce qui vous retient dans ce trou perdu, John ?

— Mon boulot. Mécanicien à temps partiel. Pour un salaire inférieur au minimum syndical. Sans compter ma chambre, la moins chère que vous puissiez imaginer.

— Vous vous êtes déjà battu ? Je veux dire : avez-vous jamais fait de la boxe ?

— Un peu. À l'armée.
— Catégorie poids lourds ?
— La plupart du temps. À un moment je suis passé en poids moyens, mais j'étais jeune, ça ne me posait pas de problème. J'ai gagné haut la main. C'était contre un sergent du ravitaillement, assez mou. Sur la balance, on faisait le même poids, mais j'avais une ossature plus robuste.

— Je parie que vous étiez bon ?

— Pas mauvais, en effet. Le plus souvent je gagnais, mais il m'est quand même arrivé de perdre. Après deux K. – O., j'ai arrêté. J'avais envie de garder toute ma cervelle. Le peu que j'en avais, en tout cas.

— Vous avez déjà tué quelqu'un ?

— Non, pas vraiment. Une fois j'ai failli, mais finalement non. Je l'aurais fait, vous savez. J'avais tout prévu.

— C'était pendant votre séjour à l'armée ?

— Ouais. Mais le type en question est monté en grade et a été muté ailleurs. Il a eu de la chance. Et moi aussi, d'ailleurs.

— Y a-t-il des choses que vous refuseriez de faire pour retourner là-bas ? Dans le Winfield de l'ancien temps ?

— Non, je ferais n'importe quoi.

— Savez-vous comment Simon Morley est reparti au XIX^e siècle ?

— On le lui a appris. On l'a mis en condition. Son « Point de passage » à lui, c'était le Dakota.

— Le Dakota ?

— Oui, un immeuble new-yorkais qui existait déjà à l'époque et qui demeure tel quel de nos jours. Les gens du Projet lui ont meublé un appartement au Dakota, avec tous les vêtements et autres objets nécessaires pour en faire un « Point de passage » valable, et...

— Vous en seriez capable ? Vous pourriez repartir en arrière jusqu'à l'époque où se trouve maintenant Morley ?

— Bien sûr. » Il sourit de toutes ses dents. « Quand on sait faire ça, major, on ne l'oublie plus. C'est votre voiture que je vois là-bas, la Toyota ? »

Rube acquiesça.

— « Un peu petite pour moi, non ?

— Elles sont à la taille des Japonais, John.

— Enfin, je me débrouillerai bien. » Il se déplia de toute sa hauteur. Il mesurait bien dix centimètres de plus que Rube. « Ramenez-moi chez moi. Donnez-moi cinq minutes pour emballer mes affaires. Trois si je me dépêche. Et je vous promets que je me dépêcherai. Vous pouvez me croire. »

Cinq

On était en hiver, bien après la nuit tombée, et il régnait un froid humide ; pourtant, sur un banc de Central Park, à la hauteur de la Cinquième Avenue un homme surveillait l'allée, du côté gauche. Silhouette immobile et informe, à la lisière de la clarté d'un réverbère, il avait remonté le col de son manteau et enfoncé sa casquette sur son front. Les mains dans les poches, il guettait le moindre pas ; lorsqu'il vit venir à vive allure celui qu'il attendait – juste à l'heure, songea-t-il – il baissa la tête et se mit à contempler le sol de l'allée, faussement perdu dans ses pensées.

L'autre passa. Vêtu d'un manteau qui lui descendait jusqu'aux chevilles, il était également coiffé d'une casquette fourrée dans les tons bruns. Quand Simon Morley se fut éloigné d'une dizaine de pas, le premier homme se leva, révélant sa haute taille, et lui emboîta le pas.

... je suis ressorti sur la Cinquième Avenue ; un fourgon de livraison est passé en brimbalant devant moi, avec son cheval exténué qui ployait l'encolure et sa lampe à pétrole qui se balançait sous l'essieu arrière. Sur le trottoir j'ai croisé une femme en chapeau à plume et cape de fourrure qui relevait ses jupes à quelques centimètres au-dessus des pavés humides.

J'ai descendu vers le sud cette Cinquième Avenue résidentielle, si étroite et si calme (et vingt mètres derrière lui son poursuivant fit de même), en lançant au passage un coup d'œil aux fenêtres : ici un homme au crâne dégarni lisait le journal du soir à la lueur d'un feu de cheminée invisible, mais dont les reflets rouges dansaient sur la vitre, là une servante en tablier et bonnet blancs traversait une pièce, et j'ai vu un arbre de Noël vieux de plus d'un mois dont une femme allumait les bougies à l'aide d'un cierge pour la plus grande joie d'un garçonnet de cinq ans...

... rattrapant Broadway à Madison Square, j'ai remonté le Rialto, le quartier des théâtres du temps où Broadway était encore Broadway. La rue était encombrée de calèches fraîchement lavées et cirées, les trottoirs fourmillaient de gens souvent en tenue de soirée dont les bavardages emplissaient l'air nocturne ; tout respirait l'excitation, le plaisir imminent.

À quelques pas en arrière seulement, le second homme dévisageait les passants et, parfois obligé de se courber pour mieux voir, jetait un coup d'œil dans les voitures à cheval sans jamais cesser de sourire tant il était heureux d'être là.

... je me suis dépêché de dépasser les feux des théâtres, des

restaurants et des grands hôtels pour arriver bientôt à la hauteur de Gilsey House, entre la Vingt-neuvième et la Trentième Rue. Au comptoir ; j'ai fait l'acquisition d'un cigare – un petit cigare long et fin – que j'ai glissé soigneusement dans la poche de poitrine de ma redingote. Dehors...

Dehors, sur le trottoir toujours bondé à cette heure-ci de la soirée, l'homme du parc prenait le temps de flâner tout en continuant de se diriger vers Gilsey House... Jusqu'au moment où Simon Morley réapparut sur le seuil et redescendit les marches en rangeant un cigare dans sa poche avant de reprendre sa route. L'autre accéléra presque jusqu'à le rattraper, puis ralentit et laissa un ou deux piétons s'interposer entre eux.

Il guettait le moment propice et vit bientôt une occasion se présenter ; à une vingtaine de mètres un petit escalier en pierre à double rampe de cuivre menait à une porte flanquée de vitrines assombries où l'on pouvait lire en lettres d'or : wellman & Co. courtiers en assurances. Juste à côté de cet escalier, une autre volée de marches, plus raide, descendait vers une boutique de barbier située en contrebas de la rue et signalée comme toutes les autres par un cylindre à rayures rouges et blanches fiché dans le trottoir.

À la seconde où Simon Morley arrivait à la hauteur de cet escalier-là, son poursuivant le rattrapa, accomplit en même temps que lui le dernier pas qui les en séparait encore, puis le poussa de côté en pesant de tout son poids, en rajoutant un coup de hanche pour faire bonne mesure. Ce faisant, il le souleva littéralement de terre et l'expédia dans l'escalier ; Morley perdit l'équilibre, entra violemment en contact avec l'arête acérée des marches, puis dégringola jusqu'en bas avant de heurter durement la porte du barbier. L'homme de haute taille ne s'était pas arrêté ; parvenu à l'angle, il obliqua dans la Trentième Rue. Plusieurs hommes avaient levé sur lui des yeux interrogateurs, mais il avait soutenu leur regard et personne ne s'était interposé.

Simon Morley resta trente secondes sans bouger, l'esprit comme engourdi. Puis des douleurs s'éveillèrent dans ses tibias, son épaule gauche et sa hanche droite, ainsi que dans ses paumes ; il poussa un gémissement. Il se redressa lentement, craignant de découvrir qu'il s'était cassé quelque chose, puis finit par se remettre debout en prenant appui des deux mains contre le mur, sans relever tout de suite la tête. Enfin il se retrouva sur pied, puis, dans la faible lumière tombant de la rue, examina ses mains écorchées, maculées de sang et de poussière, et les égratignures que révélaient les déchirures de son pantalon. Alors il se retourna et, s'aidant de la rampe en métal noirci, s'efforça de remonter jusqu'au trottoir. Là, il partit non pas au pas de course, mais aussi vite que le lui permettait sa démarche boitillante.

Droit devant, j'ai aperçu le théâtre, avec son enseigne – Wallack's –

et les deux affiches encadrant Ventrée qui annonçaient le titre de la pièce : une mine d'or. J'ai aussi vu Marie-aux-Pommes en personne, la vieille femme qui proposait à cette époque-là ses fruits devant les théâtres ; alors je me suis élancé en essayant d'aller toujours plus vite, poussant, contournant ou percutant des passants surpris et irrités... Car Marie-aux-Pommes se tenait maintenant face à un jeune homme en habit et – l'ai-je vraiment vu ? Oui, je le crois ! – une pièce d'or a brillé d'un bref éclat en passant de la main de l'élégant à celle de la vieille ; il y avait encore entre nous une dizaine de mètres, occupés par deux ou trois personnes. Celui que je cherchais s'est détourné et, juste devant lui, quelqu'un s'est arrêté pour lui tenir la porte d'entrée du théâtre, dont il a franchi le seuil.

J'ai ralenti l'allure, puisque seule une faible distance me séparait à présent de lui ; j'ai dépassé Marie-aux-Pommes qui lançait son appel – « Mes pommes, mes pommes ! Deemandez les belles pommes de Marie ! » – tout en me tendant un fruit. Mais j'ai décliné son offre en secouant la tête, et reporté mon regard sur le foyer dallé, bondé, à l'autre bout duquel je savais trouver le petit groupe qui m'intéressait : le père, barbu, une épingle en rubis se détachant sur son plastron blanc empesé ; la mère, souriante dans sa grande robe, et enfin les filles, la plus jeune arborant une magnifique robe de soirée en velours vert printanier, dépourvu de tout ornement. Lorsqu'elle souriait, et elle a souri au jeune homme qui venait de donner une pièce d'or à Marie-aux-Pommes, elle était tout simplement ravissante. Comme il fallait absolument que j'entende ce qui se disait, je me suis approché tout près en dissimulant derrière mon dos mes mains ensanglantées.

« Ma chère, puis-je te présenter mon jeune ami Otto Danziger ? » disait le père. Alors, j'ai vu ce dernier s'incliner, et su que l'inévitable venait de se produire ; il était trop tard. Les jeunes gens avaient fait connaissance. Ils finiraient par se marier. Et ils auraient un fils. Là-bas, à l'époque que j'avais quittée, c'est-à-dire au XX^e siècle, ce fils depuis longtemps adulte répondait au nom de E.E. Danziger. Le Projet dont il était l'auteur continuait d'exister dans le vieil entrepôt des frères Beekey sous l'égide du major Rube Prien, du colonel Esterhazy et de l'instance qu'ils représentaient, quelle qu'elle fût.

Mais ces pensées appartenaient maintenant à un avenir lointain dont je ne faisais moi-même plus partie. J'ai contemplé une dernière fois le charmant jeune couple qui venait de se former et me suis surpris à sourire. Puis j'ai tourné les talons et je m'en suis allé.

L'homme de haute taille vit Morley repartir vers la Trentième Rue avant de prendre à l'est ; là encore, il lui emboîta le pas. Sa démarche laborieuse ne révélait plus la même urgence ; manifestement, c'était fini. Morley n'était pas arrivé à temps pour ce qu'il était venu empêcher. Pour plus de sécurité, il le suivit tout de même sur quelques

centaines de mètres. Il ignorait ce qui venait de se passer et ce que Morley avait eu en tête, mais il avait la conviction d'avoir accompli sa mission. Alors, au carrefour suivant, tandis que Morley poursuivait sa lente progression, l'homme le laissa partir et se mit en quête d'un fiacre.

En repartant vers Gramercy Park, j'ai contemplé autour de moi le monde où j'évoluais à présent. Les maisons de grès brun sous la lumière des réverbères à gaz, le ciel nocturne et ses nuages d'hiver. Bien sûr, ce monde-là non plus n'était pas parfait, mais – et j'ai pris une profonde inspiration qui m'a glacé les poumons – l'air y était encore propre. L'eau des rivières y coulait vive et pure, comme elle le faisait depuis l'aube des temps. Et la première des deux guerres, ces guerres terribles qui avaient tout corrompu, n'éclaterait pas avant plusieurs dizaines d'années. J'ai tourné vers le sud dans Lexington Avenue et voyant déjà les lumières chaudes de Gramercy Park qui m'attendaient tout au bout, je me suis mis en route vers le numéro 19.

Devant un des guichets de Grand Central Station, qui n'était encore qu'un modeste bâtiment en brique rouge, John McNaughton se pencha sur la rangée de tiges en cuivre qui se dressaient verticalement entre lui et l'employé des chemins de fer. « Winfield, dit-il. Un billet pour Winfield, dans le Vermont.

Aller-retour ?

Non, un aller simple », répondit en souriant McNaughton qui se fit le plaisir d'ajouter : « Je ne quitterai plus Winfield. Plus jamais. »

Julia est entrée dans la salle à manger ; elle a posé sur la table de grandes assiettes bleu et blanc chargées de gaufres, puis l'a contournée pour aller s'asseoir à sa place. Ce faisant, elle n'a pas prononcé un mot, mais je savais que cela ne tarderait pas ; je savais aussi ce qu'elle allait me dire. Après avoir reculé sa chaise et disposé ses longues jupes pour s'asseoir, elle s'est avancée de quelques centimètres, a sorti sa serviette de table du rond en ivoire sculpté qui la maintenait roulée, puis, son alliance accrochant un instant la lumière, elle a appuyé ses avant-bras nus sur le tissu blanc de la nappe. Tout en me surveillant du regard afin de guetter un signe révélateur de mon humeur, elle a poussé vers moi le petit flacon en verre taillé contenant le sirop d'érable.

Finalement, sur un ton très doux afin de ne pas m'agacer, elle a déclaré : « Écoute, Simon. C'est loin tout ça. Ça ne te concerne pas vraiment. Plus maintenant. Ce major Prien... il y a combien de temps ? Trois ans qu'il a le Projet pour lui tout seul, non ? Trois ans au moins. On ne sait pas à quoi il l'a employé, mais à présent, ce qui est fait est fait. »

J'ai hoché la tête ; je n'avais vraiment aucune raison de me montrer irritable – j'avais éprouvé ces mêmes sentiments de culpabilité. Des mois durant j'oubliais complètement le Projet, mais, tout d'un coup, ce souvenir s'infiltrait sournoisement dans mes pensées. J'ai jeté un regard exaspéré autour de moi ; je n'aimais pas prendre le petit déjeuner dans cette pièce. Il y faisait trop sombre, bon sang ! Le soir, il n'y avait rien à redire, surtout l'hiver, quand la cheminée fonctionnait ; alors elle changeait du tout au tout. Mais il y avait très peu d'espace entre la maison voisine et la nôtre ; aucune lumière n'y pénétrait et il fallait allumer le lustre. Je préférerais la vaste table ronde de la cuisine, où deux fenêtres arrondies donnaient sur le petit potager de Julia. Mais pour ma femme, il était malséant de manger à la cuisine, et je pouvais comprendre cela.

— « Julia, je t'assure... je ne demanderais pas mieux que d'oublier définitivement le Projet. Ah, si seulement ma tentative avait réussi... » J'ai médité quelques instants sur la question. « Et il s'en est fallu de si peu, bon Dieu !

— N'invoque pas sans raison le nom du Seigneur, dit-elle machinalement.

Si j'étais arrivé à temps ! Ne serait-ce que quelques minutes plus tôt... » Je lui ai souri, mais elle m'a répondu d'un simple haussement d'épaules. « Alors, j'aurais pu rester ici, à jamais satisfait. Mais c'est

comme ça, je n'arrête pas d'y penser, de me demander ce que Rube fabrique avec le Projet maintenant. Ce qu'il est encore allé inventer. Il est peut-être de mon devoir, en quelque sorte, d'aller me rendre compte par moi-même. »

Elle se pencha sur la table et me lança : « Eh bien, vas-y ! Qu'on en finisse ! » Puis elle se laissa aller en arrière contre son dossier et, sans se départir de son air aimable, ajouta avec douceur : « Mais reviens.

— Maison ! » fit Willy qui avait élu domicile par terre et, adossé au mur, les jambes étendues devant lui tournait les pages en tissu d'un de ses livres d'images en posant un petit doigt dodu sur chaque dessin et en nommant l'objet – ou du moins en essayant. Il avait plus de trois ans maintenant. Il parlait bien et se dirigeait vers le stade de la lecture aussi vite qu'il pouvait. Il était drôle, et naturellement Julia et moi l'avons regardé avant d'échanger un sourire : c'était nous qui avions fabriqué ce petit bout d'homme.

— « Je ne pourrai peut-être pas revenir.

— Ah bon ? Et pourquoi cela ? » Elle détacha un morceau de gaufre avec le tranchant de sa fourchette.

— « Je suis allé à Central Park il y a une quinzaine de jours ; je voulais faire quelques esquisses des bateaux-cygnes, pour le numéro de la semaine dernière.

— Ah, oui. Je crois que je vais le faire encadrer, celui-là.

— En effet, il n'est pas mal. Toujours est-il qu'à la nuit tombante, je suis passé devant le Dakota et j'ai levé les yeux vers mon ancien appartement – je ne manque jamais de le faire.

— Moi non plus. Je l'ai même montré à Willy, la semaine dernière, pendant que nous étions en train de nous promener.

— Tu ne lui as pas dit, j'espère ?...

— Mais non. Il sait que son papa a habité là autrefois, c'est tout. Bref, j'ai vu qu'il y avait de la lumière aux fenêtres. L'appartement est occupé ; je ne peux donc pas m'en servir pour repartir.

— Il n'y en a pas d'autre de libre ?

— Ça ne m'avancerait à rien. Il serait peut-être occupé au XX^e siècle. Comment savoir ? Non, pour repartir, il me faut un nouveau « Point de passage », Julia. Un endroit qui existe dans les deux époques, de telle manière que...

— Je sais, Simon, je sais.

— Ma foi, c'est Einstein qui a dit que...

— Je ne veux plus entendre parler ni d'Einstein, ni de Points de passage, ni de rien de tout cela.

— Il est né, tu sais.

— Qui ça ?

— Mais Einstein ! » Elle s'est bouché les oreilles, ce qui m'a fait sourire. « Tu te rends compte ! Il est vivant au moment où je te parle.

Tout petit, je crois. Peut-être l'âge de Willy. Sans doute en train de jouer quelque part en Allemagne en élaborant déjà des pensées qui m'échapperaient complètement. Ou alors, il regarde un livre d'images et il dit : « Haus ! »

— Veux-tu une autre gaufre ?

— Il faut que j'y aille. » J'ai repoussé ma chaise et Julia s'est levée à son tour afin de prendre prestement Willy dans ses bras et de le porter devant la fenêtre pour qu'il puisse me dire au revoir, chose aussi importante pour lui que pour moi.

Ce jour-là je ne suis pas allé travailler à pied, car en descendant les marches j'ai décidé de prendre le fiacre en attente de l'autre côté de Gramercy Park ; je me suis retourné pour faire un grand signe à Willy qui me souriait derrière la vitre en agitant la main. Puis je me suis dirigé vers le fiacre. J'avais mon chapeau melon et mon manteau marron.

Arrivé devant la voiture, j'ai lancé : « Leslie's ! » pour voir si le cocher savait où cela se trouvait. Comme c'était le cas, je suis monté en voiture pendant que l'homme, lui, descendait pour ôter le sac à avoine en cuir qui pendait au cou du cheval. « Par Broadway », ai-je ajouté d'une voix forte avant de m'installer sur la banquette.

J'aimais bien ces fiacres, tout inconfortables qu'ils étaient, avec leurs gros ressorts plats si raides ; on s'y déplaçait sans véritable heurt, mais en sentant constamment de légers cahots dus au trot lent du cheval, et cela déplaisait à beaucoup de gens. Moi, cela ne me dérangeait pas. La plupart du temps, ces voitures étaient également sales, voire malodorantes. Un soir, en rentrant du théâtre, Julia et moi en avions même trouvé une dont nous avions été obligés de redescendre aussitôt. Mais celle-ci était convenable, et de toute façon j'aimais bien cette espèce de portière à double battant qui se rabattait horizontalement sur les genoux du passager.

C'était une journée sans soleil, et même sans ciel tant celui-ci était gris, tirant vers le blanc. Il y avait une semaine que durait ce temps, sans véritable chute de température. Nous avons tourné dans la Vingtième Rue et je me suis calé contre le dossier. C'était vrai, j'avais peur de retourner dans ma propre époque, et je ne me le cachais pas. J'avais peur de ce que je trouverais au Projet, des horreurs que je serais impuissant à stopper là-bas. Reste donc ici, me soufflait une petite voix ; ce que tu ignores ne saurait t'affecter.

Quatrième Avenue, Union Square..., puis la Quatorzième en direction de l'ouest, et enfin Broadway. Ce n'était pas l'itinéraire le plus rapide en semaine, mais j'avais besoin de cet intermède de solitude. Nous avons poursuivi notre chemin cahotant vers le centre-ville ; Broadway se peuplait progressivement, au rythme du

remplissage des bureaux. Quand nous sommes arrivés devant les jardins de l'Hôtel de Ville, la circulation est devenue infernale.



On voit ci-après où nous nous trouvions, mais la rue était encore plus embouteillée, à cause des nouveaux tramways ; venus s'ajouter aux anciens omnibus de Broadway, ils s'agglutinaient par trois ou quatre, leurs chevaux immobilisés agitant la queue tandis que les cochers protestaient à grands coups de cloche contre les véhicules qui bloquaient la circulation. Ces embarras étaient désormais fréquents, car, à l'inverse des petits bus, les tramways prisonniers de leurs rails ne pouvaient pas tourner facilement. La rue devenait trop étroite ; il m'était arrivé de voir des bus la quitter et faire purement et simplement le tour du pâté de maisons pour éviter un embouteillage. Je me suis penché par la portière ; quelque part devant nous, un haquet de tonneaux vides avait voulu doubler un tramway bloqué, et s'était retrouvé nez à nez avec une charrette de livraison qui tentait la même manœuvre dans l'autre sens. Debout devant leur siège, les deux cochers se livraient à leur manège habituel : lançaient des imprécations, chacun faisant claquer son fouet en direction de l'autre. Il n'était pas facile de faire marche arrière avec ce genre de véhicule, et aucun des deux hommes n'en avait la moindre envie. Ils créaient donc une pagaille monstre, encore considérablement aggravée par les fiacres et autres véhicules. Moi qui leur avais tout d'abord trouvé tant de charme, dans Broadway je ne voyais plus que leur côté négatif.

Je ne pouvais rester assis là à attendre ; il ne me restait plus que huit minutes pour être au travail à l'heure. J'ai donc relevé les battants recouvrant mes genoux et je suis descendu de voiture.

Connaissant le tarif, j'ai tendu la monnaie au cocher en y ajoutant un pourboire de dix cents tout à fait correct ; pourtant, il ne m'a pas remercié, et j'ai bien compris pourquoi : il n'avait plus de client, et personne ne le hélait tant qu'il serait coincé dans les encombrements. Alors, j'ai rajouté une pièce de dix cents et, cette fois, il m'a remercié. Il me restait quelque deux cents mètres à couvrir en longeant les jardins de l'Hôtel de Ville jusqu'à la vieille et massive Poste centrale, avec son architecture tapageuse, puis jusqu'à Park Place, à l'ouest de Broadway.

Tout en fendant la foule matinale, j'ai dû m'avouer encore une fois ce dont je m'étais aperçu progressivement, et malgré moi, au fil de l'année écoulée : à cet endroit-là, Broadway était d'une laideur absolue. La première fois que j'avais visité ces lieux et cette époque, cela ne m'avait pas frappé. Sur le moment, tout ce que je voyais, les choses aussi bien que les gens, tout ce que j'entendais m'avait rempli d'enthousiasme. J'arpentais l'extrémité sud de Broadway comme le reste de la ville, c'est-à-dire dans une espèce de transe extatique à la seule idée de me trouver réellement là. Assez vite – ce fut le premier signe de rejet –, les immeubles ne m'étaient plus apparus vieux. Pourtant, j'étais certain d'en avoir vu au moins trois encore debout à ma propre époque, où je les trouvais très vieux, désuets, déplacés. Mais ici, au XIX^e siècle, je les avais vus se construire en allant travailler le matin, avec leurs ouvriers irlandais qui escaladaient les échafaudages, hotte sur le dos, j'avais vu les briques s'empiler jusqu'à former quatre ou cinq étages neufs dont émanait une odeur de plâtre frais. Beaucoup d'autres n'avaient pas plus de cinq ou dix ans. Et je les trouvais maintenant tout à fait normaux dans le genre moderne. Et ils l'étaient. Seulement, j'avais commencé à m'en rendre compte, ils étaient également très laids ; trop hauts pour leur largeur, bâtis les uns contre les autres sur d'anciens terrains exigus acquis au coup par coup, ils formaient un alignement de toitures en dents de scie des plus inharmonieux. Sans parler bien sûr de la rue proprement dite qui, déjà trop étroite, était rendue encore plus impraticable par ces nouveaux tramways rigides. Un matin, au printemps précédent, alors qu'un inextricable bouchon paralysait totalement un carrefour chaotique, j'avais vu un cocher se lever brusquement de son siège et, d'un coup de fouet, ouvrir la joue d'un autre, qui en était tombé à genoux ! De plus, la chaussée était mal pavée – l'œuvre de la mairie, disait-on – et toute creusée d'ornières. Sans compter l'incessant fracas métallique des roues ferrées sur les pierres inégales, qui avait de quoi vous rendre fou. Pour compléter le tableau, Broadway était constamment soit poussiéreuse, soit boueuse, soit les deux. Pour ne rien dire du crottin de cheval qui, en séchant, se muait en poudre fine, si bien que, les jours venteux, il fallait respirer prudemment par le nez et garder les

yeux plissés. À cause des poteaux télégraphiques concurrents dont les ramages chargés de fils se déployaient au-dessus des têtes, les trottoirs étaient une véritable course d'obstacles. De grands panneaux publicitaires noir et blanc défiguraient la plupart des façades aveugles, tandis que d'autres enseignes surplombaient les trottoirs. Désormais, et ce, depuis pas mal de temps déjà, je voyais Broadway telle qu'elle était vraiment, à savoir sous ses traits d'artère commerçante terne et purement utilitaire qui ne tentait même pas de dissimuler sa véritable nature, sa fondamentale hideur. Mais telle qu'elle était, cette avenue me plaisait. Elle me plaisait même beaucoup.



En descendant Broadway ce matin-là, tout entouré d'hommes – rares étaient les femmes – en route pour le travail, me suis demandé – du moins, j'ai essayé – ce qu'il fallait faire, ce que je me devais de faire, ce que je voulais vraiment faire. Encore qu'à cette dernière interrogation, je détenais déjà la réponse : ce que je voulais, c'était rester là où j'étais, au XIX^e siècle. Seulement, loin dans l'avenir, le Projet continuait de sévir à cause de mon échec. Si je n'avais pas réussi à les arrêter, n'était-il pas de mon devoir d'aller voir ce que mijotaient Rube et Esterhazy ? Mais ce n'était pas ainsi, en en débattant intérieurement à longueur de temps, que j'allais parvenir à une conclusion. J'ai compris tout à coup que la seule décision à prendre était justement de... me décider. Dans un sens ou dans l'autre. C'est à cet instant que, sur Park Place, non loin de l'angle formé par Broadway, j'ai aperçu la Dame aux Canaris. On la voyait de temps en temps, ici ou là, dans le centre-ville, aux carrefours les plus animés. En voici un dessin réalisé quelques mois plus tôt par Pruett Share, un des dessinateurs de Leslie's.

Pour cinq cents elle poussait un de ses canaris apprivoisés à piquer du bec dans une boîte et à en retirer une petite enveloppe. On y trouvait une prédiction mal imprimée (sans doute sur sa propre presse à main) correspondant plus à moins à son attente. Ou bien, si l'on

préférerait, elle désignait à l'oiseau la partie arrière de la boîte, qui contenait des réponses par Oui ou par Non aux questions qu'on posait mentalement. On disait qu'elle avait un succès tout particulier auprès des amateurs de courses de chevaux et autres parieurs.

Je suis arrivé à sa hauteur ; ce jour-là, elle se tenait sur le seuil d'un petit magasin de nouveautés qui n'avait pas encore ouvert pour la journée. Naturellement, nul ne prenait ses prédictions et réponses au sérieux – du moins, personne n'osait l'avouer. La Dame aux Canaris représentait un simple amusement, et je n'avais jamais vu personne accepter son enveloppe sans sourire de toutes ses dents pour bien montrer qu'il ou elle n'y croyait pas. Toutefois, il me semble bien que sous la fonction rationalisant récemment acquise de l'esprit humain demeure, toujours aussi puissante, notre ancienne et primitive façon de nous former une opinion, de parvenir à une décision. Aussi, malgré ce que me dictait le sens commun, j'ai ralenti l'allure, hésitant, avant de revenir sur mes pas, soudain tout à fait persuadé que la Dame aux Canaris saurait bel et bien me montrer la voie.

Elle m'a souri, et je me suis arrêté. Dans la poignée de monnaie que j'ai sortie de ma poche, j'ai trouvé un nickel – une de ces piécettes ornées côté face d'une bannière étoilée en forme de bouclier et côté pile d'un grand V ; je ne pouvais m'empêcher de penser, chaque fois que j'en dépensais une, qu'un jour elles auraient beaucoup de valeur. Mais pour le moment ce n'était qu'un vulgaire sou, que j'ai tendu à la Dame aux Canaris toujours souriante. Devant son air inquisiteur, j'ai demandé que le canari pioche une réponse. Elle a déplacé vers le fond de la boîte le bâtonnet où perchait l'oiseau, et attendu que je formule ma question muette : dois-je aller faire un tour dans mon époque, en admettant que ce soit possible ? J'ai fait signe que ça y était. Le bâtonnet s'est abaissé, donnant le signal convenu au canari ; l'oiseau a aussitôt incliné sa petite tête jaune pour prendre dans son bec une minuscule enveloppe. La Dame aux Canaris me l'a tendue avec un grand sourire.

Après avoir remercié je suis reparti, remettant le moment de l'ouvrir tant mon cœur battait à grands coups. Je me suis contraint à sourire comme pour me moquer de mes craintes superstitieuses, mais en vain ; dix mètres plus loin, je me suis à nouveau arrêté. Il fallait que je sache. Je me suis mis à l'écart du flot continu de piétons pour aller m'adosser à la vitrine d'un marchand de cigares. À côté de moi, un Écossais en kilt tout de bois émaillé, presque grandeur nature, tendait son faux paquet de cigares peints. Le bord supérieur de l'enveloppe, non gommé, était simplement rentré sous le bord inférieur. J'en ai sorti un petit carré de papier plié, d'une teinte rosée tirant sur le gris ; j'ai à nouveau hésité avant de le lire. Un bref regard à la joue bien rouge et aux yeux inexpressifs de mon Écossais en bois, puis j'ai

reformulé ma question en silence : Dois-je y retourner, si j'en suis capable ? Et la réponse était : oui.

J'en ai pris acte. Ce bout de papier bon marché, avec ses trois lettres même pas bien alignées, médiocrement imprimées il y avait belle lurette, me le confirmait : je ferais au moins une tentative. Alors, pénétré de certitude tranquille, j'ai continué jusqu'à mon bureau, réduisant d'abord le message en boulette avant de l'expédier droit dans le caniveau crasseux de Broadway, en cet an de grâce 1886.

À midi j'ai descendu l'escalier intérieur en bois pour me rendre à la comptabilité, située au rez-de-chaussée. Le caissier trônait sur un tabouret haut perché derrière un grillage en métal peint ; devant lui, un comptoir également surélevé qui lui servait à recevoir ou à distribuer l'argent. Je me suis immobilisé devant son guichet et il a opéré un quart de tour pour me faire face d'un air interrogateur. Je vous assure qu'il portait un bandeau vert sur l'œil et des manchettes de lustrine noire. Je l'ai salué par son nom – Ben.

Il m'a accordé une avance (mon salaire hebdomadaire ne devait m'être versé que deux jours plus tard) et m'a demandé ma signature avant de pousser par la petite ouverture prévue à cet effet une modeste liasse de billets ; celui du dessus était un billet de dix dollars émis par la First National Bank de Galesburg, Illinois. Comme je l'avais vu compter le tout, je n'ai pas pris la peine de vérifier. Je me suis contenté de lui dire merci et d'enfoncer profondément les billets dans la poche de mon pantalon. De grands billets – plus de quinze centimètres de long ! Cela faisait beaucoup de papier, c'était bien épais, on avait vraiment l'impression de palper de l'argent, du vrai.

Une fois ressorti dans la rue je suis allé acheter une ceinture à billets au magasin de nouveautés, dont la Dame aux Canaris n'occupait plus le seuil. Le propriétaire, un Européen de petite taille, chauve et empressé, qui ne parlait pas encore l'anglais, en a étalé tout un assortiment sur son comptoir ; il y en avait en cuir, en divers tissus, et même en soie. Elles étaient d'un usage très courant ; rares étaient les hommes qui entreprenaient le moindre voyage sans une de ces ceintures. J'en ai choisi une en toile forte, mais légère.

Puis, dans un bar un peu à l'écart de Broadway, côté est, j'ai pris un déjeuner arrosé d'une chope de bière dont j'ai dû laisser la moitié tant elle était mousseuse ; manifestement, on venait juste d'ouvrir le tonneau. À la suite de quoi j'ai marché jusqu'à ma banque, d'où j'ai retiré presque la moitié de nos économies sous forme de pièces d'or (j'ai aussi changé mes billets), ainsi que procédaient la majorité des voyageurs désireux de ne pas trop s'encombrer. Pour finir, je suis rentré au bureau achever ma journée de travail, qui consistait à esquisser puis repasser à l'encre, d'après une photographie, mon énième accident de train, celui-ci ayant eu lieu aux abords de

Philadelphie.

Sept

Un peu avant minuit ce soir-là, nous étions dans notre chambre à coucher et nous nous consultations à voix basse sur la tenue que je devais endosser. Pas de manteau, seulement un costume en laine, avions-nous décidé. Si j'avais besoin d'un manteau, j'en achèterais un d'époque. Il me semblait que mon costume, lui, conviendrait ; les revers étaient bien un peu étroits, mais cela passerait. Il avait aussi un bouton de trop, mais je pourrais porter la veste ouverte. Nous avons ajouté à cela des sous-vêtements chauds et des bottes. Comme je ne possédais qu'un chapeau melon, un haut-de-forme en soie, un chapeau de paille pour l'été et ma casquette fourrée, nous avons exclu toute forme de couvre-chef. (J'ai les cheveux brun foncé, raides, assez longs et épais – Julia trouve toutefois qu'ils commencent à se clairsemes.) Évidemment, mes cravates n'iraient pas du tout, mais Julia a déniché dans ma garde-robe une écharpe en laine que j'ai nouée sous ma veste en la croisant sur ma poitrine, ce qui dissimulerait l'absence de cravate. J'ai vérifié une dernière fois la ceinture qui contenait mon argent, même si je savais pertinemment que je l'avais bien sur moi.

Je me suis planté devant la psyché près de la fenêtre. Julia – qui, elle, portait sa longue robe bleue – a allumé la lampe à gaz toute proche et nous avons entrepris d'examiner scrupuleusement ma mise. Depuis quelque temps déjà je portais une courte barbe ; comme toujours, en inspectant mon reflet je me suis dit : Pas terrible, mais pas trop mal non plus. J'ai tenté de m'imaginer marchant dans une rue du XX^e siècle et, à la question de Julia (« Alors ? »), j'ai répondu que, dans mon Manhattan à moi, il suffisait de parcourir une centaine de mètres pour croiser des individus bien plus excentriques. Elle a hoché la tête en repensant au New York que j'évoquais.

En bas, la grande horloge indiquait onze heures quarante lorsque, dans la faible lumière que nous laissions toujours allumée pour la nuit dans le vestibule, Julia m'a dit tout doucement : « Et ne va pas t'en faire pour nous ; tout ira bien ici. »

Je l'ai embrassée et j'ai tourné les talons. Puis je me suis ravisé ; j'ai brusquement fait demi-tour pour la serrer dans mes bras en l'embrassant à nouveau. J'avais eu la subite impression de m'embarquer pour un long et dangereux voyage. Et il fallait reconnaître que si j'y parvenais, l'endroit où je me rendais était fort éloigné de celui-ci.

Enfin, j'ai posé la main sur la poignée de la porte ; mais à ce moment-là Julia m'a dit : « Attends ! » Elle a franchi d'un bond les quelques marches menant au grand placard mural de l'entrée avant de

se retourner toute souriante et de me tendre une pièce en cuivre de un cent. L'espace d'un instant, j'ai cru que c'était à ses yeux une espèce de porte-bonheur, puis je me suis souvenu.

« Merci. Je n'y avais pas pensé. » Sur ces mots je suis sorti et, descendant l'escalier, je me suis enfoncé dans la nuit muette.

Je n'avais pas beaucoup de chemin à parcourir ; je suis donc parti à pied dans les rues – mal éclairées en ce XIX^e siècle –, mes talons sonnait trop fort sur les trottoirs nocturnes. J'ai traversé ainsi une bonne partie du centre-ville entre deux rangées de bâtisses en grès brun toutes identiques et collées les unes aux autres. Lorsque je levais momentanément les yeux vers une fenêtre encore éclairée, je ne pouvais m'empêcher de me poser des questions sur les gens qui habitaient là, à cette époque où les maisons étaient encore neuves.

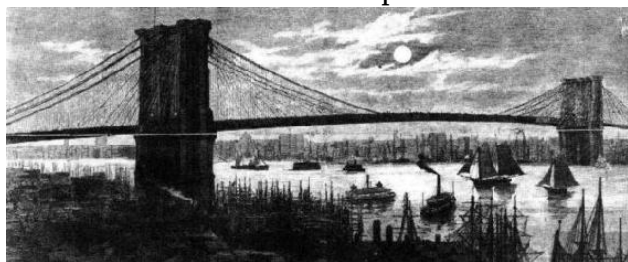
En tournant à un coin de rue, j'ai dépassé un chariot stationné le long du trottoir ; il était en piteux état et ses brancards censés encadrer un unique cheval étaient rabattus vers l'arrière, où ils gisaient repliés sur le siège du cocher. Un peu plus loin, sous un réverbère, j'ai vu que des enfants s'étaient amusés à couvrir le trottoir d'inscriptions à la craie qui ne ressemblaient guère à ce que je risquais de trouver en regagnant ma propre époque. Quelques-unes se contentaient de proclamer que tel prénom en aimait tel autre, et la plus choquante m'apprit seulement qu'une certaine Mildred était une « salope ». Au niveau du carrefour suivant, un homme venait dans ma direction sur le trottoir d'en face. Courbé en deux, il portait, sanglé sur son dos, un objet volumineux et manifestement lourd ; j'ai vu qu'il s'agissait d'une meule à aiguiser reposant sur une armature en bois et équipée d'une pédale. C'était donc un rémouleur ambulant ; quant à savoir ce qu'il faisait dehors si tard, je l'ignorais.

Plus loin, comme je tournais encore à un coin de rue, j'ai enfin vu mon but se dresser sur fond de ciel éclairé par une lune pas tout à fait pleine, et, au bout de quelques dizaines de mètres, je suis descendu du trottoir pour poser le pied sur les planches jointes qui formaient la chaussée – ou plutôt une passerelle en pente douce – à partir de ce point. J'avais craint que la guérite qui se profilait devant moi ne soit fermée à cette heure, mais peut-être restait-elle ouverte jusqu'à minuit. J'ai fait halte devant la petite fenêtre grillagée et aperçu à l'intérieur un moustachu en chapeau melon qui fumait une pipe. J'ai glissé sur son comptoir en bois lustré et creusé par l'usage la pièce fournie par Julia – le prix du péage – et il m'a remercié. Une centaine de mètres plus loin je me retrouvais au niveau du rivage, mais bien haut dans les airs, et je m'engageais en surplomb du fleuve sur le long et majestueux arc que décrivait le pont sur l'East River, alors flambant neuf.

À bonne distance devant moi, l'immense muraille noire aux courbes

gothiques de la Brooklyn Tower se détachait sur un ciel légèrement moins sombre ; à ma gauche comme à ma droite, les câbles de soutènement déployaient leurs élégants éventails de manière bien visible, découpant le clair de lune en tranches évasées. J'avancais d'un pas sûr tout contre la rambarde en faisant sonner mes talons sur les planches ; tout en bas, je devinais le fleuve obscur semé de tortillons de lumière. Je ne le distinguais pas à proprement parler, mais en esprit je me représentais bien ce bon vieux East River inchangé, avec ses eaux opaques et souillées, sa teinte terne indéfinissable, son mouvement apathique. Loin au sud je discernais vaguement une forme noire faiblement éclairée : un remorqueur ou une péniche.

Arrivé au milieu du pont interminable, là où, près de moi, le câble de soutien atteignait presque son point le plus bas, je me suis assis à l'extrémité d'un banc en me tournant de manière à voir le fleuve à travers la rambarde découpée. Durant la journée écoulée, ce pont avait été le théâtre d'un défilé ininterrompu de trams et autres véhicules à cheval, sans parler des piétons qui, pour un cent, avaient emprunté sans discontinuer cette même passerelle.



Voici un dessin que j'avais exécuté pour le journal quelques mois plus tôt ; il y avait moins de bateaux ce soir-là, mais à part cela le spectacle était sensiblement le même. Le regard perdu au-dessus des eaux, j'ai songé à toutes les occasions où j'avais contemplé ce panorama, avec les mêmes hautes tours couronnant les piles du pont, les mêmes câbles tout proches. Ce lieu précis, et tout ce que je pouvais voir de son voisinage immédiat existait ici et maintenant... mais aussi des dizaines et des dizaines d'années dans l'avenir ; c'était une vraie Porte de sortie, puisqu'il faisait partie des deux époques, où il avait une place et une existence bien ancrées. Alors, sur mon banc plongé dans l'obscurité, je me suis mis à penser aux temps à venir, m'efforçant de me souvenir, de sentir à nouveau l'époque où j'avais l'intention de retourner.

C'était bien plus facile que de visualiser du jamais vu, comme la première fois, quand j'avais voulu revenir au XIX^e siècle. Le futur que je voulais regagner, lui, je le connaissais. Je l'avais vu de mes yeux, j'en avais fait partie, je savais qu'il était là-bas, quelque part. Sur la

chaussée, loin au-dessous de moi, un bruit de sabots a annoncé l'approche d'une charrette de livraison bâchée dont les petites lanternes latérales tressautaient. Le dessus de la bâche a progressivement disparu de mon champ visuel tandis que décroissaient les cahots du véhicule et le claquement des sabots. Et je suis resté assis là sans rien regarder de particulier, les yeux simplement baissés sur les planches de la passerelle, laissant des scènes, des images, des souvenirs de New York au XX^e siècle se former dans ma tête, reconstituer un tableau sensoriel de mon époque d'origine. Sans me forcer, simplement en laissant les choses s'assembler. Je me suis revu courant sous la pluie, un matin, de l'arrêt du bus jusqu'à l'agence de publicité où j'étais employé. Ce qui a suscité une image mentale de ma planche à dessin, puis de la vue sur la Cinquante-quatrième Rue que m'offrait la fenêtre du studio. Cela m'a conduit à diverses considérations sur la vie et les gens de mon temps. J'ai repensé à mon petit appartement de Lexington Avenue ; exigu, bruyant, sombre... Je ne m'en souvenais que trop bien. De là, je suis passé à la modeste cafétéria où je prenais régulièrement mon petit déjeuner, puis à mon lavomatique habituel, aux films que j'allais voir...

Tout me revenait ; je savais encore recréer autour de moi la sensation de ma propre époque. Je n'avais pas oublié. Alors, j'ai commencé à appliquer la méthode quasi naturelle qu'on m'avait si bien enseignée. Bien des gens sont incapables de pratiquer l'autohypnose, mais pour certains, c'est au contraire chose facile ; d'ailleurs, on s'en sert très souvent dans des cas très concrets. Et moi, j'étais nettement plus doué que la moyenne. Complètement décontracté, le regard dans le vague, les yeux écarquillés, la tête à peu près vide, sans autre spectacle que celui du fleuve, j'ai mis à profit mes talents dans ce domaine pour... figer en quelque sorte tout ce qui faisait ma vie ici, au XIX^e siècle, réduire l'ensemble au silence puis le contracter, le ramener à un noyau imperceptible et de plus en plus immobile. Il ne m'a pas fallu longtemps pour éprouver l'étrange et indescriptible impression de dériver, caractéristique de la longue transition dans les limbes du temps, entre deux époques.

Je me suis retourné face à Manhattan, les yeux entrouverts, mais toujours rivés aux planches du pont. Avant même de les relever, je voyais déjà en esprit le volume impressionnant, écrasant, de New York au XX^e siècle. Alors, très vite, j'ai regardé droit devant moi en battant des paupières pour dissiper le flou... et je me suis levé d'un bond, confondu de stupeur.

J'avais échoué ! Sous mes yeux s'étendait au clair de lune la ville ancienne, basse, dont je venais d'émerger, et que recouvrait à présent une obscurité impénétrable percée de loin en loin par une rare traînée

de points lumineux signalant des lampadaires à gaz ou à pétrole, entre lesquels s'élançaient les flèches des églises, noires sur fond de ciel jauni. Au-delà des toits se succédant sur toute la largeur de l'île, j'ai aperçu ce même ciel se reflétant dans les eaux de l'Hudson et j'ai ressenti une brusque bouffée de... d'ivresse pure : je ne savais plus le faire, c'était fini, j'avais perdu le don ! J'étais donc libre de réintégrer la ville, d'aller retrouver Julia, Willy, Fido, les lieux et l'existence que j'aimais tant, que je désirais conserver à jamais.

Mais je n'en ai rien fait. Car je comprenais ce qui s'était passé. J'avais moi-même saboté ma tentative en repensant aux aspects les moins engageants de ma vie d'avant, aux choses qui ne me plaisaient pas là-bas et que je n'avais aucune envie de retrouver. Sur quoi je m'étais observé moi-même, une partie de mon esprit considérant l'autre, je m'étais vu refusant l'emprise de cette autre époque parce que je ne tenais pas véritablement à la retrouver, en faisant seulement semblant d'en avoir ressenti la présence. Car j'avais eu peur. De quoi, je l'ignorais. De ce qui m'attendait, tout simplement. Au XX^e siècle en général et au Projet en particulier.

Mais je ne pouvais me résoudre à rentrer la queue basse sachant ce dont je venais de me rendre coupable. Alors, je me suis avancé jusqu'à la rambarde et après y avoir confortablement calé mes avant-bras, les mains jointes, je me suis remis à contempler les profondeurs ténébreuses du fleuve. Bientôt j'ai entrepris de laisser les souvenirs naître et se préciser dans ma tête, prendre vie petit à petit – plus d'appartement miteux, de travail inintéressant ou de plages de solitude, mais cette fois, les réminiscences que j'avais volontairement refoulées lors de cette première tentative avortée.

Et elles se présentèrent d'elles-mêmes, comme si je regardais un film. Je me suis vu en compagnie de trois amis sur la Cinquième Avenue, et plus précisément dans le grand escalier monumental du... oui, du Metropolitan Muséum, avec son gigantesque drapeau bleu et blanc flottant au sommet du bâtiment, quelque vingt mètres au-dessus de nos têtes. Nous nous étions nonchalamment installés sur les marches par cette fin de matinée d'été, un dimanche, afin d'attendre l'ouverture. Nous échangeions des propos légers, émaillés de plaisanteries faciles ; rien ne nous pressait, nous avions conscience du plaisir que nous procuraient le soleil et la journée à venir. Oui...

Et puis il y avait Greenwich Village, bien sûr. Les promenades sans but lors des soirées clémentes, avec... Grâce Wunderlich ? Oui, c'était ça – lorsque nous nous perdions dans la foule qui s'écoulait lentement des bars, des galeries d'art ou des cafés toutes portes et fenêtres ouvertes tandis que le bruissement des voix emplissait l'air autour de nous.

Ensuite... une vision surprise de moi-même, moite à cause de la

chaleur, avançant d'un bon pas sur le trottoir encombré de la Deuxième Avenue en plein midi, fendant la foule tel un poisson sinuant à toute vitesse entre les algues ; je me voyais faire pivoter mes épaules ou mes hanches d'un côté puis de l'autre, me faufiler entre les passants, les éviter de justesse ou les contourner précipitamment. Pourquoi ai-je souri, à ce moment-là, seul dans le noir ? Eh bien, parce que ce sport, je l'avais trouvé amusant à pratiquer dans le temps. Il fallait mettre en œuvre un talent bien particulier, acquis à force de se déplacer sans lambiner dans la cohue new-yorkaise. Oui, c'était fou, mais j'étais bel et bien en train de sourire.

Maintenant, je faisais la queue devant le cinéma de la Huitième Rue en compagnie de Lennie Hindsmith, dessinateur comme moi. Les mains dans les poches, la tête rentrée dans les épaules pour lutter contre le froid mordant et la petite pluie fine d'une soirée vaguement brumeuse, avec en perspective vingt minutes d'attente à se plaindre mutuellement, à dire que c'était la barbe, que ça ne valait pas le coup, qu'on ferait peut-être mieux de s'en aller tout de suite. Mais on restait là. Pour voir un vieux film tourné avant même ma naissance et dont j'avais entendu parler toute ma vie, sans compter les articles que j'avais pu lire. Le tout sans cesser de râler, mais, dans mon arrogance d'alors, intimement persuadé de me trouver dans le seul endroit au monde où il me soit justement possible de me comporter ainsi.

Maintenant je flânais sur la vaste esplanade du Lincoln Center, pendant l'entracte, avec une fille que j'avais fréquentée quelque temps ; au beau milieu de cet espace découvert, nous regardions passer les gens – parfois en tenue de soirée – derrière la vitre révélant l'escalier et ses lustres, convaincus qu'il n'existait aucun autre lieu, nulle part, où nous aurions préféré nous trouver en cet instant précis. Ce souvenir s'enchaîna aussitôt sur un autre, une pièce de théâtre off-off Broadway, sinon plus marginale encore, vue dans un immeuble décrépît au fond d'un bas quartier de l'East Side. Pour y accéder depuis la rue, il fallait se frayer un chemin entre deux murailles quasi continues de sacs poubelles pleins à craquer. Quant à la pièce, elle était exécration, pire que tout. Presque partout on pouvait voir des pièces acceptables dans des théâtres acceptables ; mais à part à New York, où pouvait-on assister à un ratage aussi spectaculaire ?

À présent, je trottai dans la Quarante-deuxième Rue en me protégeant comme je pouvais de l'averse avant de me précipiter sous la vaste marquise de Grand Central Station, dont je descendais l'escalier pour me retrouver dans l'immense hall de marbre ; là, je descendais une nouvelle volée de marches, j'empruntai un long tunnel tortueux, et je remontai pour déboucher dans le hall d'entrée d'un immeuble de bureaux dont je franchissais les portes. Je me retrouvai ensuite dans la rue, que je traversais pour gagner ma

véritable destination, et tout cela sans m'être mouillé un cheveu ! Adapté. Adapté à l'endroit où je vivais, capable de m'en rendre maître ! J'étais à nouveau debout dans une rame de métro ; je maudissais les graffiti et le monde entier, mais j'étais quand même là, la poche du pantalon plaquée contre une des barres verticales pour qu'on ne me soutire pas mon portefeuille, sachant toujours à quelle station nous étions sans même avoir besoin de me pencher pour lire son nom sur la plaque... Et j'étais toujours le premier descendu de voiture pour m'engouffrer dans l'escalier !

Voilà que, tout à coup, je revoyais un gros rat trotinant dans un caniveau tard le soir ; propriétaire des lieux, il ne m'avait pas accordé un seul regard. Il était minuit, l'asphalte était mou sous mes semelles parce qu'il faisait une chaleur torride depuis un mois, et même les petites volutes blanchâtres de vapeur malodorante sortant de la bouche d'égout à mes pieds revêtaient des allures languissantes. Et ces hurlements, ces exclamations entendues en pleine nuit dans la rue, depuis chez moi, qui ne devaient jamais trouver d'explication... Que penser de ces souvenirs-là ? Était-ce une forme de perversité de ma part ? Quelle affection particulière pouvais-je bien avoir pour les rats ? Toujours accoudé à ma rambarde, je n'ai pu fournir de réponse. Mais je me suis rappelé mon unique séjour à San Francisco, où je m'étais rendu en avion durant ma première année à New York pour prendre une semaine de vacances chez un ancien ami d'université, et visiter la ville par la même occasion. Depuis son balcon, caressés par la brise, nous avions contemplé par une belle journée ensoleillée cette baie spectaculaire semée de bateaux à voiles. Je hochais silencieusement la tête en l'écoutant dire qu'il n'y avait pas d'endroit plus agréable à vivre sur tout le territoire des États-Unis, que la région de la Baie était pleine de charme, vivante et provinciale à la fois, que North Beach était un endroit formidable. Qu'on ne manquait pas de choses à faire ici, que le théâtre expérimental était particulièrement actif. Et que New York, par contraste, était une ville malsaine, grouillante de délits en tous genres côtoyant les plus ostentatoires dépravations, et que son heure de gloire était enfin révolue. Et moi j'acquiesçais, je lui disais combien je l'enviais de vivre ici... Pourtant, c'est avec un jour d'avance sur mes prévisions que j'avais repris l'avion pour le pays des librairies ouvertes toute la nuit.

Ah, être jeune à New York, sentir qu'on commence à connaître intimement la ville, éprouver son attraction, son emprise, y trouver, y apprécier – à sa juste valeur – ce qu'on ne saurait trouver ailleurs tout simplement parce que cela n'existe pas ailleurs ! Quelle n'était pas ma suffisance, alors ! Mais je m'en moquais ; et ce soir-là, appuyé sur mon parapet, avec l'impression d'être plus intime avec cette ville que je ne l'avais jamais été, jouissant de ma supériorité toute paternaliste sur

tous ceux qui ne savaient pas, n'appréhendaient pas la variété, l'infini potentiel d'ivresse qu'elle renfermait, je me suis tout à coup senti prêt. Je voulais revenir dans mon époque, et tout de suite. Il fallait que je la revoie une dernière fois.

Mes craintes, le vœu de demeurer là où je ne risquais rien ne s'étaient pas envolés, mais passaient subitement au second plan, supplantés par l'ardent désir de me retrouver encore une fois là-bas. Alors, j'ai amorcé le processus de retour, mais cette fois avec toute la conviction dont j'étais capable, avec confiance et détermination ; je savais très bien quoi faire et je m'en suis acquitté sans tarder. J'ai senti que cela venait, cet imperceptible déplacement, cette étrange impression de basculer d'un coup dans le « temps dérivant ». Immobile, le regard toujours fixé sur les eaux noires, j'ai relâché progressivement l'étreinte de l'autohypnose et senti la dérive prendre fin. Alors, j'ai été assailli par une sensation que je connaissais bien : l'abrupte, l'enivrante, l'irremplaçable conviction d'avoir changé de lieu.

Je savais maintenant où je me trouvais ; je le savais sans l'ombre d'une hésitation. Quand j'ai fait demi-tour, je n'ai pas ressenti la moindre surprise ; seulement une sorte de griserie en redécouvrant mon New York à moi et le scintillement de ses hautes murailles de lumière montant par vagues successives à l'assaut du ciel comme la plus étonnante des chaînes montagneuses, le tout dans un éclat resplendissant à vous couper le souffle. Oui, il était là, mon Manhattan fin de XX^e siècle, à nul autre, nul autre pareil !

J'ai eu un bref mouvement de surprise en découvrant les autres ponts : j'avais oublié ! Dans ma tête, je dansais aussi bien que Gene Kelly, mais c'est d'un pas plutôt engourdi que je me suis mis en marche vers la ville miroitante. Alors – car pour ce qui est de la voix, je vaudrais bien Gene Kelly – parmi toutes les chansons à la gloire de New York j'ai entonné tout bas ma préférée : I'll take Manhattan... avec ce qui, à mon avis, reste le meilleur vers de tous les temps : ... the Bronx and Staten... Island, too. Je ne me souvenais déjà plus du reste des paroles, mais l'air, lui, m'est revenu sans mal. Moi qui, un petit moment plus tôt, étais monté sur l'East River Bridge, tout guilleret, je redescendais du pont de Brooklyn !

Manhattan sentait mauvais, mais pas trop tout de même ; simplement, je n'étais plus immunisé contre les gaz d'échappement. À l'entrée de la bretelle d'accès au pont, un taxi attendait, libre puisque sur son toit la petite lumière était allumée. Je me suis demandé pourquoi ; il n'y avait tout de même pas beaucoup de monde pour descendre du pont à une heure du matin. Mais peut-être ce taxi ne cherchait-il pas particulièrement le client. J'ai saisi la poignée de la portière, mais sans l'actionner. « Vous êtes libre ? » Voyant qu'il

éteignait son signal lumineux et se penchait pour entendre ma destination avant de répondre par l'affirmative, j'ai annoncé : « Hôtel Plaza » avant de m'installer sur la banquette.

— « Bien, m'sieur », a-t-il répondu poliment – à ma grande surprise – en enclenchant le compteur. Il a démarré et nous sommes passés sous un réverbère. J'ai vu à ce moment-là que l'homme avait la peau très sombre ; il était probablement d'origine jamaïcaine.

Je me suis penché par la vitre afin de contempler la ville à la fois au niveau du sol et du ciel ; puis, une fois dans la Cinquième Avenue, mon taxi a ralenti pour aller s'arrêter le long du trottoir et j'ai ressenti du plaisir à revoir ce bon vieux Plaza. J'y étais souvent entré par le passé, mais au XIX^e siècle, de mon point de vue, il avait « disparu ». En fait, il n'était pas encore construit ; mais pour moi, en cet instant il était brusquement « de retour ».

J'avais tout prévu. Avant même que la voiture ne soit totalement arrêtée, j'ai sauté à terre en lançant au chauffeur : « Venez, entrez avec moi ! » Vous pouvez croire qu'il ne s'est pas fait prier. Il a tiré d'un coup sec sur le frein à main, puis coupé le contact ; sur quoi il m'a emboîté le pas.

À la réception se tenait un très bel homme grand et mince, bâti comme un athlète ; sur le comptoir, une plaque annonçait Michael Stumpfî Gérant. En le saluant, j'ai pris soin de lui réserver mon plus beau sourire. « Mon avion a eu du retard. J'espère que vous aurez tout de même une chambre.

— Vous aviez réservé ?

— Je regrette, mais non. »

Il manipula quelques fiches du bout des doigts. « Une chambre à un lit ? » fit-il d'un ton neutre sans le moindre regard au chauffeur de taxi derrière moi. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Son attitude illustrait parfaitement l'adjectif « imperturbable ».

— « C'est ça, à un lit.

— Ma foi... », a repris « Mike » en souriant à son tour et avec un petit clin d'œil au chauffeur de taxi (qui, lui, souriait de toutes ses dents – manifestement, nous étions tous trois de très bonne humeur tout à coup), « je peux vous en donner une très jolie, qui donne sur le parc. »

Je n'ai même pas demandé le prix ; je m'en moquais royalement. Je me suis contenté de dire que cela irait très bien. Il a attendu que j'inscrive mon nom en lettres capitales sur la fiche d'enregistrement pour la lire à l'envers. « Et comment allez-vous nous régler, monsieur Morley ? Chèque, carte de crédit ? »

La main gauche reposant sur le comptoir, fermée sans être serrée pour autant, j'avais la réponse toute prête à sa question. « Ni l'un ni l'autre. En or. » Sur ce, j'ai déplié mes doigts et une dizaine de pièces

d'or se sont répandues sur le marbre. Je me suis énormément amusé à voir ses yeux s'écarquiller. Mais Mike Stumpf m'a battu à mon propre jeu. Il a déployé illico des doigts évoquant des pattes d'araignée et rassemblé les pièces avant de lever la main en resserrant les phalanges ; les pièces formaient tout à coup une pile bien nette. Comme on coupe un jeu de cartes, il a divisé celle-ci en deux petits tas égaux posés côte à côte, puis il a ramassé les pièces d'un seul geste ; elles se sont intercalées entre ses doigts comme par magie avant de s'empiler à nouveau.

— « J'ai essayé ça toute ma vie sans jamais y arriver, et je crois que je n'y arriverai jamais, ai-je commenté.

— Il suffit d'un peu d'entraînement », a-t-il répondu d'un ton nonchalant. Puis il a disparu, cédant la place au joueur professionnel confirmé sans rectifier sa tenue, modifier son expression ou même déplacer une mèche de cheveux. Il m'a regardé en souriant et j'ai pressenti qu'il avait beaucoup pratiqué les cartes en son temps ; son expérience de la vie dépassait certainement le hall de cet hôtel.

J'avais préparé une petite fable : portefeuille, chéquier et cartes de crédit volés à l'aéroport. Toutefois, j'étais négociant en numismatique, exclusivement spécialisé dans les pièces d'or américaines et anglaises de la période edwardienne. Je quittais deux ou trois fois par an Chicago pour venir à New York, où je descendais soit ici, soit à l'hôtel Algonquin. Il se trouve que je prends plaisir à mentir ; d'ailleurs, cela m'inquiète un peu. Une fois que je suis lancé, les détails convaincants me viennent naturellement à l'esprit. Je n'ai pas besoin de réfléchir : Demain, ai-je expliqué en sortant de ma veste la ceinture-portemonnaie pliée et en la posant sur le comptoir de façon que les autres pièces d'or sonnent sur le marbre, demain, ai-je expliqué, je vendrais mes pièces plusieurs centaines de dollars chacune (je n'étais pas très sûr du cours). Qu'il en garde donc autant qu'il voudrait à titre de garantie, et qu'il ait la bonté de m'avancer une centaine de dollars en liquide afin que le chauffeur de taxi ne me saute pas à la gorge.

Stumpf-le-joueur-professionnel savait très bien ce qu'il tenait avec ces pièces d'or et s'est contenté de pousser de l'ongle celle qui coiffait la pile en disant : « Une seule suffira amplement. » Sur quoi la pièce a mystérieusement réapparu sur le dessus de ses doigts, coincée entre deux articulations. Alors, agitant délicatement les doigts comme pour jouer du piano, il l'a fait aller et venir d'un doigt à l'autre en présentant tour à tour le côté pile et le côté face, aussi bien en avant qu'en arrière, le tout avec une facilité surprenante. Pour être capable de ce tour, je lui en aurais volontiers fait cadeau, de cette pièce ! « Je vais vous rédiger un reçu », m'a-t-il dit enfin tandis que la pièce disparaissait dans le creux de sa paume. « Quant aux cent dollars, vous n'aurez qu'à me donner une signature. »

Le simple fait de signer le reçu m'a empli d'aise. Chacun de ces dollars durement gagnés au XIX^e siècle en valait environ quarante ici. Je disposais donc en tout de quelque vingt-cinq mille dollars actuels ; sur les cent empruntés, j'en ai remis dix au taxi, ce qui couvrait largement le prix de la course – six dollars –, plus dix pour avoir été « bien aimable ».

« Bienvenue à New York, patron », m'a-t-il renvoyé. Puis Michael Stumpf a accepté mon invitation et nous nous sommes dirigés vers le bar afin de prendre un dernier verre.

Une fois dans ma chambre, j'ai allumé la télévision en passant lentement d'une chaîne à l'autre pour en apprécier toute la relative « nouveauté ». Mais ce que j'y ai vu ne révélait guère d'amélioration. Puis j'ai feuilleté l'annuaire de Manhattan, non sans en examiner avec intérêt la nouvelle couverture, et cherché la liste (plutôt longue) des abonnés répondant au nom de Danziger. J'ai hésité, puis suivi du doigt la colonne de noms... jusqu'à tomber sur ce que je recherchais : Danziger ; E.E. J'ai souri. Devais-je l'appeler sans attendre ? J'en mourais d'envie, mais il était trop tard ; je lui téléphonerais dans la matinée pour l'inviter à déjeuner. Ça me ferait plaisir de le revoir, et je savais que ce serait réciproque. Par ailleurs, j'étais fatigué comme si j'avais voyagé des heures durant, et les deux verres pris avant de monter accroissaient encore la sensation de lassitude. J'ai mis en marche la climatisation rien que pour le plaisir et je me suis couché.

Là, j'ai attendu dans le noir, sachant que le sommeil ne se ferait guère attendre. Quelque part au loin, une ambulance, ou une voiture de police poussait son ululement. Avais-je bien fait de revenir ? Était-ce bien raisonnable ? Dans la rue, une voiture est passée sur une bouche d'égout et ce bruit si caractéristique m'a fait à nouveau sourire tandis que, dans ma tête, une voix chantonnait I'll take Manhattan, the Bronx and Staten Island...

Huit

Assis au bord d'un bureau en chêne usé dans la petite pièce sans fenêtre au rez-de-chaussée du Projet, Rube Prien laissait sa jambe se balancer tout en regardant autour de lui : le vieux calendrier mural encore au nom de beekey's, les photographies encadrées représentant les équipes de déménageurs au long cours... Il était énervé, donc irritable ; il avait horreur d'attendre. Il se leva, franchit en deux enjambées la distance qui le séparait de la porte, ouvrit celle-ci en grand et revint vers le bureau. Mais, aussitôt assis, il se releva d'un bond et alla repousser le battant. Il observa un instant l'entrebâillement qu'il avait pris soin de ménager, puis l'agrandit de deux ou trois centimètres avant d'aller reprendre son poste.

Dehors, du même côté de la rue, le professeur E.E. Danziger avançait d'un bon pas vers cette même porte. C'était un homme grand et mince, âgé sans être tout à fait vieux, qui portait un manteau de couleur sombre et un chapeau en feutre ocre. On était en fin de matinée ; le ciel – pas trop bas – était d'un gris uniforme, et il faisait dix à douze degrés. Danziger jeta un regard au vaste immeuble en brique dont les murs sans fenêtre occupaient tout le pâté de maisons, ainsi qu'à la bande noir et blanc qui courait sur toute la longueur de la façade, juste sous le toit : BEEKEY FRÈRES, DÉMÉNAGEMENTS ET GARDE-MEUBLES. Il avait l'air inchangé. Se pouvait-il qu'en effet tout ait continué comme par le passé ? Que, depuis trois années, le Projet se soit poursuivi sans problème malgré son absence ?

Il s'arrêta au coin de la rue devant une porte grise en mauvais état dont il savait pourquoi elle était entrouverte, comme pour l'inviter à entrer : accepter cette offre tacite, pousser effectivement ce battant, ce serait admettre qu'il avait toujours sa place ici, qu'il avait bien le droit de pénétrer dans ces lieux. Mais il n'était pas disposé à se laisser faire comme cela ; Rube Prien n'aurait pas la tâche facile ; Danziger exigerait de lui de plates excuses.

Sans faire un pas de plus, il se pencha et, du bout d'un gros index carré, poussa la porte avec suffisamment de vigueur pour l'ouvrir toute grande ; toujours sans bouger, il laissa Rube sauter prestement du bureau en lui adressant son fameux sourire, la bouche déjà ouverte pour lui souhaiter la bienvenue. Mais le professeur lui opposa une expression neutre et prit les devants : « Puis-je entrer ? »

Cela désarçonna Rube, qui battit des paupières. « Mais naturellement, naturellement, voyons ! Entrez donc ! »

Danziger s'exécuta sans hâte, puis ajouta : « Ah, mais non ! Il n'y a plus rien de naturel à ce que je me présente ici sans y être invité. Je

vous rappelle que vous m'en avez tout de même chassé ! » Puis il reprit d'un ton plus tempéré : « Comment allez-vous, Rube ?

— Mais très bien, professeur. Et vous-même ? Vous avez l'air en forme.

— Eh bien non, je ne suis pas en forme. J'étais déjà vieux la dernière fois que nous nous sommes vus, je le suis encore plus aujourd'hui. » Il inspecta attentivement le petit bureau qui servait de vestibule à l'immeuble tout entier. « On dirait que rien n'a changé, ici.

— Non, non, rien. Rien du tout ! Mais nous pourrions peut-être aller déjeuner quelque part, professeur. Ce serait plus agréable, pour parler.

— Non. Je ne suis pas disposé à rompre le pain avec vous, Rube ; j'en suis encore à faire le tri entre mes sentiments à votre égard.

— Ah oui ? » L'air mal à l'aise, Rube avait envie d'inviter son hôte à s'asseoir, de se montrer hospitalier, d'enlever à la circonstance tout caractère protocolaire, mais il n'osait pas.

— « Bien sûr. Quand vous m'avez téléphoné, je me suis posé des questions. En entendant votre voix, je me suis demandé si je vous haïssais. Si je devais refuser tout net ne serait-ce que de vous accorder un seul regard. Ou bien fallait-il au contraire venir voir, enregistrer le plus de choses possible, et me complaire ainsi dans ma haine, voire l'alimenter. Puis fomenter ma revanche. » Un sourire. « Disons plutôt ma vengeance. Le terme est plus fort, vous ne trouvez pas ? Pourtant, en vous écoutant, je me disais que ce que je ressentais à votre égard, c'était moins de la haine qu'une profonde aversion. Au point de ne même plus pouvoir poser les yeux sur vous. Disons que si j'en étais capable, je préférerais quand même l'éviter. Comme vous me faisiez votre petit discours, manifestement tout heureux de reprendre contact avec moi, je me suis dit ensuite que le passage du temps s'était peut-être contenté de me laisser une cicatrice ineffaçable, mais bien refermée. Qu'une fois la douleur disparue, je serais peut-être capable de... de supporter à nouveau votre présence. De ne plus vous contempler qu'avec un simple sentiment de répugnance. Ou de curiosité un peu dégoûtée ? » Rube affichait toujours le même sourire courtois ; de toute évidence, il ne lui coûtait aucun effort. « Mais peut-être me trompais-je sur toute la ligne, reprit Danziger. Peut-être Rube Prien ne suscitait-il plus en moi qu'indifférence. Une réaction du genre « Après tout, de l'eau a coulé sous les ponts ; à quoi bon s'en faire aujourd'hui ? »

— Pour laquelle des deux solutions avez-vous finalement opté ? » interrogea Rube en lui désignant une chaise en bois à dossier droit. « Mais je vous en prie, asseyez-vous.

— Non, je veux monter me rendre compte de ce qui se passe là-haut. Revoir le Projet. C'est pour cela que je me suis décidé à venir. Et que j'ai donc opté pour une attitude de curiosité tolérante, Rube. Celle

qui consiste à vous considérer avec une certaine froideur amusée. Celle que j'adopte en ce moment même, au cas où vous ne vous en seriez pas aperçu. Je vous regarde, et je trouve votre présomption divertissante. Je me demande comment vous pouvez même avoir le front de m'adresser la parole, fût-ce par téléphone. Quant à me convier à déjeuner, franchement !... Bref, pour m'exprimer calmement et réagir à votre présomption par une « tolérance amusée », comme je le disais, je vous suggère de me dire tout de suite ce que vous voulez de moi, bon sang !

— Votre aide. Et si possible... la volonté de ressusciter une amitié qui, de mon côté au moins, a encore caractère de réalité.

— Vous allez finir par m'amuser pour de bon, vous savez ! Bon Dieu, quel culot ! Quel sacré culot ! Une fois de plus, je vous le demande : qu'attendez-vous de moi ? »

L'espace d'un instant, Rube contempla Danziger en silence, l'air toujours aussi affable. Puis, mû par une impulsion, il lui tendit la main. « Que vous acceptiez de prendre un nouveau départ. »

Danziger en resta bouche bée. Il secoua la tête un petit moment, l'air incrédule, puis un sourire se dessina comme à contrecœur sur ses lèvres. « Vous avez un de ces culots ! » répéta-t-il. Toutefois, il prit la main que l'autre lui tendait : « Allez, venez. » Il se tourna vers la porte métallique qui s'ouvrait dans la cloison du fond. « Montons. » Rube alla lui tenir le battant et il franchit le seuil en examinant d'un air curieux le tout petit espace où il se retrouvait, avec son sol en ciment et son ascenseur fermé. À présent souriant, Rube le suivit. Danziger reprit : « Espèce de sale faux jeton ! Je n'avais pas prévu ça au cours de mes ruminations ; il semble que j'éprouve encore pour vous une espèce de sympathie, probablement sénile. Qui l'eût cru ? » Il enfonça le bouton d'appel et les portes de l'ascenseur s'écartèrent.

Une fois parvenus au sixième étage, le plus élevé, ils s'engagèrent dans un couloir dallé de vinyle. Le grand vieillard dardait en tous sens des regards intensément curieux. Maintenant qu'il tenait son chapeau à la main, on voyait son crâne dégarni au cuir chevelu semé de taches de son, mais aussi ses tempes teintes en noir.

On se serait cru dans un immeuble de bureaux ; il y avait même sur les murs des flèches peintes indiquant l'emplacement de telle ou telle série de bureaux et, sur certaines portes closes, des plaques en plastique au nom de l'occupant. Danziger hocha la tête en passant devant une plaque annonçant « K. Veach ». « Oui, Katherine Veach, fit-il. Katie. Gentille fille. » Puis il s'immobilisa. « Je crois que je vais aller lui dire un petit bonjour.

— Malheureusement, elle n'est pas là aujourd'hui. »

À quelques pas devant Rube, le professeur s'arrêta à nouveau, cette fois-ci devant une porte sans plaque. « Celle-ci mène aux passerelles,

n'est-ce pas ? J'aimerais bien y jeter un coup d'œil, Rube. Juste histoire de revoir le Grand Atelier.

— C'est que... »

Mais Danziger restait planté là à secouer la tête avec une obstination à laquelle s'ajoutait un reste de l'autorité qu'il avait jadis exercée en ces lieux. « J'y tiens vraiment, Rube. Je n'en aurai pas pour longtemps.

— Ce que je m'apprêtais à vous dire, professeur, c'est que je n'ai pas pris mes clefs. »

Danziger le dévisagea sans rien dire ; les deux hommes se remirent en marche, tournèrent à l'angle du couloir et s'arrêtèrent devant la salle de conférences. Comme Danziger ne faisait pas mine d'ouvrir, Rube passa devant lui pour actionner la poignée. Puis, du geste, il l'invita à entrer. Le professeur resta encore un petit moment à laisser courir son regard dans le couloir, d'un côté puis de l'autre, avant de passer la porte en demandant : « Mais enfin, Rube... Où sont tous les gens aujourd'hui ?

— Eh bien... » Rube le suivit et referma la porte. « C'est le week-end. Ils sont chez eux à faire la grasse matinée, à lire le journal ou je ne sais quoi d'autre. » Il se dirigea vers un siège jouxtant une longue table de travail où reposait un attaché-case et fit signe à Danziger de prendre place en face de lui.

Le vieux monsieur contourna l'extrémité du bureau et, tout en ôtant son manteau, inspecta les murs, le plafonnier, la moquette. « Du temps où je travaillais ici, il n'y avait pas de week-end qui tienne. » Après avoir déposé chapeau et manteau sur une chaise, il s'assit sur le siège voisin. On voyait maintenant son costume bleu, sa chemise blanche, sa cravate rayée bleu et blanc. « Je venais tous les jours, au moins quelques heures, même le dimanche, et souvent bien plus que cela. Vous aussi. Oscar aussi. C'était d'ailleurs le cas de la plus grande partie du personnel. Parce que c'était ici, au Projet, que nous avions envie d'être. » Il s'appuya confortablement contre son dossier et étendit un bras puissant sur le bureau, adoptant une posture familière que Rube reconnut aussitôt.

— « Ma foi, il s'est écoulé plusieurs années depuis votre départ, entama ce dernier. Et celui de Simon. » Rube repoussa sans ménagement la mallette et joignit les mains. « Les choses se sont peu à peu mises en place toutes seules. Nous nous sommes tous plus ou moins habitués à... » Sa voix s'éteignit ; toujours dans la même position, une main constellée de taches brunes posée devant lui, Danziger était en train d'écrire quelque chose dans la poussière.

Rube dut se tourner de côté pour pouvoir lire les mots nettement dessinés par l'index du professeur : À d'autres ! Puis leurs regards se croisèrent et le plus âgé des deux reprit : « Tôt ou tard vous serez

obligé de me dire ce qu'il en est. Alors pourquoi pas tout de suite ?

— D'accord, acquiesça Rube. D'ailleurs, je n'espérais pas vous leurrer bien longtemps. Je n'en ai même jamais eu l'intention. Si j'ai repoussé le moment de vérité, c'est simplement que je suis gêné. Humilié, même. Vous la tenez peut-être, cette vengeance que vous appeliez de vos vœux. » Il parut prendre une brusque décision et se leva en reculant sa chaise. « Vous voulez voir le Grand Atelier ? Très bien, allons-y ! »

Ils redescendirent d'un étage et s'engagèrent dans un long couloir aux allures de tunnel ; au plafond pendaient des ampoules enfermées dans des cages. Parvenus devant une porte portant la mention Interdiction absolue d'entrer, ils firent halte. Rube pécha dans sa poche une clef qu'il fit tourner dans la serrure avant de ramasser quelque chose sur le sol en calant le battant avec son pied. Derrière lui, Danziger s'était figé : l'autre côté était plongé dans des ténèbres impénétrables. Puis Rube alluma la grosse torche électrique qui, jusque-là, attendait à côté de la porte, ampoule contre terre. Il en fit aller et venir le faisceau puissant en déclarant : « Voilà dans quelles conditions on est obligé de visiter le Grand Atelier de nos jours. Quand il nous arrive de venir jusqu'ici. » Le faisceau se posa sur une petite maison à charpente de bois dont les flancs et le toit étaient également tapissés de bardeaux, à la mode des années vingt, « La maison de McNaught... »

Il s'interrompt : le rond de lumière blanche instable venait de se fixer sur le toit peu élevé de la terrasse ; cassé en deux, il s'était effondré sur le tronçon de piquet qui l'avait autrefois soutenu. Alors, le faisceau se déplaça vers le côté de la maison, sur des fenêtres pareilles à des miroirs noirs qui scintillèrent brièvement, puis s'arrêta sur un carreau cassé à l'encadrement tout hérissé d'éclats de verre.

Ni l'un ni l'autre ne dit mot. Ils se remirent en marche. Rube abaissa sa torche de telle manière que le faisceau forme à intervalles réguliers un ovale de lumière à leurs pieds. Il s'arrêta à nouveau le temps d'éclairer un tipi orné de dessins représentant tantôt des buffles, tantôt des silhouettes humaines filiformes, mais au tissu verticalement déchiré en longues lanières effrangées. À l'intérieur luisait d'un éclat terne un chariot de supermarché renversé. Le rayon lumineux passa à un autre tipi, celui-là affaissé sur un côté.

— « Rube, je n'aime pas ça du tout », commenta Danziger d'une voix affaiblie par l'immensité de cet espace sans écho. « Ça me rend malade. Éteignez-moi cette maudite torche. » La lumière disparut, et ce fut au cœur de l'obscurité totale que le professeur reprit : « Bon, alors... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Nous nous sommes retrouvés à court d'argent. On nous a coupé les vivres. Jusqu'au dernier sou. Et le Projet a été arrêté. Nous sommes en

cessation d'activité, professeur. Le Projet n'existe plus. Je ne suis plus qu'une espèce de squatter ici. C'est que je ne peux pas me résoudre à m'en aller pour de bon. Ils savent sans doute que je viens de temps en temps. Au moins se sont-ils abstenus de changer la serrure. Mais ils ont coupé l'électricité presque partout ; les lignes principales ne fonctionnent plus. Et l'immeuble tout entier figure sur la liste des biens immobiliers appartenant au gouvernement, mais désaffectés et disponibles à la vente. Ils n'ont pas encore trouvé d'acquéreur, c'est tout. Vous pensez bien : un entrepôt complètement éviscéré, sans planchers ni plafonds nulle part...

— Stop, c'est pire comme ça. Rallumez. » Rube obtempéra, dirigea le faisceau de la torche vers le réseau de passerelles, cinq étages plus haut, et le suivit jusqu'à l'endroit où s'ouvrait un vide de quelque trois mètres. « Cette partie s'est détachée. Un écrou rouillé, ou desserré, qui sait. On n'a pas fait d'expertise. Toujours est-il qu'il a lâché et que plusieurs autres ont suivi. Quelque chose de ce genre. Tout est tombé sur la devanture que nous avions reconstituée, vous savez : le magasin de Denver. Il y a eu de gros dégâts. Rien n'était entretenu, et maintenant les passerelles sont définitivement condamnées. » Il reporta le rayon lumineux sur le sol devant eux et ils se remirent en route, dépassant sans s'arrêter un bout de prairie entouré d'une clôture et agrémenté d'un arbre, mais où la terre manquait par endroits, révélant au-dessous une dalle en béton. Plus loin, deux boîtes de bière vides gisaient dans le no man's land d'une tranchée de la Première Guerre mondiale.

— « Ça suffit, Rube. Sortons d'ici. »

Lorsqu'ils eurent réintégré la salle de conférences, Danziger reprit : « Allez, dites-moi tout.

— Ils ont commencé par dire que nous n'obtenions pas de résultats.

— Comment !

— Je vous assure. Ils disaient que nous avions dépensé des sommes folles pour...

— Pas de résultats ! Mais enfin, que voulaient-ils dire par là ?

— Quelqu'un l'a affirmé, c'est tout. Je ne sais plus qui a été le premier. Alors, ça s'est passé comme dans le conte, quand l'enfant dit tout haut que le roi est nu ; tous les autres ont renchéri. « Mais c'est vrai, dites donc ! Le roi est nu ! » Vous savez, pour la plupart, c'étaient des hommes politiques, professeur. Que voulez-vous attendre de ces gens-là ? C'est le genre à faire beaucoup de bruit pour chasser les rats du navire. Vous vous souvenez de Simon ? Simon Morley ?

— Naturellement.

— Eh bien, il n'est jamais revenu. L'ordure ! Il s'est tout simplement installé là-bas, au XIX^e siècle. Ah, si seulement il était rentré comme il était censé le faire ! Comme il avait promis de le faire ! Il s'était

engagé, bon sang ! S'il nous avait ramené une preuve quelconque – et il était le seul à pouvoir le faire –, les autres nous auraient donné n'importe quoi ! Tout ce qu'on leur aurait demandé !

— Et au lieu de cela...

— Au lieu de ça, nous nous sommes entendu dire : « Comment pouvez-vous savoir avec certitude où se trouvent maintenant Simon Morley et John McNaughton ? » Si ça se trouvait, Simon n'avait jamais fait que se planquer quelque temps dans son appartement du Dakota – aux frais du contribuable –, à jouer la comédie, raconter des histoires, faire semblant d'opérer la transition vers le passé. Selon eux, il avait pu s'éclipser discrètement, une nuit, pour se présenter au Projet quelques jours plus tard en disant « Hourra ! Je suis le meilleur ! J'ai réussi ! Et nous, nous étions tombés dans le panneau. Parce que nous avions trop envie d'y croire. Je ne sais quel sénateur a eu vent du Projet, et, un temps, on a cru qu'il allait nous décorer de l'ordre de la Toison d'or, ou je ne sais quoi. Un certain général du Pentagone a cru voir sa troisième étoile lui échapper et s'est couvert aussitôt en affirmant qu'il n'avait jamais ajouté foi à nos déclarations, et que d'ailleurs il ne nous l'avait pas caché, ce salaud de faux jeton ! Même les universitaires s'y sont mis. Des preuves, des preuves, qu'ils disaient ! J'en avais assez de ce mot. C'est que des preuves, nous ne pouvions pas leur en fournir, justement. Durant le tout dernier conseil d'administration – ils ont fermé la baraque le surlendemain –, ce petit vermisseau de membre du Congrès dont vous vous souviendrez certainement s'est acharné sur moi. Simon avait pour mission de repartir dans le passé et... enfin, vous savez ce qu'il était censé y faire.

— Si je le sais ! L'idée me révoltait !

— Oui, bon, excusez-moi. Bref, nous avons dû mettre ce membre du Congrès au courant. Nous n'avions pas le choix. Il a donc su que Simon devait... » Rube lança un coup d'œil au vieil homme. « Altérer très légèrement un événement bien précis du passé. Un petit événement, professeur ! Un petit !

— Bon, bon, passons, passons. Altérer le passé de telle manière que Cuba devienne une partie des États-Unis. Génial. Comme si on pouvait prévoir les conséquences. Ridicule, vraiment. Ridicule et extrêmement dangereux. Mais continuez, je vous en prie.

— Donc, le vermisseau n'arrêtait pas de dire : « Alors comme ça, major, Cuba est le cinquante et unième État des États-Unis, hein ? Ha haha. Et Fidel Castro, qu'est-ce qu'il fait ces temps-ci ? Il joue au baseball ? Lanceur dans l'équipe des Mets, c'est ça ? »

Danziger le regarda en souriant. « Bien fait pour vous.

— Quoi qu'il en soit, le problème était qu'effectivement nous n'avions pas l'ombre d'une preuve. Rien !

— Et l'homme de Denver ? Il a réussi, lui aussi. Et il est revenu,

non ?

— Ça ne nous avançait à rien. Les autres pouvaient toujours prétendre que ce n'était pas vrai, comme pour Simon. Les preuves, où sont les preuves ? Ils ne faisaient plus que répéter ce même mot, de vrais perroquets ! Quant au petit gars qui a pu retourner dans le Paris du Moyen Âge pendant... quoi ? Dix secondes ? Ils nous ont carrément ri au nez. Mettez un politicien dans son tort, ne serait-ce qu'imperceptiblement, et croyez-moi, vous ne vous serez pas fait un ami.

— Tout à fait exact. Bien... » Danziger ramassa son chapeau et son manteau, plié sur une chaise à côté de lui. « Je ne vois rien à ajouter. On aura tout de même passé de bons moments.

— Attendez !

— Rube, Rube, Rube. Vous voyez bien que c'en est fini du Projet. Pour toujours. Vous croyez vraiment que vous pouvez vous balader dans l'immeuble avec votre torche et obtenir que tout soit reconstruit ? Que le Grand Atelier soit remis en service ? Que l'École reprenne, qu'Oscar Rossoff revienne et qu'une nouvelle fournée de recrues débarque ? Tout cela est mort, Rube. Un pieu enfoncé en plein cœur.

— Certes. Je ne l'ignore pas. Mais nous n'avons pas besoin du Projet.

— Qui ça « nous » ?

— Quand vous saurez pourquoi je parle ainsi, vous aussi vous voudrez employer la deuxième personne du pluriel.

— Ah oui ? Et si nous n'avons pas besoin du Projet, alors de quoi avons-nous besoin ? »

Rube se pencha en avant et regarda le professeur droit dans les yeux. « De Simon.

— Simon Morley ?

— Eh oui ! acquiesça Rube en se laissant aller en arrière. Simon Morley en personne. Notre meilleur sujet. C'est de lui et de lui seul que nous avons besoin. Savez-vous comment entrer en contact avec lui, professeur ? Répondez !

— Mais enfin comment voulez-vous ? Comment pourrions-nous l'atteindre là où il est, au XIX^e siècle ?

— Je ne sais pas. » Rube le dévisageait toujours. « Je n'en ai pas la moindre idée, bon sang ! C'est vous qui avez conçu tout ce Projet ! C'était votre idée, votre théorie. Si quelqu'un peut trouver le moyen de contacter Simon, c'est bien vous !

— Rube, fit doucement Danziger. À part en remontant le temps moi-même, je ne vois vraiment pas comment je pourrais y arriver.

— Avez-vous personnellement essayé de remonter dans le passé ?

— Naturellement. Vous aussi, j'en suis certain.

— Et plus d'une fois, encore ! Je donnerais tout ce que j'ai, tout ce que je posséderai jamais pour en être capable. Ne serait-ce qu'une minute. » Sans quitter son interlocuteur des yeux, Rube poursuivit : « Cruelle ironie... C'est vous et moi qui avons mis ce Projet sur pied. Qui l'avons fait tourner. Et pourtant, nous-mêmes nous ne pouvons pas le mettre en œuvre. Il nous faut Simon. » Le poing serré, il assena des coups silencieux sur le bureau. « Il nous faut Simon. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas moyen d'entrer en contact avec lui ? »

Le vieil homme détourna les yeux, puis amorça un imperceptible haussement d'épaules. Les sourcils légèrement froncés, concentré sur le manteau qu'il drapait sur son avant-bras, il avait l'air mal à l'aise. Rube Prien se pencha à nouveau pour river sur lui un regard intense. Au bout d'un moment, il reprit d'une voix très douce, avec un petit sourire : « Ah, professeur... Vous ne savez pas mentir, hein ? Vous voudriez bien, et vous essayez d'ailleurs, mais vous ne pouvez pas me leurrer. Vous savez comment contacter Simon Morley !

— En admettant que oui, ça ne vous serait d'aucune aide. » Il balaya la pièce du regard. « Le Projet a été un succès. Cela, j'en serai toujours convaincu. Mais des trublions sont venus s'en mêler. Vous-même, Esterhazy, ceux qui étaient derrière vous – je n'ai jamais très bien su de qui il s'agissait. Je suis un innocent, c'est vrai. Mais c'en est fini du Projet ; je n'irais pas jusqu'à dire que je m'en réjouis, mais je n'en suis pas si loin. » Manteau sur le bras, chapeau à la main, il se leva. « Jamais je ne vous aiderai. J'ai de l'affection pour vous, Rube ; Dieu seul sait pourquoi. Mais vous seriez capable de modifier le passé. Pour altérer le présent, le mettre en accord avec vos conceptions démiurgiques de ce qui est bon pour nous simples mortels. Sachez que s'il peut y avoir des idiots savants, il peut également exister des déments officiellement sains d'esprit. Ils sont même monnaie courante. Et ce sont souvent des braves en uniforme. Des défenseurs de la patrie. Mais ils n'en restent pas moins des ennemis. » Il se pencha sur Rube et lui tendit la main. « Je me contenterai donc de vous saluer et de vous remercier pour cette intéressante matinée. » L'air toujours aussi affable, Rube se leva et serra sa main tendue en disant : « Rasseyez-vous donc, professeur, car vous allez bel et bien m'aider. Vous allez me mettre en contact avec Simon Morley pour la bonne raison que vous le voulez vous-même. » Il attira à lui son attaché-case tandis que Danziger, toujours debout, le regardait sans broncher. Il ouvrit les deux fermoirs en cuivre, souleva le couvercle et sortit divers documents et objets qu'il laissa tomber sur le bureau sous le nez du vieil homme. Une photo noir et blanc sur papier brillant, représentant une quelconque grand-rue ; un vieux journal aux bords jaunis ; un badge de campagne électorale ; une liasse de lettres maintenues par des trombones ; une enveloppe portant un timbre triangulaire ; une

cassette audio ; un vieux livre à la reliure abîmée ; une bobine de film noir et blanc entourée d'un élastique. « Regardez un peu ça, professeur. La photo, par exemple. »

Danziger reposa son manteau ; sa physionomie, toute son attitude, trahissaient son peu d'enthousiasme. Toutefois, il prit la photo. « De quoi s'agit-il ?

— Regardez-y de plus près. La rue principale d'une petite ville quelconque, non ? Dans les années quarante, vous ne croyez pas ? Regardez les voitures.

— Oui. Je vois un roadster Plymouth de 1942. J'ai eu le même dans le temps.

— Et maintenant, regardez l'auvent, au-dessus du cinéma. Vous voyez ?

— Mais bien sûr ; je ne suis pas encore tout à fait...

— Bien, alors lisez le titre du film. »

Vingt minutes plus tard, le professeur achevait de déchiffrer les dernières images d'un négatif qu'il déroulait à hauteur d'yeux sous la lumière du plafonnier fluorescent. Cela fait, il le lâcha sur la table au milieu des autres objets et se rassit. « Bon, conclut-il d'un ton irritable. Ces indices disent tous la même chose, encore que de manière différente ! Certains événements survenus sous une forme donnée semblent désormais s'être produits sous une autre forme. Comment avez-vous trouvé tout ça ? s'enquit-il avec curiosité.

— Par une amie, répondit Rube en haussant les épaules. Une jeune femme que j'ai connue dans l'armée. Elle m'a plus ou moins prêté ces objets.

— Quel rapport avec Simon Morley ?

— Je pensais que c'était évident.

— Eh bien non.

— C'est lui qui est à l'origine de tout ça. Lui et McNaughton, peut-être. Encore un qui n'a pas tenu parole, tiens ! Il n'est jamais revenu. Là où ils sont maintenant, dans le passé, ils s'activent, ils modifient les choses ! Sans le savoir, naturellement. Ils vont leur petit bonhomme de chemin, c'est tout ; seulement, ce faisant, ils créent de légères altérations. De l'ordre du détail, généralement ; sans que cela entraîne d'importantes conséquences. Seulement, de temps en temps, un de ces changements mineurs a des répercussions jusque sur notre... » Il s'interrompit et fronça les sourcils : le professeur le regardait en hochant la tête, le sourire aux lèvres. « Eh bien oui, je ne fais que reprendre vos propos, je sais !

— Certes, mais de travers. Non, une petite altération par-ci, par-là n'aurait pas suffi à provoquer de telles divergences. Le responsable n'est pas Simon. Ni McNaughton. Examinez attentivement ces objets.

— C'est déjà fait, figurez-vous. J'y ai même passé la majeure partie

de la nuit. J'en avais les yeux qui me sortaient de la...

— Eh bien, recommencez. Vous ne devriez pas avoir besoin de l'aide d'un vieillard sénile comme moi pour comprendre.

— Sénile, vous ? Je voudrais bien voir ça. » Rube Prien s'empara du badge électoral blanc et scruta les portraits de Kennedy et Kefauver ; puis il saisit la une du journal, effleura la cassette audio, le vieux bout de film, le paquet de lettres... Il avait l'air de plus en plus irrité. Il se laissa aller en arrière et passa un bras derrière le dossier de sa chaise. « Écoutez, professeur ; vous savez très bien que je n'ai jamais été à votre niveau. Alors, éclairez-moi.

— Pas un seul de ces éléments n'est antérieur aux premières années de ce siècle. Vous ne vous en étiez pas rendu compte ? Si c'était Simon qui provoquait tout ceci... » Il désigna d'un geste vague les objets sur la table. « ... depuis le XIX^e siècle, il devrait y en avoir au moins quelques-uns de plus anciens. Et si c'était le fait de McNaughton, aucun ne devrait empiéter sur les années vingt. » Il avait l'air subitement intéressé. « Il s'est passé quelque chose... vers 1912 apparemment. Une espèce de... d'événement retentissant, un « big bang », si on veut. Et cela a affecté le cours des événements subséquents. Ceux que nous avons sous les yeux, mais d'autres aussi sans doute.

— Quel genre de big bang ?

— Qui sait ? Vous avez bien lu le récit de Simon ? Qui est devenu un livre, d'ailleurs.

— Deux fois. En prenant des notes. Et en le maudissant au moins une fois par page.

— Son compte rendu n'en reste pas moins véridique.

— Ça, je n'en suis pas si sûr. Que faites-vous du dernier chapitre ?

— Ah oui ! s'esclaffa Danziger. En effet, cette partie-là n'est guère conforme à la réalité, heureusement ! Mon Dieu... Empêcher mes parents de se rencontrer ! Et par là, supprimer radicalement le Projet ! Voilà qui m'a fort diverti. Mais par ailleurs tout coïncide, y compris votre folie des grandeurs, Rube. Alors, à votre avis, pourquoi l'a-t-il écrit, ce dernier chapitre ?

— Pour faire correspondre ses désirs avec la réalité. Parce que c'est ainsi qu'il aurait aimé que les choses se passent.

— Je me demande... S'il avait vraiment voulu agir ainsi, qu'est-ce qui l'en empêchait ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? » fit Rube en secouant la tête. Les deux hommes réfléchirent un instant en silence. Puis Rube reprit : « Admettons. Mais votre big bang, alors ? Qui l'a causé ?

— Tout individu ayant lu le récit de Simon et tenté le coup par lui-même. Ou elle-même, sommes-nous maintenant obligés d'ajouter. Cette personne aura essayé à son tour et, contrairement à ce qui s'est

passé pour nous, elle a peut-être réussi.

— Vous plaisantez, j'espère ? Cette personne, comme vous dites, y serait arrivée comme ça, rien qu'en lisant le récit de Simon ?

— Oh, j'ai bien conscience des problèmes que cela pose. Rares sont les gens qui ont pu retourner dans le passé, je le sais fort bien, même avec les équipements que nous avons mis à leur disposition au Projet – les cours de formation, les chercheurs, les décors du Grand Atelier... Quand je pense que nous avons pratiquement recréé une bourgade entière pour McNaughton ! Oui, si ça se trouve, c'est un simple lecteur, un parfait amateur qui a réussi... » Il ne put achever tant il pouffait. « Mais non, voyons ! Je plaisante ! Je vous faisais marcher, Rube ! » Toujours hilare, il se détourna afin de récupérer son manteau et son chapeau. « Bon. Cela a été tout à fait fascinant. » Il recula sa chaise et se leva. « Mais maintenant... adieu, Rube. Et merci pour tout, comme on dit.

— Je n'arrive pas à croire que vous vous désintéressiez de tout ça. Vous qui deveniez fanatique dès qu'on parlait d'apporter la moindre modification au passé ! Que faites-vous de ces modifications-là ? demanda-t-il en englobant du geste les objets disséminés sur le bureau.

— Vous n'avez jamais réellement compris, n'est-ce pas ? En effet, ces choses semblent indiquer que le passé a été modifié. Altérant du même coup notre présent. Et si j'avais pu l'empêcher, je l'aurais certainement fait. » Il prit appui des deux mains sur le rebord du bureau et se pencha en avant. « Mais maintenant, ce cours modifié est notre présent. Alors, vous voudriez quoi ? Le modifier à nouveau ? Renvoyer Simon Morley dans le passé, à supposer que vous le puissiez, pour... pour faire quelque chose, vous ne savez même pas quoi, et produire une nouvelle séquence d'événements ? Dont vous seriez encore une fois incapable de prévoir les conséquences ?

— Et ça, qu'est-ce que vous en faites ? » interrogea Rube en faisant glisser sur le bureau le badge de campagne électorale, qui s'immobilisa à L'endroit devant Danziger.

Ce dernier baissa les yeux sur les deux portraits côte à côte et détacha ses mains du bureau. « Je reconnais que ce jeune homme m'était sympathique. Quel plaisir d'avoir un président capable de parler correctement sa propre langue ! Correctement et avec aisance. Souvent même avec grâce et esprit. Quand il prenait la parole à l'étranger en digne représentant des États-Unis, on pouvait être fier. Nous n'en avons pas eu beaucoup de cette trempe depuis Franklin Roosevelt.

« Et pourtant, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ce charmant jeune homme nous a amenés au bord de la guerre atomique. Jamais nous n'en avons été si près, et nous ne nous en sommes jamais

autant rapprochés depuis. Et tout cela, en se fondant sur des informations fausses. Il nous a embarqués à Cuba dans une opération des plus folles et des plus mal organisées. Alors, imaginez, Rube. S'il avait achevé son premier mandat, s'il avait été réélu ? Se serait-il amendé ? Possible. Il aurait peut-être atteint la carrure nécessaire pour s'acquitter de l'immensité de sa tâche. Et nous vivrions actuellement dans un présent de rêve. Ou bien de cauchemar, qui sait ? Car c'est impossible à dire, vous comprenez ? Personne ne peut le savoir ! Et vous, vous voudriez prendre le pari ? Plonger dans l'inconnu ? » Il désigna une nouvelle fois la photographie, les lettres, le vieux journal, tout ce qui gisait entre eux sur le bureau. « J'aimerais beaucoup connaître la cause de tout cela, savoir quel événement, quel big bang a suscité ces changements au début du siècle. Et d'autres sans doute, car nous n'avons sûrement pas connaissance de tout. Oui, j'aimerais bien le savoir ; seulement, je ne le saurai jamais. Et je ne ferai rien pour vous aider à l'apprendre. Vous êtes quelqu'un de bien, Rube. Mais vous êtes aussi un faiseur d'embrouilles, un fouteur de merde ! » Il entreprit d'enfiler son manteau avec raideur. « Alors, reprenez vos trésors et rentrez chez vous. Oubliez tout ça. Le Projet est clos.

Très bien. » Rube se leva en adressant à Danziger un sourire si franc que le vieux professeur le lui rendit en toute amitié. Puis il rassembla ses indices et les fourra en désordre dans son attaché-case. « Je vous raccompagne jusqu'en bas. »

Quand ils eurent atteint le petit bureau du rez-de-chaussée, Danziger, qui avait déjà coiffé son chapeau, acheva de boutonner son manteau en regardant autour de lui. « Bien. Le Projet n'existe plus et je ne reviendrai jamais ici. Mais indépendamment de ce que je devrais éprouver, je me sens surtout soulagé. » Il lança un regard interrogateur à Rube qui attendait, sa casquette ocre à la main ; mais celui-ci se contenta d'un haussement d'épaules auquel Danziger répondit par un acquiescement silencieux. « Je sais, ajouta-t-il. Tout cela était encore plus important pour vous que pour moi. Beaucoup plus important, même, si je ne me trompe. Bon, sommes-nous prêts ? »

Rube fit signe que oui et coiffa sa casquette, mais resta là à contempler la pièce, manifestement incapable de conclure. Alors, il alla décrocher une des petites photographies murales représentant des déménageurs moustachus debout ou accroupis auprès d'un vieux camion à transmission par chaîne. Celle qui portait la mention Toute la bande à l'encre blanche. « Tenez. » Il la tendit à Danziger. « Vous voulez un souvenir ? »

Le professeur hésita, puis acquiesça. « Merci. » Il glissa le cadre dans son manteau.

Rube en prit une autre pour lui-même et se dirigea vers la sortie. Lorsque Danziger fut dehors, il éteignit la lumière. Une fois sur le

trottoir, il sortit une clef de sa poche de poitrine et verrouilla la porte.

« De quel côté allez-vous, professeur ?

— Vers l'est. Ensuite je prendrai le bus pour rentrer chez moi.

— Eh bien, j'espère que nous nous reverrons.

— Moi aussi, Rube. Sincèrement. Mais laissons faire le destin, voulez-vous ?

— Entendu. C'est d'accord. »

Ils échangèrent une poignée de main et se dirent au revoir. Chacun partit de son côté. Au bout de cinq ou six pas, Rube fit halte et contempla la clef qui gisait au creux de sa paume. Il lança un discret coup d'œil au professeur qui s'éloignait, puis laissa son regard remonter le long de la façade aveugle jusqu'à l'inscription à demi effacée sous le toit. Alors, il resserra ses doigts sur la clef, fit volte-face et la jeta de toutes ses forces dans la rue. Il perçut un son métallique quelque part entre les alignements de carcasses de voitures empilées derrière une barrière en chaînes. Puis il s'en fut.

Neuf

Quand son téléphone sonna à 3 h 51 du matin, Rube Prien ouvrit instantanément les yeux et décrocha en jetant un coup d'œil au réveil, avant même la deuxième sonnerie, à la fois satisfait de réagir aussi rapidement et agacé par la désorientation ensommeillée que sa voix ne manquerait pas de trahir, un état pourtant bien normal dans ces circonstances.

— « Allô, Rube ? Ici Danz...

— Bonjour, professeur.

— Je suis vraiment désolé de vous appeler à cette...

— Ça ne fait rien. Je me doute que vous avez une raison valable.

— Vous pouvez le dire. Rube, vous savez, ce vieux journal que vous m'avez montré au Projet ?

— Le New York Courier.

— C'est cela. Écoutez, Rube. Habillez-vous et apportez-le-moi, je vous en prie. Je serais bien venu moi-même, mais...

— Je serai prêt dans quatre minutes.

— C'est que moi, je suis trop lent, vous comprenez. À mon âge, il faut une éternité pour se préparer. Or, cela ne peut pas attendre.

— J'arrive.

— Avec le journal, n'est-ce pas ?

— Comptez là-dessus. »

Ils étaient à présent dans la salle à manger du professeur ; très haute de plafond, elle donnait sur West End Avenue. À l'invitation de Danziger, Rube s'attabla. Il était vêtu d'un pantalon beige et d'un pull-over noir. Debout devant lui, en pyjama, robe de chambre bordeaux et pantoufles, les lunettes sur le nez et les tempes ébouriffées, le vieux monsieur posa sur la table l'antique quotidien aux marges roussies et entreprit d'examiner rapidement la une de haut en bas, une colonne après l'autre ; le sommet de son crâne chauve brillait sous l'éclat du lustre. « Il va me falloir un peu de temps. Il ne doit subsister aucun doute. »

Au bout d'un moment il tourna la page et ouvrit le journal en grand. Rube constata qu'il était d'un format légèrement supérieur à celui des quotidiens contemporains. Sans interrompre pour autant ses recherches méthodiques, Danziger attira distraitement une chaise à lui et s'assit avec lenteur ; pas une seconde sa tête n'avait cessé de bouger de haut en bas selon un rythme régulier ; chaque fois qu'elle s'inclinait, les lunettes de lecture du professeur glissaient imperceptiblement sur l'arête de son nez, et chaque fois qu'il passait à la colonne suivante, il les remettait en place du bout d'un index

massif.

Les minutes passèrent. Quatre étages plus bas le silence régnait dans la rue ; la ville était calme comme jamais ou presque. Rube inspecta la pièce ; il n'était encore jamais venu ici. À peine effleurées par la lumière d'un réverbère, les fenêtres ne révélaient que la nuit. Il n'était pas fatigué et se sentait l'esprit en éveil ; pourtant, tout son corps lui signifiait qu'il n'était pas naturel d'être debout à cette heure. Le vieux était sans doute en train de se livrer à un exercice de lecture rapide ; son regard se déplaçait toujours à la même allure, au centre des étroites colonnes imprimées.

Danziger parvint à une double page de petites annonces classées ; Rube se pencha pour mieux lire le titre des différentes sections « Appartements et hôtels particuliers... Meublés... Chambres à louer... Sur la page suivante : À vendre... Chevaux, voitures ; etc. Puis deux pages d'offres d'emploi : Femmes, puis Hommes. Danziger semblait les passer toutes en revue. « Désolé », fit-il à un moment en relevant les yeux, comme il s'apprêtait à tourner la page. « Je n'ai que très peu de chances de trouver ce que je cherche dans les petites annonces, mais nous ne devons rien laisser au hasard. »

Il se remit à hocher lentement la tête au rythme de sa lecture. Deux pages de rubrique mondaine, puis ce fut le tour des sports.

Les mains posées bien à plat sur la table, Rube attendait calmement ; son visage demeurait patient, mais ses yeux exprimaient la curiosité.

On en vint bientôt à la dernière page, qui fut également passée au crible. Alors, Danziger secoua doucement le journal pour le remettre dans ses plis avant de le pousser vers Rube. Puis il ôta ses lunettes et les glissa dans la poche de poitrine de sa robe de chambre. « Vous l'avez lu, n'est-ce pas ? En entier, je suppose ?

— Plus ou moins, oui.

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

— Ma foi... » Rube tourna le journal afin de pouvoir relire les gros titres de la une. « Étant donné que la grande nouvelle du jour était : « Le président exige la réciprocité dans les échanges commerciaux... » » Il sourit. « Je n'ai peut-être pas très bien assimilé le contenu de l'article. Même chose pour les nouvelles d'Europe. Elles ne sont pas très abondantes, et de toute façon je n'ai pas tellement creusé la question, je l'avoue. Je me souviens d'un fait divers, un taxi qui est monté sur le trottoir dans la Quatorzième Rue, et aussi...

— Certes, certes. Mais encore ? »

Rube haussa les épaules. « J'ai survolé les petites annonces. Les programmes des théâtres. Les pages « mode », les dessins humoristiques. Et puis les sports. Ces pages-là, je les ai lues de plus près ; assez intéressant. Mais j'ai sauté les éditoriaux.

Je vois, acquiesça Danziger, manifestement content de lui. C'est effectivement ainsi que nous lisons les vieux journaux. Comme des curiosités. Et c'est bien pour cela que nous avons manqué le chien de Sherlock Holmes.

— Ah bon ? Qu'est-ce à dire ? »

Danziger s'installa plus confortablement en posant les avant-bras à plat sur la table et en arrondissant le dos ; un index trapu et crochu tapotant le titre du quotidien, il lut à voix haute : « The New York Courier. Édition du soir. Résultats sportifs. » Puis il regarda Rube, se redressa sur sa chaise et laissa négligemment pendre un bras par-dessus le dossier. « Un vieux journal oublié, parmi les nombreuses publications qui fleurissaient à New York en ces temps bénis pour la presse. Vous me dites que le Courier a cessé de paraître en 1912, et les archives le confirment. Or, en voici un numéro daté du 22 février 1916. » Son index se déplaça jusqu'à la ligne où s'étalait la date. « Vous l'avez constaté, moi aussi, et nous sommes passés complètement à côté du point le plus important. Nous avons omis le chien, l'indice révélateur dont parlait toujours Sherlock Holmes. Le chien qui aurait dû aboyer... Regardez la date encore une fois. »

Rube obéit. Après avoir contemplé quelques secondes la date imprimée, il releva la tête. « Ô, mon Dieu ! fit-il tout bas, les yeux brillants d'excitation. La bataille de Verdun. Elle avait déjà commencé !

— Exactement ! confirma Danziger en lui souriant. Ce qui fait que nous avons sous les yeux un journal émanant d'un... comment dire ? D'un ordre temporel et événementiel différent. Seigneur..., reprit-il à mi-voix. Seigneur ! Un journal datant de 1916 où il n'est pas une seule fois fait mention de la Première Guerre mondiale... Bon sang, Rube ! Le journal que vous avez devant vous... est le témoin d'un monde qui a suivi un tout autre cours que le nôtre. Un monde où la Première Guerre n'a jamais eu lieu. »

Les deux hommes s'entre-regardèrent. L'émerveillement se lisait dans leurs yeux. Puis Danziger se pencha en avant. « C'est vous l'historien, ici. Alors, une chose pareille est-elle possible ? Rube, se peut-il vraiment qu'un événement aussi retentissant que la Première Guerre mondiale ait pu être évité ?

— Vous ne croyez pas si bien dire ! Elle a bien failli ne jamais être déclarée ! »

Ne tenant plus en place, les deux hommes se levèrent d'un même mouvement. Rube enfonça ses mains dans ses poches arrière en contemplant le journal aux bords jaunis, puis releva les yeux en hochant la tête. « C'est un fait bien établi, et cela depuis longtemps. Non seulement la Première Guerre aurait pu être évitée, mais elle aurait même dû l'être. Elle aurait dû l'être, professeur ! Il y a de quoi

sentir son cœur se serrer quand on se documente sur l'immédiat avant-guerre, ses contemporains, les événements qui l'ont marqué... Quand on examine les informations de première main, notamment les traces manuscrites, laissées par des hommes qui y ont pris activement part, on se prend à réfléchir à cette saloperie de guerre, et on voit qu'elle a bien failli ne pas éclater ! »

Tous deux éprouvaient le même besoin physique de s'activer un peu. Rube prit le journal et ils passèrent ensemble dans le salon obscur. Postés devant les fenêtres donnant sur l'avenue, ils contemplèrent un instant les deux rangées d'automobiles qui bordaient la rue sans vie, quatre étages plus bas, et dont on n'apercevait naturellement que le toit.

— « La Première Guerre mondiale..., reprit tout doucement Rube. La « Grande Guerre », comme on dit en Europe, n'avait pas de véritable raison d'être. Aucun caractère de nécessité. Personne n'avait vraiment intérêt à ce qu'elle soit déclarée. Je pourrais nommer de tête une dizaine de gens qui ont passé presque toute leur vie à étudier cette guerre. À lire tout ce qui s'y rapportait, à faire des recherches, à arpenter les champs de bataille. À réfléchir. Ces gens pourraient vous décrire des scénarios précis, des lieux, des circonstances qui auraient pu faire que les choses tournent autrement. Par exemple, Ludendorff aurait pu tout arrêter d'un mot. Et il l'aurait fait, s'il avait saisi l'évidence, à savoir que les États-Unis avaient réellement la capacité de mobiliser, équiper et entraîner une armée, puis de la transporter jusqu'en Europe, le tout en l'espace de quelques mois.

— Mais il s'agit tout de même d'une galaxie d'événements d'une formidable complexité, non ? Ces quatre années n'ont-elles pas changé la face du monde ?

— Si, mais c'est après la déclaration de guerre que la situation est devenue si complexe. » Ils considérèrent un moment les toits des voitures dans la rue, puis Rube poursuivit : « La Première Guerre mondiale s'est déclenchée presque par hasard. Sans raison valable. « Dissensions entre les nations », lit-on maintenant. Ma foi, des dissensions, il y en avait, naturellement. Et il y en a toujours. Mais en 1914, elles étaient mineures. À plus forte raison en 1912 ou 13. On discutait beaucoup des colonies, mais en réalité on n'en voulait déjà plus, personne n'en avait plus vraiment besoin. Leur heure de gloire était passée, et tout le monde le savait. Il y a eu beaucoup de fanfaronnades pour la galerie, en réalité. On n'appréhendait pas vraiment les causes et les effets dans une perspective historique. On a posé des ultimatums idiots, parfaitement injustifiés. Oui, ce fut une guerre pour rien dans laquelle les nations se sont engagées sans s'en rendre véritablement compte, sans le vouloir et sans y croire. Il y a des guerres inévitables, que rien ne peut arrêter. Par exemple, chez nous,

la guerre de Sécession...

— Rube..., culpa gentiment Danziger. Rien ne saurait me faire plus plaisir qu'un cours magistral avec projection de diapositives. Seulement, à cette heure de la nuit, je crois que j'échouerais à l'examen. »

Rube sourit en consultant sa montre. « Vous avez raison. Il est l'heure de rentrer. Tout de même, on ne peut s'empêcher de penser que, sans cette guerre, le siècle aurait été autrement plus remarquable. Voire autrement plus heureux, professeur.

— Ah, Rube..., fit ce dernier en lui donnant une petite tape sur l'épaule. Vous ne changerez jamais. Combien de temps s'est-il écoulé depuis que vous avez tiré de ce vieux journal les conclusions qui s'imposaient ? Trois minutes, quatre ? Et déjà vous foncez tête baissée ! »

Toujours souriant, Rube répondit : « Non. Parce que je ne saurais pas vers où me tourner. Si Simon était devant moi en ce moment même, je ne saurais pas quoi lui dire. Je ne suis pas historien à proprement parler, vous savez. Je ne m'y suis mis qu'après mon incorporation dans l'armée. De plus, ma spécialité, c'est l'histoire militaire, plus précisément les deux guerres mondiales, en Europe et après le déclenchement des hostilités. Sur le de l'histoire américaine seule, je n'en pourrais pas dire plus que le lycéen moyen. Mais il y a des gens qui savent. Eux vous diraient comment on aurait pu éviter cette guerre, j'en suis pratiquement sûr. Ils doivent savoir à quelles conditions elle aurait pu être évitée. Je ne pensais pas à une petite expérience bricolée par Esterhazy et moi-même, professeur. Une minuscule modification du passé susceptible d'affecter le présent dans les mêmes proportions. Non, j'envisageais sérieusement l'éventualité d'empêcher la Première Guerre mondiale. Vous pouvez entrer en contact avec Simon Morley, je le sais. Eh bien, il est temps de le faire.

— Ah oui ? Et pourquoi cela ?

— Mais pour arrêter la guerre, voyons ! En admettant que ce soit possible, bien sûr. Et vous me demandez pourquoi !

— Eh oui ! » Danziger effleura du bout des doigts le New York Courier que Rube tenait toujours. « Parce que... montrez-moi donc le journal du lendemain. Celui du mois suivant. De l'année ou de la décennie suivantes. Que nous apprendraient-ils, hein ? Que nous révéleraient-ils sur la situation mondiale ? Qui peut nous donner l'assurance que si la Première Guerre mondiale n'avait pas éclaté, la terre serait maintenant un jardin de roses ? »

Rube contemplait la rue sans vie. « La certitude, la certitude ! Vous êtes obsédé par la certitude ! » Il fit volte-face. « Mais enfin, on n'est jamais certain de rien ! Même pas d'être encore en vie dans une seconde ! Rien qu'en restant debout là, vous et moi, nous affectons

déjà l'avenir. Si ça se trouve, il y a en face un cinglé insomniaque qui nous regarde, et cela déclenche chez lui une succession de pensées démentes au terme de laquelle il va faire sauter la planète !

— Cela, nous n'y pouvons rien. Mais nous ne sommes pas obligés de rendre ce risque rétroactif.

— Mais si ! Si nous en avons la possibilité, cela devient un devoir !

— Quelques minutes, quelques minutes à peine se sont écoulées, et rendez-vous compte de ce que vous êtes déjà en train de dire ! Eh bien, sachez que jamais je ne vous aiderai, Rube. Jamais. »

Rube hocha la tête à plusieurs reprises, puis offrit à Danziger son sourire si personnel, si sincère, ce grand sourire d'amitié pure qui lui valait l'affection de tant de gens. « Bon. » Mû par une impulsion, il lui rendit le vieux journal. « Gardez cela en souvenir, monsieur. Autant que ce soit vous qui l'ayez.

— Mais non, mais non. Il a sa place avec les...

— Vous êtes le seul à en avoir saisi les implications. Je tiens à ce que ce soit vous qui le conserviez. Mon amie le lieutenant trouvera une explication quelconque à sa disparition. Elle a de l'affection pour moi. » Il chercha du regard un endroit où le poser, puis s'approcha d'un bureau à casiers encombré, mais ordonné et déplaça le répertoire téléphonique jouxtant l'appareil lui-même pour lui faire un peu de place. Ce faisant, il mémorisa instantanément le numéro de téléphone à dix chiffres qui lui tomba sous les yeux.

Il rentra chez lui à pied, malgré la distance considérable. Il appréciait de marcher dans les rues à cette heure de la nuit et suivait du regard toutes les voitures, tous les lève-tôt en s'interrogeant vaguement à leur sujet et en constatant qu'ils étaient de plus en plus nombreux. Il vit le ciel nocturne blanchir peu à peu et chercha à repérer le moment exact où hier soir deviendrait demain. Le tout en pensant distraitemment à lui-même et en se demandant si quelqu'un le comprendrait un jour.

Lorsque le réveille-matin sonna, deux heures et vingt minutes après son retour chez lui, la ville était pleine de bruit et de vie. Il roula sur lui-même pour atteindre le téléphone et composa sept des dix chiffres – 759-3000 – repérés sur le calepin de Danziger.

— « Hôtel Plaza, bonjour !

Bonjour. » C'était le moment d'utiliser les trois chiffres restants. « Chambre 409, s'il vous plaît.

— Allô ?

— Bonjour, Simon. Bienvenue dans le présent. Rube Prien à l'appareil. »

Silencieux, je poussais du doigt des miettes sur la nappe. J'écoutais. Il y avait un bon moment que Rube et moi étions attablés au restaurant du Plaza ; les clients du petit déjeuner se faisaient rares et nous-mêmes en étions respectivement à notre deuxième et troisième café. J'ai fini par interrompre Rube en lui posant la main sur le bras. « Ça va comme ça, Rube. Retourner dans le passé empêcher la Première Guerre mondiale, hein ? Ben voyons ! Mais quand vous voulez ! Dites, vous avez essayé de prononcer ça à voix haute, « Empêcher la Première Guerre mondiale » ? Vous ne trouvez pas que ça sonne un peu bizarrement ?

— « Enfin, quoi ! Cette guerre, qu'est-ce que c'est ? Pour vous : quelques vieux films en noir et blanc à la télé. Plus ce que vous avez lu, ce qu'on vous en a dit et appris toute votre vie. Quelque chose d'énorme, des millions de morts ; un million de tués rien qu'à la bataille de Verdun. Et vous voudriez empêcher cela ? Allons, c'est ridicule.

— Mais remontez plus loin dans le temps, Simon ; avant que la guerre n'éclate. Prenez l'été 14, par exemple. Non, c'était déjà trop tard. 1913 alors ? Peut-être... Plus on repart en arrière, plus le temps se contracte pour se réduire aux seuls facteurs premiers. Qui sont alors plus limités, isolés, plus aisément manipulables. Or, en 1912, il n'y avait encore qu'une poignée d'hommes pour songer à la guerre. Imaginez que vous retourniez à ce moment-là, quand les événements étaient encore maîtrisables, et que vous changiez le cours des choses !

— Comment ? En allant abattre le kaiser ?

— Pourquoi pas ? Vous n'êtes pas convaincu ? En tout cas, si jamais vous tentez le coup présentez-vous sur son côté gauche : c'est son mauvais bras. Plus sérieusement, je ne sais pas du tout comment il faudrait s'y prendre. Je n'aurais pas la moyenne à un devoir d'histoire américaine de niveau lycée, mais en histoire européenne si. Je peux vous dire de tête où et quand s'est tenue certaine rencontre entre trois messieurs dont je peux aussi vous donner les noms complets. N'importe quel autre chercheur travaillant dans le même domaine que moi pourrait en faire autant. Ces trois hommes se sont rencontrés en 1913 dans un restaurant suisse. Qui existe toujours, d'ailleurs. À Berne. Je me suis fait un devoir d'y manger une fois, rien que pour voir. Et si quelqu'un avait... je ne sais pas, moi... simplement fait caler sa voiture, rien de plus, devant la limousine qui emmenait deux de ces messieurs à la réunion ! Il se serait excusé, aurait prononcé quelques phrases – je pourrais vous les dicter tout de suite – et les autres ne

seraient jamais allés à leur rendez-vous. Ils auraient donc modifié le cours des événements ultérieurs. Alors... » Là, sans violence et sans bruit, Rube a fait mine d'abattre plusieurs fois son poing sur la table. « La guerre n'aurait pas eu lieu.

— Donc, si je pouvais me transporter en Suisse...

— Non. » Rube a souri. « Il faudrait que vous sachiez l'allemand. En revanche, si vous pouviez décrocher certain téléphone à Paris le 14 juillet 1911, après la fermeture des bureaux de certain ministère, et passer certain coup de fil... » Nouveau sourire. « ... dans un français parfait, naturellement... vous auriez abouti au même résultat, mais pour des raisons différentes. D'ailleurs, si vous parliez l'anglais comme un Anglais, non comme un Américain, et si vous pouviez vous promener devant la Chambre des Communes, à Londres, entre midi et une heure moins le quart le 19, le 20, le 21 ou le 22 mai, peu importe, de l'an 1912, vous verriez apparaître le jeune secrétaire de Joseph Chamberlain. (Je pourrais vous en fournir deux photographies montrant très bien à quoi il ressemblait en ce temps-là.) Il vous suffirait de lui barrer la route et de prononcer quarante-cinq mots – pas plus – teintés d'un bel accent britannique bien flûté ; un des événements de la session parlementaire en cours se serait alors présenté différemment. Et cela aurait modifié la position de l'Angleterre au sein d'un jeu d'alliances entre nations européennes qui menait le monde tout droit à la guerre. Mais bien sûr, comme la plupart de vos compatriotes, la seule langue que vous sachiez parler, c'est l'américain bon teint.

— Dame ! comme on dit dans les vieux films. Et vous ?

— Moi, je lis couramment l'allemand, le français et l'italien. Oralement, je me débrouille, abstraction faite de mon accent à couper au couteau. Pourtant, quand je suis entré au département des Recherches historiques de l'armée, je ne parlais que l'américain de base. Et maintenant je déchiffre assez bien le russe, et même le japonais imprimé.

— « Bref, dans votre cas, nous devons nous en tenir à des événements strictement américains ; or, les États-Unis d'avant-guerre, ce n'est pas ma spécialité. Il faudrait que j'aie cherché des grands pontes à Washington.

— Et à votre avis, que dirait Danziger de tout cela ?

— Vous le savez aussi bien que moi. Je connais par cœur le Petit Livre rouge des Sages Citations signées Professeur Superprudent. Je parie qu'il a constamment en poche une paire de lacets de rechange, au cas où. Mais il n'est pas question ici de changer le passé, Simon ; non, plutôt de le restaurer. Telle est la leçon que nous enseigne ce vieux numéro du New York Courier. » Il s'est penché vers moi par-dessus la table. « Le XX^e siècle aurait dû être le plus heureux de toute

l'histoire de l'humanité, Simon. Quand il a commencé, nous étions bien partis pour faire de grandes choses ! Et là-dessus, voilà qu'intervient ce bouleversement radical, ce détail qui nous a fait bifurquer vers une guerre dont nul ne voulait. Il n'est donc pas question pour nous de tout changer, mais de remettre l'histoire sur une voie qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

— Moi qui n'étais revenu que pour quelques jours sans intention de revoir quiconque à part Danziger, vous encore moins que les autres ! Je voulais juste rendre au présent une ultime visite, me promener un peu, emmagasiner des images comme qui visiterait sa ville natale pour la dernière fois ! Et voilà que... » J'ai secoué la tête en laissant échapper un petit rire. « ... vous voulez que j'aille empêcher...

— Je vous demande une semaine, Simon. Pas plus. Venez me retrouver dans une semaine jour pour jour, à midi, là où tout a commencé pour vous. Dans le parc, sur le banc où je vous ai parlé pour la première fois. »

Il a attendu ma réponse en me regardant dans les yeux, mais les idées qui se bousculaient en moi n'avaient rien à voir avec son objectif à lui. Car dans ma tête, une voix criait : Tessie et Ted ! Accepte et tu verras Tessie et Ted ! Sauf que... c'était interdit, non ? À moins que je ne sois obligé de faire ce que Rube attendait de moi. Dans ce cas, ce ne serait plus de ma faute à moi...

— « Alors, rendez-vous dans une semaine ? »

J'ai acquiescé. Effrayé, mais brusquement enthousiasmé. Tessie et Ted...

— « Vous allez tout raconter à Danziger ? m'a encore demandé Rube.

— C'est probable.

— Ne vous laissez surtout pas convaincre de...

— Non. Ce n'est pas comme quand Esterhazy et vous vouliez remanier le passé juste pour voir ce qui allait arriver. Là, j'étais du côté de Danziger. Mais cette fois... D'accord, rendez-vous la semaine prochaine. »

Tessie et Ted...

Après avoir franchi les portes tournantes du Plaza et dévalé les marches, j'ai pris au nord vers l'angle de la Cinquante-neuvième Rue, et attendu pour traverser que le feu piétons passe au vert. Je portais le pantalon gris et le blouson bleu marine achetés quelques jours plus tôt. Pas de chapeau. Puis j'ai gagné Central Park, où je suis entré par une allée gravillonnée que j'ai suivie un moment, tout excité, curieux de ce que Rube aurait à m'apprendre. Je me suis bientôt engagé sur la pelouse pleine de mauvaises herbes (mais était-ce bien de l'herbe ?) pour rejoindre un gros affleurement de roche noire.

Rube m'attendait là, en chemise et pantalon ocre qui sentaient l'armée à plein nez, souliers de la même couleur, vieux blouson en cuir et drôle de petit bonnet bleu à pompon duveteux. Adossé au rocher, le visage tourné vers le soleil et les paupières closes, il tenait sur ses genoux un sac en papier.

Il a ouvert les yeux en m'entendant approcher et, souriant, m'a indiqué d'un geste large, tandis que je m'asseyais à ses côtés, tout ce qui nous entourait, c'est-à-dire le cadre de notre premier entretien à propos du Projet. « Symbolique, n'est-ce pas ? Chargé de sens, en tout cas.

— Quelque chose comme ça, oui.

— À l'époque, vous avez pris une décision difficile, mais juste. Il faut faire de même aujourd'hui. Mais d'abord... » Il a sorti du sac un sandwich enveloppé de papier sulfurisé qu'il m'a aussitôt tendu. « C'est bien ce que vous aviez commandé, non ? Lors de notre première rencontre, je veux dire ? »

Le souvenir m'a fait sourire ; à tous les coups c'était du rôti de porc.

— « Toujours les symboles... À l'époque, j'avais fait un jeu de mots à propos des engagements que je vous demandais de prendre : « Cochon qui s'en dédit. » Eh bien, il est temps d'en prendre de nouveaux. D'une tout autre envergure, je dois dire. Mais avant tout, mangeons ! » Il a sorti deux pommes, comme la première fois.

Nous avons déjeuné sans nous presser. On était bien, le dos calé contre la roche tiède. Deux fort jolies jeunes femmes sont passées dans l'allée et, après nous avoir lancé un coup d'œil, se sont éloignées en accentuant très légèrement le balancement de leurs hanches.

— « Je crois qu'on appelle ça des « filles ». C'était ce qu'on disait autrefois, en tout cas. On m'a même dit un jour que... mais je ne l'ai pas cru, naturellement.

— Heureusement que vous êtes dans l'armée, Rube ; sinon, le monde extérieur ne vous inspirerait que de la perplexité.

— Oh, mais je suis perplexe ! Si seulement on avait laissé l'armée le gérer, ce monde ! » Il m'a glissé un regard. « Mais ce ne sont pas des choses à dire, n'est-ce pas ? Vous voyez déjà en moi une espèce de Hitler version U.S.

— Mais non, mais non. Plutôt un nouveau Napoléon. À part le bicornes.

— Quand il s'agit de protéger mon vieux crâne chauve, a-t-il répondu en effleurant son bonnet, je ne recule devant rien. C'est une amie qui me l'a tricoté, alors il faut bien que je le mette de temps en temps. »

Nous avons terminé nos sandwiches. J'ai frotté mes mains pour les débarrasser des miettes, puis mordu dans ma pomme acidulée avant de reprendre : « Allez-y, Rube. Je suis tout ouïe. »

Il a passé un bras derrière le rocher pour attraper une sacoche en cuir beige. « Que savez-vous de William Howard Taft et de Theodore Roosevelt ? a-t-il entamé en défaisant la fermeture à glissière.

Ils ont tous les deux été présidents des États-Unis. Taft était gros et Roosevelt portait de drôles de lunettes.

— Vous en savez des choses ! Moi je ne pouvais même pas les distinguer physiquement l'un de l'autre. » Il a pris un feuillet jaune ligné en bleu, couvert de notes manuscrites.

— « Apparemment, ils étaient amis. Bons amis, même. Roosevelt a occupé la présidence le premier, puis chauffé la place pour Taft. Évidemment, après ils se sont disputés pour savoir lequel des deux prendrait la suite. Aux élections de 1912. Mais j'en viens au fait : selon nos spécialistes de l'histoire américaine, il y avait un sujet sur lequel ils se tenaient les coudes : tous deux voulaient la paix. Sincèrement, je veux dire ; il ne s'agissait pas de démagogie politicienne. Enfin, pas exclusivement. Roosevelt avait déjà reçu le prix Nobel de la Paix. Le père de Taft... » Rube inclina son feuillet pour lire une inscription verticale dans la marge. « ... avait été ministre de l'empire austro-hongrois. Et aussi de Roumanie, ou de Russie, je n'arrive pas à me relire. Taft lui-même avait été ministre de la Guerre. Roosevelt avait amené le Japon et la Russie à conclure la paix. Et ainsi de suite. En outre, ils étaient tous deux très intelligents, connaissaient tous les rouages de la politique internationale, et comme tous les gens intelligents de par le monde, ils n'ignoraient pas que si ça continuait, l'humanité serait inéluctablement amenée à faire un faux pas et à culbuter tête la première dans une guerre absurde. »

Il a replié la feuille de papier pour la ranger dans sa sacoche, dont il ne retira pas sa main. « J'ai ici un document top-secret, Simon, m'a-t-il déclaré avec un grand sourire. Secret défense : du moment que c'est nous qui avons mis la main dessus, ça nous appartient, et personne d'autre n'en entend plus jamais parler. On pense aujourd'hui que

Roosevelt et Taft avaient conclu un accord. Celui qui serait élu en 1912 continuerait à appliquer le plan dont ils avaient commencé à jeter les bases. Au cas fort peu probable où le candidat démocrate serait élu, ils le mettraient dans la confiance et croiseraient les doigts. Parfois nos gars font des merveilles, vous savez ; regardez un peu ça. » Il m'a tendu un feuillet au format papier à lettres.

C'était la photocopie d'une feuille encore plus petite ; une bordure noire de près de cinq centimètres de large y encadrait un rectangle blanc pas tout à fait droit en haut duquel on pouvait lire : La Maison-Blanche. Au-dessous, au crayon à papier bien net et en revenant chaque fois à la ligne : Déjeuner D.S. – paq. cad. – détacher Z auprès de G, By V.E.

— « Pas mal, hein ? a commenté Rube. D'après mes collègues, les présidents conservent des tonnes de notes dans ce genre. Et ça ne s'arrange pas. George Washington n'a pas laissé grand-chose, mais Gerald Ford, des charretées ! » Il a tapoté du doigt la photocopie que je tenais toujours. « Que déduire de ces bribes ? C'est l'écriture de Taft. Sans doute rien de bien intéressant, et de toute façon, qui s'en soucie ? Cependant, tout ce qu'écrivent les présidents est toujours d'un certain intérêt, ce qui fait qu'un jour, un chercheur a tout de même déduit la date de cette note. En effet, « D.S. » désigne probablement Douglas Selbst, sénateur de l'Ohio, c'est-à-dire l'État natal de Taft. En consultant le journal de ce sénateur à la bibliothèque du Congrès, bingo ! On a découvert qu'il mentionnait effectivement un déjeuner avec le président, et même qu'il s'étendait sur le sujet. C'était le 14 août.

— Nous avons donc une date, et nous en prenons note. Mais pas sur le document lui-même, hein ! Cette information nous appartient, et tant pis pour les autres. N'allez surtout pas révéler à la Marine que Taft a déjeuné avec le sénateur Selbst en 1911.

— « Vingt-cinq ans plus tard – je suis sérieux –, une historienne également dans l'armée, une fille ambitieuse, si vous me pardonnez ce vilain mot, qui avait le grade de lieutenant et n'était même pas née à l'époque où on a retrouvé cette note, cette jeune femme, donc, est tombée par hasard sur la copie que nous en détenions. Et elle s'est penchée sur le problème des autres abréviations. Voyons, comment interpréter « paq. cad. » ? Tout ce qui lui venait à l'idée, c'était « paquet-cadeau » ; aussi a-t-elle cherché dans les archives la date d'anniversaire de l'épouse de Taft – ce qui ne dut pas être chose facile, d'ailleurs. Mais elle avait vu juste. La dame était bien née un 15 août. Le département des Recherches historiques de l'armée U.S. savait maintenant que « paq. cad. » signifiait bel et bien « paquet-cadeau » ; super, non ? Apparemment, Taft faisait lui-même ses paquets ; à cette époque-là, on était moins pressé, même le président. Au fait, cette

information est top secret aussi. Jurez que vous ne la révélez jamais à personne. »

— J'en ai fait le serment.

— « Merci. Nos petits gars méritent bien leur pension, non ? Enfin, quand ils finissent par la toucher. Bref, deux générations après que Taft eut écrit ces quelques mots, en compulsant le dossier un de mes collègues a jeté un coup d'œil aux autres abréviations et les initiales ont brusquement pris un sens à ses yeux. Dès le premier abord. Ce sont des choses qui arrivent. « Détacher Z », avait donc écrit Taft. Puis venaient « G » qui signifiait « George », « B » qui voulait dire « Briand », et bien sûr « V.E. » pour « Victor-Emmanuel ». C'est-à-dire le roi d'Angleterre George V, le président du Conseil français et le roi d'Italie. Trois chefs d'État ! C'est là qu'après tout ce temps l'armée a commencé à s'intéresser sérieusement à l'affaire. Enfin presque. On s'est mis au travail. Qui était Z ? se demanda-t-on. Ça, c'était il y a trois ans, et tout d'abord...

— Rube, je vous signale qu'il ne reste plus que cinq ou six heures avant la tombée de la nuit.

— Bon, bon, je m'emporte, c'est vrai. Donc, il fallait trouver qui était ce Z. Eh bien, il s'agissait en fait d'un personnage envoyé en Europe par Taft et Roosevelt pour présenter leurs salutations à divers chefs d'État, etc., mais aussi pour... eh bien, pour causer un peu. Conclure certains accords tacites. Constituer une sorte d'alliance officieuse. Celui qui serait élu en 1912 y compris l'éventuel démocrate, dans la mesure du possible s'engagerait à faire tout ce qui était en son pouvoir (un pouvoir d'ailleurs considérable) pour répandre la rumeur : en cas d'hostilités en Europe, nous entrerions à coup sûr en guerre du côté des Alliés. Et nous irions jusqu'à y expédier des patrouilles sous-marines avant même leur déclenchement.

— Ils pouvaient vraiment s'avancer à ce point ?

— Bien sûr que non. Il aurait d'abord fallu que le Congrès décrète la guerre. On était vieux jeu, en ce temps-là ; les présidents se sentaient encore tenus d'honorer leur serment en respectant scrupuleusement la constitution. Seul le Congrès était habilité à déclarer la guerre, et il ne l'aurait certainement pas fait. Tout le monde le savait. Dans tous les pays du globe. Mais c'est justement là que je veux en venir, Simon. Je suis peut-être un ignorant en matière d'histoire américaine, mais là, nous entrons dans un domaine que je connais bien. S'il y avait la moindre chance pour que l'Amérique intervienne dans un conflit européen, du même coup la guerre devenait impossible. Nul besoin de Congrès, de traités officiels ; il ne peut subsister le moindre doute là-dessus. Parce que, comme disait Clausewitz, aucune nation ne s'embarque dans une guerre en étant sûre de la perdre. Et il avait bien raison. Cette guerre, Simon, cette guerre dont personne n'avait envie

aurait très bien pu ne jamais éclater ! Pas d'ultimatums imbéciles, pas de déclarations en tous genres... Croyez-moi Simon : ça aurait pu marcher ! La guerre serait devenue impensable. Allez déterrer Ludendorff et Hindenburg, vous verrez. Ils vous le diront bien, eux.

— Malheureusement, si je comprends bien, Z n'a pas obtenu les accords qu'il était venu chercher.

— Si ! Du moins, c'est ce que pensent mes collègues. Il a récolté des lettres, des documents officiels. Ni lois ni rien de ce genre. Mais des engagements signés par des chefs d'État, et qui avaient donc de la valeur. Un pouvoir certain, peut-être même un peu magique.

— Et c'est ainsi que la Première Guerre mondiale n'a pas eu lieu.

— Si, elle a eu lieu.

— Ah bon ? Comment ça se fait ?

— Z n'est jamais revenu au pays.

— Zut !

— Pas trace de son retour dans les documents qu'ont retrouvés nos chercheurs. Une fois sa mission accomplie, il allait rentrer ; on a des câbles qui le confirment. Puis il s'est évaporé. On le sait parce que le fait apparaît ça et là. Peut-être a-t-on su, à l'époque, ce qui lui était arrivé. C'est même probable. Mais nous, nous l'ignorons.

— Bon, mais qui était-ce, ce Z ? »

Rube a secoué la tête sans rien dire. Puis : « Nous ne le savons pas. Son vrai nom n'apparaît jamais. On se contente de l'appeler Z. Et croyez-le ou non, Simon, mais mes collègues ne cherchent pas à le savoir. Ils ne s'intéressent pas vraiment à lui. C'est une faveur qu'on me fait en me laissant m'occuper de cette histoire. Enfin, on ne peut pas leur en vouloir ; il ne s'agit pas d'une affaire sur laquelle ils travaillent. Pour eux, ce n'est qu'une mission qui a échoué, et on en compte des dizaines dans l'histoire de chaque nation. Tout ça s'est passé il y a longtemps, les archives ne sont pas très bavardes sur le sujet... bref, c'est l'indifférence totale.

— Vous ne pouvez donc pas leur révéler la véritable raison de votre... ?

— Non. J'ai réussi à former un petit groupe de travail. Très restreint. Seuls en font partie les individus dont il est indispensable qu'ils soient au courant. C'est Esterhazy qui est officiellement à sa tête. Moi, je viens en deuxième position. Le reste de l'unité se ramène plus ou moins au sergent qui nous approvisionne en café.

— Esterhazy !

— Eh oui. Il est général de brigade maintenant. Vous savez très bien que nous ne pouvons pas dire ce que nous faisons, Simon. La plupart de mes collègues n'ont même jamais entendu parler du Projet d'origine. Alors, comment leur faire comprendre ce que nous voulons tenter ? En leur montrant ce qui reste du Projet, c'est-à-dire un tas de

gravats ? J'ai bien dû accepter ce qu'on me proposait, et ça se résume à ce qu'ils avaient sous la main. De toute manière, je doute qu'il existe grand-chose d'autre. Il s'agit de l'histoire des États-Unis d'avant 1914, à savoir une époque où, ici, personne ne voyait venir la guerre. Pas comme en Europe ; là, il y a beaucoup à dire, et je vous l'ai prouvé. Mais chez nous, je crois que nous ne découvrirons rien de plus. » Tout à coup, Rube m'a souri en me donnant une petite tape sur l'avant-bras. « Mais les vieux chiens de chasse n'oublient jamais les vieux tours qu'ils ont appris. Que fait-on quand on perd une piste ? On tourne en rond jusqu'à ce qu'on la retrouve ! Bon, et si on allait boire un café, maintenant ? »

L'ancien athlète qu'il était a sauté sur ses pieds avant de me tendre la main pour m'aider à me relever. Nous avons repris la direction de l'allée, que nous avons suivie vers le sud, donc vers la Cinquante-neuvième Rue et l'hôtel Plaza.

— « Alice Longworth, ça vous dit quelque chose ? m'a soudain demandé Rube.

— Il me semble que oui. Une vieille dame aujourd'hui disparue qui disait que Thomas Dewey ressemblait à ces petites figurines en haut des pièces montées ?

— C'est ça. Elle disait aussi : « Si vous savez dire du bien des autres, venez vous asseoir à côté de moi. » C'est d'ailleurs pour cela que je pensais à elle. Une fine mouche, cette femme. Spirituelle. Comme on dit, elle n'avait pas la langue dans sa poche. Cancanière, mais futée. C'était l'épouse d'un très mondain membre du Congrès. Et puis vous savez, elle n'a pas toujours été vieille. Dans sa jeunesse, à Washington, c'était la reine de la bonne société. Elle connaissait tout le gratin. Saviez-vous qu'elle était la fille de Theodore Roosevelt ?

— Je l'ai peut-être su.

— Eh bien, moi je m'en suis souvenu ; alors je me suis mis à lire tout ce qui la concernait. Il existe deux ou trois ouvrages en bibliothèque. Puis j'ai dressé la liste de ses amis, en essayant de n'oublier personne. À la suite de quoi je suis allé tirer quelques sonnettes. Métaphoriquement parlant, car j'ai surtout écrit et téléphoné, encore qu'il me soit arrivé une fois de sonner à une porte. Tout cela dans le but de contacter les gens ayant un quelconque lien avec elle. Les petits-enfants de ses amis, voire les arrière ou arrière-arrière-petits-enfants, enfin tous les gens susceptibles de conserver des lettres d'elle. Une lettre de la main d'Alice Longworth, c'est le genre de chose qu'on garde, dans les familles. Parmi tous les noms de ma liste, j'ai réussi à joindre une personne sur cinq. Certaines ne savaient même pas de qui il s'agissait. » Nous avons débouché dans la Cinquième Avenue et continué tout droit vers la Cinquante-neuvième Rue. « C'était fastidieux, je m'ennuyais de plus en plus. Je m'énervais !

Un jour, au téléphone, j'ai même lancé : « Quoi ! Vous ne connaissez pas Alice Longworth ! Mais enfin, il faut sortir un peu ! Elle a tout de même inspiré une célèbre chanson ! » Évidemment, le type a voulu savoir quelle chanson, alors je la lui ai chantée. Comme ça, au téléphone. » Rube s'est mis à fredonner d'une assez belle voix, et juste avec ça. « Dans sa jolie p'tite robe bleu Alice... »

Moi-même j'aimais bien cette vieille ritournelle. Je la connaissais depuis toujours sans savoir que les paroles faisaient référence à une personne réelle. J'ai mêlé ma voix à la sienne, et c'est en chantonnant que nous avons atteint l'hôtel Plaza, sur l'autre trottoir de la Cinquième Avenue. Cela m'a mis de bonne humeur. En choisissant une table dans le petit bar jouxtant le hall, j'ai songé que Rube ne pouvait tout de même pas avoir calculé son coup. Il pouvait être machiavélique, mais savait aussi se montrer impulsif, voire téméraire ; non, le coup de la chanson n'était sûrement pas prémédité. Toutefois, quand la serveuse est venue il lui a souri en disant : « Allez, je prends un martini ! Ça fait une éternité ! » Alors, j'ai déclaré que je prendrais la même chose, à la place du Coca que je m'apprêtais à commander, et plus tard je l'ai soupçonné d'avoir saisi l'occasion pour me griser un peu, histoire de me pousser dans la bonne direction.

Sur la vingtaine de tables, une seule était occupée – par deux Japonais. Rube en avait choisi une à l'écart et s'était installé dos au mur afin d'embrasser toute la salle du regard.

Tandis que nous attendions nos consommations, souriant encore à cause de la chanson, il a rouvert la fermeture à glissière de sa sacoche. « Tout ce que j'ai obtenu pour ma peine, c'est deux lettres signées Alice Longworth et mentionnant Z. Je pensais qu'on m'enverrait des photocopies... » Il a sorti les documents. « ... mais non : j'ai reçu les originaux.

— Le bleu de ce papier à lettres, c'est le bleu « Alice », comme dans la chanson ?

— Je crois, oui. C'est ce qu'on pense aussi à la bibliothèque du Congrès. Elle tirait quelque vanité d'avoir donné son nom à une nuance de bleu. » Il m'a montré deux autres photocopies. « Il y a quelques documents concernant notre Alice à la bibliothèque du Congrès, dans le dossier Roosevelt ; j'y ai trouvé deux notes adressées à elle et signées Z. » Il a voulu me passer les feuilles, mais à ce moment-là nos consommations sont arrivées et il s'est ravisé pour ne pas risquer d'y répandre ne serait-ce quelques gouttes de liquide.

Nous avons bu une gorgée chacun puis j'ai désigné les lettres d'un mouvement de tête. « Elles ne portent pas d'autre identification que la lettre Z ? Aucune mention de son vrai nom ? »

Il m'a fait signe que non sans reposer son verre.

— « Mais pourquoi ? ai-je repris. Alice devait pourtant bien savoir

qui il était, non ?

— Bien sûr. C'était un ami des Longworth. Ce qui ne l'empêchait pas de signer Z et de se faire appeler ainsi par elle. Tout le monde était dans le secret, mais tout de même... On avait là un président tentant de s'immiscer dans une affaire demeurant du ressort du Congrès, démarche que les présidents affectionnent tout particulièrement, d'ailleurs. Et à l'époque, ils avaient la partie facile ; c'était avant la CIA ; ils n'avaient qu'à se débrouiller pour que le nom de leur mandataire n'apparaisse jamais sur le papier. Quand Taft prenait des notes pour lui-même, il disait « Z » au cas où le mémo tomberait sous d'autres yeux que les siens. Z, de son côté, avait fait la leçon à ses amis : désormais, je serai Z ! L'histoire avait plu à Alice, qui trouvait cela hilarant. C'est qu'elle goûtait la plaisanterie, la jeunesse dorée de Washington ! »

J'ai pris une des lettres. Le papier était bleu, l'encre aussi, l'écriture peu soignée, mais lisible ; le tout était daté du 22 février 1912 et commençait par Chère, chère Laurie ! « Vous pouvez sauter toute cette partie, est intervenu Rube. Passez directement à la fin. » J'ai obtempéré. Cela disait : Et naturellement, Z – car nous, sommes absolument tenus de l'appeler ainsi – n'est-ce pas délicieux ? – s'en donnera enfin à cœur joie et nous n'entendrons parler que de music-hall. Au moins pourra-t-il voir par-dessus le chapeau des dames ! Nicky et moi ferons peut-être un saut pour le voir ; ne serait-ce qu'une journée. Mais il faut que je te raconte cette fameuse soirée chez Evie, ou plutôt ce « raout », comme on dit. Évidemment, nous sommes arrivés en retard. Nicky Va trouvée assommante, mais... J'ai tourné la page et Rube s'est à nouveau interposé : « Elle ne reparle plus de Z dans cette lettre-ci.

— Et peut-on savoir en quoi tout cela sert notre cause ?

— Eh bien, ça nous en apprend un peu sur lui. Il doit aimer le music-hall, par exemple. Et il est de haute taille, puisqu'il peut voir au-dessus des chapeaux féminins. Ça n'est pas inutile.

— Certes. C'est encore mieux que « paq. cad. ». Ensuite ? »

— Il m'a transmis la seconde lettre ; rédigée à l'encre bleue par une main vigoureuse, elle portait le chiffre 2 en en-tête. Rube a précisé : « C'est tout ce que ces gens ont pu retrouver. La première page manque. J'ai commencé à lire :... affirme qu'elle n'avait aucun moyen de le savoir ; et pourtant, elle connaissait le nom de Clara ! Et jusqu'au numéro de série de sa montre. Qu'il m'a d'ailleurs donné : 21877971. Incroyable, non ? Z est tout simplement adorable, et il nous manquera à tous quand il devra partir. Le paragraphe suivant évoquait un bal ; j'ai consulté Rube du regard, mais, très vite, avant que j'aie pu émettre le moindre commentaire, il a ajouté : « Voici l'enveloppe. »

— Elle était adressée à une certaine Mr Robert O. Parsons, à

Wilmette, dans l'Illinois. « Regardez le cachet de la poste », m'a intimé Rube.

C'était un cercle noir un peu baveux, apposé à côté d'un timbre à deux cents rouge, oblitéré, reproduisant le profil de George Washington. On lisait 6 mars 1912 sur la partie supérieure et Washington, D.C. le long de l'arrondi inférieur. Comme je ne trouvais aucun commentaire à faire ni sur l'enveloppe ni sur la lettre, j'ai repassé le tout à Rube.

— « C'est vrai, a-t-il admis comme si je venais de formuler une critique à voix haute. Ce ne sont que des... indices fort ténus. Mais la grande trouvaille, la voilà ! » Il a eu un sourire un peu forcé. « Là, on le tient, comme on dit dans le métier. Enfin, je crois. J'ai entendu ça à la télé. » Cette fois, il a fait apparaître un feuillet blanc plié en deux. « On a trouvé l'original de ceci dans un livre de la bibliothèque d'Alice ; sans doute y faisait-il office de marque-page. »

J'ai déplié le document, qui s'est avéré être la photocopie d'une feuille de papier à lettres à l'en-tête du Plaza. Caractères fantaisie, avec un « P » particulièrement tarabiscoté. Juste à côté, une gravure à l'ancienne représentant l'hôtel. Puis une date manuscrite : 1^{er} mars. Et enfin : De Z à A ! Cette ville ne cessera jamais de m'enchanter ! Et jusqu'à présent, elle ne me réserve que des joies. Même l'obligation qui m'était faite d'assister à la conférence de Mr Israël chez Delmonico a été un plaisir ; contrairement à mon attente, car le toujours leste et toujours souriant Al a fait une apparition surprise des plus appréciées. Hier j'ai manqué Knabenshue, mais tout de suite après le Lévrier, figurez-vous que j'ai vu, de mes yeux vu la Colombine ! J'aurais bien voulu la suivre, mais je suis resté pétrifié sur place ; je dois dire toutefois que les indigènes de Broadway sont blasés : ils n'ont même pas paru la remarquer.

Ce soir ; et cela devrait combler d'enthousiasme votre cœur si peu enclin à ces élans, ce soir ; ma chère, je dois rencontrer l'homme que j'admire le plus au monde, au pied du... mais non, je n'emploierai point ce terme si laid, si basement matérialiste. Ce serait comme de donner un petit nom à une femme ravissante ! Non, je dirai plutôt que sa proue est acérée et parfaitement rectiligne, comme celle du Mauretania lui-même, que c'est un navire, enfin ! Un navire de pierre et d'acier ; certes, mais je me dis qu'à son bord, gouvernail en main, on pourrait remonter Broadway ou la Cinquième Avenue pour la plus grande joie de tous. Nous nous rencontrerons donc ce soir ; non pas, je suis au regret de vous en informer, sur le coup de minuit, mais une heure avant cela, une heure où d'ailleurs il ne se passe plus grand-chose. Alors enfin, enfin j'aurai les Papiers !

Naturellement, chère amie, ceci est une affaire fort sérieuse et je puis vous assurer qu'en l'occurrence je suis d'une rigueur sans

défaut. Mais pas avec Nickie et vous ; ce ne serait pas drôle du tout ! Souhaitez-moi donc bonne chance, très chère, et ne lésinez pas sur les prières. Amitiés, Z.

J'ai rendu sa lettre à Rube et je me suis laissé aller pensivement contre mon dossier. Je ne savais trop que dire. « Est-ce que les gens de l'époque écrivaient vraiment comme ça ?

— Eh oui. Et ils parlaient comme ça aussi. C'était la règle, tout devait être léger, formulé sur le ton de la plaisanterie.

— Quand il parle de Lévrier, je suppose qu'il ne s'agit pas des autocars du même nom⁽⁴⁾ ?

— C'est une pièce de théâtre. Le Lévrier, de Wilson Mizner et un autre auteur dont j'ai oublié le nom. Créée au Knickerbocker Theatre, à l'angle de Broadway et de la Trente-huitième Rue. J'ai vérifié dans les annonces de l'époque.

— Et qui est la « Colombine » ?

— Aucune idée. »

Je me suis avancé sur mon siège et je lui ai demandé d'une voix douce, en choisissant soigneusement mes mots (car il avait beaucoup travaillé sur cette affaire, je le savais) : « Que puis-je faire de tous ces renseignements, Rube ? Si je réussis à me rendre là-bas ? Si je peux...

— Vous le pouvez, j'en suis certain.

— Admettons. Admettons aussi que je me rende à cette conférence, où nous savons qu'il a assisté. Comment le reconnaitrai-je ce, Rube ? Vous avez pensé à ça ? Quant au reste...

— Bon sang, Simon ! Si j'avais eu une photographie, je vous l'aurais montrée ! En couleur et en trois dimensions ! Et pourquoi pas ses empreintes digitales et une lettre d'introduction, aussi ? On n'a pas d'autre information, un point c'est tout.

— D'accord, d'accord. Je n'avais pas l'intention de vous rudoyer. » J'ai titillé du bout de l'index la maigre et pathétique liasse de lettres. « Seulement, on ne sait presque rien. Ces quelques lignes ne nous apprennent pas grand-chose. La Colombine... Dans la foule, un homme la repère. Bon, et alors ? Tous les autres la voient aussi, non ? Et que voient-ils, d'abord ? Une femme en robe gorge-de-pigeon, peut-être ? Ou carrément une femme qui remue les bras comme on bat des ailes, et qui roucoule comme une colombe ? Si ce n'est pas tout simplement une dame portant une colombe sur la tête. Et cet immeuble qui ressemble à un navire ? Enfin quoi, Rube !

— Oh, mais je ne conteste rien de tout cela. Vous avez parfaitement raison. Quand on regarde les choses en face, on perd tout espoir, en effet. Tout ce qu'on connaît de cet homme, c'est le numéro de sa montre, bon sang ! » Il s'est mis à tapoter du doigt ses documents. « Mais ce qu'il faut comprendre, Simon, c'est qu'à l'heure où je vous en parle, ces lettres ne sont plus rien. Les gens qui les ont écrites ou

qui les ont lues sont morts. Même les maisons où elles ont été adressées ont disparu aujourd'hui. Ainsi que le facteur qui les a distribuées et le postier qui a vendu le timbre. Les lire, c'est un peu comme regarder un vieux cliché sépia du XIX^e siècle trouvé chez un brocanteur et se demander à qui appartenait vraiment le visage qu'on distingue sous la coiffure bizarre de la femme photographiée. Inutile à présent de se demander qui elle était, puisque les interactions entre le monde et elle ont disparu, puisque tous ceux qui la connaissaient – amis, parents, relations – sont morts et enterrés. Mais au temps où ce visage était celui d'un être vivant souriant à l'appareil photo, ces amis, ces parents, ces voisins étaient bien en vie, eux aussi. Donc, on pouvait se renseigner sur lui, il était encore en interaction avec le monde. Et vous êtes le seul à pouvoir retourner à l'époque où cette encre... » Il a de nouveau tapoté les lettres. « ... était encore fraîche. Les gens vivants, les événements en marche, et les interactions bien réelles !

— Bon, ai-je acquiescé. Et si je retrouve Z, je fais quoi ?

— Je ne sais pas, m'a-t-il répondu en secouant la tête. Vous... ne le lâchez plus, peut-être. Vous... essayez de le protéger, pourquoi pas. Vous gardez l'œil sur lui et vous le ramenez à bon port. Je ne sais pas, Simon ! Mais je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite à personne : autrefois, j'ai été décoré. Quand j'étais tout jeune, au Viêt Nam. Je ne porte pas ma médaille, je ne la montre pas. Mais elle a de la valeur à mes yeux, ça oui. Et ce qui m'a valu cette décoration, c'est une situation désespérée dans laquelle j'ai agi malgré tout. Et réussi de la seule manière possible : par un coup de chance. C'est tout. Quand il n'y a plus d'espoir, Simon, il reste encore la chance. Car la chance, ça existe. Vraiment. Seulement, il faut lui laisser une chance.

— C'est vrai, ça, Rube ? Pour la médaille, je veux dire.

— Non, bien sûr que non. Je n'ai jamais mis les pieds au Viêt Nam. Mais au fond c'est vrai, et vous le savez ! J'aurais évalué la situation et pris les mesures qui s'imposaient. Oui, c'est ce que j'aurais fait ! Si l'occasion s'était présentée. »

J'ai approuvé de la tête. Il avait raison.

— « J'ignore comment on retrouve un individu précis dans le New York de 1912, ou de n'importe quelle autre époque d'ailleurs, en ne sachant ni qui il est, ni à quoi il ressemble. Ni ce qu'il faut faire une fois qu'on l'a trouvé. Mais vous, vous connaissez les enjeux. Alors, il faut essayer. Tentez votre chance.

— Donc, je dispose de... combien ? Trois, quatre jours ? À New York en 1912. En admettant que j'en sois capable, ce qui n'est pas du tout sûr. Juste le temps d'y aller et de revenir. Je réussis ou j'échoue. Je le retrouve ou pas.

— C'est à peu près ça, oui.

— Bon, eh bien, pas la peine de discuter plus longtemps. Nous

savons aussi bien l'un que l'autre que je suis prêt à y aller. »

Il m'a gratifié de son fameux sourire estampillé Rube Prien auquel nul ne peut résister et a fait signe à la serveuse. La voyant arriver avec la note sur un petit plateau argenté, il lui a lancé : « Ah, mais pas du tout ! Remettez-nous ça ! Jusqu'à l'heure de la fermeture ! », mais en souriant toujours pour bien montrer qu'il plaisantait. Puis il a indiqué les Japonais d'un mouvement de tête. « Et demandez donc à nos golden boys ce qui leur ferait plaisir. »

Au retour, la serveuse a d'abord fait étape à la table des Japonais pour déposer deux consommations ; puis, quand nous avons eu les nôtres, nous avons tous les quatre levé nos verres en souriant, inclinant qui la tête, qui le torse, tandis que Rube murmurait : « Souvenez-vous de Pearl Harbor ! » avant de reprendre à mon intention : « Ils sont sans doute en train de se dire la même chose. »

Douze

Ce soir-là, par politesse et par respect pour lui, j'ai appelé Danziger ; je tenais à lui exposer les raisons pour lesquelles je m'apprêtais à faire ce qu'on me demandait, ou du moins à essayer. Il m'a écouté avec sa courtoisie habituelle et, à titre de consolation, je lui ai bien précisé à quel point il me paraissait improbable que je retrouve ce Z tant mes renseignements étaient rares. Il m'a interrogé sur ce sujet, sans doute content d'apprendre que mes chances étaient si maigres. Pour lui, c'était intervenir dans le passé, je le savais ; un péché capital, à ses yeux. Pourtant, il ne m'a pas fait la leçon. Au bout du compte, il s'est contenté de me dire : « Très bien, Simon ; chacun fait ce qu'il croit devoir faire. Je vous remercie de m'avoir appelé. »

Quand je m'étais engagé dans le Projet, il y avait déjà bien longtemps, le plus difficile pour moi avait été de croire qu'Albert Einstein était vraiment sincère en affirmant, selon le professeur, que le passé continuait d'exister. Et c'était à prendre au pied de la lettre : pour lui, le passé était toujours là... quelque part. Donc, toujours d'après Danziger, on pouvait y retourner.

Personnellement, je ne comprenais pas très bien ce qu'il voulait dire par là. Comment s'y prenait-on ? Où se retrouvait-on ? Alors chaque fois que le doute m'envahissait, et avec lui la brusque révélation que ce bizarre projet n'était en fait qu'un délire de vieillard, je me raccrochais – tel le moine étreignant son crucifix dans l'espoir de raffermir sa foi – à l'histoire des jumeaux d'Einstein.

Comme on me l'avait enseigné au Projet, un jour Einstein avait ainsi expliqué son idée : imaginez deux frères jumeaux de trente ans. On en envoie un dans l'espace à bord d'une fusée filant à une vitesse proche de celle de la lumière. L'aller et retour lui prend cinq ans ; en revenant sur Terre il a donc trente-cinq ans. Mais le frère, lui, est à présent âgé de quatre-vingt-dix ans parce que le temps n'est pas indépendant, mais relatif à d'autres éléments constitutifs de l'univers, et qu'il s'écoule différemment pour chacun d'entre eux. Le concept même semblait absurde, mais Einstein l'avait formulé, et il y croyait. D'ailleurs, il ne s'était pas contenté de le dire : il l'avait prouvé. Je ne saurais pas très bien dire ce qu'est une horloge atomique, mais ce que je sais c'est qu'elle mesure le temps avec une précision parfaite ; jamais elle ne retarde ni n'avance, même d'une fraction de seconde. Pour l'expérience, on en avait fabriqué deux (cela avait coûté des millions) qui marquaient exactement la même heure au milliardième de seconde près – ou bien au trilliardième, je n'en sais rien. L'une était restée sur terre tandis qu'on lançait l'autre dans une fusée aussi rapide

que le permettaient les moyens technologiques d'alors. Et quand cette dernière était revenue (tout cela a vraiment été démontré dans la pratique ; l'histoire est réellement arrivée), les deux horloges ne marquaient plus la même heure. L'horloge stationnaire avançait très légèrement ; l'écart était minuscule, mais sa signification colossale. Car pour l'horloge mobile, le temps s'était écoulé plus lentement. Impossible ! Impossible. Et pourtant, c'est bien ainsi que les choses s'étaient passées.

Alors en écoutant Martin Lastvogel me décrire le New York de 1882 dans une salle de classe du Projet, je me raccrochais à l'histoire des frères jumeaux comme à un talisman. S'il existait réellement deux ordres temporels différents – et les deux horloges atomiques le prouvaient –, cela signifiait que le reste de la théorie d'Einstein était vrai aussi... Donc, le passé continuait véritablement d'exister, et je n'étais pas obligé de comprendre par quel miracle. Je n'avais qu'à le trouver.

C'est ainsi qu'un lundi matin je me suis attablé dans la salle des périodiques de la Bibliothèque publique de New York afin de me mettre en quête. Bien à l'aise dans mon jean neuf et mon ras du cou gris, j'ai commencé à parcourir la une d'un journal. En haut à droite, on ne lisait pas 60 cents comme aujourd'hui, mais un cent ; quant à la date, c'était le 12 janvier 1912. Cependant, les caractères gothiques du titre – The New York Times – étaient identiques à ceux du journal que j'avais lu le matin même en prenant mon petit déjeuner dans ma chambre d'hôtel. J'y retrouvais aussi le même petit encadré annonçant déjà : « Toutes les informations publiables. »

Et elles l'étaient, croyez-moi. La France en proie au chaos politique, clamait un des éditoriaux, que je n'ai eu aucun scrupule à sauter. Un commerçant âgé victime d'un hold-up, annonçait un autre. Là, j'ai lu que quatre hommes avaient surgi la veille de sous un porche de Water Street et sauté sur George Abeel, négociant en métaux. « Ils l'ont garrotté pendant que l'un d'entre eux lui faisait les poches et lui volait sa montre en or d'une valeur de 150 \$ ainsi que 50 \$ en liquide. Sur quoi ils ont frappé ce commerçant pourtant âgé de 72 ans à la tête et au visage. » Hum hum.

J'ai lu ensuite que Andrew Carnegie s'était montré évasif devant la commission d'enquête parlementaire chargée de l'interroger. Pour lui, il n'était pas répréhensible d'inciter le président des États-Unis à nommer un juriste des Aciéries Carnegie ministre de la Défense. Ses « diverses contributions personnelles au financement du parti républicain » n'avaient absolument rien à voir avec les violations de la loi antitrust qu'on reprochait à la U.S. Steel Corporation. En fait, il ne paraissait pas très bien comprendre en quoi consistait ladite loi. Il niait diriger l'entreprise, prétendant n'être qu'un actionnaire

possédant fortuitement 58 pour cent du capital. Il ne savait pas non plus ce que fabriquaient ses juristes, ni en quoi consistaient leurs devoirs. La page consacrée à l'affaire incluait un petit poème :

*Si je vous demande quel âge vous avez,
Comment vous vous appelez,
Et ce que vous pensez,
Où vous habitez,
Et comment vous allez,
Ou si vous êtes marié.
Si je vous demande : « Dites un peu
Combien font deux et deux ? »
Surtout point ne répondez.
Contentez-vous de seriner :
« Je suis complètement,
Je suis totalement,
Et bienheureusement
Ignorant. »*

Hum hum.

Par ailleurs, Jack Dorman avait mis Young Cashman K. – O. la veille, un couple de la bonne société divorçait, Wall Street était « sous le choc » après un scandale boursier. Hum hum, là encore. 1912 était donc la copie conforme de mon temps à moi ? Non, impossible. Les agissements des individus, les événements créés par eux étaient les mêmes quelle que soit l'époque considérée, m'avait jadis appris Danziger. Mais dans la façon de penser, dans les sentiments, les croyances... là, chaque grande période de l'histoire se distinguait des autres. C'est donc des êtres vivants de 1912 que je me suis mis en quête, entre les lignes de leur actualité.

Et peu à peu, je les ai trouvés. Mon premier aperçu de ce qu'on ressentait, de ce en quoi on croyait en ce temps-là m'a été fourni par une publicité pour le grand magasin Saks intitulée Résolutions valables pour vous comme pour nous. Suivait une longue liste de maximes telles qu'« Accepter l'échec avec courage et le succès avec humilité », « Se plaindre moins et travailler plus », « Parler en minuscules, penser en majuscules », « Ne jamais oublier que tout choc a son choc en retour », et ainsi de suite, une colonne entière de lieux communs quasi insupportables pour moi et mes contemporains, qui s'achevait sur le logo de Saks.

Pourtant, songeais-je, dans cette agence de publicité des tout débuts, le rédacteur devait bien s'estimer au courant des mœurs new-yorkaises, tout comme la firme qui avait commandité cette annonce et donné le feu vert à sa publication. Alors... Commençais-je à flairer

l'air de ce temps passé ? Ces préceptes s'adressaient sans doute à des gens ambitieux. Pleins d'espoir ? De joie de vivre ? D'optimisme, peut-être ? En tout cas, pas à des cyniques.

Je me suis donc lancé – à travers ce journal, puis bien d'autres à la poursuite des habitants de 1912 et de ce qu'ils avaient à me révéler sur eux-mêmes. Je sautais délibérément les affaires criminelles, les divorces et les faux serments pour me concentrer sur les annonces classées ; j'ai appris ainsi que trois personnes avaient perdu leur chien, un « bouledogue français », un « Shipperke » et un « Pug » respectivement appelés « Tammany », « Sport » et « Bulle ». Et quand, en quittant la bibliothèque en fin d'après-midi, j'ai fait halte aux « Ouvrages de référence » pour chercher le mot chien dans l'Encyclopaedia Britannica de 1911, je me suis rendu compte que sur les photos, les espèces en question ne ressemblaient même plus à leur équivalent actuel. Au moment de redescendre les marches du côté de la Cinquième Avenue en me demandant où j'allais dîner, je commençais à me faire une petite idée (d'ailleurs, ça ne m'a pas donné... un mal de chien) de l'aspect des trottoirs new-yorkais en 1912.

Cette semaine-là, et en ne m'absentant que pour déjeuner ou boire un café, je suis retourné tous les jours compulser le Times, le Herald, le World, le Telegram et l'Express des années 1909, 1910, 1911, 1912 et 1913 en essayant de ne pas trop penser à ce que je laissais derrière moi. Je tombais sur des articles que j'aurais dû sauter sans toutefois en avoir le courage. J'ai appris ainsi que Thomas Edison avait inventé un moyen de fabriquer des meubles à partir du ciment, et même un phonographe. Il y avait une photo de l'appareil, qui m'a paru tout à fait normal. Je trouvais de plus en plus de références à la musique sur partition, et les pianos à vendre étaient de plus en plus nombreux. Apparemment, les gens de cette époque faisaient leur propre musique.

Le bref compte rendu d'un accident de la circulation au cours duquel un trolley de la Deuxième Avenue était « entré en collision avec un tramway à cheval de l'Avenue C au coin de Houston Street et de la Deuxième Avenue » m'a laissé entendre que le XIX^e siècle où nous vivions, Julia et moi, était en train de heurter de plein fouet le XX^e.

Le train des Chemins de fer de Pennsylvanie qui reliait New York à Cleveland comportait un wagon-bibliothèque. Une publicité pour de nouveaux modèles de secrétaires à cylindre m'a permis de jeter un œil dans les bureaux de 1912. Une autre, intitulée « Avoir une armoire-classeur dans votre bureau particulier, c'est disposer chez vous d'un authentique multum in parvo », m'a enseigné qu'en 1912 les annonceurs pouvaient compter sur les hommes d'affaires pour savoir un peu de latin. Ce qui m'a amené à imaginer un système éducatif tout

différent, dont les diplômés savaient la géographie, l'arithmétique, l'orthographe et l'histoire nationale, avec des notions de latin et peut-être même de grec.

J'ai vu comment la compagnie Brooklyn Rapid Transit – Transports publics de surface et aériens, traitait ses clients à travers de multiples annonces énumérant ce qu'ils avaient oublié dans les voitures. Ce qui faisait naître dans mon esprit toute une série d'images – « un monocle, une petite partition roulée, une valise, du papier à lettres, un biberon, des chapeaux melon, un sac à main en velours » – à partir de ces objets laissés sur les banquettes. Je me représentais des gens sortant des wagons en abandonnant derrière eux « un parapheur, un manchon, un manteau d'homme, un portefeuille, des sacs à main, des bottes en caoutchouc, un porte-monnaie, un livre, un couteau de poche... » Par ailleurs, je me demandais pourquoi on faisait constamment de la publicité pour le champagne. Était-ce le coca-cola de 1912 ? Février de cette année-là avait été, à en croire les bulletins météorologiques, « très doux pour la saison, avec des températures printanières, voire estivales, inhabituelles à New York ».

Quotidiens, magazines et même journaux professionnels... Au bout d'un moment j'en ai eu assez, aussi bien d'eux que de la bibliothèque. Je me suis mis à ramener des livres à l'hôtel. Je montais dans ma chambre par l'ascenseur avec sous le bras des ouvrages tels que *A Girl of the Limberlost*, de Gene Stratton-Porter(5), *Cap'n Warren's Wards*, de Joseph C. Lincoln, *Tuxton King : À Story of Graustark*, de George Barr McCutcheon(6) ou *Chez les heureux de ce monde*, d'Edith Wharton(7). Le tout sous jaquette illustrée en couleurs.

Installé dans le fauteuil, le matin après le petit déjeuner, ou sur un banc de Central Park au moment le plus tiède de l'après-midi, à moins que ce ne soit le soir au lit, un abat-jour de fortune habilement disposé sur la lampe pour éviter que la lumière ne vienne frapper directement mon livre, pendant quelques jours j'ai lu des phrases comme celle-ci : « C'était un jeune garçon osseux et de haute taille, sans un pouce de graisse sur lui, dont le visage était si bien hâlé par le soleil et le vent que la peau en aurait certainement évoqué le cuir si d'aventure on avait eu l'impolitesse de la tâter. » Ou, plus loin : « Ce grand jeune homme en panama et costume de flanelle grise était Truxton King, globe-trotter en herbe avide des trésors que renfermait l'Amour. Quelque part non loin de Central Park, dans une des rues à la mode perpendiculaires aux jardins, s'élevait la demeure de son père, et du père de son père avant lui ; une demeure que Truxton n'avait pas vue depuis plus de deux ans. »

Où était-il allé entre-temps ? « Nous faisons enfin sa connaissance – quelle chance pour nous que nous ne l'y ayons pas suivi ! – après deux années d'aventures merveilleuses, mais en fin de compte quelque peu

décevantes en Asie centrale et dans toute l'Afrique. Il avait vu le Congo et l'Euphrate, le Gange et le Nil, le Yang-tseu-kiang et l'Ienisseï ; il avait escaladé des montagnes en Abyssinie, au Siam, au Tibet et en Afghanistan ; il avait chassé le gros gibier dans plus d'une jungle et essuyé les tirs de petits hommes noirs dans plus d'une forêt, pour ne rien dire des mauvaises rencontres qu'il avait faites dans plus d'une bourgade, plus d'une grande capitale non occidentale... » Seulement... « Seulement voilà : il n'avait pas trouvé trace de l'Amour. »

Néanmoins : « Quelque part au cœur de l'Orient chatoyant il avait appris, sincèrement surpris, qu'il existait un pays appelé Graustark. » En pénétrant sur cette terre inconnue, il s'entretenait bientôt avec un homme qui « bien que ployant sous le poids des ans, se redressa bientôt dans un accès de fierté. « Je suis l'armurier de la couronne, monsieur. Mes lames arment la main de la noblesse, non celle de la troupe, et je m'en félicite...

— Je vois. Une tradition familiale, sans doute.

— Mon arrière-grand-père forgeait déjà les épées des princes il y a cent ans. Mon fils en forgera d'autres quand je ne serai plus, et son fils après lui. C'est moi, monsieur, qui ai fabriqué la somptueuse dague à garde et fourreau d'or que le Petit Prince arbore les jours de grand appareil. Il m'a fallu deux ans pour cela. Il n'existe point de lame aussi fine... Dans la garde sont sertis diamants et rubis d'une valeur de cinquante mille gavvos... »

À la page suivante, Truxton King faisait la connaissance d'une jeune femme « à la beauté stupéfiante ». « Tout au fond de son esprit impressionnable grandit l'espoir indéniable que cette ravissante créature aux yeux rêveurs soit plus qu'une simple boutiquière. Il lui était tout à coup apparu, durant cette brève entrevue, qu'elle avait l'allure et le port d'une authentique aristocrate. »

Je ne suis pas allé beaucoup plus loin, mais quelle histoire ! Rien à voir avec ce que nous regardions à la télévision, mais était-elle tellement moins crédible ? Après tout, les automobiles bondissaient-elles vraiment au sommet des côtes en décollant de trois mètres au-dessus du revêtement pour retomber sur leurs roues sans encombre ? Les romans de la série Graustark jouissaient d'une popularité immense, à mesure qu'ils paraissaient, dans les premières années de ce siècle, mais à mon avis leurs lecteurs ne les prenaient pas plus au sérieux que nous quand nous nous adonnons aux distractions de notre époque. Quand j'ai refermé celui que je tenais (j'étais alors sur un banc de Central Park d'où je pouvais voir l'hôtel Plaza), je souriais, certes, mais je me sentais aussi plein de sympathie pour les gens qui aimaient Truxton King. Évidemment, de là à croire que les « simples boutiquières » étaient inférieures aux « authentiques aristocrates »...

L'an 1912 baignait-il dans ce genre de préjugés sociaux un peu faciles ? S'y montrait-on impunément si indifférent au sort d'autrui ?

Mais les gens que je cherchais à connaître ne lisaient pas que de la littérature légère. Il y avait aussi Edith Wharton. Et dans *Chez les heureux de ce monde*, que j'ai entamé un matin, de retour dans ma chambre après avoir pris le petit déjeuner dans une cafétéria, on trouve à un moment une jeune femme de vingt-neuf ans attendant à Grand Central Station un train pour lequel elle est en avance (là, j'ai dû marquer un arrêt et me dire que l'auteur avait en tête la petite gare en brique que Julia et moi connaissions, et non celle du temps présent). Elle rencontre alors un jeune homme de sa connaissance et accepte d'aller prendre le thé chez lui, non loin de la gare. Une fois entrée, « Lily se laissa tomber avec un soupir dans un des fauteuils de cuir fatigués. « Ce doit être délicieux d'avoir un endroit comme celui-ci pour soi tout seul, dit-elle. Quelle pitié que d'être une femme ! » » À quoi le jeune homme répond : « Certaines femmes ont pourtant ce privilège.

— Oh, vous voulez parler des gouvernantes ou des veuves. Mais les jeunes filles point ! Ce n'est pas pour les pauvres, pauvres jeunes filles à marier ! »

Elle repart bientôt, mais... en sortant de l'immeuble, elle faillit heurter un petit homme à la peau luisante qui abritait un gardénia dans l'échancrure de son manteau. Il leva son chapeau en poussant une exclamation de surprise. « Miss Bart ? Vous ici ! Ça alors, quel heureux hasard ! » ajouta-t-il. Et elle surprit une lueur d'amusement intrigué entre ses paupières plissées. »

Elle répond – il s'agit d'un certain M. Rosedale – et « M. Rosedale l'examina des pieds à la tête d'un air intéressé et approbateur. C'était un homme aux formes rebondies et au teint rubicond, un de ces juifs aux cheveux blonds, qui portait d'élégants vêtements anglais ».

La jeune femme pressent qu'elle ne doit pas révéler sa visite chez un jeune homme seul et déclare sortir de chez sa modiste. Malheureusement, M. Rosedale sait très bien qu'il n'y a pas de modiste dans l'immeuble, pour la bonne raison qu'il en est le propriétaire. Tous ses locataires sont de jeunes célibataires. Elle hèle un fiacre et songe en revenant vers la gare : « Pourquoi les jeunes filles doivent-elles si chèrement payer le moindre écart par rapport à leur train-train quotidien ? Pourquoi ne peut-on jamais accomplir les choses les plus naturelles du monde sans les dissimuler derrière un paravent d'artifice ? » Elle est « furieuse » contre elle-même en se disant « qu'il aurait été si simple de dire à Rosedale qu'elle avait pris le thé avec Selden ! Ce banal constat aurait rendu l'affaire bien inoffensive ». Par ailleurs, elle sait qu'elle aurait dû accepter son offre de la raccompagner jusqu'à la gare parce que « cette concession aurait pu

acheter son silence. Comme tous ses coreligionnaires, il avait un sens inné de la valeur des choses, et le simple fait d'être vu sur un quai de gare un après-midi à l'heure d'affluence en sa compagnie (à elle) aurait représenté pour lui un « capital », comme il l'aurait formulé lui-même. Il savait naturellement qu'on donnerait bientôt une grande soirée à Bellomont, et la possibilité de se faire inviter par Mr Trenor n'était certainement pas étrangère à ses calculs. M. Rosedale en était à ce stade de son ascension sociale où il importait de faire pareillement impression ».

Ce passage contenait-il des enseignements utiles sur 1912, sa façon de voir les choses, ses valeurs et ses convictions ? Ou ne fallait-il y entendre que la voix de l'auteur elle-même ? Je me suis posé la question.

J'ai continué mes recherches, livre après livre, journal après journal, jusqu'à ce qu'un beau jour, en fin de matinée je me souviens, je finisse par comprendre qu'il n'y avait plus grand-chose à tirer de tout cela. Je suis passé aux magazines, puis aux vieux films – qu'on m'a montrés deux matins de suite dans la petite salle de projection du musée d'Art moderne, Rube ayant pris les dispositions nécessaires. Confortablement vautré dans mon fauteuil, je contemplais ces vieilles images rarement nettes qui étaient parfois des copies de copies. Il n'en restait pas moins que, sur ces antiques pellicules, je voyais bouger les gens de 1909, 1910, 1911, 1912 et 1913. Par exemple, un tramway aujourd'hui disparu parcourait un Broadway méconnaissable ; quand il s'arrêtait, le marchepied se déployait et, délicatement, les femmes soulevaient de quelques centimètres des jupes qui leur arrivaient aux chevilles pour monter ou descendre. J'ai vu des chevaux passer au trot ou, au contraire, tirer péniblement leur chargement. J'ai regardé des piétons traverser la rue, et j'ai même vu un homme s'élancer, pratiquement au pas de course, avant de sortir du cadre pour aller s'acquitter d'une tâche à présent oubliée de tous. Dans le silence et l'obscurité, j'ai essayé de bien garder à l'esprit que tout ce que je voyais sur l'écran avait jadis eu son équivalent exact dans la réalité. Et de compléter le tout par les sons et les couleurs qui manquaient – ce tram-là, par exemple, avait été rouge.

Je suis passé ensuite aux vues stéréoscopiques du musée de la Ville de New York, pour la plupart parfaitement nettes et riches de détails. Grâce à elles, j'ai pu contempler la ville en enfilade sur de nombreuses photographies aériennes prises en 1912 du sommet de divers grands immeubles regardant soit vers Central Park, soit vers le port – et quelquefois aussi vers le fleuve. J'ai bien dit des immeubles, pas encore des gratte-ciel. Et de surcroît bien espacés ; New York était encore une ville aérée où pénétraient les rayons du soleil. De temps en temps je repérais sur un toit un jet de vapeur sortant d'une bouche

d'aération, et cet instant fixé dans l'éternité rendait tout à coup réelle à mes yeux cette ville disparue.

Rube m'a téléphoné à deux ou trois reprises, en fin d'après-midi, quand il avait le plus de chances de me trouver dans ma chambre. La première fois il m'a proposé de dîner ensemble, mais j'ai décliné, disant que j'étais en passe de m'abstraire du présent, qu'il valait donc mieux que je reste seul. Un autre jour il a appelé le matin avant même que je ne descende déjeuner pour me redemander mes mesures, mon tour de tête et ma pointure.

Un matin, comme je remontais le trottoir ouest de la Cinquième Avenue sous une petite pluie fine en m'abritant le plus possible sous les ramages de Central Park, je me suis arrêté pour aller voir une des nouvelles acquisitions du Metropolitan Muséum. J'ai passé le reste de la matinée, et encore trois heures après un déjeuner au restaurant du musée, à me promener de vitrine en vitrine en contemplant attentivement les mannequins en vêtements d'époque. 1910-1915. Tentants, presque à portée de main, s'épalaient des fragments de ces lointaines années dans leur absolue matérialité – les boutons, le fil bien visible dont ces habits étaient tissés ; l'éclat terni de la fourrure et celui, plus dur, des stras ; la réalité tangible des plumes, les teintures criantes de vérité... Je savais déjà, grâce aux photos, aux dessins et aux films quel genre de chapeaux les dames portaient en 1912. Mais maintenant, je les avais sous les yeux. C'étaient de véritables roues de charrettes, aussi larges que les épaules des femmes, en tissu, en paille tressée, parfois même en fourrure. Ils pouvaient être tout simples ou ornés de plissés ou de bouillonnés artistiques, quand ils n'étaient pas parsemés de fausses pierreries ou de fleurs et fruits artificiels. J'en ai vu d'autres dépourvus de bords, mais dont la partie centrale était démesurée, et même, dans un cas précis, agrémentée d'une paire d'authentiques ailes d'oiseau plaquées sur les côtés. Peut-être avait-il appartenu à la fameuse Colombine de la lettre ?

Tout cela était si réel... J'étais insatiable. Des dizaines de vitrines exposaient les véritables vêtements des gens que je cherchais à reconstituer ; sans la vitre, j'aurais pu les toucher. Ici une jupe en serge bleue qu'une jeune fille vivante avait jadis portée, une jupe à la mode de l'époque, c'est-à-dire rétrécie au niveau des chevilles. Là, juste à côté, un manteau de soirée en satin pêche bordé de fourrure blanche qui avait dû évoluer dans un quelconque théâtre new-yorkais lors de la représentation d'une pièce à présent tombée dans l'oubli ; je l'imaginais très bien se faufilant à travers la cohue bourdonnante du foyer. Les souliers blancs à hauts talons qui pointaient sous l'ourlet du vêtement ressemblaient à ceux de mon temps... mais pas tout à fait. Quelque chose n'allait pas du côté des talons. Ils me semblaient... bizarres. Quant aux costumes masculins – l'épaule gauche de l'un

touchait presque la vitre et j'en distinguais le tweed duveteux –, ils n'étaient pas très différents des nôtres non plus, sauf que tout de même... ce n'était pas vraiment ça ; rien n'était tout à fait semblable : le revers des pantalons était plus étroit, celui des vestes, taillé... autrement ; plus étroit aussi, me semblait-il. En outre, les tissus semblaient plus épais, les nuances de marron plus nombreuses que je ne me l'étais imaginé. Il y avait aussi les chapeaux masculins : les feutres avaient de plus larges bords, mais ce n'était pas tout. Je voyais bien qu'ils étaient différents, mais sans pouvoir dire exactement en quoi. Je portais de temps en temps un chapeau melon quand je sortais avec Julia, mais ceux-là, je ne les reconnaissais pas tout à fait. On comptait également beaucoup de casquettes.

Je suis resté toute la journée à observer ces vieux habits et à méditer. Je suis revenu le lendemain, et encore le surlendemain matin. Je faisais ce que Martin Lastvogel m'avait appris au Projet : je prenais conscience de la proximité de ces robes, manteaux, souliers et ombrelles, pardessus, costumes, vestes à blason, chaussures, bottes et caoutchoucs, jusqu'à ce qu'au bout du compte toute leur étrangeté s'envole. Ce n'était pas chose aisée, car d'autres visiteurs s'approchaient, émettaient des commentaires puis repartaient ; mais j'arpentais les allées entre les vitrines, et quand je m'arrêtais, je tâchais d'imaginer toutes ces choses dans la rue, de les voir mentalement passer sur le trottoir, non plus exposées dans un musée, mais en train de servir à quelqu'un. Et puis le troisième jour, à un moment donné, elles ne m'ont plus paru étranges du tout. Au contraire, à présent je les trouvais ordinaires. Et quand je suis ressorti pour retrouver les rues de mon New York à moi, j'ai su que j'étais arrivé tout près du passé simultanément tel que décrit par Einstein : je sentais vraiment tout autour de moi, juste derrière ou juste au-dessous, un New York où le siècle était encore jeune et qui, désormais, se trouvait presque à ma portée.

Treize

Un jour, tandis que je feuilletais dans ma chambre le numéro de janvier 1912 du magazine *The American Boy*, j'ai su tout à coup que j'étais prêt. En jeans et chemise à carreaux, je m'étais enfoncé dans un grand fauteuil poussé près des fenêtres pour profiter du soleil de l'après-midi. J'en avais terminé avec les préparatifs, je le sentais. Bien sûr, j'étais loin de tout savoir sur le New York de l'époque, mais les hommes d'aujourd'hui ? Savent-ils tout de leur temps, de leur environnement ? Disons que j'en savais suffisamment. En cet instant, j'étais pénétré de la seule certitude, de la seule croyance et surtout de la seule sensation nécessaires : invisible, un autre New York existait tout autour de moi.

Sous mes fenêtres, juste en face de l'hôtel, Central Park. En laissant planer mon regard sur la cime de ses arbres, je m'en représentais mentalement les sentiers, les ponts, les rochers, les plans d'eau, le tout quasi inchangé depuis sa création au siècle précédent. Le parc avait la même réalité pour moi que pour Julia et Willy. Et dans cette réalité, il avait connu un moment identique à celui que j'étais en train de vivre, mais à la fin de l'hiver.

Quasi immuable, il y avait plus de cent ans qu'il faisait partie intégrante de la vie quotidienne new-yorkaise, et entre ces deux extrémités, il formait comme un point de passage, une Porte de sortie. Alors, je me suis levé et j'ai entrepris de m'habiller.

Des vêtements m'attendaient dans le placard depuis près d'une semaine ; j'avais trouvé une grande boîte en carton de chez Brooks Brothers en rentrant un soir dans ma chambre ; sous-vêtements, portefeuille, et même un mouchoir... Rube avait pensé à tout. Je me suis déshabillé de la tête aux pieds, pour revêtir tout d'abord une espèce d'incroyable pyjama d'une seule pièce qui se boutonnait sur le devant. Ensuite je suis passé aux chaussettes (avec fixe-chaussettes inclus), puis à une ceinture en toile fine dans les tons beiges, bourrée à craquer de pièces d'or et de billets de banque à l'ancienne, c'est-à-dire de très grande taille, affichant des valeurs à trois voire quatre chiffres. J'y ai prélevé cent dollars à transférer dans mon portefeuille avant de la boucler autour de ma taille ; elle était lourde et me mettait mal à l'aise. J'ai enfilé après cela une chemise à rayures vertes et blanches pourvue de deux boutons de col plaqués or, et par-dessus un col empesé que, fort heureusement, je savais comment mettre : d'abord introduire la cravate sous son pli, faire tout le tour, puis l'attacher sur la nuque, enfiler chemise et col ensemble et fermer ce dernier sur le devant au moyen du second bouton. Et pour finir, nouer la cravate.

Je me suis contemplé dans le miroir de la salle de bains. Je n'étais pas habitué à cette hauteur de col ; il entraînait en contact avec mes maxillaires. Ce n'était pas très confortable, et cela se voyait.

Au tour des souliers. Ils étaient marron clair, presque jaunes, avec de drôles de lacets très larges qui s'évasaient aux extrémités ; des orteils y avaient laissé leurs empreintes en relief. Ils étaient à ma taille, puisque Rube me l'avait demandée. Et loin d'être neufs. Ils étaient même cassés. Où avait-il bien pu les trouver ? J'ai complété ma tenue par un pantalon au bas si étroit que j'ai dû enlever mes chaussures pour pouvoir l'enfiler, puis par un gilet et une veste de la même jolie teinte ocre. J'ai coiffé le feutre qui allait avec et je suis retourné devant le miroir.

Pas mal. L'ensemble me plaisait, et je ne doutais pas qu'il convînt parfaitement à l'époque. Le pantalon comportait une poche spéciale pour la montre en or aimablement fournie par Rube, que j'avais trouvée avec le reste dans un emballage marqué Fragile. J'ai rangé mon mouchoir bordé de bleu dans la poche arrière de mon pantalon et fourré dans celle de droite une poignée de petite monnaie trouvée dans un sac en plastique. Encore une attention de Rube. J'ai vérifié : aucune pièce n'avait été frappée après 1911.

Tout ce que je possédais a trouvé place dans un sac de voyage moderne que, selon nos dispositions, l'hôtel devait garder pour moi, lorsque je serais prêt, jusqu'à ce que je « revienne de voyage ». Après un ultime sourire dans le miroir à cet étranger qui me ressemblait, j'ai pris ma clef, mon sac, et je suis sorti.

Une fois dans la Cinquante-neuvième Rue, j'ai traversé et je me suis enfoncé dans Central Park. Là j'ai déambulé, pas tout à fait au hasard, mais sans but précis non plus, bifurquant selon l'inspiration du moment dans des allées secondaires, cherchant délibérément à me perdre. Derrière moi a retenti sur le bitume de l'allée un cliquetis rapide de talons aiguilles et une jeune femme m'a bientôt dépassé. C'est qu'il se faisait un peu tard pour se laisser surprendre toute seule dans Central Park.

Peu après je suis tombé sur ce que je cherchais : un banc niché au cœur du parc, et tellement bien masqué par les abondantes frondaisons des arbres en fin de saison, par les buissons et la petite butte en pente douce qui lui faisait face, que la ville a tout à fait disparu à mes yeux. Droit devant moi, vers l'ouest, à la faveur d'une trouée dans la végétation, j'apercevais dans le ciel quelques rares nuages étirés, morcelés, colorés par le soleil déclinant.

Je ne me suis pas attelé tout de suite à la tâche justifiant ma présence en ce lieu. Au contraire, je suis resté sur mon banc, les jambes étendues et les chevilles croisées, sans penser à rien, mais sans essayer délibérément de me vider la tête, me contentant de fixer

distraitement le renflement de mes chaussures marquant l'emplacement des orteils. Au Projet, on nous avait appris l'autohypnose ; indispensable, selon Danziger, si l'on voulait rompre la multitude de petits « fils mentaux », comme il disait, qui rattachaient la conscience au présent. Tous les innombrables faits et objets, majeurs ou mineurs, toutes les certitudes, illusions et pensées qui nous confirmaient la matérialité de l'ici et maintenant.

Mais je savais depuis longtemps que je n'avais plus besoin de l'hypnose. Il me suffisait de... de quoi, au juste ? J'avais appris l'indescriptible stratagème mental consistant à... figer dans mon esprit l'immense corpus de savoir qui définissait le présent, qui était le présent. J'ai simplement attendu, comme je savais le faire, que tout s'arrête autour de moi. Les coudes confortablement calés sur le dossier, j'ai observé sur le sol les premiers signes annonciateurs de la tombée du soir alors que, dans le ciel, c'était toujours l'après-midi ; il se peut que j'aie glissé dans une espèce de transe, mais j'entendais encore le présent alentour. Le cri strident d'un klaxon de taxi, le murmure lointain d'un avion à réaction, très haut dans le ciel...

Puis je n'ai plus rien perçu ; je me suis ouvert à une foule de pensées, d'impressions tournant autour du New York du début du siècle, et plus précisément du début 1912. J'avais désormais la conviction pure et simple que cette année-là existait véritablement, qu'il suffisait de la trouver. Sans rien précipiter, j'ai attendu qu'elle se manifeste dans toute sa réalité.

Les yeux tournés vers le ciel, j'ai vu les cimes abandonner peu à peu tout éclat lumineux, et la couleur bleue prendre des teintes vespérales. Une expression lue je ne sais où m'est tout à coup revenue : l'heure bleue. Je ne l'avais jamais vu pour de vrai, ce fameux moment de la journée, mais là, sous mes yeux, le ciel et l'air lui-même se paraient de superbes nuances bleutées un peu obsédantes. Curieusement, mais pour ma plus grande joie, avec ce crépuscule en camaïeu de bleus m'était venue une sorte de mélancolie pas désagréable. Pour moi au moins, c'était cela, l'heure bleue : la certitude à la fois enivrante et douce-amère que dans la ville qui m'entourait, et qui était celle de 1912, partout des lumières étaient en train de s'allumer en haut des immeubles, partout les citoyens s'apprêtaient à se retrouver dans des endroits bien particuliers pour passer les moments tout aussi particuliers que promettait l'heure bleue. Celle-ci ne survenait pas tous les soirs, et pas n'importe où non plus. Rares, en fait, étaient ses manifestations. Mais en cette tombée du soir sur Manhattan, je ressentais puissamment sa présence ; elle me causait une joie solitaire, mais précieuse et renfermait une promesse uniquement valable en ce lieu et en cet instant, ainsi que dans l'instant suivant ; cette promesse se matérialisait tout autour de moi, à portée de main, quelque part en

avant, et bientôt je n'aurais plus qu'à me lever et à m'avancer dans le crépuscule fraîchissant et bleuté pour partir à sa rencontre.

Sans hâte, je me suis donc mis en marche en suivant les courbes du sentier, plus ou moins dans la direction du carrefour de la Cinquième Avenue et de la Cinquante-neuvième Rue. Avant d'y arriver, j'ai entendu ce qui, pour moi, devait à jamais rester le son de l'heure bleue : un barrissement gai et cuivré qui n'avait rien d'électronique (mes oreilles le savaient bien), le son produit par une main pressant une grosse poire en caoutchouc fixée à un large marchepied à côté d'un conducteur assis à l'air libre. Horik ! faisait ce véritable coup de trompette. Il a retenti à nouveau et, souriant de toutes mes dents, j'ai accéléré l'allure.

Je n'ai pas été très surpris, en débouchant du dernier virage de l'allée, en voyant tout à coup le Plaza se dresser seul sur fond de ciel couleur « heure bleue ». Ni, en m'engageant dans la Cinquième Avenue, de constater qu'elle avait retrouvé son étroitesse première. Ni en remarquant l'absence de feu rouge au croisement de la Cinquante-neuvième Rue puis, arrêté au bord du trottoir, en apercevant devant l'entrée du Plaza de volumineux taxis automobiles, avec leur cabine passagers close et leur chauffeur assis tout seul en plein air, à l'abri d'un petit auvent. Je n'ai même pas sursauté en notant que, devant l'hôtel, la fameuse fontaine n'existait pas encore. Mais à ma gauche, de l'autre côté de la rue, sur son grand cheval doré, le général Sherman se détachait, inchangé, sur fond de crépuscule bleuté.

J'ai laissé mon regard remonter le long des façades du Plaza ; lui non plus n'avait guère changé, sauf que maintenant il était entouré de constructions au mieux aussi hautes que lui. Sous mes yeux, des lumières ne cessaient de s'allumer, toujours plus nombreuses, dans les chambres donnant sur le flanc de l'immeuble. En face du Plaza côté Cinquième Avenue scintillaient les lumières d'un autre grand hôtel, puis d'un autre encore, à l'angle opposé par rapport au Plaza. Tout excité à la vue de ces beaux hôtels si proches les uns des autres qui s'animaient tous en même temps pour la tombée du soir, j'ai longuement regardé leurs fenêtres se muer en rectangles lumineux et dorés, comme autant de trouées dans le ciel assombri de Manhattan, en cette fin d'hiver 1912 où s'annonçait déjà le printemps. Pile à l'heure bleue. Alors, trois petits miracles se sont produits quasi simultanément.

Un taxi – une grosse boîte carrée rouge dont le chauffeur tenait un volant presque vertical – s'est garé le long du trottoir devant l'entrée du Plaza, côté Cinquante-neuvième Rue. Il n'était pas encore tout à fait arrêté que déjà sa portière arrière s'ouvrait côté trottoir et qu'une jeune fille – qui n'a presque pas eu besoin de baisser la tête tant le plafond de la voiture était haut – en sortait assez précipitamment. Une

jeune fille souriante, l'air heureux, et qui outre un immense chapeau, portait une longue robe claire dont elle a saisi le bas d'une main au moment d'entreprendre l'ascension des marches.

Quand cette jeune personne si animée est arrivée en haut de l'escalier, à l'intérieur quelqu'un lui a ouvert et tenu la porte, et j'ai entendu de la musique ; un petit orchestre rendant un son étrange, avec un piano et un violon très en avant jouant sur un rythme rapide, presque moderne à mes oreilles. À l'instant où je regardais la jeune fille entrer au son de cette musique soudaine, il s'est passé autre chose. Le taxi repartait dans un bruit de teuf-teuf et j'ai vu la main gantée du chauffeur presser une poire rebondie à côté de lui. Honk ! a fait gaiement la trompe... Et à ce moment précis, comme le son résonnait encore dans l'air nocturne, tous les réverbères de la Cinquante-neuvième Rue et de la Cinquième Avenue ont fleuri d'un coup dans une explosion de lumière. Une vertigineuse bouffée de joie m'a parcouru de la tête aux pieds et je me suis dirigé vers le Plaza, la musique et toutes les nouveautés qui m'attendaient.



Quatorze

J'ai traversé la Cinquante-neuvième Rue alors que seules trois pauvres automobiles bien lentes et ahanantes venaient vers moi sans représenter la moindre menace ; plus loin luisait l'œil électrique d'un tramway funiculaire. En 1912, le Plaza n'avait pas encore d'entrée sur la Cinquième Avenue ; je voyais les même colonnes que dans mon souvenir, mais elles n'encadraient qu'une baie vitrée derrière laquelle une salle de restaurant pleine de gens en tenue de soirée brillait de mille feux.

Je suis donc entré par la Cinquante-neuvième Rue avant de me diriger à l'oreille vers un salon appelé The Tea Room, par un couloir au sol recouvert d'un épais tapis. Ci-avant un dessin exécuté de mémoire. On s'y agitait frénétiquement aux accents de l'orchestre, qui martelait un ragtime quelque part dans le fond : un piano, une trompette et un violon, plus une harpe dont une dame en longue robe lavande pinçait et caressait alternativement les cordes en balançant les épaules. Les hommes étaient en costume trois-pièces et les dames presque toutes en chapeau à large bord, le plus souvent d'une envergure impressionnante, ou alors en turban – j'en ai vu un surmonté d'une plume d'autruche de soixante bons centimètres qui, fichée bien droit sur le front d'une femme, oscillait sans relâche, çà et là sur la piste de danse.

Le sourire aux lèvres, je me suis pénétré du spectacle ; je connaissais cet air, je pouvais même en chanter les paroles. Mais j'étais surpris par le comportement des danseurs. Certes, ils s'agitaient en rythme et comme de beaux diables, en remuant les pieds aussi bien que les épaules, les bras, les hanches et la tête, mais comme j'ai essayé de le montrer sur ce dessin, certaines femmes – celle du premier plan, par exemple – gardaient une main sur la hanche avec le coude pointé vers l'avant tandis que d'autres – celle de gauche, notamment – laissaient leurs avant-bras pendre mollement. De temps à autre un danseur faisait ployer sa cavalière en arrière, presque à l'horizontale.

Tout à coup la musique s'est tue ; See that ragtime couple over there(8), étais-je en train de chanter dans ma tête en suivant l'orchestre, see them throw their feet(9) (et cela décrivait bien la scène puisque juste à ce moment-là, tout le monde s'est mis à ruer)... up in the air ! quand brusquement, les dernières paroles de la chanson se sont échappées de toutes les gorges : « Its a bear ; its a bear... » puis, hurlé cette fois : « It's a bear(10) ! » Le silence s'est fait et, hilares, traînant les pieds et rentrant la tête dans les épaules, tous ont quitté la piste... en imitant la démarche de l'ours, comme j'ai fini par le

comprendre. Quel spectacle !



Un serveur en tenue vert bouteille à galons dorés s'est présenté devant moi. « Une seule personne, monsieur ? » J'ai confirmé et il a scruté la salle d'un air inquiet, mais ce n'était que simagrées. « Malheureusement, il n'y a plus de table libre. Accepteriez-vous de partager ? » Sur ces mots, il s'est détourné pour m'indiquer d'un mouvement de tête une jeune femme assise seule qui a souri en acquiesçant d'un air bienveillant. Je lui ai dit que l'arrangement me convenait et il m'a précédé. Ma voisine de table était coiffée d'un turban à plume et s'affairait à rattacher une de ses boucles d'oreilles. « Thé pour deux ? » s'est enquis le serveur en me consultant du regard.

J'ai demandé à la jeune femme si elle était bien sûr que cela ne la dérangeait pas.

— « D'habitude je suis moins effrontée, mais je n'aime pas être seule quand je vais au thé dansant. » Elle m'a traduit l'expression en anglais.

— « Oh, mais je sais très bien ce que signifie thé dansant », ai-je répliqué en prenant une chaise. « Je parle un français impeccable, figurez-vous. Tenez, je sais dire l'heure bleue.

— Tiens ! a-t-elle contre-attaqué. Croissant ! »

J'étais déjà au bout de mes ressources en français... ou presque. Après une hésitation, j'ai osé : « Merde ! » Heureusement, elle a ri. Manifestement, l'un comme l'autre nous nous sentions bien, et je me réjouissais d'être là en cet instant précis, car il évoquait par contraste des souvenirs pénibles : la solitude accablée qui avait été la mienne quand je m'étais retrouvé dans un XIX^e siècle où je ne connaissais pas âme qui vive. Comme il était agréable, cette fois, de pouvoir parler et rire un peu avec quelqu'un !

Le serveur est revenu avec un plateau qui avait l'air en argent et qui l'était peut-être. Il a disposé sur la table deux tasses avec leurs sous-tasses, deux théières et deux pots à lait, le tout en fine porcelaine blanche, avant d'y ajouter un sucrier en argent, de minuscules

cuillères et deux serviettes en vrai coton. Tout le temps qu'a duré cette petite cérémonie, j'ai contemplé ma nouvelle amie tandis que petit à petit un surnom se formait dans ma tête, à cause du turban, sans doute : mam'zelle Jotta. Je m'explique : à l'âge de cinq ans, j'avais habité quelques mois chez une vieille tante qui, dans les années vingt, avait été « une femme libérée » comme elle disait. Un jour, elle avait retrouvé dans un tiroir une de ses coiffures d'époque, un turban tarabiscoté orné de grandes plumes et couvert de verroterie, un peu comme celui que j'avais sous les yeux. Elle se l'était mis sur la tête et avait exécuté sous mes yeux admiratifs quelques pas d'une danse qu'elle appelait « charleston » en chantant une chanson du temps de sa jeunesse appelée Ja Da. J'avais adoré le tout et, quand je le lui demandais, de temps en temps elle recommençait tandis que j'essayais de l'imiter pour sa plus grande joie. La chanson me plaisait tout particulièrement à cause de ses paroles sans suite, que je prononçais d'ailleurs de travers : en chœur nous scandions : « Jotta ! », marquions un temps, répétions : « Jotta ! » et marquions un autre temps ; puis venait la partie qui réjouissait le plus mon âme de cinq ans encore bien peu sophistiquée : « Jotta, jotta, jink-jink-jink ! » Voilà pourquoi la jeune fille assise en face de moi est bientôt devenue mam'zelle Jotta.

— « Je me présente : Helen Metzner, a-t-elle annoncé.

— Simon Morley. » Bizarrement, je trouvais que le prénom « Helen » ne lui allait pas ; et, étant donné qu'en plus elle me paraissait vaguement familière, un peu comme si je l'avais connue jadis, elle est restée pour moi « mam'zelle Jotta ».

Nous nous sommes affairés autour du thé et, après avoir ajouté du sucre dans le sien, elle s'est mise à tourner avec application sa cuillère dans sa tasse. Puis, cherchant quelque chose à dire, elle s'est rabattue sur notre précédent sujet de plaisanterie : « Votre accent diffère de celui de nombreux Français. Naturellement, il est meilleur !

— Bien sûr. Ce sont eux qui échouent toujours au test de l'accent. » Elle a attendu la suite en souriant ; elle était vraiment jolie. « Parce que, même quand on est français de naissance, l'accent est difficile à attraper. Alors quand on atteint ses dix-huit ans, on doit passer un examen d'accent. Et malgré les professeurs, malgré des heures d'entraînement à base de gargarismes, il y en a onze pour cent qui échouent et sont à jamais contraints à l'exil.

— Interdits de séjour, ajouta-t-elle.

— Admis une fois tous les dix ans sur le territoire national le temps d'une brève visite.

— Allô, maman ! » a-t-elle renchéri. Puis, avec un accent à couper au couteau : « Je suis de retour !

— Sacrebleu ! Pour combien de temps ? » ai-je poursuivi en

l'imitant.

Alors, nous nous sommes détendus ; nous avons surmonté le malaise. Les musiciens sont revenus jouer un morceau que, cette fois, je ne connaissais pas, mais qui, pour mon plus grand plaisir, était encore un ragtime.

— « Ma foi, m'a lancé mam'zelle Jotta, puisque c'est un thé dansant, et que nous sommes en train de prendre le thé... dansons ! »

J'avais posé ma main gauche sur la table de manière à bien lui faire voir mon alliance ; je ne voulais pas de malentendu entre nous. « Je regrette », ai-je dû répondre avant d'ajouter en toute sincérité : « Je ne sais pas danser.

— Mais si ! Allons, ce n'est pas difficile. Vous n'aurez qu'à faire comme eux, regardez ! » Nous avons observé les danseurs, qui se livraient au même manège que plus tôt. Puis le petit orchestre a entamé une vieille scie, Alexander's Ragtime Band, et je me suis mis à en chanter les quelques mots dont je me souvenais : « Come on along !... Come on along !⁽¹¹⁾ » Mam'zelle Jotta a bondi sur ses pieds. « Oui, allez ! Tout le monde en piste ! » a-t-elle chanté en me tendant les bras, et j'ai bien été forcé de me lever à mon tour pour l'accompagner.

Je ne m'étais pas trompé : j'étais incapable de danser le ragtime. Mais mam'zelle Jotta avait raison aussi : je pouvais apprendre. Enfin, plus ou moins. Elle m'a un peu guidé, en veillant à ce qu'il ne m'arrive pas d'accident. Moi, j'ai imité ceux que je voyais autour de moi : balançant les épaules, lançant une jambe en avant en même temps que les autres et tourbillonnant avec eux, je faisais vraiment de mon mieux et c'était amusant, enivrant, hilarant, même. Nous riions à gorge déployée. Toutefois, quand sous sa voûte l'orchestre a marqué une pause et que les musiciens se sont mis à tourner les pages de leurs partitions, j'ai eu le bon sens de reprendre le chemin de la table.

Nous nous sommes rassis et nous avons bu notre thé, qui refroidissait. J'étais heureux d'être dans ce salon bondé rempli du brouhaha des rires, des conversations et du tintement gai des tasses entrechoquées. Je me suis laissé aller en arrière contre le dossier de ma chaise pour mieux observer les magnifiques et immenses chapeaux des femmes ; j'ai cherché du regard la jeune fille du taxi rouge, sans succès. En revanche, j'ai repéré tout de suite la grande plume d'autruche, qui ondulait quelque part au-dessus de la piste. Puis ont retenti les premiers accents de Oh, You Beautiful Doll⁽¹²⁾, et je me suis dit que nulle part ailleurs je n'aurais pu me sentir mieux. Je me suis tout de même décidé à me rapprocher de mam'zelle Jotta pour lui dire : « C'est très amusant. Mais j'arrive... de très loin, ai-je ajouté sans mentir, et... » Là encore, je me suis rendu compte que c'était la vérité. « ... je suis épuisé.

— C'est bien naturel. Moi aussi j'étais très fatiguée le jour de mon arrivée. New York est une ville passionnante. Vous êtes descendu au Plaza ?

— Oui. » Je me suis approprié l'addition, qui se montait à deux dollars (j'en ai laissé trois), et elle m'a dit qu'elle aussi.

— « Merci pour le thé », a-t-elle déclaré avant de me rendre ma liberté avec grâce en ajoutant : « Je vais rester finir le mien. Bonne nuit, monsieur. »

À l'origine, j'avais eu l'intention de monter directement dans ma chambre, mais j'étais trop excité ; une fois dans le hall de l'hôtel, je ne me suis pas arrêté devant les ascenseurs : je suis sorti prendre le frais. Dans cette obscurité naissante, je me suis arrêté quelques instants sur le trottoir pour regarder Central Park. L'heure bleue était-elle passée ? De toute évidence oui. Les arbres et les fourrés du parc ne dessinaient plus que des niasses informes, noires comme la nuit elle-même. Sous les réverbères, des ronds de discrète lumière orangée allumaient des reflets sur les rails des tramways et mordaient sur le trottoir. En jetant un coup d'œil au ciel (l'air était encore pur en ce début de siècle) j'ai découvert des étoiles aussi proches et nettes qu'à notre époque, à Julia et à moi. Sur le trottoir d'en face, un couple a entrepris de traverser sans se presser ni prendre le chemin le plus court, en direction des globes lumineux attirants alignés devant l'entrée du Savoy. L'homme tenait son chapeau à la main, car la tiédeur du jour ne s'était pas encore tout à fait dissipée.

Dans la rue s'est fait entendre le grondement métallique du câble qui, dans la gaine ménagée entre les rails, tractait une voiture dans ma direction. J'ai regardé approcher sur ma gauche son gros œil rond dont le faisceau lumineux caressait avec légèreté les pavés devant lui. Une chose m'a intrigué : de part et d'autre du tram avançait en même temps que lui un rectangle de lumière qui balayait les façades au passage. Puis je me suis rendu compte que le véhicule était ouvert sur les côtés ; les passagers y prenaient place sur des banquettes dans le sens de la largeur, sans allée centrale. Sous l'éclairage diffusé par le plafonnier, j'ai aperçu une vingtaine d'adolescents, manifestement des lycéens, qui échangeaient des propos entrecoupés d'éclats de rire ; les filles avaient les cheveux très longs, parfois nattés dans le dos, les garçons portaient costume, cravate et col empesé. J'en ai déduit que ce tramway était de l'espèce estivale et qu'on l'avait spécialement affrété pour la soirée, sans doute à cause de la température, clémente pour la saison. À présentée distinguais en détail son système d'éclairage : des ampoules translucides terminées par une pointe laissée telle quelle par les souffleurs de verre. Nonchalant, un contrôleur en uniforme bleu se tenait sur un marchepied courant tout le long du tram. Deux jeunes filles étaient assises côte à côte sur une

des banquettes ; la première – qui arborait un gros nœud rose dans les cheveux – parlait avec animation à l'autre, qui se contentait de l'écouter en souriant. L'ensemble me ravissait. Le tram m'a bientôt dépassé en brimbalant bruyamment, et le mouvant rectangle lumineux qu'il projetait sur les côtés, juste à hauteur de trottoir, a brièvement allumé un reflet vacillant au bout de mes souliers à bout rond.

Sans cesser de hocher la tête au gré des propos de son amie, la jeune fille attentive m'a lancé un regard distrait ; alors, emballé par ce spectacle enchanteur, je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire un petit signe de la main.

Le tram et son îlot de lumière ont poursuivi leur chemin non sans ralentir au carrefour de la Cinquième Avenue, et j'ai décrété que j'en avais assez vu pour la journée. Tout autour de moi, dans le noir, m'attendaient cette ville inconnue et tout ce qu'elle me réservait. Mais pour le moment, je me sentais comme repu, et une lassitude presque bienvenue s'est tout à coup répandue dans mon corps et dans ma tête. Alors, j'ai fait demi-tour pour rentrer à l'hôtel, demander une chambre et m'y faire monter mon dîner. Puis me coucher enfin et (n'ayant pas apporté de garde-robe) dormir dans mes sous-vêtements si inhabituels.

Elle m'a vu, et j'ai eu le temps de me demander si une jeune femme de 1882 m'aurait rendu mon salut. Ou une jeune femme de la fin du XX^e siècle, d'ailleurs. Non, le geste risquerait d'être mal interprété. Mais cette New-yorkaise-là a tout de suite souri et m'a répondu de même, c'est-à-dire sans arrière-pensée. Elle n'a fait que remuer les doigts au passage, mais sur le moment, cela a suffi à me confirmer que je ne n'étais pas invisible, que je me tenais réellement là, sur ce trottoir, à la regarder passer. Et cette réaction instantanée, irréfléchie, conviviale, m'a fait comprendre que je me trouvais dans une époque méritant d'être préservée.

Quinze



Voici le Plaza tel que représenté sur la brochure de la réception, consultée le jour où j'ai pris une chambre – dont j'ai d'ailleurs signalé ici l'emplacement par une croix. C'est là que je me suis rhabillé le lendemain matin en contemplant Central Park par la fenêtre afin de ne pas trop penser au linge de la veille que j'étais obligé de remettre : j'ai horreur de ne pouvoir changer de sous-vêtements ; je me suis donc dirigé, après le petit déjeuner, vers une chemiserie de la Sixième Avenue. À côté il y avait un photographe et, mû par une envie soudaine, je me suis offert un Kodak dans un étui en cuir rouge. J'ai hésité à moment à m'acheter un manteau, puis j'ai préféré parier sur une hausse de la température. Ensuite je suis rentré prendre une douche avant de repartir flâner sur la Cinquième Avenue avec mon appareil tout neuf.



Ci-dessus mon premier cliché, avec le Plaza sur la droite et le Savoy

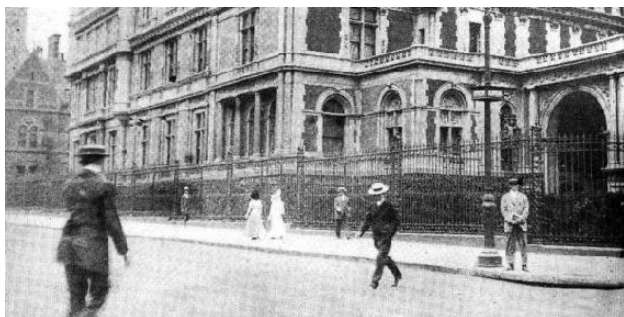
à gauche. Julia n'aurait reconnu ni l'un ni l'autre, et pour cause : ils n'existaient pas encore en son temps. En outre, ils lui auraient paru incroyablement hauts. Droit devant, le toit à pignons d'une vieille connaissance : la résidence Vanderbilt. En revanche les deux grands immeubles au fond ne me disaient rien.

J'ai pris le temps d'admirer la Cinquième Avenue en enfilade. Si c'était à cela que ressemblait le New York de 1912, je n'avais qu'à m'en réjouir ! Pas la peine de se voiler la face : celui du XIX^e siècle était d'une grande laideur, avec ses maisons frileusement blotties les unes contre les autres. Ce n'était certainement pas pour sa beauté que je l'aimais. Tandis que celui-ci... Les immeubles y étaient de bonne taille, mais sans atteindre encore des hauteurs inhumaines, et largement espacés ; c'était une ville aérée, ensoleillée que j'ai tout à coup rapprochée du Paris de mon époque.

J'ai résolu de faire une partie du chemin à pied jusqu'à Broadway, où il était encore trop tôt pour me mettre en chasse de ce que j'avais à la fois hâte et peur de trouver. La ville et mon appareil photo étant tous deux nouveaux pour moi, pendant un bon moment je n'ai plus cessé d'appuyer sur le déclencheur. J'ai traversé la Cinquante-neuvième Rue et, en jetant un regard par-dessus mon épaule, j'ai vu venir vers moi un omnibus à deux étages. J'en avais entendu parler, naturellement, mais je n'en avais jamais vu de mes yeux ; j'ai donc pris la photo ci-dessous.



En le regardant avancer dans mon petit viseur, j'ai eu la surprise de constater qu'il était vert ; je me les étais toujours figurés rouges. Sur la droite, on aperçoit le Netherland. Tout le coin aurait drôlement étonné Julia. Quand j'ai pris ce bus en photo, je me tenais au pied de la résidence Vanderbilt ; ensuite, j'ai traversé l'avenue pour prendre du recul et j'ai juste eu le temps de surprendre ce « reluqueur » – vous le voyez, là, sur le trottoir ? Sans doute escomptait-il entrevoir une cheville... Par la même occasion, j'ai involontairement surpris un spectacle qui devait se représenter fréquemment lors de mon séjour dans ce New York : cet oisif posté à son coin de rue, près du réverbère où, un instant plus tard, il s'est adossé.



Julia aurait été contente de savoir que la maison des Vanderbilt n'avait pas changé depuis le temps où nous la voyions en remontant la Cinquième Avenue, le dimanche, quand nous allions au parc. Chaque fois elle se demandait comment était l'intérieur et je ne manquais jamais de proposer d'aller y jeter un coup d'œil en disant aux Vanderbilt que nous passions justement par là...



Une voiture a pénétré dans l'enceinte de la résidence par le portail situé côté Cinquante-huitième Avenue. L'air de rien, je me suis approché et j'ai essayé de voler un cliché, mais comme vous pouvez le constater ci-après, je me suis fait surprendre. Mon appareil photo était plutôt volumineux, pas très facile à dissimuler.



Notez le regard hautain de cette beauté. Le jeune homme qui tenait le volant chantonnait un air en vogue, Turkey Trot(13), et une fois la voiture passée j'ai repris ma promenade en fredonnant à mon tour :

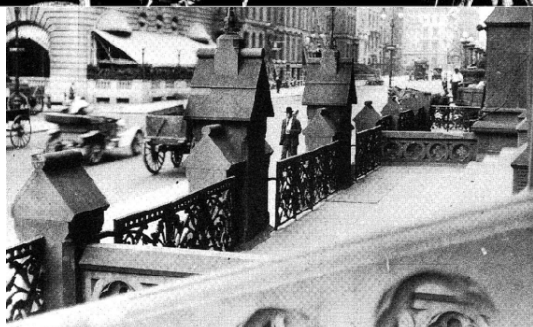
« Everybody's doin'it, doin'it(14) ! » Quel plaisir de flâner le long de cette artère nonchalante et baignée de soleil ! Des enfants jouaient sur le trottoir à quelque distance devant moi ; j'ai fait halte pour prendre le cliché ci-dessous ; là encore, je me suis fait pincer.



« Vous v'nez d'prendre ma photo, m'sieur ? » m'a lancé ce petit bonhomme aux cheveux blond filasse.

« Je voulais, mais en te voyant, l'appareil est tombé en panne », ai-je répondu. La plaisanterie n'était certes pas nouvelle, mais il faut une première fois à tout ; le sourire jusqu'aux oreilles, le gamin s'est retourné d'un bloc pour la répercuter sur la petite fille qui s'amusait juste derrière lui. « Le monsieur dit qu'à cause de toi, l'appareil photo marche plus ! »

Je venais de reconnaître l'immeuble dont l'auvent saillait un peu plus loin : l'hôtel St Regis. J'ai poursuivi mon chemin et, au coin de la rue, j'ai pris cet autre cliché.



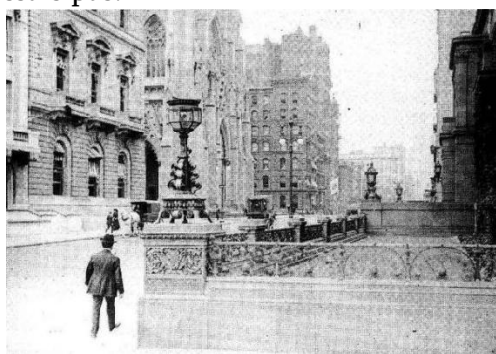
Sous la toile, derrière la haie d'arbustes en pots, s'élevait un bruit de voix et de porcelaine entrechoquée. Le déjeuner, déjà ? J'ai tiré ma montre : il était à peine plus de onze heures ; c'était donc le petit déjeuner qu'on servait encore ; j'ai regretté de ne pas avoir eu l'idée de venir le prendre ici, en observant à l'abri de la marquise une circulation automobile on ne peut plus fluide.

Plus loin, comme je scrutais avec enthousiasme tout ce qui me tombait sous les yeux, j'ai vu approcher le cortège ci-après. Sur son passage, j'ai pu surprendre la jeune mariée dont le sourire éclatant ne s'adressait pas seulement à mon objectif, mais manifestement au monde entier.

Tandis que je bobinais ma pellicule, un couple est arrivé à ma hauteur. La jeune femme était jolie et toute joyeuse. Elle n'avait pas plus de trente ans. Elle était donc née à l'époque où j'avais fait la connaissance de Julia. Donc, à mon époque, elle serait âgée de... mais je ne voulais pas penser à cela.



Le temps de préparer l'appareil et ils étaient passés ; je les ai tout de même photographiés. On les voit ici au pied d'un imposant immeuble que je ne connaissais pas.



Si je les ai pris en photo, c'est parce qu'il étaient jeunes ici et maintenant, en 1912, mais aussi pour les flèches jumelles de la cathédrale St Patrick – moi, je l'appelle simplement St. Pat – qui, dans le fond, se dressaient encore toutes seules dans le ciel, et pour cette bouche d'incendie, au premier plan, et pour ce réverbère... bref, je voulais saisir toute la sérénité de cet instant précis, de cette belle journée du passé. Le jeune couple a fait encore une dizaine de pas

avant d'entrer dans une maison. Quand je suis passé devant à mon tour et que j'ai vu sa plaque en cuivre annonçant Gotham Hôtel, je me suis demandé ce qu'ils allaient y faire. Puis je me suis demandé s'ils étaient mariés, en espérant vaguement que non. Mais qu'est-ce qui me prenait ?

Pour moi, le carrefour suivant – celui de la Cinquante-troisième Rue – était avant tout l'adresse d'Allen Dodsworth École de Danse. Mais non, pas en 1912. L'immeuble était bien là, mais d'enseigne point. D'ailleurs, cela ne me surprenait pas outre mesure : les pas de danse que j'avais vus la veille ne devaient certainement rien à l'enseignement de M. Dodsworth. Je me suis demandé si ce monsieur était toujours de ce monde en 1912. Et à ce drôle de carrefour tout vide, là-bas, qu'y avait-il à mon époque ? Le Tishman Building, peut-être ?

J'ai continué à longer ces belles demeures anciennes de la Cinquième Avenue que je connaissais si bien... de l'extérieur. Je me suis retourné pour contempler le spectacle, puis je me suis posté un peu à l'écart afin de composer la photographie ci-dessous, dont je ne suis pas peu fier.

Voyez comme la vieille Cinquième Avenue du premier plan a l'air d'encadrer celle du XX^e siècle, derrière, avec ses grands hôtels à la mode. Les propriétaires de la maison voisine devaient en faire une maladie.

Clic-clac, je n'arrêtais pas. J'ai atteint un tronçon de l'avenue pratiquement inchangé. Une vieille demeure colossale y occupait sereinement la moitié du pâté de maisons, St. Pat se profilait sur la gauche, et plus loin, de l'autre côté de la rue, au sud, encore une vieille connaissance à saluer au passage : le Buckingham Hôtel. Il semblait aussi inamovible que la cathédrale elle-même, mais en cadrant cette petite scène j'avais bien conscience de contempler un spectre. En effet, je voyais s'y substituer, à mon époque, le grand magasin Saks, qui d'ailleurs avait l'air tout aussi indestructible que cet hôtel. Mais Saks aussi, à la longue, était devenu un vieil ami...



Au croisement de la quarante-neuvième, j'ai encore une fois fait halte pour me placer légèrement en retrait, de manière à regarder approcher une limousine grise ; courbé sur le volant dans son uniforme également gris, le chauffeur exposé aux intempéries s'est engagé dans la Quarante-neuvième Rue Ouest et a opéré un demi-tour sur place avant de s'arrêter devant un majestueux immeuble en brique. Il a sauté à terre et est venu se tenir presque au garde-à-vous près de la portière arrière. Un domestique en livrée a ouvert en grand les portes de la maison, et quelques messieurs et dames d'allure intimidante se sont engouffrés dans la voiture qui venait les chercher, l'air de connaître parfaitement le monde et la place qu'ils y occupaient.

L'espace de quelques minutes, je suis resté adossé à la façade tiédie par les rayons du soleil, à me maudire de ne pas avoir le cran de photographe ouvertement ces visages.

À quoi pensaient-ils, ces habitants de 1912 dont les souliers sonnaient sur le pavé juste devant moi ? Qui étaient-ils ? Car il ne fallait pas croire que les êtres du passé étaient des gens comme nous, mais avec des vêtements un peu ridicules. Leur visage même était différent – y compris celui des enfants –, et marqué par des idées, des événements, des sentiments propres à cette époque précise. Que déduire de ces figures inconnues entr'aperçues à la sauvette ? Ces gens me semblaient irradier une sorte de... sérénité. Je les trouvais pour la plupart enjoués, avec les yeux grands ouverts, comme s'ils goûtaient consciemment cette belle journée entre toutes.

Il y avait autre chose, mais quoi ? Ils avaient l'air... impavide ; oui, je crois que c'est cela. Et même insouciant, dans la plupart des cas. Personne ne témoignait la moindre irritation. Ces New-Yorkais traversaient leur siècle et leur monde sans paraître douter de lui, ni en craindre quoi que ce soit. Moi je savais bien qu'ils se trompaient. Que ce monde-là n'en avait plus que pour quelques années. À moins que... mais non, il me semblait grotesque que je puisse intervenir d'une

quelconque manière.

Alors, j'ai vu venir à ma rencontre un vrai petit prodige, un boulevardier entre deux âges, un dandy bon teint arborant une moustache style empereur Guillaume, un pantalon à rayures grises, un manteau noir à col et revers pelucheux, une lourde montre de gousset en or, une canne à pommeau d'argent et un huit-reflets ! J'ai essayé de me porter au-devant de lui en levant mon appareil comme si de rien n'était, mais je n'ai pas pu. Comme si la foudre risquait de me tomber dessus ! Je l'ai donc laissé poursuivre sa promenade vers le nord de la Cinquième Avenue, puis je me suis retourné dans l'intention de le photographier quand même ; mais j'ai tardé encore un peu en tripotant mon appareil et, en faisant semblant de le viser, j'ai pris à la place ces trois filles en grande conversation dont le spectacle m'enchantait.



Oui, j'ai bien dit filles. Je sais, c'étaient trois jeunes femmes, mais parfois, ce n'est pas infantiliser les jeunes femmes que de les appeler ainsi, bon sang ! Bon, bon, je me calme. Quoi qu'il en soit, la fille de droite portait un manteau à rayures vertes et rouges, la jeune femme du milieu une robe grenat, et la troisième – appelez-la comme vous voudrez – une robe vert « bouteille » – je crois que c'est comme ça qu'on dit. C'est cette dernière qui m'a pris sur le fait pendant que je surprenais moi-même un autre « reluqueur » derrière elles.

Mais où était donc passé l'établissement du révérend et de Mr C.H. Gardner – Pensionnat et externat pour jeunes gens et jeunes filles – où Julia parlait de temps en temps d'envoyer Willy (je n'étais pas d'accord) ? Disparu. D'ailleurs, à mesure que j'avais les changements devenaient de plus en plus évidents. Les vitrines étaient plus nombreuses, ainsi que les panneaux Appartement à louer tel celui-ci, que j'ai pris parce qu'à mes yeux, avec son escalier flanqué de lions héraldiques, cette maison avait dû appartenir à une riche famille. En un sens, c'était un peu déprimant.



Puis j'ai aperçu, au coin de la Quarante-quatrième, une chose qui m'a fait presser le pas. Tout content, j'ai traversé la rue et consacré mon avant-dernier négatif à ce superbe immeuble dans le style pièce montée. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Il fallait que j'aie me rendre compte. J'ai donc traversé la Cinquième Avenue en diagonale sous l'œil du policier pour aller me tenir sous la marquise ; en haut de l'escalier, une plaque en cuivre m'a appris que j'avais devant moi Delmonico's, un restaurant fondé au début du XIX^e par deux immigrants italiens qui, de mon temps, se trouvait à une autre adresse.

À ce moment-là j'ai senti une main me serrer légèrement le coude ; derrière moi une voix s'est exclamée : « Ça alors, quelle surprise !

Vous venez aussi pour la conférence ? »

En me retournant, j'ai découvert le visage radieux de mam'zelle Jotta, encadré par le large bord bleu pâle d'une grande capeline. Je lui ai rendu son sourire. « Tiens ! ai-je lâché un peu bêtement. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Mais je vous suis, naturellement ! Vous entrez ? »

Une succession ininterrompue de véhicules (surtout des limousines, mais aussi des taxis ou des fiacres) déposaient des femmes le plus souvent d'un certain âge. Les portières claquaient, les voitures repartaient en ferraillant de tous leurs chevaux-vapeur (pourtant peu nombreux à l'époque).

— « Ma foi, je ne sais pas... », ai-je enfin répondu. C'était à présent le tour des jeunes femmes. Comme elles sentaient bon ! Et comme elles étaient belles, avec leurs immenses chapeaux ! Entre deux éclats de rire, elles dévoilaient çà et là une cheville fine en remontant leurs jupes pour gravir l'escalier. Un grand nombre – surtout les plus jolies – étaient accompagnées de messieurs jeunes ou moins jeunes, dont j'ai constaté à mon grand dam que pas un seul ne mesurait moins d'un mètre quatre-vingt.

— « Oh, ne soyez donc pas si guindé ! » Elle m'a tiré par le coude. « La conférence devrait vous être très utile. » Elle a souri de sa propre boutade, qui pour l'instant m'échappait.

— « Ah bon ? » Nous nous sommes avancés. « Et utile en quoi, s'il vous plaît ? »

Elle m'a désigné, juste à l'entrée, un grand placard posé sur un chevalet de bambou doré. Le graphisme était étudié et les marges décorées de feuilles de lierre peintes : Le Comité pour les distractions et loisirs des jeunes filles actives, présidé par Mrs Charles Henry Israël, présentera le Pr Duryea pour une démonstration de danse à 10 heures précises.

Maintenant je comprenais la plaisanterie. « Je croyais avoir suffisamment « diverti » les « jeunes filles actives » hier soir... », ai-je remarqué, ce qui l'a fait à nouveau sourire.

On entrait sans prendre de billets. Nous avons suivi la cohue dans un escalier moqueté montant sur notre droite. Les femmes devant nous relevaient coquettement l'ourlet de leur jupe ; je devenais moi aussi expert dans l'art d'épier leurs chevilles. Toujours dans leur sillage parfumé, tout environnés de leurs bavardages et de leurs rires, nous avons emprunté un couloir assez court. Et moi je me disais : Vous voyez, Rube, que j'exécute fidèlement les ordres. Mais je ne vois toujours rien venir. À ce moment précis, derrière nous quelqu'un a appelé mam'zelle Jotta, qui s'est retournée en souriant : « Tiens, bonjour Archie ! »

Archie comment ? Nous avons débouché dans une salle de bal

parquet ciré, murs agrémentés de miroirs espacés, petite estrade au fond – où on avait aligné des sièges dorés ; la foule s'efforçait à présent d'y prendre place, les femmes exécutant préalablement un geste charmant consistant à lisser leurs jupes avant de s'asseoir. En tête, quelques fauteuils disposés en demi-cercle faisaient directement face à l'estrade ; un ruban vert courant derrière les dossiers signalait qu'il s'agissait d'un carré réservé.

Tandis que nous nous installions, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi : sur les rares hommes présents, deux au moins étaient journalistes ; ils notaient les noms des femmes qu'ils reconnaissaient. Alors m'est venue l'idée que j'assistais en fait à un événement mondain.

Sur l'estrade, trois musiciens en habit avec leurs partitions : un pianiste, un clarinettiste, un violoniste. Au centre, sur un siège doré elle aussi, une femme aux formes opulentes et aux cheveux grisonnants, impressionnante de magnificence : robe grenat brodée de perles, pince-nez suspendu sur sa poitrine à un bouton en or gros comme une pièce de monnaie... j'avais devant moi Mr Israël en personne, pas de doute là-dessus. Souriant et inclinant gracieusement la tête, elle était en grande conversation avec son voisin, un monsieur d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris invraisemblablement longs, vêtu d'une redingote noire à double revers qui lui descendait jusqu'aux genoux. J'ai deviné que la dame en robe de soirée blanche ornée d'un gardénia excentré à la taille, vers qui se tournait maintenant Mr Israël, devait être son épouse.

Tout autour de nous, rires et babillages allaient bon train ; à un moment, j'ai bien cru humer une cigarette. J'ai consulté du regard mam'zelle Jotta, qui a confirmé : « Un de ces jeunes gens fume en cachette. Cela fait fureur en ce moment. Alors, content d'être là ?

— Certes. En fait, je suis un grand admirateur de Mr Israël. Pour rien au monde je ne manquerais une de ses causeries. »

La dame en question s'est levée en nous adressant un sourire bienveillant, une main enserrant l'autre à la hauteur de son estomac, l'air sereinement convaincu que les conversations allaient cesser. Ce qui n'a pas tardé, d'ailleurs. Puis elle a pris la parole et, autant que je me souviens, voici en substance ce qu'elle a dit.

— « Amis éducateurs, je vous souhaite la bienvenue. Quelle joie de vous voir ici rassemblés ce matin, vous tous qui, dans votre désir d'agir, êtes le moteur de notre Société new-yorkaise. » Elle a marqué une pause et son sourire s'est effacé ; manifestement, on passait aux choses sérieuses. « Suite à ses vigilantes investigations dans les dancings de New York, le comité a cru bon de mettre le holà à certaines formes de Turkey Trot et de Grizzly Bear ayant fait leur apparition même dans les lieux que fréquente notre Société. Bien

entendu nous sommes tous ici des gens modernes. Mais cela ne nous empêche pas de penser qu'on doit tout de même respecter un certain degré de décence dans les lieux où l'on danse. » J'ai coulé un regard à mam'zelle Jotta au moment exact où elle faisait de même, puis nous avons reporté notre attention vers l'estrade en nous efforçant de garder notre sérieux. « Cependant, on est en droit de se demander ce qui est décent et ce qui ne l'est pas. Que doivent répondre les « surveillants » à la jeune fille active qui leur rétorque que tout le monde danse le Turkey Trot ? Qu'on peut parfaitement préserver une forme innocente de cette danse, en la rebaptisant... »

Je me suis penché vers mam'zelle Jotta pour lui murmurer à l'oreille : « Le Buzzard Bounce(15) ? » Elle s'est mordu les lèvres pour ne pas rire.

« Ainsi les plus démunis d'entre les danseurs ne seront-ils pas tentés de juger hautement répréhensible le Turkey Trot qu'ils voient pratiquer dans leurs dancings mal surveillés, seul refuge de ceux qui veulent fuir leurs sordides taudis. Nous tous qui sommes présents aujourd'hui devons être au courant de ces choses, car la jeune danseuse du Sherry's a les mêmes devoirs envers celle du Murray Hill Lyceum que le « surveillant des loisirs » affecté à ce même quartier. »

Oui, Mr Charles Henry Israël était réellement en train de tenir ces propos là-haut sur l'estrade ! « Si nous sommes réunis ici ce matin, c'est pour trouver une solution à ce problème en observant le Turkey Trot et les autres danses à la mode telles qu'elles doivent être exécutées – si tant est que nous leur donnions notre aval. On ne présente plus celui qui va vous en faire la démonstration en compagnie de sa charmante épouse. Mesdames et messieurs, le professeur Duryea, un maître de danse qui réfléchit sur son art. » Souriante et pleine de grâce, elle s'est détournée, une main ouverte sur la poitrine ; puis, inclinant légèrement le buste, elle a adressé un signe de tête au professeur.

Celui-ci s'est levé ; il était plus grand que je n'aurais cru, et plus mince aussi. Sa redingote ressemblait à un tube sur lequel on aurait greffé des revers de soie noire. Il a fait un pas en avant puis, après un bref sourire, a déclaré : « Monkey Glide, Lane Duck, Turkey Trot, Bunny Hug, Grizzly Bear, Bird Hop(16)... Toutes ces danses prétendument « dernier cri » ne sont en fait que des variantes du slow rag, dont elles ne diffèrent parfois que de façon imperceptible. Ces nouvelles chorégraphies – pourvu qu'elles soient correctement exécutées – peuvent-elles apporter une diversité salutaire au répertoire ? C'est possible. Toutefois, je doute que notre Société en puisse accepter les plus malséantes extrémités. Car on prendrait des risques à avaliser ce qui s'éloigne de la posture correcte, celle de l'irréprochable valse, par exemple, où le cavalier entoure de son bras

droit la taille de la cavalière en tenant dans sa main gauche la main droite de celle-ci, qui doit être bien loin du corps. Mercredi encore je me suis rendu en observation au Terrace Garden où j'ai vu, en plein milieu de la piste, un policier occupé à régler le Turkey Trot, et ce, au moyen de deux gestes : l'un pour indiquer que le bras gauche du cavalier devait être tendu, l'autre pour bien faire comprendre aux danseurs qu'ils ne devaient en aucun cas substituer un langoureux half-walk à la bonne vieille pirouette traditionnelle. Règles toutes simples issues de l'expérience répressive de cet agent, et qui se suffisent à elles-mêmes. Et pourtant, sans la présence d'un policier, les partenaires ont tendance à danser toujours plus près l'un de l'autre. Le frémissement accompagnant le rythme syncopé de la musique est de plus en plus sensible. Telle est la tournure que prennent souvent les figures de ces danses, et ce n'est pas d'une saison à l'autre que les choses évoluent ainsi, mais au cours d'une seule et même soirée ! »

Il s'est tourné vers sa femme avec un sourire et un geste d'invite tout professionnels, et l'a prise par la main. Tous deux sont descendus sur la petite piste de danse improvisée délimitée par les sièges et le ruban. Sans se départir de leur sourire, ils se sont fait face en se tenant à vingt-cinq ou trente centimètres l'un de l'autre. La jeune femme a posé sa main gauche sur sa hanche, doigts dirigés vers l'arrière et coude pointant nettement vers l'avant. Lui a placé sa main droite dans l'espace ainsi ménagé, sa paume allant recouvrir la main de son épouse. Ils ont joint leurs mains gauche et droite respectives en les levant bien au-dessus de leur tête, puis le professeur Duryea a fait un signe de tête aux musiciens et le pianiste a plaqué un accord avant de faire à son tour signe aux deux autres. La petite formation a entonné un Oh, you Beautiful Doll relativement posé ; le violon était très présent, et ses accents pleins de nuances. Les Duryea, qui ne manquaient ni d'habileté ni de grâce, se sont mis à sauter d'un pied sur l'autre avec la même pondération en se penchant tantôt en avant, tantôt en arrière, et en décrivant de leurs mains jointes un grand arc de cercle en l'air sans que jamais la distance entre eux ne varie d'un pouce.

Sans s'arrêter de danser, le professeur a repris : « Voilà le Turkey Trot tel qu'on peut, tel qu'on doit le danser ; rien à redire à cela. Mais c'est ici même, sur la Cinquième Avenue, que j'ai constaté les altérations évoquées tout à l'heure. Au début, les danseurs sautillaient ainsi, en tenant le bras écarté du corps. Mais quatre heures plus tard, le nombre croissant de danseurs, la fatigue et l'emprise de la musique aidant... »

Ce devait être un signal convenu, car le trio a accéléré le tempo tout en le... marquant moins nettement, si c'est bien ainsi qu'on dit, le résultat rendant effectivement un son plus coquin, du moins à mes

oreilles.

« ... cavaliers et cavalières se sont rapprochés les uns des autres. » Les Duryea les ont imités. « Et à mesure qu'ils faisaient le tour de la piste, le sautaillement se muait en glissade. » Tandis qu'il parlait, son bras gauche s'abaissait progressivement, entraînant le bras droit de sa femme, tandis que le sien descendait sur la taille de celle-ci, qui faisait de même. « Alors, le Turkey Trot est devenu pratiquement impossible à distinguer... » Ils ont légèrement plié les genoux et détaché leurs mains jointes pour les poser à leur tour sur la taille de leur partenaire. « ... du Shiver(17) ! » Ils se sont mis à hausser les épaules en mesure et un murmure s'est répandu dans l'assistance. Juste derrière moi, une femme a émis un son étranglé, un peu théâtral à mon goût. Dans notre rangée, une autre s'est brusquement redressée sur son siège avec un froncement de sourcils non moins exagéré. Mais il y avait aussi pas mal de gens qui pouffaient discrètement.

Couvrant la belle rythmique du piano, la mélodie pâmée du violon et le contrepoint saccadé de la clarinette (j'avais l'impression que les musiciens s'amusaient bien eux aussi), la voix de Mr Israël a alors retenti : « Combien d'entre vous ont déjà vu cette chose sur une piste de danse ? » Le bras de mam'zelle Jotta s'est dressé tout droit au-dessus de sa tête et un regard alentour m'a permis de constater que des dizaines de jeunes filles levaient aussi la main tandis qu'un petit rire coupable courait de part et d'autre de la salle (l'assistance était en majorité jeune) ; je les trouvais charmantes, avec leurs chapeaux cloches ou à large bord. J'ai bien senti qu'elles ne prenaient pas la leçon trop au sérieux.

Et compris un instant plus tard qu'elles n'étaient pas seulement venues pour les Duryea. Car une certaine agitation accompagnée de murmures s'est emparée de la salle et, en me retournant, j'ai vu un jeune couple près de l'entrée. Sans que je puisse dire exactement quoi, ils avaient quelque chose de différent de nous. Immobiles et attentifs, ils regardaient poliment les danseurs, mais accrochaient le regard au point que j'ai failli oublier de me retourner vers l'estrade. La jeune femme, presque une enfant encore, était d'une beauté respirant l'innocence. Elle portait une longue robe rose qui s'arrêtait juste au-dessus de ses chevilles gainées de bas blancs, et une capeline positionnée très en arrière, de façon à encadrer de rose son joli visage et ses cheveux châtain clair. L'homme – chevelure noire et luisante peignée vers l'arrière, visage triangulaire à l'expression affable – était vêtu d'un costume..., disons à carreaux, et très smart. Tous deux souriaient – elle discrètement, lui plus ouvertement – et semblaient heureux de se trouver là. J'ai deviné – je ne sais pas comment, mais en un sens, c'était évident – que c'étaient des gens du spectacle, des artistes qu'on pouvait voir sur scène en ce moment, et qu'ils en

devenaient plus intéressants que tout autre membre de l'assemblée. On avait envie de se lever et d'aller les rejoindre. Les gens s'obligeaient à se concentrer sur les Duryea avec un enthousiasme forcé, mais on se penchait pour murmurer à l'oreille d'un voisin ou au contraire pour saisir ses chuchotements furtifs. Toutefois, on était entre gens courtois et bien élevés : le silence n'a pas tardé à retomber et tout le monde a reporté son attention sur les derniers pas de danse des démonstrateurs. Mais on n'en était pas encore au finale. Comme le piano égrenait un dernier accord, appuyé par un arpège de clarinette, le professeur a « fait signe au pianiste » devait déclarer le Times le lendemain matin, bien que personnellement je n'aie rien remarqué, « et une variété de Gaby Glide(18) a déboulé dans la salle tandis qu'on dénonçait cette nouvelle mode dans ses aspects les plus scandaleux. Une vague de rires à peine réprimés s'est fait entendre... » (Sur ce point, je suis d'accord.) « ... et de francs gloussements se sont même élevés lorsque les joues des danseurs se sont touchées et que le caractère langoureux du mouvement s'est accentué. »

Le Gaby Glide a pris fin sans que mes yeux de néophyte remarquent une grande différence avec la danse précédente. Le professeur Duryea et son épouse se sont pris par la main (cette femme avait un sourire magnifique ; elle me plaisait beaucoup) avant de s'incliner et de récolter une véritable ovation, à laquelle je n'ai pas eu honte de me joindre. Sur quoi ils sont allés se rasseoir d'un air satisfait tandis que Mr Israël venait les remercier. Là encore, nous nous sommes joints de bon gré à ses applaudissements. Puis la conférencière a déclaré en souriant : « Je crois que le professeur et madame nous ont bien montré – dans la première partie de leur brillante démonstration », a-t-elle ajouté pour provoquer des rires qui ne se sont pas fait attendre, « qu'on pouvait très bien préserver une version saine du Turkey Trot pour peu qu'on le rebaptise ». À ces mots, mam'zelle Jotta m'a lancé un clin d'œil.

Mr Israël a fait signe aux nouveaux venus du fond de la salle, qui ont rejoint l'estrade en longeant le mur, inclinant la tête pour remercier poliment ceux qui, déjà, les applaudissaient discrètement du bout des doigts. Tout à coup, j'ai su qui était cet homme. Naturellement, je ne l'avais encore jamais vu qu'en photo, mais je le reconnaissais bien, tel qu'il se faufilait au bout de la rangée en prenant soin de rester toujours de face. Il était plus jeune, bien sûr, mais déjà hilare, fanfaron. Manifestement, il s'amusait beaucoup.

« La matinée fut tout en contrastes », devait rapporter le Times, que je cite puisqu'il disait vrai, « ... car les Duryea, en frac et robe blanche toute simple, ont alors cédé la place à Al Jolson et Florence Cable, du Winter Garden, elle en chapeau, jeune et pleine d'entrain... lui de fort joyeuse humeur aussi... »

Car c'était bien le fameux Al Jolson(19) qui se tenait devant nous ; il souriait sincèrement et ne faisait pas semblant de nous regarder. On aurait même dit qu'il était content de nous voir, et nous lui rendions son sourire.

« C'est à Barbary Coast(20) que me suis initié à l'art de la danse, quand je n'étais encore qu'un petit livreur de journaux », a-t-il commencé.

Je lui ai trouvé une voix un peu rauque et traînante qui convenait tout à fait à son visage d'homme très sûr de lui. Tout à coup, il a rapidement enchaîné quelques pas de danse ; l'espace de quelques secondes, ses souliers vernis ont brillé dans la lumière. Puis il s'est arrêté, les genoux pliés, les bras tendus vers le bas sur un côté, les doigts écartés, le visage fendu par un large sourire. Il ne nous en a pas fallu davantage : nous étions d'ores et déjà conquis. Puis il a déplié l'index en le pointant vers le pianiste, qui s'est aussitôt mis à jouer. Ses mains arrondies bondissaient au-dessus des touches, ses épaules suivant le mouvement, et même moi j'ai su que nous allions entendre un ragtime.

Quel spectacle ils nous ont offert, tantôt dansant ensemble, tantôt virevoltant chacun de son côté ! Florence Cable était tout simplement merveilleuse et Jolson lui-même évoluait avec une agilité exemplaire qui ne semblait pas lui le coûter moindre effort et devant laquelle on ne pouvait que songer : « Je dois en être capable aussi. » Ils dansaient tout près l'un de l'autre puis s'écartaient tout à coup et, les mains jointes et les bras tendus, se penchaient loin en arrière, leurs deux silhouettes formant un V. Alors ils se rapprochaient à nouveau et, le menton touchant presque l'épaule de leur partenaire, ils agitaient les pieds en tous sens tandis que de leurs mains, ils... Oh, je ne sais plus ce qu'ils faisaient de leurs mains, mais toujours est-il que j'étais emballé. Enfin, ils se sont figés, et tandis que le piano continuait à jouer, Jolson a repris : « Turkey Trot, Bunny Hug, Lovers, Walk Back, Bird Hop(21)... tout ça c'est du pareil au même. Ôtez-en les variantes et – vous n'avez qu'à nous regarder faire ! – elles se ramènent toutes à une seule et unique danse. » Ils se sont remis en mouvement, le pianiste endiablé passant sans transition d'un air à un autre, et j'ai compris qu'ils enchaînaient plusieurs danses en entendant autour de moi les gens prononcer leurs titres à voix basse. Mais il avait raison : c'était encore et toujours la même chose, au fond. Comme j'aurais aimé pouvoir en faire autant !

Ils se sont à nouveau arrêtés, laissant le pianiste jouer seul. Al Jolson transpirait légèrement. « C'est qu'en ce temps-là il y avait quinze ou vingt dancings là-bas, à Barbary Coast, a-t-il repris. Avec pour principale clientèle des marins à moitié ivres. Naturellement, ces types-là ne savaient faire qu'une chose : patiner tant bien que mal sur

la piste. Il y avait aussi un cabaret pour Noirs où l'on dit que tout a commencé. À l'époque on appelait ça le Texas Tommy. » Il a attrapé miss Cable par la main et ils se sont mis à virevolter ça et là pour en faire la démonstration, Jolson faisant comiquement semblant d'être saoul. Nouvelle pause. « Là l'orchestre démarrait et c'était parti pour le. » Sourire au pianiste, dont les mains et les épaules adoptèrent le rythme voulu. « ... avant de passer en mineur, mode plus propice à la séduction sans doute. » Le pianiste a ralenti – il a bien dû passer en mineur, mais cela, je ne saurais l'affirmer – et les deux jeunes gens se sont serrés l'un contre l'autre de plus en plus étroitement, carrément joue contre joue. J'ai lancé un coup d'œil à Mr Israël, qui semblait fascinée. « On se colle de plus en plus... », a commenté Al Jolson, qui s'est brusquement écarté en claquant des doigts. « Et je crois que j'en ai assez dit ! »

Là-dessus, dans un tourbillon de pas compliqués et rapides comme l'éclair, il nous a gratifiés d'une performance proprement miraculeuse et son public a perdu toute retenue. « C'est un tonnerre d'applaudissements, atteste le Times... qui a salué la démonstration de M. Jolson et miss Cable. »

Et c'est ainsi que s'est achevée la conférence, sous des rafales d'applaudissements, tandis que nos deux artistes s'inclinaient, ravis. Inquiet, j'ai cherché du regard les Duryea, mais eux aussi manifestaient de l'enthousiasme. Le sourire du professeur m'a paru sincère – c'était tout de même un professionnel –, mais celui de son épouse... pas tout à fait convaincant. Bien sûr, on ne peut jamais savoir ce que les gens pensent vraiment, mais je me demandais bien ce que le professeur se disait là-haut dans son frac, avec ses longs cheveux artistiquement coiffés. Son visage n'avait rien de vieux, mais on voyait déjà à quoi il ressemblerait plus tard. Sans doute cet homme régnait-il en maître sur le monde de la danse depuis des années ; il avait dû enseigner la valse et le two-step à des générations successives d'amateurs en ce siècle encore tout nouveau. Et voilà que de jeunes impudents surgis de nulle part saluaient là, sur la piste, et que c'était leur manière à eux que les gens applaudissaient ! Finalement, le calme est revenu petit à petit et je me suis demandé ce qu'il allait advenir des Duryea.

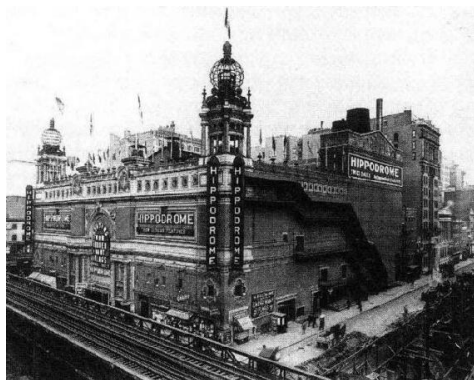
Peut-être avaient-ils des économies.

Seize

Quand nous sommes ressortis, mam'zelle Jotta et moi, j'ai bien vu qu'elle attendait que je l'invite à déjeuner, mais je me suis abstenu. C'était hors de question. Je suis resté planté là à sourire bêtement, acquiescer à ce qu'on me disait, incliner le buste et, pourquoi pas, faire des claquettes et hurler à la lune, mais du déjeuner, je n'ai pas dit un mot. Au contraire, au bout d'un moment j'ai pris congé et traversé la Quarante-quatrième Rue vers l'ouest, donc en direction de Broadway. Je partais en quête de Tessie et Ted, et pour cela, il fallait que je sois seul.

Je ne les avais trouvés dans aucune publicité de spectacle, que ce soit dans le Times ou dans le Herald, ce matin-là au petit déjeuner. Et pourtant, je savais – et j'étais tout de même bien placé pour cela – que c'était justement cette semaine, cette fameuse semaine, inoubliable et tant évoquée, que Tessie et Ted étaient passés à Broadway !

J'ai pu constater en chemin que l'hôtel Algonquin n'avait pratiquement pas changé, mis à part l'enseigne elle-même : une plaque émaillée bleu et blanc, éclairée par des ampoules électriques translucides qui faisaient nettement ressortir les lettres. Voyons, quel âge avaient en 1912 les célèbres Robert Benchley et Dorothy Parker, qui avaient coutume d'y retrouver leurs collègues écrivains, journalistes littéraires ou critiques dramatiques ? Sans doute n'étaient-ils encore que des adolescents.



Arrivé à l'Hippodrome Theatre – vous voyez ce bâtiment, entre les deux tours ? Eh bien, c'est l'Algonquin – je suis entré lire les affiches. La programmation était copieuse, mais pas trace de Tessie & Ted.



Au croisement de Broadway, à côté d'un hôtel Astor flambant neuf, j'ai découvert un petit théâtre surmonté d'une coupole ; on annonçait Marie Dressler dans *Le Cauchemar de Tillie*.

Alors, j'ai entrepris de descendre sur toute sa longueur ce Broadway inconnu, terminé tout là-bas par l'immeuble du Times, sur Times Square.



Et je suis entré dans tous les théâtres en ne sachant jamais très bien si on y jouait des pièces dites « sérieuses », ou bien du music-hall. Dans l'un, j'ai écouté à travers les portes closes de la salle la voix d'un tout jeune Douglas Fairbanks (dansai *Gentleman of Leisure*) qui n'avait encore jamais entendu parler de Mary Pickford.

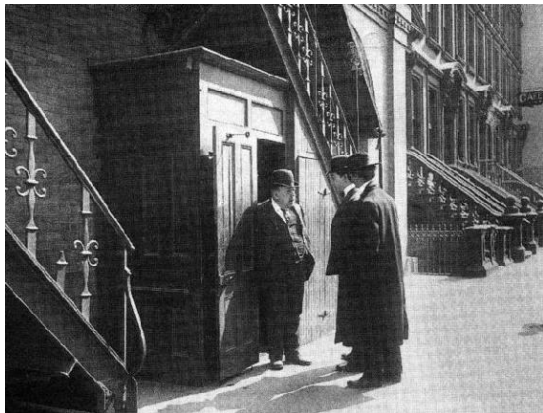
C'est ici que j'ai débouché dans Times Square ; l'avenue dans laquelle on voit un cheval passer au petit trot, c'est la Septième Rue, avec au coin le Hammerstein's Victoria Theatre. Là au moins, j'étais sûr qu'on donnait du music-hall.



Dans le foyer j'ai pu lire : 17 spectacles avec de grands noms de la scène. William Rock & Maud Fulton dans leur toute nouvelle revue musicale, satirique et chaque soir différente, entourés d'une troupe de 12 artistes... Walter C. Kelly dans « Le Juge de Virginie »... Arthur Dunn & Marion Murray dans « À deux pas du bonheur »... Les Trois Keaton, la Famille Laculbute – avec effectivement une photo de famille, montrant au milieu des deux autres un petit Buster tout souriant...



Oui, dix-sept numéros en tout : Lane & O'Donnel, sketch satirique... Van Hoven, le Musicien fou fou fou... Palfrey, Barton & Brown (on aurait dit l'intitulé d'un cabinet d'avocats ; que pouvaient-ils bien faire de drôle ou d'acrobatique, ceux-là ?). Mais de Tessie & Ted, point.



J'ai donc erré de théâtre en théâtre (on les voit ci-dessus et ci-dessous) sur toute la Quarante-deuxième Rue Ouest, allant jusqu'à me renseigner auprès d'un régisseur – le petit bonhomme rond sur la photo –, mais rien, toujours rien.

Puis j'ai continué par la célèbre portion de Broadway entièrement dédiée au théâtre, avec le New Amsterdam, le Liberty, le New York Theatre, l'Empire, le Criterion, le Lyceum, le Knickerbocker, le Garrick, l'Hudson Theatre, le Gaiety, le Park Theatre, le Fulton, le George M. Cohan, le Grand, le Wallack's, le Fifth Avenue Theatre, le Winter Garden, le Maxime Elliott, le Playhouse, le Broadway Theatre, le Casino, le Lyric, le Herald Square, le Lew Fields... et bien d'autres encore.



Ce Broadway-là était raffiné, avec les restaurants Rector's et

Shanley's, mondialement célèbres, et ses hôtels opulents tels que le Normandie, le Marlborough, le Knickerboker...

Mais vous pouvez constater ci-dessus qu'on y rencontrait aussi des flâneurs de midi traînant, désœuvrés, autour des carrefours, et de petits cireurs de chaussures comme celui de chez Horatio Alger, là, sur la droite. Une rue pleine de boutiques de barbiers, de salles de billard et de bowling (en passant, j'entendais un bruit soudain de quilles renversées), et d'éventaires de fruits à même le trottoir. J'y ai même vu un cinéma ! Ni stras ni paillettes sur ce Broadway-là. De jour, décontractée.



J'ai escaladé quelques c'était une rue comme les autres, plutôt accueillante, et barreaux d'une échelle de secours abaissée au niveau de la rue pour prendre la photo suivante.



Sur le trottoir d'en face on voit le Knickerbocker Theatre, où aurait lieu le lendemain la première du Lévrier... et devant lequel apparaîtrait la « Colombine », juste là, devant moi. Il y aurait un autre passant pour la remarquer, et ce passant ce serait Z. qui raconterait cette rencontre le lendemain, dans une lettre que moi, j'avais déjà lue.

Oui, mais Tessie et Ted ? J'ai poussé jusqu'à la Vingt-huitième Rue, où s'arrêtait le quartier des théâtres, jeté un coup d'œil au Daly's, puis au Joe Weber tout à côté et enfin – mon ultime espoir – au Proctor Fifth Avenue Theatre, qu'on voit ici au bout du pâté de maisons.

Toujours pas de Tessie et Ted... mais en revanche, j'ai vu la Colombine !



Son nom figurait avec d'autres sur l'affiche des spectacles de music-hall, et à l'intérieur, sur un grand chevalet, une photo la montrait souriant de toutes ses dents, une colombe sur chaque épaule, offrant au monde un visage amical et plaisant. Il y avait aussi Madame Zelda, qui lisait les pensées et était connue dans le monde entier, plus six autres numéros. En contemplant la photo de la Colombine, je me suis dit qu'en fin de compte, Rube avait peut-être raison : ici, les interactions existaient réellement, les gens dont parlaient ses vieilles lettres, ceux qui les avaient écrites ou reçues étaient bel et bien en vie. Et moi, si bizarre que cela puisse paraître, allais-je retrouver pour de vrai des êtres depuis longtemps disparus ?

THE ONLY ACT OF ITS KIND IN THE WORLD TORCAT FLOR D'ALIZA AND THE ONLY ACT OF ITS KIND IN THE WORLD Year and to one of the most noted that I have ever seen or played in the theatre (Signed) M. G. BUTTERFIELD	
BESSIE WYNN Original HULA! HULA! Show TOOTS PAKA Early Western Show EDDIE F	DEAS, REED and DEAS NO SOME COWERY, SOME CLOTHES NADJE THE ONLY ACT OF ITS KIND IN THE WORLD
CECELIA WESTON "THE ONLY ACT OF ITS KIND IN THE WORLD" HONEY JOHNSON "THE ONLY ACT OF ITS KIND IN THE WORLD"	BURNHAM GREENWOOD TWO GIRLS AND PIANO
WANTED A MONKEY MAN; MUST BE FIRST CLASS Write at once to GEO. E. ROBERTS PARAHASIK'S TRAINING QUARTER, 1327 North Sixth St., PHILADELPHIA, Pa.	

Je me le suis juré. Si je ne les découvrais pas ici, eh bien, j'irais ailleurs... et c'est à ce moment qu'une idée m'est venue : il me restait encore un recours. Je suis rentré à l'hôtel et j'ai emporté dans ma chambre Variety, le magazine des spectacles ; bien installé sur mon lit après avoir enlevé mes chaussures, j'ai trouvé, entre autres..... Torcat et ses vingt-cinq coqs dressés, le trio Deas, Reed & Deas, Nadje, plus

ces deux artistes qui m'ont paru bien seules et tristounettes sur leur affiche, bref, une infinité de numéros de music-hall, grands et petits, y compris celui de l'homme-singe. Que pouvait bien être un homme-singe ? Si vous étiez un homme-singe de premier ordre, votre maman était-elle fière de vous ? Mr Kuhn, elle, était sûrement fière de ses trois fils et de leurs jeux de mots. J'ai parcouru des colonnes entières d'annonces de ce genre en me demandant qui ils étaient vraiment, ces hommes-singes, cette Gertrude Van Dyck dotée de deux voix, ces Kuhn blancs...



Ma foi, ils devaient avoir leurs problèmes comme tout le monde ; parfois, ces problèmes se manifestaient dans leurs publicités. Par exemple, certains imitateurs (priés de passer leur chemin) semblaient donner du fil à retordre à un trio pourtant réputé inimitable (The Original Bimm-Bomm-Brrr Trio), et même la mondialement célèbre Eva Tanguay semblait connaître quelques difficultés.

Tout comme moi. Car j'ai eu beau scruter toutes les pages, je n'ai toujours pas trouvé la moindre mention de Tessie & Ted.

Dix-sept

Le lendemain matin, comme j'arpentais ma chambre en boutonnant ma chemise, je me suis arrêté devant la fenêtre pour voir ce qui se passait au-dehors. Rien que de très ordinaire, sinon que les passants marchaient peut-être un peu plus vite que d'habitude. Puis j'ai aperçu trois gamins qui doubleraient des piétons au pas de course en direction de l'ouest et là, une fois ma chemise boutonnée, j'ai attrapé ma veste pour descendre promptement me poster sur le trottoir face à Columbus Circle, quelques rues plus loin. Il y avait là une petite foule presque exclusivement composée d'hommes, qui se dirigeaient tous d'un bon pas vers la Huitième Avenue.

— « Qu'est-ce qui se passe ? a fait mam'zelle Jotta à côté de moi.

— Je ne sais pas.

— Eh bien, allons voir ! » Elle m'a pris par le bras et nous nous sommes apprêtés à traverser. Alors, c'est moi qui lui ai agrippé un coude : un roadster décapoté venait un peu trop vite vers nous en donnant de petits coups d'avertisseur ; c'était d'ailleurs une merveille, avec sa carrosserie vert foncé et son pare-brise rabattu à plat sur le capot avant à charnières apparentes. Mais la voiture a fini par ralentir et se ranger près de nous.

— « Alors, on va voir le fou du ballon ? » s'est enquis le conducteur, qui s'adressait sans doute à nous deux, mais ne regardait que mam'zelle Jotta. Âgé d'environ trente-cinq ans, tête nue, il avait un gros pull à col roulé noir. « Allez, grimpez ! » Les mains posées sur son grand volant en bois, il nous souriait amicalement, sans arrière-pensée, en nous indiquant d'un mouvement de tête le siège à côté de lui, tandis que son moteur au point mort faisait entendre son teuf-teuf.

— « C'est-à-dire que... », ai-je commencé. Mais mam'zelle Jotta m'a interrompu en lançant : « C'est gentil, merci ! »

Nous avons fait le tour et j'ai noté au passage les deux énormes roues de secours sanglées à plat à l'arrière du véhicule. L'inconnu s'était penché pour nous ouvrir la portière côté passager, et je ne sais pour quelle raison, je suis monté en premier, ce qui a un peu surpris mam'zelle Jotta, et moi aussi par la même occasion. Puis elle a refermé la portière, le conducteur a actionné le levier de changement de vitesse (une tige épaisse, terminée par une poignée, qui surgissait tout droit du plancher) et nous sommes partis dans la file réservée aux voitures, afin d'éviter les cahots dus aux rails des tramways. Tout à coup je me sentais bien ; la journée était belle et la brise nous caressait doucement le visage. Notre nouvel ami lançait de brefs coups d'œil au ciel en humant l'air presque comme un chien ; brusquement,

il s'est tourné vers nous et nous a déclaré avec un grand sourire : « Le fou a bien choisi son jour ! »

Je ne savais pas du tout de quoi il parlait, mais mam'zelle Jotta a répliqué : « Je me fais quand même du souci pour lui.

— Ma foi, vous pouvez être sûre que lui, il ne s'en fait guère. Au fait, je m'appelle Coffyn. Frank Coffyn. »

Mam'zelle Jotta a paru à la fois surprise et ravie. « Vous voulez dire l'aviateur ? »

Il a acquiescé, manifestement flatté qu'elle le connaisse. Nous nous sommes présentés à notre tour, puis mam'zelle Jotta s'est mise à lui glisser des regards à la dérobée. Il avait le visage long et mince, et des cheveux châains tirant sur le blond qu'il ne portait pas délibérément longs, ai-je décréte en l'observant, mais qui avaient tout simplement besoin d'un bon coup de ciseaux. Le vent l'ébouriffait et, le voyant lisser sa chevelure en arrière, mam'zelle Jotta a remarqué : « Vous devez être constamment décoiffé avec tout le temps que vous passez dans votre aéroplane.

— Exact ! » Il s'est penché par-dessus moi pour pouvoir lui sourire directement. « Autrefois, j'avais les cheveux bouclés, mais à force de voler ils sont devenus tout raides. » C'était certainement une réplique mise au point depuis bien longtemps, mais elle a fait rire ma petite camarade.

Arrivés à Columbus Circle nous avons viré au nord, et au croisement de la Soixante-deuxième Rue nous sommes tombés sur une file quasi ininterrompue de curieux sortant de Central Park et traversant la rue tandis que d'autres gens affluaient du nord et du sud, parfois carrément au pas de course, tous se dirigeant vers un grand terrain non bâti à l'angle de la rue. Nous avons constaté en approchant qu'il était entouré d'une palissade haute de trois bons mètres ; les planches en pin toutes neuves supportaient déjà un grand panneau publicitaire vantant en caractères géants un produit inconnu de moi, appelé Moxie. Dans l'enclos proprement dit se dressait un chapiteau en toile beige de forme allongée qui dépassait la palissade d'environ quatre mètres. Frank Coffyn s'est garé le long du trottoir opposé et nous avons vu que l'endroit grouillait d'agents de police, ce qui n'a pas empêché un gamin d'escalader la palissade en montant sur le dos d'un comparse, puis en se mettant rapidement debout sur ses épaules avant de sauter, d'attraper le haut des planches et de se hisser par-dessus avant qu'un policier ait le temps de rappliquer à toutes jambes. Un autre a fait la courte échelle à un deuxième jeune grimpeur et l'a propulsé d'un coup vers le faite de la palissade, où il s'est retourné horizontalement avant de disparaître derrière.

Nous avons traversé en direction d'une large ouverture pratiquée côté Soixante-deuxième Rue, mais des agents en barraient l'accès.

Derrière eux, sur les mauvaises herbes couchées par les allées et venues, s'ouvrait le chapiteau ; à l'entrée, un homme d'une trentaine d'années s'adressait à un attroupement essentiellement masculin, même si on y distinguait deux ou trois dames. Il était chaussé de bottes lacées qui lui montaient jusqu'aux genoux et d'une veste en cuir fauve.

— « Roy Knabenshue, le Fou du Ballon ! » nous a annoncé Frank Coffyn qui s'est mis à agiter le bras sans hâte pour lui faire signe.

— « Et de là, si le vent le permet, en direction du sud », disait Knabenshue. Quelques messieurs, manifestement des reporters, prenaient des notes. Puis il a aperçu Coffyn et s'est exclamé : « Frank ! Entre donc ! » Et il a repris à l'intention des policiers qui s'étaient retournés : « Laissez-le entrer, s'il vous plaît ! C'est un de mes assistants ! »

Les agents ont fait signe à Frank, qui nous a tous les deux pris par le bras, mam'zelle Jotta et moi, en affirmant : « Nous sommes tous les trois ses assistants. » Sur quoi il nous a fait pénétrer dans l'enclos. J'ignore si Roy Knabenshue attendait réellement Coffyn ou pas, mais toujours est-il qu'il nous a invités du geste à le suivre sous le chapiteau, allant jusqu'à nous tenir le rabat de toile. Nous nous sommes retrouvés environnés de lumière ocre ; je n'avais aucune idée de ce que nous allions découvrir.

C'était un ballon. Un énorme dirigeable étiré en longueur qui emplissait la quasi-totalité du chapiteau. L'orifice inférieur planait loin au-dessus de nos têtes et les flancs touchaient presque ceux du chapiteau ; on avait un peu l'impression d'être enfermé dans un placard avec un éléphant. L'engin s'élevait jusqu'au sommet de la tente ; je devais lire le lendemain dans le Times qu'il mesurait cinq mètres trente de haut à son sommet, sur plus de vingt mètres de long. Une foule d'hommes s'activaient sous la toile – pas une seule femme. Mam'zelle Jotta nous a laissés pour aller attendre dehors.

Mes yeux s'accoutumaient à la pénombre. Je voyais à présent qu'au-dessus de nous, le ballon était prisonnier d'un filet aux mailles serrées, prolongé par des cordes elles-mêmes attachées à une armature d'apparence fragile. Celle-ci reposait sur d'étroits patins lestés de sacs de sable qui maintenaient le tout au sol. Une voix, peut-être celle de Knabenshue, a crié : « Paré ! » et les hommes se sont mis en place le long de l'armature. Voyant Frank se joindre à eux, je l'ai imité. De l'autre côté, une voix a poussé une exclamation que je n'ai pas saisie, et autour de moi tout le monde a empoigné une corde avant de déplacer les sacs de sable à coups d'épaule ou de pied. J'ai fait de même, et senti le ballon exercer une soudaine traction sur mes bras.

Nous l'avons ainsi escorté jusque dehors tandis que les agents faisaient reculer les badauds. Un attroupement se formait à l'entrée de

la palissade et lorsque nous avons émergé de la tente, les gens se sont mis à peser de tout leur poids sur le cordon de police pour essayer de distinguer quelque chose ; les enfants sautaient sur place pour voir par-dessus les épaules des adultes. Des hommes ont fait leur apparition derrière nous et ont jeté les sacs de sable sur les patins du ballon pour l'ancrer à nouveau au sol.

Alors, Frank et moi avons pu prendre un peu de recul pour contempler l'engin et mam'zelle Jotta nous a rejoints sans précipitation aucune. Je m'étonnais de ce qu'il soit d'un jaune si vif, formant ainsi un contraste saisissant avec le ciel bien bleu.

— « On dirait une baleine, a soufflé la jeune fille.

— Sans la queue », a renchéri Frank en hochant la tête.

Et c'était vrai. Après une espèce de nez émoussé, il s'élargissait pour former un simulacre d'encolure et s'effilait ensuite – mais sans se dédoubler au bout. Je voyais maintenant que l'armature située sous son ventre était en aluminium. Elle supportait un petit moteur à essence relié par une courroie à une hélice à quatre pales dont je me suis rendu compte qu'elles étaient en tissu peint – couleur aluminium –, ou peut-être en cuir tendu sur des cadres en bois de forme oblongue. À l'arrière, un immense gouvernail flanqué de deux stabilisateurs horizontaux. Et entre moteur et gouvernail, un siège à peu près de la taille et de la forme d'une selle de bicyclette, mais avec des bords recourbés vers le haut, un peu comme sur un tracteur.

Et c'était tout ; ni ceinture de sécurité ni parachute. Rien que ce petit siège ; et voilà que Knabenshue allait s'y asseoir, l'air tout excité par son aventure, puis posait les pieds sur les minces patins évoqués plus haut. Carnet ouvert et stylo en suspens, les journalistes se sont pressés autour de lui et nous avons plus ou moins été contraints de nous écarter. L'un a attiré son attention en lui demandant si ce n'était pas dangereux de prendre les airs à bord de cet engin. Assis là-haut comme sur un vélo, tout enjoué et surpris par la question, Knabenshue lui a répondu : « Non. Une fois surmontée la première impression d'ivresse, on perd toute conscience du danger. » Quelque chose me disait que ce n'était pas la première fois qu'il prononçait cette phrase, loin de là. « Ça devient une habitude », a-t-il ajouté tandis que les reporters notaient religieusement ses propos. « On finit par se promener à trois cents mètres du sol sans faire plus attention que si on marchait à la surface. Et il est aussi facile de construire un ballon – personnellement, je préfère dire un « dirigeable » – que de le piloter, du moment qu'on est au fait de certaines lois naturelles, auxquelles il est indispensable de se conformer. » Et oui, il parlait vraiment comme cela.

Personne n'a paru y trouver à redire, d'ailleurs. Les gens ont hoché la tête, mais moi, j'ai murmuré à l'oreille de Frank : « C'est vrai ? Ce

n'est pas du tout dangereux ?

Bien sûr que si. C'est qu'il a fini par y croire à moitié, à son histoire ; cet homme ne connaît pas la peur. Mais une rafale de vent imprévue et cet engin au moteur nettement insuffisant peut se retourner en un clin d'œil. Un vent contraire, et il est susceptible de se déchirer. En fait, c'est une absurdité volante. Sans compter qu'il est déjà dépassé. L'avenir est aux avions dotés de moteurs puissants. Ce type me plaît ; j'ai fait sa connaissance hier soir. Mais au fond du cœur, il est resté un enfant ; tout cela est un jeu, pour lui. »

Quand les journalistes l'ont lâché, Knabenshue a crié : « Paré ! » et nous sommes tous revenus vers lui pour saisir nos cordes et repousser de côté les sacs de sable. L'espace d'un instant, nous avons maintenu le ballon à quelques pieds au-dessus du sol. Comme il piquait un peu du nez, Knabenshue a plongé la main dans un des sacs de lest suspendus à l'infrastructure tout autour de lui et en a retiré une poignée de sable, rien de plus, qu'il a larguée progressivement en gardant l'œil sur l'avant. Celui-ci a fini par se redresser légèrement et le pilote a répandu une autre poignée de sable pour finir de stabiliser l'engin. Comme il était à présent au-dessus de nous, je l'ai bien vu faire démarrer son moteur, qui s'est aussitôt mis à émettre un teuf-teuf régulier avant d'accélérer le rythme. Personnellement, je n'en aurais même pas voulu pour propulser un caddy sur un terrain de golf, mais après un nouveau cri – « Lâchez tout ! » – nous avons desserré notre étreinte et reculé d'un pas. Le ballon a entrepris son ascension en piquant du nez, mais en se redressant aussitôt.

Il est monté tout droit dans le ciel, ni lentement ni vite, en suscitant derrière lui les cabrioles et les acclamations des enfants tandis que les grands poussaient le genre de petit gémissement impressionné qu'on entend pendant les feux d'artifice. Il est monté à trente mètres, puis bientôt à soixante, je crois ; en tout cas assez haut pour nous paraître déjà plus petit. Il ne déviait pas de la verticale et il faut reconnaître que dans le ciel bleu, cette grosse baleine jaune avait de l'allure. Les pieds reposant à presque un mètre l'un de l'autre sur leurs frêles patins d'aluminium, Knabenshue avait l'air d'un skieur ; il se retenait d'une main et nous faisait signe de l'autre. Il a poursuivi son ascension, puis un souffle l'a poussé vers l'autre côté de la Huitième Avenue, et ensuite vers le parc. Alors, sans cesser de prendre de l'altitude, il a actionné son gouvernail et, dans un bruit de moteur, il s'est éloigné vers le sud.

L'assistance s'est dispersée, qui à toutes jambes, qui d'un pas vif, selon l'âge et l'état de santé. Coffyn nous a lancé : « Venez ! » Nous sommes remontés en voiture ; il a fait prudemment demi-tour en donnant d'incessants coups de klaxon tant la chaussée était pleine de gamins courant en direction du sud. Enfin, nous les avons laissés

derrière nous et, à le voir voguer ainsi, tout simple, dans le ciel sans nuage, j'ai compris pourquoi le ballon était jaune. La silhouette de Knabenshue mi-assis, mi-debout se détachait clairement sur l'ovale étiré de l'engin, de plus en plus petite à mesure qu'il gagnait de l'altitude, propulsé par ses ridicules hélices en toile. Il est bientôt passé juste au-dessus du Circle Theatre, tout près de Columbus Circle, côté nord-ouest. Nous avons fait le tour de la place avant de nous engager dans Broadway, vers où Knabenshue semblait se diriger.

Ramassé sur son volant, Frank regardait de temps en temps le ballon, mais, bouche bée, tête renversée en arrière, mam'zelle Jotta et moi ne pouvions littéralement en détacher nos regards. Tantôt il était à l'aplomb de la voiture, tantôt il se retrouvait d'un côté au gré des virages que nous prenions l'un comme l'autre. Et Knabenshue rapetissait toujours ; sous sa baleine jaune, on aurait dit qu'il se tenait debout sur deux minces fils noirs. Il avait atteint quelque chose comme mille pieds d'altitude et survolait à présent le quartier des hôtels, où un vent léger le poussait, semblait-il, vers la Septième Avenue. Les gens commençaient à se pencher aux fenêtres et on les a bientôt vus monter sur les toits. Knabenshue a continué ainsi jusqu'à la Cinquantième Rue et, parvenu à proximité du Winter Garden, il a entrepris – en manœuvrant son gouvernail, je suppose – de survoler Broadway, ce haut lieu de la vie new-yorkaise, en restant dans l'alignement.

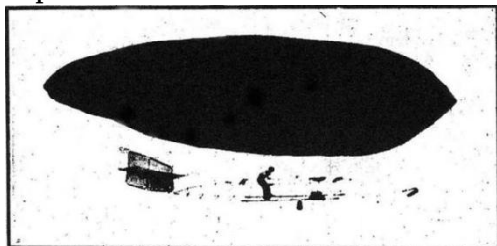
L'avenue était déjà au courant ; la nouvelle s'était propagée plus vite que le ballon lui-même – le téléphone, sans doute. Car tout autour de nous les piétons s'arrêtaient sur les trottoirs et se retournaient pour voir ce qui se passait avant de comprendre que c'était vers le haut qu'il fallait regarder. Alors, ils s'interpellaient, le doigt tendu, et faisaient de grands signes. De part et d'autre des fenêtres de bureaux s'ouvraient, des têtes se penchaient, tournées vers le ciel. Je voyais toujours des gens sur les toits, et au carrefour devant nous, un petit tramway rouge s'était immobilisé au beau milieu de la chaussée, déversant pêle-mêle tous ses passagers, sans compter le contrôleur en uniforme et les mécaniciens. Frank s'est mis à marmotter : « Bon sang, mais fais donc attention, imbécile !... Allez, pousse-toi de là !... Dites, madame, ça ne vous dérangerait pas de ramasser vos jupes ? Elles sont prises dans mes rayons... » Car les passants se précipitaient jusque dans la rue, où ils s'immobilisaient pour se désigner mutuellement l'objet de l'attention générale. Les hommes s'étaient mis à ôter leur casquette ou leur chapeau et à les agiter en rond au-dessus de leur tête, parfois en lançant des hurrahs – littéralement.

« ... tout Manhattan a été saisi par la folie du dirigeable », devait commenter mon New York Times le lendemain matin. « La nouvelle du passage de cet étrange engin dans son ciel s'est répandue en un clin

d'œil de Harlem à la Battery. De son observatoire privilégié, à quelque mille pieds au-dessus du niveau de la mer, le navigateur des airs pouvait embrasser du regard à la fois la statue de la Liberté et la tombe de Grant, avec tout ce qui s'étend entre les deux... De la même façon, lui-même était visible des minuscules fourmis humaines qu'il pouvait distinguer grouillant çà et là sur le sol, en proie à la plus vive excitation. »

Juste après l'hôtel Astor, non loin du l'immeuble du Times, justement, nous avons dû cesser notre progression et instantanément pris des allures de petite île, comme tous les autres véhicules – automobiles, tramways, fiacres et autres voitures à cheval coincés dans une masse impénétrable de badauds occupant toute la largeur de la chaussée. Frank a coupé son moteur et nous nous sommes aussi absorbés dans le spectacle de Roy Knabenshue voguant vers l'immeuble du Times. De notre position, nous ne pouvions estimer les distances avec exactitude, mais l'article du Times affirme que « s'étant positionné parallèlement à l'immeuble du Times, à une quinzaine de mètres à l'ouest de sa tour [...], il a pointé le nez de sa machine plein est et l'a maintenue stationnaire le temps de saluer en retour le personnel du journal qui l'acclamait depuis les bureaux de cette même tour ». Nous apercevions en effet des gens à toutes les fenêtres des étages supérieurs – deux, trois, voire quatre personnes agglutinées, admirant Roy Knabenshue suspendu là-haut dans les airs ; quand celui-ci leur a fait signe, les femmes ont agité leur mouchoir et les hommes en manches de chemise lui ont fait signe du bras. Je me sentais tout heureux, avec cette maudite boule dans la gorge qui vient parfois vous faire un peu honte dans les situations où les êtres s'illustrent de manière exceptionnelle. Cette silhouette qui nous faisait signe de là-haut, ces gens aux fenêtres dans la tour, tous ces mouchoirs secoués... Mam'zelle Jotta et moi avons échangé un regard entendu suivi d'un hochement de tête et d'un petit sourire penaud avant de reporter notre attention vers le ciel.

Knabenshue avait dû actionner son gouvernail, car l'espace d'un moment, son ballon s'est détaché de profil, à contre-jour sur le ciel. La photo ci-dessous, parue dans le journal, a été prise depuis la tour lorsqu'il a viré sur place.



Alors, il a lâché une pluie de je ne sais quoi ; j'ai d'abord cru que

c'était de l'eau, mais cela ne tombait pas assez vite ; l'averse s'est peu à peu enflée pour former un nuage miroitant, et je me suis rendu compte que c'étaient de petits morceaux de papier.

— « Il doit être au-dessus de Times Square, a soufflé Frank. Ce sont les chèques qu'il vient de lâcher.

— Les chèques ? s'est étonnée mam'zelle Jotta.

— Oui, a-t-il acquiescé sans quitter Knabenshue des yeux. Chacun vaut un dollar. » Il lui a jeté un coup d'œil. « Si vous en ramassez un et que vous le rapportez au journal, on vous donne un dollar. C'est de la publicité ; ce sont eux qui le paient, voyez-vous. C'est pour ça qu'il est là-haut. » Il a ri. « Il a été malade toute la matinée. Je lui ai téléphoné... Une indigestion. Il n'a pas l'habitude de la nourriture new-yorkaise ! » Nouvel éclat de rire. « Seulement, il avait besoin de cet argent. Alors, il y est allé. »

D'un ton si désappointé que je n'ai pu me retenir de sourire, mam'zelle Jotta a laissé échapper : « Oh... Et moi qui croyais qu'il faisait cela pour le plaisir !

— Mais il aime ça ! » a répliqué Frank, étonné, en calant ses avant-bras sur l'imposant volant de sa voiture pour mieux voir la jeune fille. « Il adore ça, même. Seulement, il lui faut de l'argent pour assouvir sa passion ; si on peut mettre un pied devant l'autre, on est prêt à prendre les airs. »

Knabenshue a continué à s'éloigner ; sa démentielle hélice argentée reflétant les rayons du soleil a fini par se réduire à un point noir surmonté d'une tache jaune grosse comme l'ongle du pouce tandis que le ballon filait tout droit vers Madison Square. Là, mû par une brise d'ouest, il a abruptement viré vers l'est ; de temps en temps, de petits papillons de papier surgissaient sous son ventre telles de lointaines et imperceptibles nuées d'insectes. Il devait être au-dessus de la Deuxième Avenue, maintenant, voire de la Première. Comment savoir ? Et là-bas aussi les rues devaient se remplir, « ... les invalides et les nourrissons au berceau, lisait-on le lendemain sous la plume du reporter du Times, ont dû être les seuls à rester à l'intérieur dans tout le district de Manhattan. À perte de vue, les toits d'immeubles étaient bondés ; hommes, femmes, enfants... tous s'absorbaient dans la contemplation extatique d'un seul et même objet : le voyageur du ciel. Entre le parc et Madison Square, les trottoirs étaient envahis de badauds dont certains paraissaient englués sur place, le visage levé et bayant aux corneilles pendant que d'autres couraient en tous sens tant ils voulaient être sur les lieux lorsque l'aéronaute retrouverait la terre ferme. Pas moins de trois cent mille personnes ont ainsi assisté à la traversée du ciel de Manhattan par M. Knabenshue. »

Nous aussi nous l'avons suivi du regard durant sa longue descente vers Central Park ; nous devons apprendre plus tard que, pour ce

faire, il avait dû se délester d'un peu de gaz, car son moteur l'avait lâché. Quand il a finalement atterri, zigzaguant entre les troncs d'arbres pour se poser sur le terrain de croquet, il s'est attiré les foudres des policiers, qui lui ont ordonné de vider les lieux.

Broadway commençait à se dégager ; Frank a proposé de nous déposer où nous voulions. Nous avons accepté – enfin, mam'zelle Jotta a accepté – qu'il nous ramène au Plaza. Alors, teuf-teuf, teuf-teuf, il est reparti, chemise ouverte et cheveux ébouriffés, au volant de son roadster à l'interminable capot vert d'eau où le soleil déclinant allumait de beaux reflets, et tout à coup j'ai eu envie de cette voiture splendide, envie au point de la lui voler ! Nous l'avions invité à venir prendre le thé avec nous – un thé dansant, bien sûr – dans le salon où j'entendais déjà l'orchestre jouer *By the Light of the Silvery Moon*, mais il n'était pas libre. En effet, il nous a annoncé que sa femme l'attendait ; j'ai failli laisser échapper un sourire en voyant la tête que faisait mam'zelle Jotta. Marié !

— « Venez donc me voir, je vous ferai faire un tour dans mon hydro aéroplane. Jetée A, sur la North River, près de la Battery », nous a-t-il proposé. Nous avons promis de venir bientôt donner suite à son offre. En même temps, une voix hurlait dans ma tête que rien au monde ne saurait me convaincre de monter dans un « hydro aéroplane ».

Dans le hall du Plaza nous sommes tombés sur « Archie », celui-là même que mam'zelle Jotta avait salué à la conférence de Mr Israël. Elle nous a présentés, très à l'aise, nous a invités à boire le thé, et nous nous sommes dirigés tous les trois vers le salon. Il a de nouveau fallu entrer en piste, et je ne me suis montré ni meilleur ni pire danseur que la fois précédente. Mais Archie était de bonne compagnie et nous nous sommes bien amusés ; il m'a fallu un bon moment pour me rendre compte – d'un seul coup – que j'étais exténué, et que si je restais encore il faudrait que quelqu'un (de préférence mam'zelle Jotta) me porte dans ma chambre. Alors, je me suis excusé et, une fois rentré, je me suis écroulé sur le lit ; c'est tout juste si j'ai eu le temps d'enlever mes chaussures et la moitié de mes vêtements. Sur quoi j'ai plongé dans un profond sommeil. La journée avait été très, très longue.

Dix-huit

Le lendemain matin, avant même d'avoir pris mon petit déjeuner, j'ai acheté le Times dans le hall et je suis allé faire la queue au guichet de location des théâtres, derrière un homme qui prenait des places pour Kismet. Et je n'ai pas été très surpris d'entendre, juste derrière moi, une voix me dire : « Bonjour, Simon. Qu'est-ce que vous allez voir ? » En me retournant, je me suis naturellement retrouvé face à mam'zelle Jotta ; heureusement, mon sourire pouvait passer pour l'expression de mon contentement, mais en fait c'était plutôt un rire mal dissimulé. Même si, en définitive, cela ne me dérangeait pas trop qu'elle me poursuive aussi visiblement de ses assiduités ; après tout, elle était jolie fille. Et puis c'était peut-être flatteur, mais rien ne pouvait altérer mes sentiments pour Julia, et je le savais. Alors, en un sens, c'était aussi amusant. « Le Lévrier, l'ai-je informée, sachant déjà mot pour mot ce qu'elle allait me dire.

— Ça alors, moi aussi ! » m'a-t-elle lancé, la voix vibrante d'étonnement devant cette extraordinaire coïncidence.

Comme mon prédécesseur dans la file se détournait en examinant ses billets, je me suis avancé et j'ai demandé deux places pour le Lévrier, le jour même en matinée. En fin de compte, je n'étais pas fâché que mam'zelle Jotta vienne avec moi. Je n'aimais guère aller seul au cinéma ou au théâtre. J'ai gardé le billet correspondant au fauteuil côté allée et je lui ai tendu l'autre.

Toutefois, le petit déjeuner seul, pour moi, c'était sacré ; je l'ai pris au salon de thé de l'hôtel avec le Times pour toute compagnie. J'en ai profité pour lire la critique du Lévrier, dont la première avait déjà eu lieu, et j'ai appris entre autres choses peu flatteuses qu'« en laissant son intelligence au vestiaire en même temps que son chapeau » on avait des chances d'apprécier la pièce.

Ci-dessous ce que j'ai trouvé à la rubrique « Courrier des lecteurs ».

L'Aéroplane-Taxi.

Frank Coffyn attend la course jetée A, North River.

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir mentionné la confiance que je place en mon aéroplane. Vous avez « vu juste dès le premier coup d'œil », comme dit la chanson. Les aéroplanes, et surtout les hydro aéroplanes, sont beaucoup moins dangereux qu'on ne pourrait le croire. À mon sens, ces machines sont même en avance sur les hommes qui les pilotent, car, à 85 %, ce sont elles qui font tout le

travail. On s'en rend compte en constatant que quiconque, ou presque, décidant d'apprendre à piloter, peut y arriver très rapidement. Ce n'est pas affaire de surhommes, et nous autres pilotes n'en sommes certainement pas.

Toutefois, et particulièrement dans ce pays, l'aviation est mal vue à cause de la négligence de certains pilotes et constructeurs, négligence quasi criminelle en l'espèce. Les machines volantes défectueuses existent, naturellement, de la même manière qu'il y a des automobiles mal conçues. Et les conducteurs qui négocient les virages à cent à l'heure ont leur équivalent dans l'aviation. On trouve d'ailleurs ce type de conduite extravagante quel que soit le véhicule, sans doute parce que, comme dit le proverbe, la familiarité engendre le mépris... de la sécurité. Je suis bien d'accord avec vous quand vous dites qu'« il serait intéressant de savoir combien de gens, dans cette ville, seraient prêts à faire une promenade en aéroplane ». Mais ces choses-là coûtent cher, surtout depuis l'apparition des moteurs actuels. Quel qu'en soit mon désir, je ne peux donc pas inviter mes concitoyens à bord sans leur demander une participation. Cependant, je suis à leur disposition jetée A, North River, pour les emmener faire le tour de la statue de la Liberté moyennant un prix qui ne devrait pas dissuader les vrais amateurs. L'aviation n'est pas encore prête à devenir le loisir du pauvre, comme c'est à présent le cas de l'automobile.

J'estime que mon hydro aéroplane est bien plus sûr que la moyenne des taxis automobiles new-yorkais. J'ai en tout cas la conviction de prendre beaucoup moins de risques en volant qu'en circulant dans les rues bondées de la ville à bord d'un de ces véhicules, dont les chauffeurs cherchent à me faire parvenir à destination le plus rapidement possible sans trop se préoccuper de ma sécurité ou de celle des piétons, tout cela pour augmenter leurs chances de trouver au plus vite une autre course.

Permettez-moi de vous remercier encore pour votre éditorial. Si les gens qui ont permis l'avènement de l'industrie automobile telle que nous la connaissons en achetant des voitures voulaient seulement essayer de voler en aéroplane, notamment au-dessus de l'eau, ce qui présente dix fois moins de danger qu'au-dessus des terres, je suis convaincu qu'ils donneraient à l'aviation le stimulus qui la mettrait prestement en bonne et sûre voie, bien loin des spectacles de voltige insensés et autres répugnantes acrobaties aériennes qui seraient plus à leur place au cirque.

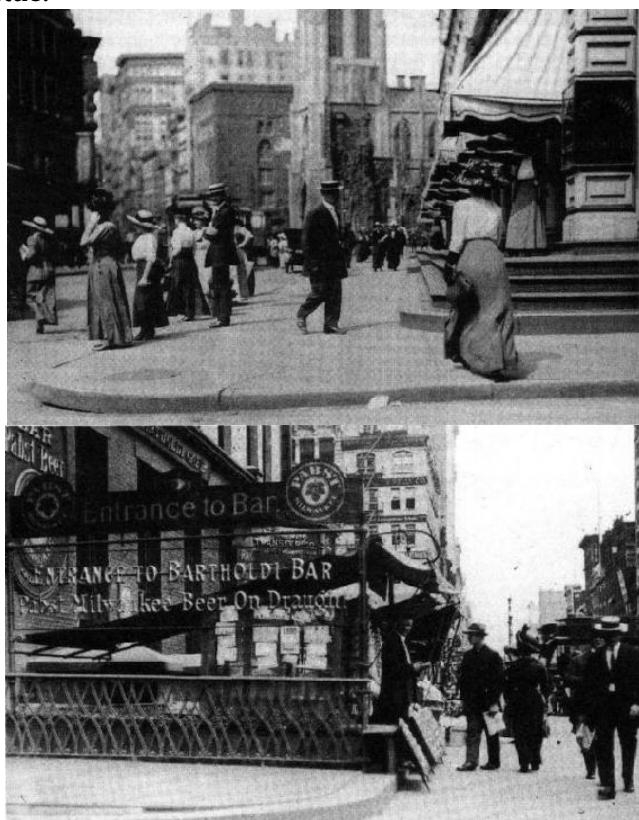
Frank T. Coffyn.

Je dois dire que les déclarations rassurantes de Coffyn n'ont pas

réussi à me convaincre que les « hydro aéroplanes » étaient « beaucoup plus sûrs qu'on ne croit », loin de là. En revanche, ce que je n'avais aucun de mal à croire, c'était que l'aviation soit « mal vue » à cause de la « négligence criminelle » de certains. Et du coup, à mesure que je lisais ces accusations à vous glacer le sang, je me sentais pâlir : je venais brusquement de comprendre que j'allais être obligé – oui, obligé – de monter à bord de l'hydro aéroplane de Coffyn. Car sinon, comment passer l'île de Manhattan au crible pour y trouver ce que je cherchais, une chose que j'avais l'impression de n'avoir jamais vue ? Une chose dont je n'avais même jamais entendu parler ? J'ai laissé mon regard se perdre dans le vague au-dessus des nappes du restaurant. Oui, comment repérer un édifice à la proue comparable à celle du Mauretania ?

Ah, Rube... Dans quoi m'étais-je fourré à cause de vous !

Comme il était encore tôt, je suis parti à pied en emportant mon appareil photo. Ci-dessous, Broadway à l'angle sud-est de la Vingt-troisième Rue.



Et maintenant ci-après, la même avenue, mais au coin de la Neuvième Rue, depuis l'angle nord-est.

C'était encore un beau quartier bien respectable. Mais à mesure que je m'enfonçais dans ce New York cru 1912, le décor devenait de plus

en plus miteux. Après un coup d'œil chez Max – Déjeuners rapides pour gens pressés, j'ai songé que si Max avait jamais mangé là lui-même, ce devait être sa veuve qui tenait maintenant le restaurant. Redoutable !



Toutefois, le moindre détail visuel, le moindre son, même les voix des enfants ci-dessous (j'étais alors au coin d'Ann Street) fascinaient mes yeux et mes oreilles avides de nouveauté. Dans Fulton Street, qu'on voit ci-avant, il n'est pas jusqu'à ce tailleur et cette enseigne de barbier – c'est compréhensible, non ? – qui n'aient attiré mon attention.

Et quand je suis arrivé à hauteur de ces hommes, je n'ai pas pu m'empêcher de m'arrêter pour prendre ceci.

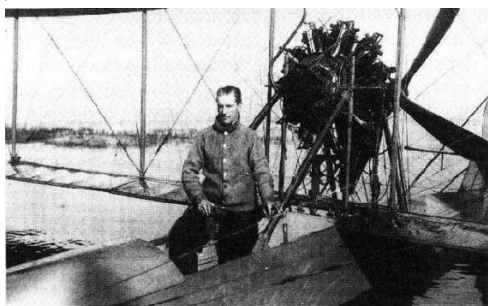


J'ai trouvé la jetée A là où Frank l'avait située, à savoir pointant dans l'Hudson tout au bas de Manhattan, côté ouest. Et ce jour-là, sur les pelouses de la rive, de part et d'autre de la jetée proprement dite attendaient... un grand nombre de gens ; je ne saurais dire combien. Les hommes étaient en costume foncé et col blanc empesé, les femmes en longues robes de couleurs gaies ; alignés au bord de l'eau, ils regardaient vers le haut d'un air absorbé. Je les ai rejoints et me suis mis sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les têtes ce qui se

passait sur les eaux grises de l'Hudson. Au-delà de la jetée A, les vaguelettes ballottaient un ponton auquel était attaché un canot à rames. Plus loin encore, j'ai découvert ce que tout ce monde observait en silence : un avion qui survolait l'eau à basse altitude en direction du rivage du New Jersey.

Tout d'abord, je me suis demandé si je l'avais réellement entendu. Puis, tandis que j'en suivais des yeux la silhouette bien nette dans les airs, j'ai perçu sans l'ombre d'un doute le son pétaradant de son moteur. Il venait droit sur nous. Puis d'un seul coup il a repris de l'altitude et, survolant dans le bleu du ciel les arbres de Battery Park aux commandes de son engin tout blanc, Frank Coffyn s'est mis à zigzaguer pour notre plus grande joie, tanguant gracieusement d'un côté puis de l'autre, tandis que de toutes les gorges s'échappait un Oooohhh ! d'extase.

Là-dessus il a repris la direction du New Jersey et nous avons vu son avion rapetisser en décrivant un arc de cercle paresseux, puis scintiller l'espace d'un instant comme la toile tendue de ses ailes accrochait les rayons du soleil. Alors, le biplan est revenu droit vers nous en rasant les flots, de plus en plus gros à mesure qu'il approchait ; on distinguait maintenant le disque miroitant que dessinait son hélice. Plus bas, toujours plus bas... Tout d'un coup, en un clin d'œil un coup de vent lui a soulevé les ailes gauches, amenant les droites presque au niveau des vagues. Aussitôt Coffyn a rectifié la manœuvre afin de redresser son engin et, simultanément, de le poser sur l'eau. Un sillon frangé d'écume blanche est apparu à l'avant de la carlingue en forme de chaloupe allongée et l'hydravion a piqué du nez, perdant toute sa grâce. Ce n'était désormais plus qu'une embarcation un peu gauche qui se cabrait dans les vaguelettes ; je me suis senti pétrifié d'effroi, pour Frank et pour son passager, que je voyais maintenant, mais aussi pour moi-même tant je pressentais le danger mortel que représentait cet avion, comme tous ses primitifs congénères et comme le ballon de Roy Knabenshue.



L'avion a avancé en tanguant de plus belle vers la plateforme flottante ; quand il a été tout près de la toucher, Frank a coupé le moteur et poussé le gouvernail à fond ; les ailes sont passées au-dessus du ponton, contre lequel il a aligné la coque et où le passager – qui, je

le voyais maintenant, était une passagère – a sauté sans la moindre hésitation, une corde à la main. Sous les yeux de Frank, elle a amarré l'engin à un anneau métallique, et c'est à ce moment précis que j'ai pris la photo ci-après.

Il s'est retourné pour jeter par-dessus bord une ancre destinée à stabiliser l'arrière, et je n'ai pu que m'extasier devant la fragilité de l'ensemble. Car l'engin volant qui flottait devant moi n'était guère plus qu'un cerf-volant ! Un frêle assemblage de bois et de toile tendue. Il n'y avait que ces ailes quasi impalpables pour supporter le gros moteur circulaire installé à ciel ouvert. Oui, un cerf-volant motorisé qu'on avait l'impression de pouvoir monter soi-même dans son garage ! En un quart d'heure tout au plus. S'envoler à bord de ce coucou ? S'élever à son bord au-dessus de New York City ? Jamais !

Les deux aviateurs se tenaient à présent debout sur le ponton.

Frank avait rejoint la jeune femme, qui portait une longue jupe bleue et une marinière agrémentée d'un grand col marin carré qui lui descendait au milieu du dos. Elle offrait un charmant spectacle, souriante, et le visage tourné vers Frank, qui embrassait d'un regard allègre la foule amassée sur le quai.

Puis ils nous ont rejoints à la rame ; Frank a amarré le canot et, sur la digue, la dame s'est laissé entourer de reporters armés de carnets de notes. J'avais déjà aperçu deux ou trois d'entre eux sous la tente de Roy Knabenshue.

« La visite touristique aérienne vous a plu, Mr Coffyn ? A lancé l'un des journalistes.

Oh, oui ! C'était formidable ! » À son expression, j'ai bien vu qu'elle était sincère. Ce n'était peut-être – non, sûrement ! – pas la première fois qu'elle jouait ce jeu (il fallait bien donner un coup de pouce aux affaires de son mari), mais cela ne l'empêchait pas d'y prendre goût. « Tous les New-Yorkais devraient voir la ville d'en haut, a-t-elle renchéri.

Enfin, ceux qui ont cinq dollars à dépenser ! » a corrigé son mari, sur quoi le petit groupe s'est esclaffé. Frank s'est détourné un instant pour regarder un navire qui entrait dans la baie. Un reporter lui a demandé si c'était bien son deuxième vol de la journée et il a répondu que oui. Allait-il redécoller ? Oui, c'était probable. Encore une fois il a cherché du regard le bateau qui arrivait, et je l'ai imité. Il était encore loin, mais je distinguais déjà deux traînées de fumée noire étirées derrière ses cheminées. « Messieurs, a repris Frank à l'intention des journalistes, lors de mon premier vol, aujourd'hui, je suis allé voir de plus près ce navire qui s'engage dans le Détroit, là-bas. Je l'ai survolé à une altitude d'environ cent vingt mètres et j'ai vu ses passagers s'amasser en proue, sans doute pour apercevoir le plus tôt possible la statue de la Liberté.

Vous ont-ils vu aussi ?

Mais certainement. Et ils m'ont salué avec un bel enthousiasme. »

Sans doute en agitant leur chapeau, ai-je songé.

« On a fait donner la sirène et je suis descendu à côté du bateau pour déchiffrer son nom. C'était le Saint-Louis. Ensuite, j'ai voulu me maintenir au-dessus de sa poupe, mais il allait trop lentement pour moi. Même en volant à vitesse minimum je ne cessais de le dépasser. J'ai donc planté là ce piètre concurrent pour regagner la Battery ; comme vous pouvez vous en rendre compte, j'ai eu le temps de me poser et de repartir, et le Saint-Louis n'est pas encore à quai. J'ai l'intime conviction que l'avenir du voyageur se trouve là-haut », a-t-il ajouté en montrant le ciel. Puis, indiquant le paquebot : « Et non plus là-bas. »

Plaidoyer pro domo, ai-je pensé. Ce qui ne m'a pas empêché de ressentir un bref tressaillement d'excitation en l'entendant tenir ce discours ; il était si spectaculairement dans le vrai ! Était-il sincère ? À voir son espèce de cerf-volant, on avait du mal à le croire.

Il n'a pas tardé à saluer les journalistes d'un mouvement de tête avant de prendre sa femme par le bras et de se mettre en marche. Et tout le monde, y compris les reporters, a respecté leur intimité. C'est qu'on était en 1912... Nul ne les a poursuivis pour leur poser une dernière question, personne n'a eu l'idée de leur demander un autographe. Ils se sont approchés d'une jeune femme qui les attendait à une dizaine de mètres de la jetée.

C'est alors que Frank m'a aperçu. Il m'a aussitôt fait signe et nous nous sommes retrouvés tous les quatre ; la jeune femme a pris les mains de Mr Coffyn, elles ont échangé quelques mots et leurs joues se sont frôlées. Frank m'a présenté à son épouse, qui a posé sur moi un regard plein de vivacité et de curiosité. Sur quoi elle m'a à son tour présenté à la ravissante Harriet Quimby... « Qui est aviatrice !

Et sera bientôt la première femme à traverser la Manche par la voie des airs, a ajouté Frank.

À essayer de traverser la Manche », a-t-elle rectifié avant de se retourner vers moi : « En attendant, j'ai une responsabilité beaucoup plus banale : la rubrique théâtrale de Leslie's Weekly. »

J'ai bien failli laisser échapper que je travaillais pour le même magazine ! Mais je me suis rattrapé à temps en disant : « Ah bon ? Et irez-vous voir Le Lévrier ? » À la suite de quoi nous avons parlé quelques instants de la pièce.

Elle me plaisait, cette Harriet Quimby ; et elle m'impressionnait. Bien plus tard, à l'autre extrémité de ce XX^e siècle naissant, je devais compulsier le Who Was Who, sans réel espoir de l'y trouver, car je n'avais encore jamais entendu parler d'elle. Mais si, et elle avait réellement traversé la Manche en avion ! Toute seule, le 16 avril 1912,

elle avait effectivement été la première femme à accomplir cet exploit. Seulement, l'article la concernant mentionnait également la date de sa mort, survenue quelques mois plus tard. Dans un accident d'avion. Mais on n'en était pas encore là.

« Vous partez, si je comprends bien ? a demandé Frank.

Oui, a répondu Mrs. Coffyn, mais si tu emmènes Mr. Morley faire un tour, nous resterons un petit moment vous regarder. » Elle m'a adressé un sourire charmant et nous avons tous pris la direction de la jetée. En la présence d'une jeune et jolie aviatrice projetant de s'embarquer elle-même à bord d'un de ces cerfs-volants insensés pour survoler seule la Manche... et d'une autre jeune femme qui, elle, venait juste de descendre du terrifiant engin, comment ne pas suivre le mouvement, tel le condamné à mort bien forcé de se joindre à ceux qui viennent le chercher à la porte de sa cellule. J'ai gagné avec eux le quai et le canot à rames flottant sur ce Styx. Puis nous avons gagné le ponton et... horreur ! Elle était là qui m'attendait, cette maudite armature de toile et de baguettes !

Une fois sur le ponton flottant, pendant qu'à genoux Coffyn amarrait le canot, j'ai dit : « Vous savez, Frank, je ne suis pas simplement là en touriste. Si je veux voler sur toute la longueur de Manhattan, c'est que je cherche un immeuble bien précis. Il est en forme de navire. Ou de proue, en tout cas. On dit qu'il ressemble au Mauretania. »

Après un instant de réflexion, il a secoué la tête. « Je ne vois pas. Mais s'il existe, on le trouvera. !

Et je tiens à vous payer bien plus que cinq dollars.

Très bien. Nous verrons combien de temps cela nous prendra. Mais ça ne devrait pas vous revenir trop cher. »

Lorsqu'il s'est relevé, le ponton a tangué de manière fort déplaisante ; il aurait peut-être été préférable que je me pose une main sur l'estomac en déclarant que, finalement, j'avais le mal de mer. Le fuselage chétif était équipé de deux sièges baquets l'un derrière l'autre. Frank a contourné le nez de l'appareil et, après un temps, j'ai fait comme lui, posant d'abord le pied sur le flotteur avant de me hisser à la place qui m'était réservée dans la carlingue proprement dite. Il y avait là une ceinture en cuir sans doute identique à celles de la chaise électrique ; je l'ai étroitement bouclée autour de ma taille. Frank m'a passé une paire de lunettes d'aviateur et j'ai contraint mes muscles faciaux à esquisser une pâle imitation de sourire (je ne savais plus très bien comment on s'y prenait). Puis j'ai chaussé les lunettes, dont le verre n'était pas teinté.

Frank a démarré, puis foncé droit vers le milieu du fleuve. Nous avons dû attendre en dérivant légèrement qu'un remorqueur s'écarte laborieusement de notre chemin ; il semblait remonter l'Hudson à la

rencontre du Saint-Louis. Frank a décrit un large arc de cercle vers l'aval pour se mettre en position, ajusté sa position en fonction du peu de vent qui soufflait ce jour-là, et... nous nous sommes mis à avancer par bonds (j'ai résisté à l'envie de fermer les yeux de toutes mes forces) sur les vaguelettes ; le flotteur soulevait une gerbe d'écume qui m'éclaboussait le visage et j'ai dû essuyer mes lunettes d'un revers de manche. Puis les heurts ont cessé d'un seul coup et nous avons survolé l'extrémité de la jetée, juste au-dessus du niveau de l'eau. J'ai brièvement entrevu Mrs Coffyn et Harriet Quimby (décidément très belle) ; elles agitaient le bras en souriant. Quand je me suis retourné vers l'avant, je n'avais plus la même appréhension.

Finalement, ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. Ici, pas d'engin arrachant au sol ses centaines de tonnes de métal hurlant pour se précipiter dans un néant inconnu où, en plus, l'air était raréfié. Non, c'était vraiment tout autre chose ; le soleil me chauffait les joues et je sentais se presser sur mon front la tiédeur de l'air en cet étrange printemps 1912 qui avait plutôt des allures d'été indien. L'air même qui nous supportait.

Le moteur ronflait régulièrement, l'hélice tournait bien, sans faire trop de bruit. Comme nous étions assis à l'avant du bloc moteur, le vacarme se perdait probablement derrière nous. Tandis que nous prenions petit à petit de l'altitude, souriant, j'ai fait un signe de tête à Frank. Erreur ! Car ce faisant, j'ai lancé un coup d'œil en bas, sous le flanc de l'appareil ; mais j'ai vite rectifié et tout est rentré dans l'ordre.

Frank s'est mis à tourner en rond sans hâte et sans effort, de plus en plus haut ; je n'avais toujours pas peur. Dans sa longue ascension en spirale, il prenait bien soin de rester au-dessus de l'eau, qui, s'il le fallait, nous réceptionnerait en cas de défaillance technique. Je voyais tantôt le rivage du New Jersey avec ses enfilades de collines verdoyantes – et, à l'époque, encore principalement rurales –, tantôt le port dans toute son ampleur ; puis, en laissant celui-ci derrière nous, nous passions au-dessus des docks ouest qui étendaient dans le fleuve leurs interminables doigts noirs. J'ai perçu un Saint-Louis réduit à la taille d'un jouet, et que deux jouets encore plus petits poussaient latéralement vers le quai de l'American Line. Puis le gréement blanc d'un voilier, une tache d'un vert sombre – un remorqueur –, deux petits ferries rouges en équilibre sur l'eau, Ellis Island loin derrière nous, la statue de la Liberté, minuscule (elle avait verdi depuis le temps), dont j'ai vu la torche pivoter lentement tout en s'éloignant de plus en plus derrière nous.

« La semaine dernière, j'en ai fait le tour avec un cameraman de cinématographe à bord, m'a appris Frank. À l'endroit même où vous êtes assis, il a pris des images animées de la couronne et de la torche pendant qu'un autre, perché dans la couronne de la statue, prenait des

images de nous ! »

J'aurais bien aimé voir les films en question. Avaient-ils survécu jusqu'à ma fin de siècle ? À présent je prenais grand plaisir à décrire de plus en plus haut dans le ciel, tel un aigle, des cercles qui me révélaient peu à peu le port dans sa totalité. Nous avions laissé loin derrière nous Battery Park et sa tache verte piquetée de mouchetures soit colorées – les robes des dames – soit ternes – les costumes des messieurs. Et tous ces gens, c'était nous qu'ils regardaient !

« J'ai aussi emmené un autre cameraman filmer les immeubles de bureaux à la pointe de l'île, a poursuivi Frank. Je me suis maintenu à la hauteur des étages supérieurs, pleins de ronds de cuir qui nous admiraient et nous faisaient signe pendant qu'il tournait sa manivelle. Et puis, comme nous survolions l'East River, les vis ont lâché et la caméra s'est détachée de l'aile. C'est là qu'elle est maintenant, quelque part dans le fleuve. »

Pour finir, nous nous sommes dirigés vers le nord en grim pant à... combien ? Deux mille pieds ? Trois mille ? Je n'aurais su le dire. Nous avons viré de bord pour survoler l'île et là j'ai découvert un spectacle que je n'ai jamais pu oublier : étendue à mes pieds, rien que pour moi, dans une légère nappe de brume matinale, la ville telle qu'elle était en ce début de siècle, celui de mes trois New York que je ne connaissais pas encore et qui m'est apparu dans toute sa splendeur.

Je n'avais jamais survolé en avion le New York de mon époque, mais j'en avais naturellement vu des photos aériennes, et je les avais trouvées frappantes, surtout quand elles étaient prises de nuit et qu'elles en montraient l'innombrable scintillement surnaturel. Mais les gratte-ciel toujours plus hauts qui se pressaient si dru en son centre finissaient par dissimuler la cité. Souvent l'auteur de ces vues aériennes ne pouvait y inclure les rues, les habitants ; on n'y voyait qu'un feuilleté de murailles dont la vie paraissait absente.

Mais pas en 1912 ; non, pas encore. En 1912, j'avais sous les yeux la forme bien nette de Manhattan telle que l'île se dessine sur les cartes, avec ses rues qui s'entrecoupaient à angle droit, mais où je distinguais des points noirs, des formes indifférenciées, la vie, quoi ! Alors, je me suis mis à chercher du regard... je ne savais pas très bien quoi, en fait. Un genre de vaisseau de pierre, voilà tout ce que j'avais en tête ; un vaisseau de pierre improbable, avec des fenêtres. Ça et là, les doigts pointés des célèbres tours new-yorkaises se dressaient isolément, donc aisément repérables. Comme s'ils parcouraient une page familière, mes yeux passèrent du grand rectangle vert de Central Park à la courbe de Broadway Sud (les passants et les automobiles n'y étaient plus que des têtes d'épingle colorées), pour repérer promptement l'immeuble du Times qui s'élevait, mince et blanc, sans aucun concurrent proche. À l'ouest, le XIX^e siècle était encore quasi intact,

avec ses longs alignements de façades brunes et de toits noirs barrant transversalement le plan de la ville. J'ai identifié aussi la pierre blanche et brillante d'une Bibliothèque publique alors toute neuve, au coin de la Quarante-deuxième Rue, en rétablissant simultanément le château d'eau qui, pour moi, existait également à cet endroit-là. À l'est, un vaste entassement de poutres éparses, de blocs de pierre et de remblais : Grand Central Station en train de s'édifier. Confortablement installé dans cet appareil uniquement soutenu par de la toile tendue, je flottais paisiblement dans les airs en contemplant les deux bras fluviaux d'un gris quelque peu différent qui enserraient mon île... Le long de ses flancs, je suivais des yeux les scintillements étirés du soleil sur les rails imperceptibles du métro aérien. Et là, là, oui, ce devait être la Trente-deuxième Rue, car ce grand rectangle blanc flambant neuf, juste derrière, ce ne pouvait être que Penn Station. Et encore plus à l'est, là où s'élancerait un jour l'Empire State Building s'étaient les clochetons et dômes verts du majestueux hôtel Waldorf-Astoria, tous pavillons claquant au vent.

Mais Frank Coffyn, lui, avait déjà vu tout cela cent fois ; alors, de temps en temps, il se penchait vers moi pour faire la conversation, poser des questions. Il se taisait pour me laisser répondre, mais peut-être ne m'écoutait-il pas vraiment. Tout devait éternellement le ramener aux avions.

Alors comme ça, je venais de Buffalo, hein ? Ma foi, le jour n'était pas loin où je pourrais faire le voyage de ma ville natale à New York par la voie des airs. Et est-ce que je me plaisais au Plaza ? J'ai répondu que oui, que ma chambre, située à peu près à mi-hauteur, donnait sur le parc, et il a acquiescé : ce devait être presque comme une vue d'avion.

— « Frank, qu'auriez-vous fait si vous aviez vécu à une époque antérieure aux avions ? » me suis-je enquis à un moment en me tournant vers lui.

Ses yeux se sont littéralement écarquillés. « Mon Dieu ! Quelle horrible idée ! a-t-il dit tout bas. Mais pas de risque ! Je vais vous dire : je suis né pour traverser l'océan Atlantique en avion. Et je le ferai. Je veux être le premier. »

J'ai malheureusement dû me contenter de hocher la tête en répondant : « Ma foi, Frank, cela arrivera bien un jour.

C'est une certitude. Il me suffirait de trouver l'argent nécessaire. Il me faut des moteurs plus puissants, avec un fuselage plus solide pour les supporter. Ainsi qu'une protection contre les intempéries. Vous savez, il y a deux mille neuf cent dix kilomètres de Terre-Neuve à la côte d'Irlande. »

Il était si sérieux ! Il avait bien étudié la question.

— « À la vitesse de soixante-huit kilomètres-heures, je peux y

arriver en quarante heures. Je sais que de juin à septembre... » Ses mains et ses pieds s'activaient presque sans arrêt, avec une grande précision, au-dessus des manettes et des pédales, mais il avait visiblement l'esprit ailleurs. « ... il souffle un vent d'ouest dominant qui me donnerait trente à quarante-cinq kilomètres-heures supplémentaires. »

Dire que Frank Coffyn connaissait déjà toutes ces choses, d'ailleurs parfaitement exactes !

— « Une fois que j'aurais décollé, il ne me serait plus possible de me poser sur l'eau, mais je suis fermement convaincu qu'avec deux moteurs, dont l'un pourrait être allumé en cas de défaillance de l'autre, et sept cent soixante litres d'essence, la chose est faisable. Nous n'en sommes encore qu'au stade de l'apprentissage, voyez-vous. Nous nous initions aux aléas de l'aviation. Par exemple, j'ai appris à me méfier, quand je survole les rues à basse altitude, des courants d'air traîtres qui remontent du sol. Oui, il faut faire ses classes ; et le jour où un homme traversera l'Atlantique, il devra... bien préparer son affaire. Avec soin, avec patience. Ces vertus lui seront indispensables, et bien d'autres encore. »

Moi, je hochais la tête en silence, songeant intérieurement : Frank, il y a en ce moment même un petit garçon à... mais où ? Où habitait alors Charles Lindbergh ? Je n'en savais rien, mais j'ai ajouté pour moi-même : Vous, vous n'y arriverez pas tout à fait, Frank. Mais le jeune garçon qui accomplira cet exploit connaît probablement votre nom.

Je voyais de temps en temps un immeuble inconnu de moi glisser sans heurt loin au-dessous – hôtels, résidences, etc. –, mais dans l'ensemble, New York restait une ville basse, confortable, toujours visible à ses propres yeux. Là, droit devant – nous étions presque à la verticale de la Cinquième Avenue –, un rectangle à un coin émoussé : Madison Square, et je me suis retenu de regarder à l'est, vers Gramercy Park. Puis... bon sang, mais oui ! Là, au coin de Broadway et de la Cinquième Avenue, j'ai brusquement repéré l'immeuble que Z avait vu, ce « vaisseau » qui semblait prêt à naviguer dans un sens ou dans l'autre, avec sa proue aussi « verticale et acérée que celle du Mauretania lui-même ». Il avait raison, c'était vraiment un navire, un navire de pierre et d'acier qui, en cet instant, s'avancait vers nous comme au ralenti. Z avait vu juste aussi en disant que, dans toute sa banalité, le nom de cette merveille (j'ai pris plus tard, au niveau du sol, la photo ci-contre) n'était pas digne d'elle : c'était le Flatiron Building(22).

Naturellement, je n'ai rien dit de tout cela à Frank. Dans mon ravissement, je restais silencieux. Z serait là, en bas, le soir même ! Et j'y serais également. Je n'avais pas tout raté, finalement. Je

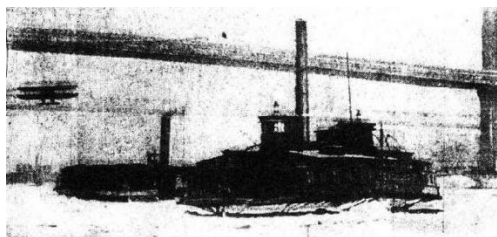
commençais à entrevoir la faible possibilité de m'intégrer au cours des événements et de l'altérer afin qu'une guerre puisse glisser dans un passé nouvellement créé et régresser au stade d'éventualité non réalisée.

Et nous avons continué à descendre vers la pointe de Manhattan jusqu'à atteindre ce chausson de verdure qu'était Union Square. La dernière fois que j'y étais allé, c'était avec Julia et Willy pour la parade nocturne. Puis c'est le labyrinthe formé par les plus anciennes rues de l'île qui est apparu sous nos pieds, des rues courtes, obliques, incurvées, bref, bien différentes de l'impeccable agencement que nous avions laissé derrière nous, avant la Quatorzième Rue. J'ai regardé Frank en hochant la tête, l'air jovial pour bien lui montrer que j'appréciais la promenade, et il m'a répondu par le sourire entendu et indulgent de celui qui a déjà vu tout ça cent fois, mais se plaît tout de même à le faire encore découvrir aux autres.

J'ai vu la flèche de Trinity Church se découper en noir toute seule dans le ciel, puis Frank m'a indiqué la direction de l'est et nous nous sommes mis à piquer vers le sol – assez vite, je dois dire : les rues grandissaient à toute allure et les points noirs s'enflaient pour devenir des passants. Frank avait sans doute décidé de me faire un peu peur.

Alors, j'ai senti ma ceinture de sécurité se presser contre mon flanc : nous penchions sur la gauche en virant de bord sans cesser de perdre de l'altitude. J'ai à peine eu le temps d'entrevoir la mâture d'un navire de guerre à quai côté Brooklyn ; nous descendions toujours en tournant et la surface grise et plane de l'East River venait à notre rencontre, de plus en plus étendue.

Nous ne nous sommes redressés, en oscillant un bon moment d'ailleurs, qu'à six ou sept mètres de l'eau tout au plus. Frank a détaché son regard du fleuve le temps de me lancer un coup d'œil. J'étais censé témoigner de l'effroi, et pour avoir peur, j'avais peur. Car juste devant nous – c'est là que j'ai compris l'attitude de Frank – se dressait le pont de Brooklyn... Nous allions passer dessous ! Ce serait seulement en voyant sa photo assez floue dans le Times, que nous apprendrions qu'un journaliste, saisissant les intentions de Frank, nous avait surpris en cet instant.



L'instant d'après, nous glissions superbement sous le pont, dont l'ombre nous a balayés en un clin d'œil. En ressortant, nous sommes passés juste au-dessus de la cheminée de ce remorqueur.

Et le jet continu de gaz brûlants qui s'en échappait s'est emparé de notre fragile cerf-volant pour le secouer en tous sens, tel un chien sans merci massacrant un rat impuissant.

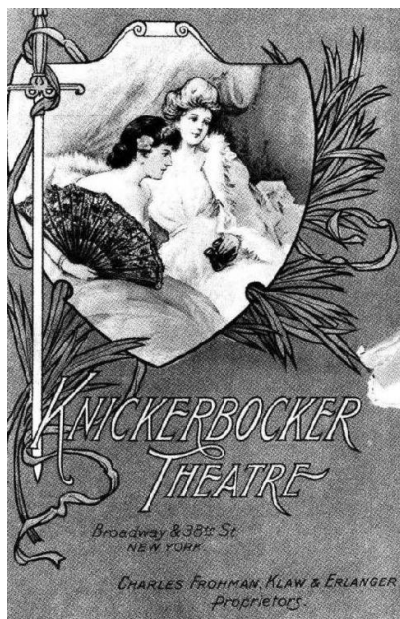
Frank s'est battu de toutes ses forces avec ses manettes pour conserver le contrôle de l'appareil, et il y est arrivé, mais de justesse. Nous avons bien failli heurter de plein fouet la surface de l'eau. Le visage de bois, Frank s'accrochait à son petit avion qui ne cessait de se cabrer, constamment sur le point de capoter ; il aurait suffi d'une erreur de manœuvre. Il se démenait comme un beau diable. Ma ceinture me comprimait la taille.

Et puis d'un seul coup nous sommes sortis de la tourmente après avoir frôlé la catastrophe, et l'avion a retrouvé sa stabilité ; nous avons rapidement repris de l'altitude en décrivant une courbe gracieuse, tout danger écarté.

J'ai retrouvé ma voix. « Dites donc, Frank... Racontez-moi encore comment vous traverserez l'Atlantique après de savants calculs et des préparatifs auxquels vous aurez apporté le plus grand soin, et la plus grande patience, entre autres vertus indispensables...

— Je suis désolé, Simon. Je me suis comporté comme un imbécile. » D'un ton rageur tant il s'en voulait, il a ajouté : « Ce n'est pas ma façon habituelle de voler ! » Nous sommes redescendus vers la jetée A, pour nous poser sur l'eau sans problème et gagner doucement le ponton. « C'est vrai, l'homme qui le premier traversera l'Atlantique devra se préparer très soigneusement, se montrer rigoureux, prévoyant et patient. Il aura réellement besoin de ces qualités-là, Simon. Mais au dernier moment, quand il s'embarquera avec devant lui l'océan Atlantique à franchir, il lui faudra aussi une bonne dose de témérité. »

Dix-neuf



Voici le programme qu'une ouvreuse à longs cheveux m'a tendu en échange de mes deux billets pour Le Lévrier. Robe d'uniforme grise, large col blanc à la Buster Brown agrémenté d'un énorme nœud papillon, badge annonçant Ouvreuse, elle nous a menés, mam'zelle Jotta et moi, jusqu'à nos sièges, qui étaient situés en bordure d'allée ; et quand nous avons vu arriver le petit chasseur âgé d'une douzaine d'années qui, en livrée rouge à boutons de cuivre, vendait des chocolats à la menthe dans des boîtes de forme allongée, je n'ai pas pu résister.

Puis j'ai jeté un coup d'œil autour de moi. Les spectateurs affluaient dans les allées, se faufilaient entre les rangées... Z serait là, lui aussi. D'ailleurs, peut-être y était-il déjà. Si cela se trouvait, je l'avais juste sous les yeux. Dans toute la salle, de superbes dames à longue chevelure relevée et haut col empesé s'affairaient à ôter leur immense chapeau en le soulevant prudemment des deux mains. Parmi elles mam'zelle Jotta, ce jour-là vêtue d'une longue robe claire et coiffée d'une véritable roue de charrette rose. Les hommes arboraient eux aussi des cols raides ; pour la plupart ils avaient le cheveu court et la raie au milieu, et quelques-uns portaient un pince-nez. Comme Z ? J'avais l'impression que non, mais comment savoir ?

Face à nous tombait un imposant rideau rouge terminé par une lourde frange dorée d'au moins trente centimètres de haut ; les feux de la rampe dessinaient des ombres entre ses plis. Y a-t-il au monde un

seul être dont l'âme soit stérile au point qu'il ne ressente pas le moindre frisson d'excitation au moment où va se lever le mystérieux rideau ? Pourtant, je le savais, un jour il n'y aurait plus de rideaux dans les théâtres ; on en serait réduit à contempler une scène vide jusqu'à ce qu'elle en perde sa magie, jusqu'à la mort de l'illusion.

À côté de moi mam'zelle Jotta lisait le programme ; j'ai fait de même et, après m'être livré à un rapide calcul, je me suis exclamé : « Dites donc, quelle distribution ! Vingt-six acteurs ! » Mais cela ne semblait pas l'impressionner outre mesure. J'ai compté les tableaux : il y en avait six ! Cette fois je n'ai rien dit, même si j'étais impressionné, et ravi du changement : j'en avais assez des pièces à un seul décor et à deux acteurs.

KNICKERBOCKER THEATRE
CHARLES FROEMAN, Klaw & Erlanger, Proprietors

WACONHALL and KEMPER COMPANY Present
A PLAY OF CHARACTER AND INCIDENT, ENTITLED
THE GREYHOUND
By PAUL ARMSTRONG and WILSON MIZNER.

CAST.

LOUIS FELLMAN, alias "The Greyhound".....	HENRY KOLKER
JACK FAY, alias "The Pale Face Kid".....	JAY WILSON
J. QUAYFORD ALEXANDER, alias "Whispering Al".....	DOUGLAS J. WOOD
KITT BOYLE, alias "Deep Sea Kitty," alias Burrows' Vice High.....	ELITA PROCTOR OTIS
MORRIS, as agent of "The Eye".....	THOMAS COPPIN COOKE
LAURE FELLMAN, "The Greyhound's" Wife.....	ALICE MARTIN
MRS. PAGIN.....	GLADYS FAIRBANKS
MURRAY, a doctor.....	WM. BACK
HENRY FENSMORE WATKINS, of Lima, Ohio.....	HARRY COWLEY
SETTIE, his wife.....	GLADYS FAIRBANKS
ETTA, their only daughter.....	CROSEY LITTLE
MRS. FOSTER ALLEN, of many millions.....	HELEN GAY DAVY
PORTER ALLEN, her eldest son.....	WILLIAM LYONS
PERCIVAL ALLEN, a younger son.....	KALPH REMLEY
REGG ALLEN, her daughter.....	ORACE VALENTINE
BOB KIRK, a struggling architect.....	RAYMOND WALKER
RAID.....	CARETA MORENO
SMOKING ROOM STEWARD.....	FRANK DALE
VING LEE.....	WILLIAM BACK
STEVE, a wireless operator.....	DILLON M. DEARY
ISADORE KNOBE.....	JOHN BATE
MONTMORENCY SMITH.....	JAMES DE BANG
VAN RENSSLAER JONES.....	PHILIP HARDY
FIELD JONES.....	BETTY BROWN
MIRA TRAIN.....	EMMA ROELLE
MINI OPAL.....	BERNARDIE ELLEN

Others, Foreagers, Sulkers, Swards, etc.

PROGRAM CONTINUED ON SECOND PAGE FOLLOWING.

12TH Night Compare them with the cigarette you are smoking

"With These Silk Pennants" "The CIGARETTE of the hour"

Je lui ai dit quelques mots de Wilson Mizner, un des auteurs de la pièce dont la réputation d'ex-escroc porté sur l'abus de confiance était parvenue jusqu'à moi. Elle a paru intéressée, ce qui m'a empli de satisfaction.

J'étais enchanté qu'elle soit là, en définitive. Elle me plaisait, cette mam'zelle Jotta ! Tous les gens qui appréciaient Wilson Mizner me plaisaient. Pendant la ruée vers l'or des années 1890, dans le Yukon, au lieu de s'aventurer dans la neige cet homme était resté bien au chaud à jouer au poker contre les mineurs cousus d'or ; la plupart du temps, c'était lui qui gagnait.

Le moment tant attendu est arrivé : les lumières de la salle ont baissé progressivement, se sont maintenues un instant puis se sont éteintes d'un coup, plongeant le théâtre dans un noir quasi complet ; on ne voyait plus que la petite flamme des brûleurs à gaz derrière les

enseignes rouges signalant les issues. Alors, nous avons eu droit au fameux lever de rideau, qui décidément cause toujours le même émoi, et nous a révélé, si j'en crois mon programme, « Une pension à San Francisco ». Une chambre à coucher chichement meublée d'une commode et d'un lit en fer, avec une unique fenêtre. En train de faire le lit : Ying Li.

Que dire de Ying Li sinon, puisqu'on était en 1912, que son pays était encore couramment appelé Empire du Milieu, que pour mieux ressembler à un Chinois il avait bridé ses yeux en étirant la peau de ses tempes et maquillé son visage en jaune, qu'il était chaussé de pantoufles en toile noire et que sa natte lui descendait jusqu'à la taille ? Dès que le public l'a vu faire ce lit, un peu n'importe comment d'ailleurs, il a réagi non par un véritable rire, mais plutôt par une rumeur annonciatrice de gaieté : un Chinois, vous vous rendez compte !

« Ying ! » a crié une voix de femme dans les coulisses. L'interpellé a levé la tête sans répondre, l'air buté, puis il a laissé tomber un oreiller et trébuché dessus, ce qui a provoqué une vague d'hilarité dans le public. Alors a fait son entrée Mrs Fagin, propriétaire de la pension – toujours d'après mon programme.

— « Tu ne pourrais pas venir quand je t'appelle ?

— Moi faire lit.

— Oui, et une mule s'y prendrait mieux que toi.

— Moi partir ! a-t-il répliqué en croisant les bras.

— Quoi, maintenant ? »

Ying a réfléchi. « Bientôt.

— Oui, eh bien, en attendant, va donc faire un peu de rangement dans ma chambre. » Ying est sorti de scène en fredonnant d'une voix aiguë un air chinois, ou qui se voulait tel. Là encore, nous avons ri.

Puis c'est « Claire » qui a fait son apparition – c'était dans sa chambre qu'on était censé se trouver – et j'ai consulté le programme pour savoir le nom de l'actrice tant elle était jolie. J'avais devant moi une certaine Alice Martin, qui s'est mise à raconter ses malheurs à Mr Fagin. Nous avons alors appris qu'elle avait été abandonnée par le « Lévrier » son mari, un escroc qui l'avait fort mal traitée, mais qu'elle aimait encore. Toutefois, j'ai rapidement perdu le fil de l'intrigue, car, plus que le texte, c'était le son même des voix, si étrange, qui retenait mon attention. J'ai fini par comprendre que, sans amplification, elles étaient curieusement amorties par la masse du public, qui comptait des centaines de personnes. Leur sonorité comme assourdie et privée d'écho exerçait sur moi une étrange fascination, et me rendait extraordinairement réelle la présence des acteurs sur scène.

J'attendais quelques-unes des répliques qui avaient fait la réputation de Mizner, mais en vain. Claire et Mrs Fagin sont sorties de

scène, Ying est revenu en compagnie d'un dénommé McSherry, joueur professionnel repentí devenu détective qui était amoureux de Claire, et ainsi de suite.

— « Mr Fagin là-haut, a annoncé Ying. Vous attendre.

— Vous-même pourriez peut-être me renseigner », a répondu McSherry en brandissant une grande feuille de papier rouge de telle manière que le public voie bien les idéogrammes dont elle était couverte.

— « Moi pas comprendre, l'a informé Ying après un bref coup d'œil.

— C'est bien dommage. » Puis, abruptement et d'une voix forte : « Sim yup tong ! »

Ying a réagi instantanément : c'était un ordre formulé dans sa langue auquel il lui était impossible de désobéir. Adoptant d'un coup une attitude servile il s'est écrié, l'air terrifié : « Ni ha limia ! » ou quelque chose dans ce goût-là ; puis il a pris le papier et s'est mis à lire de haut en bas et de bas en haut, avec le mouvement de tête approprié.

— « Alors, toi savoir, maintenant ?

— Peut-être. »

Relevant sa manche, McSherry lui a montré une cicatrice sur son avant-bras. Ying Li l'a regardée plusieurs fois avant de se reporter à la feuille de papier rouge, comme pour la comparer à sa description.

— « M'est avis que ce Chinetoque a vu le jour dans le Missouri », a commenté McSherry.

Du Mizner, ça ? Où était donc son fameux mordant ?

— « On dirait une amende infligée à quelqu'un pour avoir fait un accroc à une chemise », a repris McSherry avant de demander au Chinois où était le mari de Claire.

— « Lui revenir bientôt.

— Pour les Chinetoques, « bientôt » peut vouloir dire deux minutes comme quarante ans. Alors, lequel des deux ?

— Lui venir hier. Une heure.

— Et la veille, c'était à quelle heure ?

— Sept semaines. »

Ma foi, le public a trouvé ça drôle, et comme j'en faisais partie, j'ai ri aussi. Mais tout de même...

Mrs Fagin et McSherry ont fait quelque peu progresser l'intrigue. L'ex-joueur était venu aider Claire parce qu'il était amoureux d'elle. Je n'ai pas tardé à entendre une réplique qui devait être citée sur le mode sarcastique dans le Times du lendemain ; McSherry s'emportant contre le « Lévrier », époux de Claire : « Celui qui ne marchait déjà pas droit quand il était célibataire, ne marche pas plus droit pour l'amour d'une femme une fois qu'il l'a épousée !

— Ça, c'est bien vrai ! » s'est exclamée Mrs Fagin tandis que je

coulais un regard à mam'zelle Jotta, puis aux spectateurs qui m'entouraient. On souriait, tout à la pièce, et on ne prenait manifestement pas ces répliques beaucoup plus au sérieux que moi.

À deux ou trois reprises pendant cette même scène, sous l'effet des émotions puissantes suscitées par son amour pour Claire, McSherry a eu une attitude qui m'a surpris. Les épaules voûtées, il a carrément tourné le dos au public, chose que je n'avais encore jamais vu faire au théâtre. Sans doute une convention de l'époque destinée à suggérer que le personnage était trop ému pour se montrer à visage découvert. J'avais lu quelque part que les danseuses classiques profitaient des brefs instants où elles avaient le dos tourné au public pour essayer sur leur front, d'un joli mouvement de poignet, la transpiration due à l'effort, avant d'écarter gracieusement, mais vigoureusement les bras pour s'en débarrasser. Qui sait, peut-être McSherry était-il en train de faire des grimaces comiques...

Tandis que la scène entre lui et Mr Fagin touchait à sa fin, Ying est revenu avec un balai. « Moi balayer ? »

Mr Fagin a reculé d'un pas sous le coup de la surprise. « C'est bien la première fois de sa vie qu'il demande à travailler ! »

Une fois les deux autres sortis de scène, le Chinois s'est mis à remuer de plus en plus lentement son balai jusqu'à ce que le mouvement devienne imperceptible, en bon serviteur zélé qu'il était.

Le premier acte exposait déjà la quasi-totalité de l'intrigue : un petit groupe d'escrocs – dont une femme – s'apprêtaient à partir pour l'Europe afin de plumer une riche famille embarquant sur le même navire qu'eux. À mon avis, Wilson Mizner avait dû disposer d'informations de première main sur la manière de procéder. J'aimais particulièrement les surnoms des membres de la bande : il y avait le « Lévrier », bien sûr, mais aussi « Alex l'Aphone », « Kitty Grand-Large » et « Kid Visage-Pâle », ainsi nommé par antiphrase, avais-je cru comprendre quand il était entré en scène pour la première fois, parce qu'il avait le teint cramoisi.

— « Tu ne ferais que nous gêner pendant ce voyage, Kid, disait Kitty Grand-Large.

— Et pourquoi, donc ?

— Parce que sur un navire de première classe, on porte des vêtements, on mange avec une fourchette et on se met en chemise de nuit pour dormir !

— Mais tout ça, je pourrais l'apprendre en une semaine ! » a protesté le Kid, ce qui m'a fait rire. Là au moins je reconnaissais la patte un peu canaille de Mizner. Toutefois, dans l'ensemble, la pièce semblait avoir été écrite en un après-midi. Bien arrosé, l'après-midi.

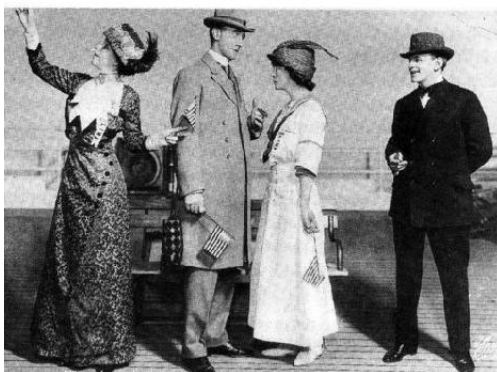
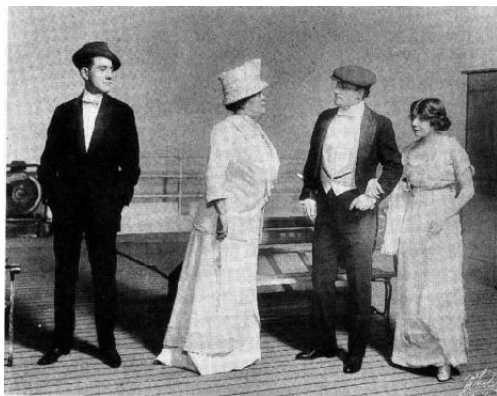
J'avais soigneusement évité de lire le résumé sur le programme, préférant préserver intact le maigre effet de surprise que le deuxième

acte pourrait avoir sur moi, avec son décor reproduisant le pont d'un bateau ; j'ai bien fait.

Tout y était : des passagers lisant dans des chaises longues, d'autres accoudés au bastingage et contemplant un fond de scène peint représentant le large, le ciel et ses nuages. Ajoutez à cela un canot de sauvetage grandeur nature, un poste de transmissions et un couple jouant à ce jeu consistant à se lancer des anneaux qui semble surtout pratiqué à bord des bateaux. J'ai lu sur le programme qu'il s'agissait du « pont tempête du H.M.S. Mauretania » ! Or, je fais justement partie de ces gens qui sont fascinés par les paquebots, qui aiment les histoires de grands navires de haute mer et se perdent dans la contemplation de leurs photos en se demandant quel effet cela ferait de partir en croisière sur l'un d'eux. Et bien entendu, le Mauretania était peut-être le plus réputé des merveilleux paquebots d'antan. La reproduction était-elle fidèle ? J'ai examiné le décor en détail.

Comment l'affirmer ? Pourtant, le tout faisait vrai ; même les planches reproduisaient l'aspect d'un pont.

Le Times a publié par la suite une série de photos. En voici deux, extraites de scènes différentes.



Les protagonistes n'en faisaient pas autant qu'ils en ont l'air ici. En

fait, je pense qu'en l'occurrence ils posent devant l'appareil en mimant une expression pas si facile à maintenir, même pour un acteur. La casquette et le feutre passaient très bien, et pour cause : dans la rue, tous les hommes en portaient. Ces « Américains profonds » agitateurs de petits drapeaux (était-ce une touche d'ironie à la Mizner ?) étaient censés être des péquenauds ultranationalistes originaires de Lima, dans l'État d'Ohio. C'était la riche famille que les escrocs allaient bientôt aborder grâce à une fausse lettre d'introduction.

À un moment, nous avons tous sursauté : du poste de transmissions situé à droite de la scène jaillissait soudain une série de bips électriques sur fond de chuintement ; ce son a aussitôt capté toute notre attention. Bip-bip-bip ! Bip-bip-bip-bip-bip ! Nous étions encore dans un monde où les communications radio en haute mer étaient d'invention toute récente, parées de l'attrait de la nouveauté. La salve de bips s'est arrêtée et tous les « passagers » se sont tournés vers sa source. Sur le seuil du poste est apparu un homme portant l'uniforme du navire et tenant un bout de papier à la main.

— « Un aérogramme pour Foster Allen ! a-t-il clamé. Un aérogramme pour M. Allen ! » Sur quoi il s'est mis en quête du destinataire.

C'était une bonne idée de mise en scène ; d'ailleurs, l'exaltant bip-bip devait revenir par rafales tout au long de la pièce nous faire sursauter, mais aussi nous remplir d'aise, bien qu'il ne soit pas toujours justifié par l'intrigue.

J'ai assez vite compris que Kid Visage-Pâle devait être la création exclusive de Wilson Mizner (la pièce étant cosignée) ; en effet, c'était à lui que revenaient la plupart des répliques « miznériennes ». À un moment par exemple, il essayait de faire la conversation à une jeune et jolie passagère prénommée Etta, mais ne savait malheureusement pas quoi lui dire. Il finissait par lâcher : « Vous avez vu, la mer ? » Plus tard, il faisait une partie de palets avec la même Etta et s'en sortait plutôt bien, alors qu'il n'y avait encore jamais joué. Etta se demandait où il avait pu apprendre. « On y jouait tout le temps à la maison, sur la pelouse, lui disait-il.

— Sur la pelouse ? Je ne savais pas qu'on pouvait faire glisser les palets sur l'herbe.

— Mais non voyons, réplique-t-il du tac au tac. Euh... on les faisait rouler, pas glisser. »

À un autre moment, s'adressant à Kitty Grand-Large : « Et ça, on peut demander à un avocat de le faire ?

— Naturellement ! Il y a des avocats qui feraient n'importe quoi pour de l'argent, y compris couler un bateau. » Ou encore : « Quand viendra le moment de faire un faux serment, on te soufflera ce qu'il faut dire aussi bien qu'un avocat de renom ! » Et pour finir, comme un

passager lui demandait où il allait descendre à Londres, il répondait : « Westminster Abbey. »

J'ai cru entendre Mizner se trahir de manière assez inattendue dans une scène se déroulant sur le pont entre McSherry et un autre détective monté à bord pour lui donner un coup de main face aux escrocs qu'il doit démasquer. La cloche du dîner ayant sonné, tout le monde avait disparu ; le second détective remarquait quelque chose dans la poche intérieure de McSherry et la tapotait du doigt en disant : « On dirait là une « planchette à battre les cartes en reps vert ». » Une quoi ? Je n'avais jamais entendu parler de ça, et manifestement le reste du public non plus. Mais c'était tellement détaillé comme description qu'on voyait mal comment l'auteur aurait pu inventer cet objet. D'ailleurs, McSherry répondait : « Je bats encore les cartes, parfois, quand je réfléchis ; mais je ne joue plus. » Effectivement, une fois le détective parti il s'asseyait, sortait un superbe tablier de jeu en bois pliant tendu de vert, et l'ouvrait sur ses genoux. L'air pensif et le regard perdu au large, il se mettait à battre longuement les cartes d'une main experte. Or, qui se promènerait avec une planchette de jeu en poche rien que pour battre les cartes de temps en temps sinon, justement, un artiste du tour de cartes crapuleux et indétectable ? Ce détail provenait sûrement du passé douteux de Mizner lui-même. En regardant faire McSherry, j'avais envie de posséder une planchette en reps vert, moi aussi. Puis le poste de transmissions a poussé son bip-bip-bip, le joueur a bondi sur ses pieds et la pièce a poursuivi son cours.

Le rideau est tombé sur le deuxième acte, les lumières se sont rallumées pour l'entracte. Nous sommes sortis dans le foyer où nous avons absorbé une boisson rose indéterminée. Puis nous avons regagné nos places à temps pour un rapide lever de rideau sur ce qui avait l'air d'une partie de poker dans une cabine enfumée dont la paroi du fond était percée de hublots.

Le chroniqueur du Times qui avait assisté à la première affirmait que la partie de poker « était un délice », et il avait raison. Parce qu'elle sonnait juste, tout droit sortie de la vie aventureuse de Mizner. Ces hommes en manches de chemise et gilet entrouvert tiraient sur de vrais cigares et parlaient comme de vrais joueurs.

— « Superbe donne, hein ? » a lancé un des joueurs, rayonnant, en ramassant la mise, ce à quoi un autre, moins verni, a répliqué : « Ne parlons plus du passé. »

Un autre a annoncé qu'il passait en lançant sur la table sa main perdante et en articulant avec dégoût : « Je vous laisse vous entre-déchirer. »

Un troisième s'est levé pour faire le tour de sa chaise, comme quand on veut que la chance tourne, et un autre joueur a dit à son vis-à-vis :

« Dis donc, ça t'arrive de blinder ?

— Bien sûr, lui a répondu l'autre, quand je peux pas faire autrement. »

À les regarder jouer autour de cette table de poker hexagonale la scène intitulée « La salle de jeu : le même jour, dans la soirée », on avait presque l'impression d'assister à une vraie partie. Ces acteurs parlaient le langage des joueurs authentiques et se comportaient comme eux. « Comment voulez-vous parler avec ça ? » a remarqué l'un d'eux à propos de son jeu.

Un des perdants dont le tour était venu de distribuer les cartes s'est mis à ramasser la défausse des autres en s'énervant : « Allez, allez, vos défausses ! Plus vite que ça !

— Je ne vois pas ce que je pourrais lâcher, à part la partie », a déclaré un autre perdant, découragé.

Un de ses rivaux a étalé une main gagnante composée de trois rois en disant, ainsi que les joueurs de poker diront sans doute pour l'éternité : « Et trois têtes couronnées, trois ! »

On entendait un flot ininterrompu d'insultes de rigueur : « Quand tu donnes, on dirait que tu partages une boîte de biscuits ! » Cette superbe partie de poker à la Wilson Mizner a pris fin lorsque McSherry s'est décidé à mettre en œuvre ses anciens talents de joueur professionnel encore récemment mis en pratique sur sa « planchette en reps vert », pour se montrer plus malin que ses escrocs d'adversaires en prélevant les cartes au milieu du paquet.

Le rideau est tombé à l'apogée de la scène : McSherry dépassait en astuce les manigances des voyous et le prétendu pigeon rafflait toute la mise. Les acteurs sont revenus saluer sept fois (j'ai compté) alors que la pièce n'était même pas terminée. Chaque fois les applaudissements se faisaient un peu plus nourris, le sixième à venir s'incliner devant nous étant le vainqueur de la partie, qui est sorti du rang avec en main les billets qu'il venait de gagner, ce qui a achevé de conquérir l'auditoire. Enfin, ce fut le tour du personnage de McSherry, à qui nous avons réservé le triomphe qu'il méritait pour avoir triomphé des margoulin. Puis les acclamations se sont progressivement tues et nous avons attendu la suite en souriant, dans un brouhaha de commentaires. Nous étions aux anges.

Le quatrième acte (« Minuit sur le pont tempête ») s'inaugura sur le bip-bip-bip-bip familier du poste de transmissions et le récit a promptement repris son cours. Finalement, pour couronner le tout, une fois la bande de malfaiteurs vaincus par les talents de McSherry, l'ex-spécialiste des cartes dit « le Lévrier » passait par-dessus bord (on ne savait pas très bien si c'était accidentel ou délibéré). On le voyait disparaître derrière le bastingage ; suivaient deux interminables secondes de silence tandis que, sur le pont, les autres suivaient sa

chute du regard, l'air horrifié... À ce moment-là on entendait même un grand plouf ! Immédiatement suivi d'une gerbe d'écume dont le sommet atteignait le plat-bord ! Suprême raffinement, celle-ci se manifestait avec un léger décalage vers l'arrière du « navire », celui-ci ayant naturellement eu le temps de parcourir une courte distance !

— « Un homme à la mer ! » a crié quelqu'un.

Alors, tandis que la ravissante Claire se réfugiait dans les bras de McSherry, le rideau est définitivement retombé au son – ne me demandez pas pourquoi ! – du signal sonore pressant et merveilleusement dramatique de la radio de bord. Ultime effet, à ce moment-là a retenti pour la première fois de la pièce, mais non pour la dernière, une explosion sonore qui a empli toute la salle à en faire trembler les murs tandis que les franges dorées s'abaissaient lentement vers le sol : la sirène du navire. Le vacarme empêchait toute réflexion et nous nous sommes laissé emporter par le délire le plus frénétique. À elle seule cette chute aurait suscité un tonnerre d'applaudissements, même si nous n'avions pas vu le reste de la pièce.

Je n'avais pas oublié la principale raison de ma présence. J'ai profité du tohu-bohu pour récupérer mon chapeau sous mon siège, pivoter vers l'allée sans me lever encore puis, courbé en deux, filer furtivement vers la sortie. Le mugissement de la sirène et le signal monocorde de la radio conféraient à mon entreprise un sentiment d'urgence affolée d'essence très théâtrale. Z était forcément là, je le savais ! Encore quelques minutes et il sortirait sur le trottoir. Alors, je verrais son visage.

J'ai traversé le foyer dallé encore désert à l'exception de deux ouvreuses qui bavardaient, et c'est avant tous les autres spectateurs que je suis sorti sur le trottoir devant le Knickerbocker. Quelque part, peut-être à la hauteur du carrefour suivant, la Colombine venait déjà dans ma direction.

Un homme est sorti à son tour du théâtre et m'a jeté un coup d'œil avant de coiffer avec soin son chapeau melon puis de s'en aller. Vers le haut de la rue, la tour du Times se profilait sur fond de ciel bleu-blanc. Trois femmes ont fait irruption, riant et parlant sans s'écouter l'une l'autre. Quelques autres sont apparues derrière elles, et tout à coup c'est une véritable marée humaine qui s'est écoulée par toutes les portes du théâtre ; certains spectateurs s'éloignaient sans attendre, mais beaucoup s'arrêtaient discuter à l'air libre. Les passants étaient contraints de se frayer un chemin dans cette foule sans cesse plus nombreuse. Je contemplais le tout, à la fois content et inquiet. Car je ne savais pas précisément à quoi m'attendre ; quand la Colombine se présenterait – car elle viendrait forcément – et que Z la suivrait du regard – même commentaire –, j'ignorais ce que j'allais trouver. Et si « la Colombine » n'était qu'un simple surnom sans rapport avec

l'apparence de sa titulaire ? S'il ne me permettait pas du tout de la reconnaître ? Je suis allé me tenir un peu à l'écart, devant la pharmacie qui faisait le coin, pour mieux embrasser du regard la cohue grandissante.



Au bord du trottoir j'ai trouvé une caisse vide à moitié tombée dans

le caniveau que j'ai remise d'aplomb du bout du pied avant de grimper dessus et de m'y sentir aussitôt comme sur une petite île. Si ça se trouvait, cette femme était déjà là en ce moment même et je risquais de la manquer !



Mû par une impulsion subite, j'ai déplié le soufflet de mon appareil photo et saisi sur le vif la petite scène ci-contre, où l'on voit le début de l'attroupement ; si je laissais filer la Colombine par mégarde, au moins pourrais-je la repérer plus tard, ainsi que Z, sur mon cliché.

Il y avait de plus en plus de monde ; j'ai réarmé mon appareil et pris encore la photo ci-contre. Cependant, à peine une minute plus tard

l'attroupement était devenu une véritable foule ; une dizaine de Colombines pouvaient venir droit sur moi sans que je m'aperçoive de rien ! Nerveux, je lançais des coups d'œil en tous sens sans très bien savoir quoi chercher.



C'est à ce moment-là que j'ai photographié la scène de foule ci-contre. La Colombine s'y trouvait-elle quelque part ? C'était fort possible. Il pouvait même y en avoir tout un vol ! Deux femmes au couvre-chef particulièrement élaboré m'ont jeté un regard au passage. Je me suis senti obligé, ne serait-ce que par pure politesse, de faire mine de les photographier.

Mais mon viseur étant à peu près grand comme un timbre-poste, je n'ai remarqué la dame derrière – là, vous la voyez ? – qu'au moment d'abaisser le Kodak. C'est seulement quand elle est passée devant moi que j'ai aperçu l'oiseau empaillé ornant son chapeau, avec son petit œil de verre tout rond. Et j'ai cru voir cet œil se fermer, puis se rouvrir. Non, je n'avais pas rêvé : il n'était pas empaillé ! Et il ne s'agissait pas de n'importe de quel oiseau : c'était bel et bien une colombe ! Je venais sans le vouloir de photographier la Colombine ! Donc, quelque part dans la foule, Z était peut-être encore là à l'observer. Malheureusement, comme je me penchais pour scruter la foule, une masse non identifiée, mais de couleur rose a brusquement empli mon champ de vision, masquant la foule par la même occasion. Au centre de cette vaste roue pastel, le visage de mam'zelle Jotta qui me regardait : « Mais enfin, qu'est-ce que vous fabriquez ? » m'a-t-elle lancé.

Je lui ai frénétiquement fait signe de s'écarter, réprimant avec peine mon envie de la repousser sans ménagement ; elle a obtempéré, mais la foule s'était déjà recomposée tel un kaléidoscope et l'occasion était passée ; j'avais perdu toutes mes chances de repérer Z.

Comme on le voit ci-dessus, quand j'ai récupéré le rouleau développé, j'ai demandé un agrandissement de la partie du négatif reproduisant l'instant saisi par l'objectif, mais non par mon œil. Tandis

que je scrutais la cohue par l'intermédiaire du trop petit viseur, l'appareil avait fixé la Colombine sur la pellicule – vous voyez la colombe sur sa tête ? En relevant les yeux, je n'avais plus devant qu'une tache rose, le chapeau de mam'zelle Jotta ! Quand j'avais pris conscience de sa présence, il était trop tard. La Colombine était déjà passée.

« Prenons un taxi », ai-je jeté avec brusquerie en redescendant de ma caisse. J'ai ouvert la portière arrière d'un volumineux taxi rouge, où j'ai fait monter mam'zelle Jotta. « À l'hôtel Plaza ! » Puis j'ai refermé la portière sur elle et me suis promptement détourné, craignant de laisser échapper des mots que je risquais de regretter. Le taxi s'est engagé dans le flot de circulation qui envahissait Broadway.

Sur le trottoir, je distinguais encore la Colombine, ainsi que l'expression étonnée des badauds devant l'oiseau vivant qui ornait sa coiffure. Tout à coup, j'ai su où elle allait. Je me souvenais d'avoir vu sa photo, un volatile sur chaque épaule, dans le foyer du Fifth Avenue Theatre. C'était donc une artiste de music-hall dont mon époque avait oublié jusqu'à l'existence, et à plus forte raison le nom de scène. Je me suis décidé à rentrer à pied à l'hôtel histoire de me calmer. Allons, ce n'était pas vraiment la faute de mam'zelle Jotta.

J'avais un bon bout de chemin à faire ; en arrivant, ça allait mieux ; dans le hall, j'ai trouvé mam'zelle Jotta qui m'attendait dans un fauteuil à dossier droit, juste à côté de l'ascenseur. Aucune réaction devant mon sourire simulant la surprise ravie. Elle s'est contentée de se lever et d'entrer avec moi dans la cabine en disant au liftier « Dixième étage, s'il vous plaît. » Sur quoi elle s'est absorbée dans la contemplation silencieuse du calot du jeune garçon, jusqu'à ce que ce dernier rouvre les portes.

Aussitôt l'ascenseur reparti, elle m'a fait face en déclarant d'un ton glacial : « Bon. J'exige des explications. Vous vous êtes conduit avec une grossièreté inqualifiable. » À quelques mètres de nous, un homme est apparu à l'angle du couloir, clef en main. « Attendez. » Elle est passée devant moi et s'est arrêtée deux portes plus loin en fouillant dans son sac. Après avoir ouvert sa porte, elle m'a fait signe d'entrer d'un mouvement de menton empreint d'irritation. Puis elle a refermé, est allée se tenir au centre de sa chambre – bien plus grande que la mienne – et m'a fait à nouveau face. « Eh bien ? »

Mais j'avais préparé une explication. « Je suis vraiment désolé et je vous présente mes plus plates excuses. Seulement, je ne peux pas vous expliquer grand-chose. Je suis... une espèce de détective, si l'on veut. Il y a quelqu'un que je file. Et au moment de monter dans le taxi tout à l'heure, il m'a semblé l'apercevoir. C'est pour ça que j'ai refermé la portière...

— Vous voulez dire claqué la portière !

— Bon, j'avoue. Mais le temps pressait. Je n'avais pas le loisir de justifier mon attitude ; je risquais de le perdre.

— Et alors ? Il s'agissait bien de votre proie ?

— Malheureusement non. Je m'étais trompé. »

— Elle s'est approchée pour me regarder sous le nez. « C'est bien vrai, ça, Simon ?

— Pas tout à fait, mais presque. »

Elle m'a contemplé quelques instants, puis elle a eu ce geste charmant que font parfois les femmes : elle m'a posé une main sur chaque épaule en appuyant ses avant-bras contre ma poitrine. Cela a généralement un effet d'entraînement sur mes bras : je me dis que je ne peux tout de même pas les laisser ballants. Ce qui s'est passé ensuite, je jure que je ne l'ai pas voulu ! Elle était si près de moi que je humais son parfum, et si jolie que mes bras sont venus lui entourer les épaules ; je me suis retrouvé en train de l'embrasser passionnément en la serrant contre moi, incapable de résister. Mais bientôt le petit bonhomme qui réside en permanence dans ma tête et me sert de conscience s'est précipité sur la sonnette d'alarme et j'ai pris toute la mesure de mon égarement. Je ne voulais pas faire ça ! Je n'en avais jamais eu l'intention ! J'ai reculé d'un pas. « Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Mais elle s'est contentée de hocher la tête en souriant. « Je le sais bien. C'est moi qui l'ai voulu. Tout est de ma faute. Je vois que nous sommes un bon petit mari bien fidèle, hein ? Allez, asseyez-vous, Simon ; je ne vais pas vous manger. »

Je pouvais difficilement m'enfuir en hurlant ; je suis donc allé m'asseoir près de la fenêtre. « Vous avez raison, tout est de votre faute. Vous êtes trop séduisante. Beaucoup trop séduisante.

— Inutile, je suppose, de vous suggérer de me déshabiller très lentement et de...

— Stop ! On arrête là, d'accord ?

— Naturellement, je vous donnerais un coup de main. Par exemple en défaisant les agrafes de mon...

— Je vous en prie !

— Bon, bon, d'accord. Mais c'est vraiment dommage. »

Je n'ai pas fait mine d'acquiescer, mais je n'ai pas nié non plus. Car elle avait raison : c'était dommage. Injuste, aussi. Cela aurait pu arriver indépendamment de tout le reste, en quelque sorte. Comme une petite île sans lien avec quoi que ce soit d'autre. Mais assez, assez... Je me suis relevé. « Mon Dieu, vous avez vu l'heure ?

— Bien. Puisque c'est comme ça, je vous libère. » Arrivée devant la porte, une main sur la poignée, elle s'est retournée pour me regarder. « Mais je voudrais que vous sachiez, Simon, que si je suis à New York c'est simplement pour dépenser un petit héritage. Et le dépenser

entièrement. Histoire de m'amuser un peu. C'est tout. Alors, pourquoi ne pas me permettre de vous aider dans votre tâche ? J'ai tout mon temps, et il y doit bien y avoir quelque chose que je puisse faire pour vous.

— Mais certainement. Pourquoi pas ? »

Elle a ouvert la porte et j'ai fait semblant de prendre un air apeuré en me glissant devant elle pour ressortir dans le couloir. Elle a feint de m'attraper au passage et nous avons tous deux souri. Puis, la mine toujours réjouie, je me suis dirigé vers ma propre chambre, qui n'était qu'à trois portes de là. Elle me plaisait vraiment, cette mam'zelle Jotta...

Vingt

J'avais toute la soirée à tuer, mais apparemment elle n'allait pas se laisser faire ; elle s'est même débattue avec la dernière énergie. Un moment j'ai cru qu'elle allait gagner, que neuf heures ne sonneraient jamais. Je m'étais étendu sur mon lit avec une brassée de journaux après avoir ôté mes chaussures et tassé mes oreillers dans mon dos, contre le mur. Mais le World, l'Express, la Tribune, le Post me faisaient tous l'effet de ces quotidiens inconnus qu'on achète quand on est en vacances, avec leur format inhabituel, leurs caractères bizarres et leurs manchettes parlant de gens et d'événements qui ne font pas partie de notre monde familier. En l'occurrence, même les bandes dessinées me paraissaient étranges, et en tout cas pas drôles.

J'avais aussi le dernier numéro de Variety, où j'ai vainement cherché mention de Tessie et Ted. J'ai même regardé dans le « Forum des artistes » et le courrier des lecteurs, mais rien. Une lettre en provenance de Cleveland, Ohio, demandait à la rédaction de vérifier l'exactitude des comptes rendus rédigés par votre correspondant à Cleveland. J'étais à l'affiche du Grand cette semaine et je tiens à préciser qu'en vérité, en matière de comique c'est moi qui ai emporté la palme ; même les autres artistes à l'affiche le reconnaissent bien volontiers. Signé : Sam Morris.

Au-dessous, Variety ajoutait : (Les auteurs des numéros mentionnés ont tous signé la lettre ci-dessus : Frank Rutledge, J.K. Bradshaw, Grâce Bainbridge, les Four Bucks, Don Fabio, Miller & Mack, Onri Orthorpe & Co. et William H. Rorkoph, régisseur.)

Je me suis levé pour aller prendre sur le radiateur le numéro de la semaine passée. Puis, assis au bord du lit, j'ai cherché les comptes rendus de spectacles montés ailleurs qu'à New York. J'ai trouvé une foule de critiques en tout petits caractères décrivant les spectacles de music-hall créés sur tout le territoire des États-Unis ; ville après ville, un théâtre après l'autre, j'ai passé en revue des centaines d'articles microscopiques au style laconique et condensé, sans doute écrits par des gens du coin ayant bénéficié d'une invitation et en échange d'une rémunération – probablement modeste – de la part du magazine. À la rubrique Cleveland, O. j'ai pu lire vers le milieu de la longue colonne énumérant les représentations annoncées : Grand (dir. & agent : J.H. Michel, U.B.O., lundi générale à 10 h) – Don Fabio, contorsionniste de talent ; Miller & Mack, chants et danses de qualité ; Frank Rutledge & Co. avec Grâce Bainbridge, dans « Notre épouse », a beaucoup plu ; Onri Orthorpe & Co. danseurs acrobates ; Sam Morris, monologue allemand, n'a pas plu ; les Four Bucks, excellents cyclistes

acrobatiques.

J'ai reposé le magazine en imaginant Sam Morris courant acheter Variety dès l'arrivée des journaux à la réception de son hôtel, l'emportant dans un coin du hall, allant directement aux critiques, localisant la colonne Cleveland puis le texte concernant le Grand, approchant le journal de ses yeux pour déchiffrer son nom... tout cela pour l'y trouver suivi de ces trois mots infamants, n'a pas plu, et sentir le cœur lui manquer. Je n'avais guère de mal à me représenter sa grimace, son expression de chagrin, de colère, et peut-être aussi d'inquiétude. À la suite de quoi il gagnait une des écritoires du hall pour composer une pétition concise et pleine de raideur et la faire signer aux artistes partageant l'affiche avec lui (Pas de problème, Sam. Je vais te la signer, ta pétition, moi ! Et ne te laisse donc pas démoraliser par ce péquenaud). Pour finir, dans son désir de prouver que c'était lui qui avait suscité le plus de rires, Sam avait même demandé la signature du régisseur. C'est que la vie n'était pas toute rose. Ah, Tessie et Ted...

Il n'était pas encore dix heures et le temps semblait s'être figé, comme pour donner raison à Einstein ; j'ai eu envie de frapper chez mam'zelle Jotta et disant simplement : « Coucou ! Je me demandais ce que vous faisiez. » Mais Julia ne serait pas d'accord. Et Willy non plus. Fido, lui, n'y trouverait certainement rien à redire, mais n'étant pas sûr de ses critères moraux j'ai appliqué le célèbre dicton britannique : je suis resté allongé en pensant à l'Angleterre.

Au bout d'un moment je suis allé regarder par la fenêtre. Le ciel valait le coup d'œil : parfaitement dégagé, propre et d'un beau bleu virant au marine au-dessus du parc, avec une dernière trace de clarté côté ouest, c'est-à-dire vers l'Hudson, comme si le jour répugnait à quitter la scène. Alors, tandis que je contemplais l'angle de la Cinquième Avenue, une poire en caoutchouc a poussé son couac et voilà que tout à coup c'était de nouveau l'heure bleue, l'heure de toutes les promesses. J'ai ouvert la fenêtre et, penché au-dehors dans la nuit naissante, je me suis senti tout heureux.

Dix heures ont quand même fini par sonner. À ce moment-là j'étais déjà ressorti, sans chapeau ni pardessus. Il faisait un peu trop frais pour cela, mais c'était plus fort que moi. C'est donc dans cette tenue que j'ai dévalé gaiement les marches du Plaza et que, gambadant comme quand on a l'impression d'avoir à nouveau dix-neuf ans, j'ai pris un taxi direction Madison Square.

Broadway et la Cinquième Avenue se croisent juste avant Madison Square pour former un X géant au niveau de la Vingt-troisième Rue de telle manière que la première se retrouve subitement à l'est de la seconde. Et à l'intérieur du petit triangle formé par ce carrefour, bâti pour épouser sa forme se dresse le curieux bâtiment appelé Flatiron

Building. Il était maintenant dix heures vingt-cinq et, pourtant envahi le jour par un vacarme incessant, le quartier était presque silencieux. J'entendais mes pas sonner sur le pavé de la Cinquième Avenue tandis que je longuais le mur ouest de l'immeuble en question. Au moment de tourner à l'angle aigu – à la proue, en quelque sorte – du Flatiron, j'ai laissé mon regard remonter vers le nord au fil de cette fameuse avenue d'hôtels et de théâtres qu'est Broadway, jusqu'aux feux lointains de ce qu'on appelle Great White Way. Mais quand je suis reparti vers le sud après avoir tourné au coin, pour longer cette fois le mur du Flatiron côté Broadway, c'est à une avenue tout ce qu'il y a de plus ordinaire, avec immeubles de bureaux déserts et vitrines obscures, que je me suis trouvé confronté.

L'endroit était peut-être bien choisi pour se donner rendez-vous, mais moi j'en avais assez d'y jouer les éclaireurs ; il n'avait plus grand-chose à m'apprendre. J'ai donc fait le tour de l'immeuble par le petit côté du triangle, mais cette fois-ci, en revenant au niveau de la proue – la vitrine d'une petite boutique s'ouvrait juste à la pointe –, je ne me suis pas arrêté. J'ai continué à remonter Broadway en direction des frondaisons de Madison Square. Là, je me suis assis sur un banc pour considérer de loin l'énigme que représentait à mes yeux le Flatiron Building.

Décidément, il n'y avait pas moyen de surprendre en douce deux hommes debout au pied de l'immeuble alors qu'il ne passait pas un chat dans la rue. Peut-être pouvais-je me contenter de passer à côté d'eux l'air de rien, en badaud anonyme, histoire de voir au moins leur visage ? À moins qu'ils ne cherchent justement à m'en empêcher et ne se détournent jusqu'à ce que j'aie passé mon chemin...

Mes pensées s'égarèrent ; je me disais vaguement qu'en effet c'était bien un grand vaisseau de pierre que j'avais sous les yeux ; on l'aurait dit prêt à appareiller pour remonter soit d'un côté soit de l'autre, Broadway ou la Cinquième. J'ai tiré ma montre, dont le cadran était à peine lisible dans la lueur émise par un réverbère du parc. Onze heures moins onze. Comme il fallait absolument que je fasse quelque chose, n'importe quoi, je me suis relevé et j'ai retraversé Broadway pour aller de nouveau me poster au bas de l'immeuble. Et maintenant, que faire ? J'étais déjà passé un nombre incalculable de fois devant le Flatiron, mais maintenant que j'étais tout près, je le voyais d'un autre œil ; la façade était en pierres de taille de belle dimension entre lesquelles affleurait le ciment. Alors, levant le bras, j'ai inséré mes doigts dans un de ces interstices tout en calant le bord de mon pied droit sur la pierre inférieure ; en poussant sur ma jambe, je me suis retrouvé accroché au mur à quelque trente centimètres au-dessus du trottoir. Et j'ai senti que je devais continuer à grimper sans trop me poser de questions, sous peine de me raviser.

Une main après l'autre, un pied après l'autre, je me suis donc empressé de répéter le mouvement. La pierre rugueuse éraflait mes vêtements, dont les boutons s'accrochaient aux aspérités, et j'en sentais la surface froide sous ma joue.

Tel un insecte j'ai poursuivi ma lente ascension sans oser réfléchir à ce que j'étais en train de faire, repoussant la moindre pensée, jusqu'à heurter de la tête le dessous de la corniche qui courait tout autour de l'immeuble. Je suis resté bloqué là quelque temps, conscient du risque que je prenais : je pouvais faire une chute de dix mètres. Je ne me tuerais peut-être pas – même si cela restait possible –, mais je pouvais très bien me casser quelque chose ; me briser l'épaule si je me recevais mal, ou même le crâne, si cela se trouvait. Mais il ne fallait pas y penser, et se contenter de grimper ; j'ai très doucement lâché la main droite, dont les jointures ont effleuré la partie inférieure de la corniche, avant d'agripper son rebord. Puis ma main gauche s'est à son tour assuré une prise, sans perdre de temps, car je sentais mes pieds glisser. L'espace d'un instant, je suis resté suspendu dans le vide ; puis j'ai opéré un rétablissement, rapidement, mais sans à-coups, avant que mes biceps ne me fassent défaut. J'ai passé le menton au-dessus du rebord et je me suis hissé à plat ventre, les jambes pendant encore au-dessus de la rue, mais soulagé, en sécurité et heureux de l'être.

J'ai achevé le mouvement en faisant passer mes genoux par-dessus le rebord, et je suis allé m'asseoir sur la corniche, qui devait être une bénédiction pour les laveurs de carreaux. Là, seul dans l'obscurité en haut de ma façade, le dos bien calé contre la pierre entre deux fenêtres de bureaux assombries (elles annonçaient le nom de leur occupant, mais je n'arrivais pas à le déchiffrer en regardant par-dessus mon épaule), je me suis accordé quelques secondes d'autocongratulation. Puis une idée m'est venue d'un coup, comme quand une ampoule s'allume au-dessus des personnages de bande dessinée : de quel côté de l'immeuble mes deux hommes allaient-ils se rencontrer ?

Je faisais face à Broadway ; malgré l'obscurité quasi totale – la lumière des réverbères ne venait pas si haut –, je me suis levé et, en me repérant sur la couleur plus claire de la corniche, j'ai entrepris de longer successivement les deux façades en pointe, histoire de faire le guet. Je me sentais un peu idiot de faire ainsi le tour du Flatiron Building, tout là-haut dans le noir, en surveillant le trottoir désert, tellement attentif à ne pas trébucher que je glissais les pieds sur la pierre sans oser les en décoller. Un petit vent s'était levé et il commençait à faire froid. Il devait être onze heures, à présent ; alors que faisaient-ils ?

Je suis arrivé à la proue, que j'ai précautionneusement contournée.

J'apercevais maintenant un passant seul dans la Cinquième Avenue. Mais il ne venait pas vers moi, ne regardait même pas dans ma direction. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'au côté du triangle donnant dans la Vingt-deuxième Rue, mais toujours rien. J'ai tourné encore une fois à l'angle de la façade pour me retrouver dans Broadway Est, avec devant moi, au loin, les lumières du quartier animé. Puis j'ai regagné l'avant, et là une autre idée m'a frappé : je me suis immobilisé, pareil à une figure de proue tournée dans le mauvais sens. De mon poste, je pouvais surveiller à la fois Broadway et la Cinquième Avenue.

C'est alors que quelqu'un est apparu subitement, venant de la Vingt-deuxième Rue et traversant Broadway en diagonale vers le Flatiron. Au moment où il est passé dans le disque orangé que dessinait le réverbère sur le trottoir, je l'ai reconnu. Qui ne l'aurait pas reconnu, d'ailleurs ; je l'avais vu plus d'une fois dans les vieux films en noir et blanc, avec son allure décidée et l'impression de puissance qui se dégageait de son port de tête. J'ai distingué en outre ses célèbres petites lunettes rondes ainsi que sa moustache. Et pour finir, au moment où l'homme montait sur le trottoir, son vieux chapeau de cow-boy à large bord.

Il s'est arrêté au pied de l'immeuble et j'ai vu son chapeau se tourner de part et d'autre : il scrutait la rue. J'ai fait de même et vu arriver côté nord un autre homme qui traversait Broadway en venant vers nous. En silence ou presque, je me suis dépêché d'aller me tenir à leur hauteur, et j'y suis parvenu au moment même où ils échangeaient des salutations.

— « Alors, mon garçon... Toujours ponctuel, je vois ! » a dit une voix étonnamment haut perchée par rapport à mon attente.

— « J'essaie de l'être, monsieur, en effet.

— Est-ce que vous profitez bien de votre séjour à New York, au moins ? Mais oui, je suis sûr que oui.

— Comme toujours, vous le savez fort bien. Mais monsieur, j'aurais pu venir à la M...

— Non. Trop de reporters qui rôdent par les temps qui courent. Il ne serait pas bon qu'ils vous y voient. J'ai simplement emprunté la porte de service, puis ce... mais vous connaissez le chemin.

— En effet, monsieur. »

Il y a eu un silence, et la plus carrée des deux silhouettes a bougé ; l'homme était grand, mais pas autant que son vis-à-vis. Nous avions vu juste, Rube ; Z est effectivement de belle stature.

Quelque chose de blanc a lui dans une main. « J'y ai travaillé cet après-midi et il me semble que ces résolutions devraient faire l'affaire. » Le plus grand des deux a pris les papiers que l'autre lui tendait. « Vous avez celles de Howard ? a repris le premier.

— Oui, monsieur. » Z a empoché la liasse.

— « Alors, il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne chance, mon garçon. Et soyez prudent.

— Je le suis toujours.

— Eh non, pas tout à fait ! » Les deux hommes ont laissé échapper un petit rire, puis j'ai entendu un ultime « Bonne chance » qui m'a paru un peu brusque, un peu embarrassé peut-être, et ils ont échangé une unique poignée de main hâtive. Sur quoi ils ont tous deux tourné les talons et je suis resté planté là, tout bête, sur ma corniche, à suivre du regard tantôt l'un tantôt l'autre, avec leurs chapeaux noirs... Car, naturellement, c'était tout ce que j'avais vu – tout ce que j'avais pu voir d'eux, depuis ma cachette, la seule possible.

Et c'est ainsi que mon presque corpulent chapeau de cow-boy est reparti comme il était venu avant de disparaître dans la Vingt-deuxième Rue, tandis que l'arrière du couvre-chef de Z, sa nuque et le col de son manteau traversaient l'avenue en direction de Madison Square et se perdaient au milieu des arbres. Et moi je restais collé à la façade du Flatiron à me demander ce que tout cela voulait dire. Z s'était évanoui à jamais et j'avais épuisé tous les indices permettant de le retrouver. Quant à la Grande Guerre... L'idée qu'un seul homme ait les moyens d'empêcher un événement aussi retentissant ne m'avait jamais véritablement convaincu, de toute façon. En fait, je l'avais même trouvée un peu absurde. J'ai donc haussé les épaules avant d'entreprendre la descente. Seulement, il y avait Willy... Là, je ne savais plus... Enfin, on verrait.

Comme je ne trouvais pas de taxi, j'ai tourné le dos à mon vaisseau de pierre pour rentrer à pied. Z était sorti de ma vie, mais Tessie et Ted, eux, étaient toujours là, quelque part dans ce New York d'une autre époque. Quelque part sur Broadway, comme ils l'avaient toujours affirmé. Mais alors, pourquoi ne les avais-je pas encore trouvés ? En regardant sur ma gauche au moment de traverser la Vingt-huitième Rue, j'ai aperçu la devanture illuminée du Fifth Avenue Theatre, à quelques dizaines de mètres en direction de l'ouest. À cet instant précis les lumières se sont éteintes, mais je suis resté figé sur place parce que, un peu plus loin, continuait à brûler un unique globe blanc dont je me suis rendu compte qu'il devait marquer l'entrée des artistes.

J'ai hésité. J'avais vraiment envie de rentrer chez moi, de retrouver ma famille ; c'était tout à fait faisable le soir même. Il me suffisait de regagner le pont de Brooklyn ; en une heure je serais de retour. Pourtant, j'ai fini par obliquer vers le globe lumineux.

J'avais vu juste. Il éclairait une porte verte annonçant bel et bien, en lettres blanches passées, Entrée des artistes. Je l'ai regardée quelques instants, indécis, puis tout à coup elle s'est ouverte, livrant

passage à une jeune femme pressée qui semblait pleine de détermination et dont le maquillage abondant révélait son appartenance à la troupe. J'ai pris mon courage à deux mains et poussé timidement le battant avant de m'introduire avec circonspection.



Après avoir emprunté un petit couloir faiblement éclairé puis escaladé trois marches en bois, je suis tombé sur le gardien censé barrer l'accès à la scène et aux loges, qui pour l'instant dormait – par la suite je l'ai dessiné de mémoire.

Devais-je me faufiler discrètement devant lui ? Non ; en fin de compte, je ne savais ni où aller ni ce que je faisais là. Je risquais de me faire surprendre et jeter dehors illico. Je l'ai contemplé quelques instants puis, sans bruit, j'ai sorti de mon portefeuille un billet de vingt dollars que j'ai plié deux fois dans mon poing fermé. Sur ce, je me suis fendu de mon plus beau sourire ardent et faussement intimidé, et j'ai tapoté le genou du cerbère endormi. En homme habitué à être surpris dans cette posture et à faire semblant de rien, il n'a pas bougé d'un iota, se contentant d'ouvrir les yeux et de me regarder sans broncher.

— « Excusez-moi, mais... je me demandais s'il était possible de voir... » Mais qui ? J'ai prononcé le seul nom que je connaissais en ces lieux : « ... la Colombine. »

Il était sur le point de secouer la tête et de me demander qui j'étais, par exemple, mais à ce moment-là, sans regarder ma main et comme si celle-ci agissait en toute indépendance, je lui ai glissé le billet plié. L'homme lui a jeté un bref coup d'œil avant de relever la tête et de me lancer un regard sévère. Alors, j'ai compris. J'avais commis une erreur. Sa couleur jaune et le grand chiffre 20 qui s'y détachait avaient éveillé sa méfiance ; la somme était trop élevée. Cependant..., il a de nouveau baissé les yeux sur le billet. Un instant d'hésitation, puis il s'est mis sur pied en disant : « Attendez-moi là. »

Le petit espace au parquet ciré où il m'a provisoirement abandonné ne mesurait pas plus de trois mètres sur trois. Sur ma droite,

j'apercevais la scène pour l'heure plongée dans l'obscurité, ainsi que l'extrémité de nombreux fonds de scène, avec leurs cordes qui allaient se perdre dans les hauteurs insondables des cintres. Au bout du couloir qu'avait emprunté le gardien, j'entendais une femme chanter. Puis un rire d'homme a retenti, le rire plein d'aisance et bien entraîné d'un homme de bonne composition. Ensuite c'est un juron qui m'est parvenu, involontairement lâché par une autre voix mâle. Sur le mur de gauche, en brique nue, était fixé un tableau d'affichage. Je me suis approché pour voir ce qu'annonçaient les diverses notices qui y étaient punaisées.

L'une d'entre elles dressait une liste de numéros de music-hall accompagnés de leurs heures de représentation, en matinée et en soirée. Un autre, cartonnée celle-là, portait un avertissement (j'ai eu le temps de la recopier) : Si vous ne voulez pas voir votre numéro annulé sans possibilité de recours, ne prononcez aucune expression injurieuse sur scène. Ne vous adressez jamais, de quelque manière que ce soit, à un membre particulier de l'assistance. Si vous n'avez pas les moyens de distraire le public de M. Keith sans prendre le risque de l'offenser ; faites de votre mieux. Le manque de talent prête moins à censure que l'insulte au public. Si vous avez des doutes concernant la bonne tenue de votre numéro, consultez le directeur artistique avant d'entrer en scène ; car si vous vous rendez coupable de blasphème, voire d'allusions sacrilèges, vous ne serez plus jamais admis dans aucun des théâtres placés sous la responsabilité de M. Keith.

Eh bien, dites donc !

En haut du panneau, sous le cadre en bois, une main soigneuse avait inscrit au crayon de couleur : on est prié de ne pas donner son linge à nettoyer avant la fin de la première représentation. D'autres inscriptions figuraient sur la surface blanche en bois peint du panneau, à l'encre ou au crayon à papier : Ne vous en prenez pas à l'orchestre, il a trop de travail à la fonderie pour avoir le temps de répéter... Pas très grande, la scène, ici... Où prend-on son courrier ?... D'accord, la taule est pourrie, mais vous avez vu votre spectacle à vous ?... Les loges sont balayées tous les étés... Une carte de visite punaisée dans un coin : Les Frères Zéno acrobates, peuvent être joints par l'intermédiaire de ce panneau. Un tampon : Luke Mason, de la « Compagnie Josh Wilkins », le plus grand fantaisiste d'Amérique. Un petit rectangle de papier provenant d'une enveloppe soigneusement déchirée : Flo de Vere, de la compagnie « Belle de Boston », salue les Sœurs Wrangler ; de la « Compagnie des Joyeux Maraudeurs. » Venait ensuite une liste de Pensions, dactylographiée, une vingtaine d'adresses généralement situées dans le quartier des Trentième et Quarantième Rues. On en avait ajouté une dizaine d'autres au crayon ainsi que quelques commentaires épars : Bonne adresse... On y mange

bien, mais pas assez... Un taudis – pour acrobates seulement. Entendant revenir mon homme, j'ai levé la tête. Il m'a fait signe d'y aller et a regagné sa chaise sans plus se préoccuper de moi ; j'ai presque eu envie de lui réclamer mon billet de vingt.

Au bout du premier couloir, j'en ai pris un second sur la droite ; plus spacieux, jalonné de loges ouvertes, il courait parallèlement à la scène – du moins, c'est ce qu'il m'a semblé, car j'étais un peu désorienté. Il y avait du monde partout, sans doute les artistes prévus pour le soir même. J'ai poursuivi mon chemin en jetant au passage un coup d'œil fasciné dans les loges tout en m'efforçant de ne bousculer personne. Dans l'ensemble, on ne faisait pas attention à moi, mais on me saluait tout de même de la tête quand on croisait mon regard. Je me demandais s'il était correct de regarder ainsi dans les loges. Mais sans cela, comment repérer la Colombine ?

Celle-ci m'est bientôt apparue assise à sa coiffeuse, de dos au couloir, mais surveillant mon approche dans son miroir. Elle était en tenue de ville. Contre un mur étaient disposées trois grandes cages à oiseaux cubiques, recouvertes d'un tissu. Comme je marquais un arrêt sur le seuil, elle m'a prié d'entrer. Je l'ai remerciée de bien vouloir me recevoir et elle m'a demandé ce qu'elle pouvait faire pour moi.

— « Voilà. Il y a un numéro de music-hall que je dois absolument voir à New York ce mois-ci, mais je ne sais ni où il sera représenté, ni comment m'y prendre pour le savoir. »

Après avoir attendu un instant une suite éventuelle, elle m'a demandé : « Je suppose que vous en connaissez le titre ?

— Oui, Tessie & Ted. »

Elle a réfléchi quelques secondes avant de secouer la tête. « Jamais entendu parler. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Eh bien, elle chante et lui joue du piano. Il danse aussi, je crois.

— Et peut-on savoir pourquoi vous vous adressez à moi ?

— Disons que j'ai dû choisir entre les cyclistes acrobates, Joe Cook, Kraus & Raus et tous les autres, et qu'en photo, c'est vous qui aviez l'air la plus gentille.

— Oh, ce n'est pas seulement sur les photos vous savez ! a-t-elle répliqué en se déridant. Ma foi, votre renseignement ne devrait pas être trop difficile à dénicher. » Elle a pris sur sa coiffeuse un numéro de Variety qu'elle s'est mise à feuilleter avant de le replier sur une page bourrée de petits caractères et de me le tendre aussitôt. « Tenez, jetez un œil là-dessus. Vous verrez bien s'ils y sont. »

À l'affiche la semaine prochaine dans les music-halls proposant au plus trois représentations quotidiennes. Sauf mention contraire, les théâtres cités sont ouverts toute la semaine en soirée et le lundi en matinée. Sous ce chapeau la page était composée en corps minuscule criblé d'abréviations. Les théâtres marqués Orpheum sans autre

précision font partie des tournées Orpheum. Les théâtres suivis de la mention S. – C. entre parenthèses, généralement Empress, font partie des tournées Sullivan-Considine... (P) signifie tournées Pantage, (Loew) signifie les tournées Marcus Loew... Bref, tout un monde qui m'était totalement inconnu.

Naturellement, la rubrique New York venait en premier. Et le premier théâtre répertorié était celui-là même où je me trouvais, le Fifth Avenue. À l'affiche depuis ce lundi, on trouvait La Famille Doyle, Kraus & Raus, Smith, Smith, Smith & les Petits Smithsy Vernon & Vernon, Les Lutins du fond du jardin, Madame Zelda, La Colombine, Joe Cook, Merlin le Grand...

À l'American (Loew) se jouait une interminable série de numéros, ainsi qu'au Colonial (ubo) et partout ailleurs ; des dizaines et des dizaines de numéros de variétés se donnaient cette semaine-là rien qu'à New York, à Brooklyn et dans le Bronx. Mais pas de Tessie & Ted. Après la rubrique New York, la liste devenait alphabétique, en commençant par Atlanta (Georgia), Atlantic City (Young's Pier) et ainsi de suite jusqu'à Oakland, Plattsburg, Portland, Pueblo...

Cela continuait sur la page suivante, puis sur une troisième. Il y en avait ainsi des centaines, voire des milliers, pour autant que je puisse juger. Un nombre infini de numéros de music-hall à l'affiche cette semaine-là sur tout le territoire des États-Unis, et plus d'annonces qu'on ne pouvait en lire.

— « Alors ? Ils y sont ? »

— Pas à New York en tout cas. » Je lui ai tendu son magazine. « Gardez-le, si vous voulez. Moi, je l'ai lu.

— Je ne me doutais pas qu'il pouvait y avoir autant de numéros de variétés. J'ai envie de les voir tous !

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Ceux-là, ce sont les plus cotés, ceux qui se jouent deux ou trois fois par jour ; mais il y a encore plus de numéros mineurs, à raison de six ou sept représentations quotidiennes. Et ça, ce n'est pas toujours intéressant, croyez-moi. Pour ne rien dire de l'entre-deux... » Elle s'inspectait dans le miroir, tournant la tête d'un côté puis de l'autre, levant le menton, attentive, « ... j'entends par là les mineurs catégorie « mineurs », les mineurs catégorie « moyens » – à quatre ou cinq représentations par jour –, les moyens catégorie « cotés », etc. Avec tous les degrés intermédiaires ! » Elle a éclaté de rire en me lançant un coup d'œil dans la glace. « Je plaisante, mais il existe quelque chose comme deux mille music-halls dans ce pays, et j'entends par là tous les genres de variétés, dont un grand nombre à éviter en priorité. Évidemment, c'est à New York qu'on trouve ce qu'il y a de mieux. Si vous aimez le music-hall, c'était bien ici qu'il fallait venir. Vous êtes certain que le numéro dont vous parlez est arrivé jusqu'à New York ? »

J'ai acquiescé en silence.

— « Alors... » Sur un dernier coup d'œil au miroir, elle a éteint la lumière et s'est levée en se penchant pour lisser le devant de sa robe. « Moi, je rentre chez moi. Enfin, je veux parler de ma pension new-yorkaise. Si vous voulez, vous pouvez m'accompagner. Vous y trouverez peut-être quelqu'un qui connaisse Tessie & Ted.

— Je veux bien. »

Elle a soulevé un coin de la toile recouvrant les cages. J'ai entendu un bruissement d'ailes et la Colombine a dit : « Bonsoir, mes poulettes ! » Sur quoi nous sommes partis.

Arrivée sur le trottoir, elle s'est dirigée tout droit vers un fiacre qui l'attendait manifestement. « Bonsoir, m'ame Boothe !

— Bonsoir, Charley. Pas fâchée de rentrer, ce soir. » Elle est montée en voiture pendant que je m'empressais de faire le tour. Le cocher a réveillé son cheval d'un claquement de langue et tiré sur les rênes. Nous avons entrepris de remonter la Vingt-huitième Rue vers l'ouest. « Je n'aime pas les automobiles, a commenté la Colombine. Elles sentent trop mauvais.

— C'est vrai. Mais les chevaux aussi.

— Mais ça, c'est une bonne mauvaise odeur.

— Très juste. » J'étais tout à fait d'accord. « Moi aussi je préfère les fiacres. Ça va plus doucement, on a le temps de regarder autour de soi.

Et de réfléchir un peu par la même occasion. Comment vous appelez-vous ?

— Simon Morley. Mais vous pouvez m'appeler Simon.

— Enchanté, Simon. Moi, c'est Maude. Maude Boothe. »

Dans un claquement de sabots sur les pavés rectangulaires nous sommes passés sous le métro aérien de la Sixième Avenue, avec sa station également aérienne, puis nous avons continué vers la Septième. Au moment où nous nous y sommes engagés, mon expression a dû trahir mon trouble ; devant nous se dressait Penn Station dans toute sa majesté. Je me suis avancé sur mon siège pour mieux me pénétrer du spectacle de ses vastes baies vitrées illuminant la nuit.

— « C'est beau, n'est-ce pas ? » a déclaré la Colombine – ce à quoi je n'ai pu qu'acquiescer. « C'est là que je suis arrivée en ville la dernière fois, et à l'intérieur aussi c'est magnifique. Ça fait plaisir, ça rend fier d'habiter New York. » Encore une fois j'ai approuvé ; nous étions parvenus à hauteur de la gare et je me suis retourné pour mieux en apprécier les façades toutes blanches, flambant neuves.

Quelque part dans le quartier de la Trentième Rue, nous avons viré vers l'ouest pour longer une enfilade de maisons à trois étages en grès brun, toutes plus ou moins identiques. Nous avons fait halte devant

l'une d'elles, à côté d'un réverbère ; je me suis redressé pour faire mine de payer, mais la Colombine m'a arrêté du geste. J'ai préféré mettre pied à terre pour l'aider à descendre de voiture.

Assis sur les marches, deux hommes en casquette et tricot boutonné nous regardaient, l'un assez âgé, l'autre autour de la quarantaine. Tandis que le fiacre s'éloignait, Maude Boothe s'est adressée à eux. « Vous avez déjà entendu parler du numéro Tessie & Ted, vous deux ? »

Ils ont réfléchi, puis fait signe que non. « J'ai bien connu une Tessie Burns autrefois, fit le plus vieux. Des Burns & Burns – la troupe qui met le feu(23). Mais pas de Tessie & Ted. Qu'est-ce qu'ils font, comme numéro ? »

Ils chantent et ils dansent. Je vous présente Simon. Il doit les contacter. Simon, je vous présente John – c'est le plus loquace – et Ben – un acrobate, et ces gens-là ne parlent pas beaucoup. » Tous deux ont souri en me tendant la main. « Bon, je monte me changer. Restez par là, si vous voulez. Il y aura bien quelqu'un pour se souvenir des gens que vous cherchez. Moi-même j'ai l'impression de commencer à les connaître. »

Elle a disparu en haut de l'escalier et le vieux John m'a invité à m'asseoir, ce que j'ai fait, en choisissant la marche du milieu. « Ce Variety, là... », m'a-t-il dit en indiquant d'un mouvement de tête le magazine qui dépassait de ma poche. « Je peux vous l'emprunter ? » Je le lui ai passé et il a repris en regardant Ben : « Tu y as déjà jeté un coup d'œil ? » Comme l'autre faisait signe que non, il a ajouté : « Tu connais LaMont, de LaMont et ses cacatoès ? »

— Ouais, j'ai même joué avec lui. À Des Moines. Un numéro avec des oiseaux. D'un bruyant, ces sacrés piafs ! Pas comme ceux de Maude.

— Eh bien, c'est son tour de faire un peu de bruit, ici même, dans les colonnes de Variety. » John a sorti de sa poche de chemise une paire de lunettes à l'ancienne à petits verres ovales, en a déplié les minces branches métalliques et les a chaussées d'une main.

Une jolie jeune femme en pantoufles et long kimono à ramages pourvu de très larges manches, à la japonaise, est sortie de la maison à ce moment-là pour venir s'asseoir sur la balustrade au-dessus de nous ; aussitôt elle a sorti un ouvrage de sa poche et s'est mise à tricoter.

— « Dolorès, je te présente Simon », a déclaré John. La nouvelle venue m'a adressé un charmant sourire et je l'ai saluée en retour en essayant de faire aussi bien. John a levé le magazine dans la lumière du réverbère et son menton a suivi le mouvement. « New York City, État de New York », a-t-il commencé. « La semaine dernière, George M. Young faisait dans vos colonnes le compte rendu du programme des tournées Keith de passage à Philadelphie ; il y mentionnait un

numéro donné au Victoria en disant que c'était un plagiat de LaMont et ses cacatoès, car on comprenait mal comment ces deux spectacles à base d'oiseaux pouvaient présenter autant de points communs. Or, j'estime que M. Young commet une grave erreur en comparant LaMont et ses cacatoès à un autre numéro, quel qu'il soit. En effet, les oiseaux de LaMont effectuent des sauts périlleux arrière et autres grands mouvements de balancier, ce qu'à ma connaissance aucun autre numéro de volière ne fait. Les oiseaux de LaMont sont au nombre de cinquante, tous apprivoisés, tandis que l'autre numéro dont il question n'en compte que trois et ne propose qu'un seul tour par ailleurs présenté par LaMont, celui de la cloche. Sauf que LaMont, lui, ne fonde pas tout son numéro là-dessus. En fait, cet autre spectacle ne ressemble pas du tout à celui de LaMont. Simplement, il est dans la veine de tous les numéros d'oiseaux, qui s'efforcent de faire croire qu'ils sont à la hauteur, mais ne parviennent jamais aux mêmes résultats que LaMont et ses cacatoès. Signé : LaMont. » »

Comme John repliait le magazine et me le rendait, j'ai souri pour bien lui montrer que je goûtais tout l'humour de la lettre. Mais je me suis aperçu que j'étais le seul ; tous m'ont lancé un regard réprobateur avant de détourner les yeux ; je me suis senti rougir.

Mais Dolorès a exercé une pression rassurante sur mon épaule. « On ne vous en veut pas, Simon. C'est vrai, on peut la trouver drôle, cette lettre. Il en fait une histoire, ce LaMont ! Seulement vous comprenez, son numéro c'est tout ce qu'il possède. Il est tout pour lui ; son gagne-pain, bien sûr, mais aussi toute sa vie. Sans lui il n'est plus rien. Nous sommes tous dans ce cas. Alors, il se doit de le protéger. Les directeurs de théâtre les lisent, ces maudites critiques, vous pouvez compter là-dessus. C'est pourquoi LaMont ne peut pas se permettre de laisser s'établir une confusion quelconque entre son numéro et un autre qui ne le vaut pas. Verstehen ? » a-t-elle ajouté en me souriant à nouveau.

J'ai fait signe que oui, je comprenais, et le plus âgé des deux hommes a hoché la tête à son tour avant de déclarer : « On est obligé de se battre pour son numéro. Il y en a qui n'hésiteraient pas à le piquer à celui qui vous l'a piqué à vous ! Écoutez un peu ça. » Il a repris le magazine posé sur mes genoux et l'a rouvert à la page Courrier. « Chicago, le 8 janvier. À l'attention de monsieur le Rédacteur en chef de Variety. Objet : La lettre accusant James Neary d'avoir volé son numéro à Mike Scott, celui où il porte une queue-de-pie, des collants verts et des médailles. Je tiens à faire savoir que c'est Tom Ward et moi-même qui avons les premiers créé ce numéro à l'Odéon de Baltimore, État du Maryland, le 13 février 1876. Steve Finn et Jack Sheean peuvent en témoigner. Signé : W.J. Malcolm. » »

John m'a fait un grand sourire pour bien me montrer que, cette fois, c'était plutôt amusant. « J'ai connu un type autrefois qui se prétendait

l'auteur de l'expression « ravissante idiote ». Il se mettait en colère chaque fois qu'il l'entendait employer par quelqu'un d'autre. » Il a de nouveau levé Variety à la hauteur de ses lunettes et repris sa lecture. « Londres, le 19 décembre. À monsieur le Rédacteur en chef de Variety. Je souhaite attirer votre attention sur l'injustice dont les artistes sont fréquemment victimes lorsque d'autres artistes font usage de telle ou telle expression ou image de marque. Par exemple, dans le cas de ma fille Alice Pierce, « imitatrice » de vedettes : il me semble que, depuis, d'autres artistes se présentent sous le nom d'imitateurs ». Signé : M. Pierce. »

Cette fois je me suis abstenu de sourire tant j'étais ému par cette brève incursion dans le monde d'un vieux monsieur prenant la défense sa fille.

— « Se faire voler son numéro... », a dit Dolorès comme un jeune homme sans col et en manches de chemise faisait son apparition sur le seuil derrière elle. « C'est ce qui peut arriver de pire.

— Oh, non ! Ce n'est pas le plus grave ! » est intervenu le nouveau venu. Dolorès nous a présentés. Il s'appelait Al et n'avait jamais entendu parler de Tessie & Ted. Il s'est assis à côté d'elle et a continué son histoire. « Vous connaissez Noble & Henson ? Farces et chansons ? » Tout le monde a murmuré que oui en hochant la tête à qui mieux mieux. « Eh bien, j'ai vu Pat la semaine dernière, à la Hoffman House. Il ne travaille pas en ce moment, mais il paraît qu'ils ont un engagement à venir. Il dit que, l'été dernier, on lui a proposé d'intégrer les tournées Orpheum, lui et son duo, pour un salaire hebdomadaire de deux cents dollars. Il devait signer le contrat le lendemain.

— « Il en parle un peu autour de lui et, le soir même, il rencontre un certain Burt Bender ; vous le connaissez ? »

Dénégations générales. Maud Boothe est revenue en pantoufles, robe de chambre bleu marine et est allée s'asseoir en face de Dolorès et Al.

— « Burt, a poursuivi ce dernier, était la moitié masculine d'un duo pas aussi bon que Noble & Henson.

— Je me souviens d'eux, a coupé Maude. J'ai même partagé l'affiche avec eux, une fois, à San Francisco.

— Donc, Burt écoute l'histoire de Pat Henson, qui tombait à pic comme vous allez le voir, et il lui répond : « Qu'est-ce que tu penses de ça : moi, Beck veut m'engager à l'Orpheum pour deux cent cinquante dollars la semaine, mais il y a six mois que je me bats pour ces cinquante dollars de plus. » »

Deux toutes petites bonnes femmes, presque des naines, sont sorties de la maison et ont pris place à côté de Maude. Je venais de m'apercevoir que, deux maisons plus loin, un attroupement similaire

s'était formé, ainsi que plusieurs autres de l'autre côté de la rue.

« Et Pat m'a dit qu'après le départ de cet individu il avait réfléchi tout le reste de la soirée en se disant que les Bender n'étaient pas aussi bons que Noble & Henson, et que tout le monde le savait. Pourtant, les tournées Orph » leur proposaient cinquante dollars de plus ! »

À nos pieds la rue était déserte ; il n'était pas passé une seule voiture depuis mon arrivée, et il aurait fallu aller jusqu'au carrefour suivant pour en trouver une en stationnement.

« Là-dessus, Pat en discute avec sa partenaire, et le lendemain ils déclinent l'offre des tournées Orpheum. Résultat, ils n'ont pas joué de toute la saison d'hiver et Pat y a laissé toutes ses économies. Au printemps dernier, il a découvert le pot aux roses : quelqu'un avait mis Burt au courant de l'offre qui lui avait été faite à lui, Pat ; Bender s'était dépêché de se présenter à l'embauche chez Orpheum en disant que sa partenaire et lui étaient prêts à travailler pour cent cinquante dollars. Ils avaient donc été engagés à la place de Noble & Henson. Depuis Pat le cherche partout.

— Quelqu'un a entendu parler d'un numéro appelé Tessie & Ted ? C'est Simon ici présent qui les cherche. »

Les deux petites bonnes femmes ont médité un instant avant de secouer la tête.

— « Restez dans les parages, a repris Maude en se retournant vers moi. Vous finirez bien par trouver quelqu'un qui les connaisse. »

Plus tard, elle devait m'apprendre qui étaient les membres du petit groupe. Al et Dolorès étaient mari et femme et faisaient un numéro ensemble. Ils dansaient superbement, surtout le tango. On pouvait les voir au Victoria. Dans leur chambre, à l'étage, dormait un bébé d'un an ; Dolorès se plaçait invariablement de manière à l'entendre s'il se mettait à pleurer. Les deux femmes miniatures étaient jumelles – fausses jumelles : elles ne se ressemblaient pas – et avaient vu le jour à Toledo pendant la tournée américaine de leurs parents, artistes de variétés britanniques qui n'étaient jamais retournés en Angleterre. Quand elles avaient atteint l'adolescence, c'étaient leurs parents qui leur avaient appris et fait répéter le numéro qu'elles continuaient d'exécuter – leur héritage, en quelque sorte. Sur scène, l'une se faisait passer pour une marionnette de ventriloque entre les mains de l'autre. La fausse poupée outrageusement poudrée et maquillée ne tardait pas à se révolter ; alors les deux femmes échangeaient leurs rôles ; le public adorait ça et en faisait le moment fort du numéro. Ensuite, elles chantaient et dansaient un peu, pas trop mal, mais sans talent particulier. Ce qui n'avait aucune importance, car l'assistance les portait d'ores et déjà dans son cœur ; elles ne chômaient jamais, et figuraient toujours en haut de l'affiche. Ce qui ne les empêchait pas d'être timides, de ne sortir que très rarement et de ne se sentir à l'aise

qu'entre gens du spectacle. Quant au vieux John, il avait pris sa retraite depuis longtemps. À l'instar de bien des artistes de variétés – mais pas tous, loin de là, comme me l'a encore appris Maude –, il avait mis de l'argent de côté, acheté des biens immobiliers et ouvert plusieurs comptes en banque histoire d'assurer ses arrières. Il détenait en outre une bague en diamant qu'il pouvait toujours mettre au clou en cas de besoin. Il logeait dans des pensions pour théâtres et déménageait quand il avait envie de changer un peu, ou quand il se fâchait avec quelqu'un. Toutes ses richesses matérielles trouvaient place dans une vieille malle à couvercle arrondi sur laquelle étaient imprimés au pochoir son nom et l'adresse de son agent. Ben, lui, était relativement nouveau dans le coin ; Maude ne savait pas grand-chose de lui. « Pas encore », a-t-elle précisé en souriant. Elle croyait savoir qu'il avait ou avait eu une femme et des enfants quelque part. Les autres locataires étaient soit dans leur chambre, soit absents pour l'instant. Elle ne m'a rien appris sur elle-même.

C'est alors que Ben a pris la parole, à la surprise générale m'a-t-il semblé. « Il y a encore pire que de faucher son engagement ou son numéro à quelqu'un. Qui a connu Sauer & Kraut(24), ici ?

— Moi, je crois », a répondu le vieux John.

Des rires et des voix tranquilles nous parvenaient des autres entrées d'immeubles tout au long de la rue également calme – toujours pas de voitures. De l'autre côté, des notes de piano s'échappaient d'une fenêtre ouverte.

« Sauer & Kraut avaient un petit numéro de rien du tout, a poursuivi Ben. Le genre fantaisiste allemand à petit chapeau rond, bedaine rembourrée, accent à coucher dehors et culbutes sur le derrière. Un très petit numéro, vraiment. »

Dans la maison d'en face une femme s'est mise à chanter en suivant la mélodie du piano et nous avons tous pris le temps de l'écouter.

*Quand toute la ville est endormie
Que dans le ciel il est minuit
L'œil du Chinois s'ouvre à demi
Le troisième œil, celui qui
Le fait rêver et, alangui,
Soupirer...*

*Chinatown, mon Chinatown
Quand les lumières se tamisent...*

Un peu plus bas dans la rue, sous le plus proche réverbère, deux hommes en tenue de ville travaillaient leur numéro d'équilibristes, l'un debout sur les épaules de l'autre.

« Seulement, Sauer & Kraut avaient envie de monter en grade. Alors, ils ont acheté un autre numéro, bien supérieur à ce qu'ils avaient pu faire jusqu'alors. Ils l'ont répété, montré, et ils ont été engagés. »

Un gamin est apparu au milieu de la rue sur un engin confectionné à partir d'une planche, de roulettes de patins vissées à chaque bout, et d'une caisse clouée verticalement à l'avant, elle-même pourvue d'une boîte de conserve faisant office de « phare ». Il avait un pied posé sur sa trottinette improvisée et se propulsait à l'aide de l'autre. Il s'est arrêté un moment pour regarder les équilibristes.

... le brun de ses yeux en amande.

Les cœurs sont plus allègres

Et la vie moins amère

Dans ce Chinatown qui rêve...

— « Je partageais l'affiche avec eux, a dit Ben. À l'Adelphi de Guthrie, vous connaissez ?

— Quand on joue à Guthrie, du whisky on se rit ! a placé Al.

— Je n'y suis jamais allée, a renchéri Dolorès, mais j'ai joué à Norman, ce qui revient au même. Avant notre mariage, j'avais un engagement à Cleburne, au Texas, chez les Frères Swor de Dallas. J'avais une semaine, mais j'étais moins payée que d'habitude vu que ce n'était pas loin. Enfin, on m'avait laissé entendre que c'était pour une semaine, mais quand je suis arrivée, le directeur m'a appris qu'il ne donnait des représentations que trois jours par semaine, et qu'en cas de semaine incomplète il était d'accord avec l'agent pour ne pas payer les frais de transport. Et trois jours, c'était une semaine incomplète, a précisé Dolorès sans cesser de tricoter. J'ai donc payé mes frais moi-même, et travaillé les trois jours qui restaient à Gainsville. À la suite de quoi j'ai accepté par téléphone un engagement à Norman, dans l'Oklahoma ; on m'avait dit que le contrat m'y serait envoyé par la poste. Or, en débarquant, j'ai découvert que l'endroit était déjà loué à Jack Dickey, et que nul contrat ne m'attendait. Je suis aussitôt rentrée à l'hôtel pour téléphoner aux Frères Swor, où l'on n'a pas voulu me parler. »

Un petit garçon de dix à onze ans qui allait pieds nus nous a regardés d'un air interrogateur en passant devant nos marches et John lui a fait signe d'approcher. Il lui a donné quelque argent, ainsi que Ben, et Al s'est levé pour rentrer dans la maison.

— « Je suis allée à la poste leur expédier un câble exigeant une réponse, mais sans plus de succès. »

Al est revenu avec un grand seau métallique bien astiqué et a descendu les marches pour aller le remettre au gamin. Puis il a donné

quelques piécettes à John et l'enfant est reparti.

— « C'est pourquoi je dis que les artistes qui vont travailler au Texas ou dans l'Oklahoma feraient mieux de se méfier de ces agents. Ils ne se préoccupent pas du tout de vos intérêts, et l'honnêteté, ils ne connaissent pas. Tu as eu des déboires, à Guthrie, toi ? »

— Non, tout s'est bien passé. L'Adelphi ne pose pas de problème. »

J'ai attendu. Tout le monde se taisait. Dans la rue, les acrobates ont mis fin à leur entraînement et regagné leur perron à eux tandis que le gamin repassait son chemin sur son engin à roulettes grinçantes. Rassemblant tout mon courage, j'ai risqué : « Et Sauer & Kraut, qu'est-ce qui leur est arrivé ? »

— Eh bien, ils venaient en quatrième, je crois ; je les ai vus sortir de leur loge en avance, fin prêts, en costume, pour regarder le spectacle et attendre leur tour en coulisse. Le premier numéro du programme mettait en scène des jongleurs, si je me souviens bien, mais pour une raison ou pour une autre, peut-être une erreur d'engagement – on n'y peut rien, il faut bien remplir le programme –, il s'est trouvé que l'attraction suivante était aussi un numéro de fantaisistes. »

Un jeune homme d'une vingtaine d'années a quitté le perron d'en face pour traverser la rue en diagonale et venir dans notre direction.

— « Salut, le Toqué ! »

Le nouveau venu s'est arrêté devant notre petit groupe et a souri en réponse au murmure général de bienvenue. « Bonsoir tout le monde ! » J'ai appris alors qu'il s'agissait de Van Hoven, le Musicien fou, dit encore le Toqué.

— « Je parie que tu as vu passer le petit vendeur de bière, hein ? »

— Exactement. » Le Toqué a souri et s'est assis à côté de Ben. « Mais je ne voudrais pas interrompre le fil du récit.

Donc, les autres fantaisistes entrent en scène en passant en plein devant Sauer et Kraut, et voilà qu'ils sont costumés exactement de la même manière ! On aurait dit deux paires de jumeaux ! Sur quoi ils entament leur numéro et, bien entendu, c'est exactement le même ! Mot pour mot, jusqu'à la dernière pitrerie, la moindre farce, tout ! Le créateur du numéro l'avait vendu deux fois ! »

Tous ont hoché la tête en disant des choses du genre « Ça alors ! » ou « Eh bien, dites donc ! ». Au bout d'un court moment j'ai insisté : « Et alors ? Qu'est-ce qui est arrivé à nos Sauer Kraut ? »

— Ah ! s'est exclamé Ben, comme surpris par ma question. Eh bien, ils se sont fait renvoyer. Sur-le-champ. Ils étaient finis. Ils ont dû emprunter pour pouvoir quitter la ville. On leur a tous donné ce qu'on pouvait. »

En face, Chinatown a pris fin. Il y a eu une pause, puis le piano et la même voix juvénile ont entonné :

*Chérie, chérie, entends-tu ?
Cette drôle, drôle de musique
Un petit air de fête
Qui vous monte à la tête
Comme une bonne bouteille
Chérie, chérie, chérie tente ta chance !
Une seule, une seule, une seule danse !
Vois-tu là-bas comme on s'agite ?
Allons bien vite nous mettre en piste !*

Puis a suivi le refrain bien connu :

*Tout le monde s'y met !
Oui, mais qu'est-ce que c'est ?
C'est le Turkey Trot !*

Maude a commenté en gémissant : « Tout le monde s'y met un peu trop fort, oui ! » Une femme entre deux âges est apparue sur le seuil et s'est assise sur la marche juste en dessous de Maude, qui s'est penchée pour lui murmurer quelque chose à l'oreille avant de me lancer : « Simon, je vous présente Mme Zelda, Voyante extra-lucide. Et voici Simon Morley. Elle ne connaît pas Tessie & Ted.

— Mais je transmettrai à Maude si j'en entends parler », a commenté Mme Zelda, que j'ai remerciée d'un signe de tête.

Le petit vendeur de bière est revenu, déséquilibré, le bras raidi par le poids du seau plein. Dolorès est rentrée dans la maison et Ben a fouillé dans ses poches, mais je me suis promptement interposé : « Permettez-moi... » J'ai donné deux petites pièces au gamin tandis que Ben le soulageait de son fardeau.

Après avoir examiné mon don, le petit a levé sur moi des yeux incrédules. « Mince alors ! Merci, m'sieur ! »

Dolorès a apporté un plateau Coca-Cola plein de verres de tous acabits, suivie par Maude qui, elle, avait fait du thé. Nous nous sommes confortablement adossés à la pierre pour déguster nos boissons respectives. Sur le trottoir d'en face je voyais approcher un autre garçon portant péniblement deux seaux d'étain. Puis, en reportant mon regard sur le carrefour de la Huitième Rue, j'ai aperçu le bar d'où il venait sûrement.

Je savourais l'instant. L'air avait beau fraîchir, personne ne faisait mine de s'en aller ; dans le silence paisible, je me suis tout à coup rappelé mon journal du matin, avec ses colonnes toutes pleines du duel Taft-Roosevelt pour l'investiture républicaine et d'autres nouvelles alarmantes sur les conflits européens naissants. Ces gens assis autour de moi vivaient dans un tout autre monde, le seul qui

comptât vraiment en fait. Leur arrivait-il jamais de voter ? J'en doutais ; je soupçonnais même la maisonnée de ne pas détenir un seul périodique autre que Variety ou Billboard.

La conversation reprit, naturelle, indolente et quelque peu cancanière. J'ai ainsi appris l'existence d'un artiste de variétés nommé Le Moineau que tout le monde semblait connaître au moins de réputation. Son numéro était unique en son genre. Il consistait à lancer depuis la scène oranges, tomates et autres végétaux mous à l'assistance, qui s'empressait de les lui renvoyer en visant la fourchette qu'il plaçait entre ses dents pour essayer d'en attraper le plus possible. Naturellement, il n'y arrivait pas et se retrouvait dégoulinant de la tête aux pieds en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Et – ça ne ratait jamais – il y avait toujours quelqu'un qui connaissait le truc et qui apportait des légumes moins inoffensifs, du genre pommes de terre ou navets. Ils étaient nombreux à le viser adroitement, et au visage en plus. Là aussi il fallait qu'il attrape. Avec sa fourchette. S'il manquait son coup, tant pis pour lui : il avait droit au nez qui saigne et à l'œil au beurre noir. Il se munissait d'ailleurs de son propre tapis de sol, et son costume était en toile cirée noir et blanc. Quand il sortait de scène, tout le monde s'écartait sur le chemin des loges.

Il y avait aussi Sherman & Morissey, trapézistes fantaisistes déguisés pour faire rire. Leur truc, c'était la chute. Ils tombaient d'un fil tendu à un mètre cinquante du sol, ensemble ou séparément. Alors, ils se mettaient en colère, en venaient aux mains et roulaient de nouveau à terre. Et sans faire semblant ! Ils se faisaient tellement mal qu'ils ne pouvaient tenir que huit minutes maximum – le plus court numéro de music-hall au monde, selon Ben. Dès qu'ils avaient réintégré leur loge, il leur fallait se préparer pour la représentation suivante et ce n'était plus que liniment, pansements et extraction d'échardes.

L'étonnement devait se lire sur mon visage, car Dolorès m'a dit en souriant : « C'est le music-hall, Simon. Et mieux vaut en faire partie qu'en être exclu. »

Ce qui a aiguillé la conversation sur les gens pour qui les choses tournaient mal et qui ne trouvaient plus d'engagements. Rien ne pouvait arriver de pire. Ainsi, un artiste que tout le monde connaissait avait progressivement dégringolé jusqu'au bas de l'affiche – et quelle affiche, parfois ! – avant d'en disparaître purement et simplement. Alors, des amis lui avaient appris à faire le mannequin de vitrine. Le teint artificiellement blanchi et les joues passées au rouge, il devait se tenir immobile comme un vrai mannequin et gratter la vitrine quand se présentait un passant susceptible de s'arrêter ; alors il s'inclinait avec raideur en se fendant d'un sourire tout aussi mécanique. Puis il reprenait la pose. Un petit attroupement se formait, les gens grattaient à leur tour la vitrine, les gamins lui faisaient des grimaces pour lui

arracher un sourire. Alors, il désignait un panneau vantant dans la vitrine les mérites de tel ou tel produit. « Ce n'était pas le show-business, a commenté Al, mais il n'avait rien trouvé de plus ressemblant. » Tout le monde a acquiescé en silence.

À ce moment-là, il s'est passé quelque chose d'étrange. Le jeune Van Hoven s'est mis à parler sans discontinuer, et personne ne l'a arrêté. Pour autant que je me souviene, voici à peu près ce qu'il a dit. J'aurais compris qu'on jette l'éponge ; pourtant, ils sont tous restés. Quant à moi, j'aurais pu l'écouter toute la nuit.

— « Oui, c'est dur », a-t-il commencé d'un ton sincèrement compatissant en se référant à l'histoire du mannequin de vitrine ex-artiste de variétés. « Moi-même j'étais dans le show-business, et ça ne marchait pas très bien. Vu que la misère se trouve toujours de la compagnie digne d'elle, je me suis acoquiné avec un partenaire qui n'avait pas le sou non plus. Je n'ai jamais été aussi fauché que cet hiver-là, un des plus rudes qu'ait connus Chicago, en plus. On avait une chambre dans South Clark Street, tout près de l'impasse où donnait l'entrée des artistes du vieil Olympiq et déménager à la cloche de bois sans jamais connaître ses voisins, je connais ça, je vous prie de le croire. La logeuse ne nous a jamais vus, on ne l'a jamais vue non plus. Quand on a l'allure qu'on avait à l'époque, on ne se montre à personne.

« On a répété un numéro de magie qu'on a mis au point en deux jours dans notre chambre, à la lumière des lampes à gaz. D'ailleurs, dans ces galetas on n'aurait pas retrouvé son propre nez sans elles, de jour comme de nuit. Et on dormait le plus possible, pour oublier qu'on n'avait rien mangé. » Le Toqué a souri. « Maintenant encore, quand je mange à ma faim j'ai l'impression de faire un rêve.

« Mon partenaire, Jules – le pauvre vieux... ! Il était malade et il perdait ses cheveux. Il avait bien envie de tout laisser tomber. Mais voilà qu'un jour, je décroche un engagement de trois jours à douze dollars pour nous deux, plus le dîner le dimanche soir. C'était dans un établissement allemand et comme Jules était lui-même d'origine allemande, on a eu un certain succès. Le dimanche, j'ai mangé aussi bien qu'aujourd'hui.

« La semaine d'après, on a joué dans une salle tout au nord de la ville, ce qui nous a permis de payer une partie de nos dettes et de faire deux ou trois repas avant de nous retrouver à nouveau à sec. On ne pouvait même pas faire blanchir notre linge. Alors, on s'est trouvé un petit engagement annoncé à vingt dollars la semaine, et en plus il fallait marcher pour y aller ; on ne nous payait pas le transport en voiture et c'était à sept bons kilomètres. Et quand on débarque là-bas, voilà que le barman nous dit : « Comment ! Harding m'envoie deux bonshommes ! Mais j'en veux pas, moi, des bonshommes ! Pas

question ! Ce que je veux, c'est des femmes, et mon public aussi. » Ma foi, si les larmes me sont montées aux yeux ce jour-là, ce n'est pas seulement par amour du music-hall, sûr. J'ai supplié, supplié ce gros bras de nous laisser jouer, disant que nous étions tous les deux malades, lui montrant le crâne dégarni de Jules, tout, j'ai tout fait ! Et finalement, il nous a laissés monter sur scène. On a fait un bide, et les deux soubrettes plus très jeunes qui partageaient l'affiche avec nous... un tabac ! J'ai compris que le barman avait eu raison ; j'ai foncé North Halsted Street, où je connaissais un autre endroit possible et où là encore j'ai littéralement mendié un engagement. Le type a fini par céder et je suis revenu en vitesse chercher Jules.

« On s'y est remis pour dix-huit dollars la semaine cette fois, dix-huit dollars pour nous deux j'entends, avec en prime le repas du dimanche soir là aussi. On n'était pas passés par une agence, donc pas de commission à payer. Il y avait sur place une petite troupe de répertoire allemand. Nos tours de magie à deux ont eu beaucoup de succès, mais mon numéro en solo pas du tout. J'ai attrapé un cafard noir parce que le directeur ne voulait garder que Jules pour sa troupe allemande, mais j'étais presque sûr que mon partenaire choisirait de rester avec moi, et j'avais raison. Seulement, on n'a tenu qu'une semaine avant de se faire renvoyer. C'était la première fois depuis qu'on jouait ensemble. Moi, j'avais souvent fait cavalier seul, et quand j'ai vu le régisseur discuter avec Jules dollars en main, j'ai su que c'en était fini du duo. Je suis sorti dans la nuit, sous la pluie glaciale – on était en avril – et j'ai eu l'impression que je n'arriverais jamais à rien, sans compter que mon beau costume, boutons de manchettes et tout, était complètement trempé. Désespéré, j'ai fait le tour jusqu'à la maison de M. Murphy, un des propriétaires du théâtre. Il était assis sur le perron avec deux dames. Je l'ai imploré de nous garder tous les deux en lui faisant voir mes vêtements – il voyait bien que je ne portais pas tout ce que doit avoir sur lui un être humain digne de ce nom. Alors, il m'a laissé finir la semaine seul, pour douze dollars.

« J'ai tenu bon, mais ça a été dur. Je recevais cinquante cents par soirée ; Jules venait me rejoindre après son tour et on mangeait ensemble avant de rentrer tout droit se coucher à la pension. Le lendemain, je revenais à pied pour économiser le prix du transport. Bref, la semaine suivante, Jules et moi on s'est séparés ; il pensait qu'il s'en sortirait mieux avec une soubrette. Je me suis donc retrouvé une nouvelle fois fauché à Chicago. Jules est parti avec une mauvaise fantaisiste en emportant mon cache-nez et une de mes chemises. Il ne me restait plus qu'une tenue d'été usée jusqu'à la corde, et ma malle.

« Là-dessus, Williams, de chez Williams & Healy, m'a engagé dans un cirque et un autre copain m'a payé mon billet. Je suis parti pour Boswell, dans l'Indiana, rejoindre le cirque Adam Fetzer, et je vous

assure qu'il était plutôt minable, avec sa piste unique. On dormait à l'étage, sur la toile du chapiteau, avec des cordes partout en dessous. Comme vous vous en doutez, il n'est pas très confortable de dormir sur des cordes. Alors, j'ai décidé d'aller chercher ailleurs. Comme la cage aux lions de Fetzer, prévue pour deux bêtes, avait un compartiment de vide, je m'y suis installé. Quelques couvertures prises à l'écurie et le tour était joué. Les autres ont cru que j'avais la grosse tête parce que je préférais dormir à côté d'un lion plutôt qu'avec eux.

« Mais Fetzer avait peur que je fasse un bide ; il en était même persuadé. Alors, il m'obligeait à turbiner à côté, à faire briller les harnais, par exemple, ou bien à repeindre les roulottes, enfin bref, tout ce qui lui passait par la tête. Et il en avait, dans la tête ! Moi, je ne mouftais pas ; je n'avais pas le choix. Normalement il ne payait pas moins de neuf dollars, mais moi je n'en touchais que sept. Cependant, je faisais de mon mieux. Je devais donner à manger au lion, et ce n'était pas un lion normal qui se lève tout seul le matin. Il était vieux, pas loin de claquer. Mais ça restait quand même le clou du spectacle, ce qui vous montre bien quel genre de cirque c'était. Non, il fallait que je le réveille pour le nourrir, et que je lui hache sa viande en plus ! Quand on montait une attraction spéciale, je devais le harceler au fer rouge pour l'obliger à rugir un peu. Ça nous a valu une ou deux fois de nous faire presque expulser de la ville, d'ailleurs. Il me faisait de la peine, ce pauvre vieux Jake, mais à l'époque je n'avais vraiment pas les moyens de prendre un lion en pitié.

« Parfois j'attrapais un sacré cafard, mais dans un cirque on ne peut pas se permettre de déprimer très longtemps. C'est qu'ils sont blindés, ces gars-là. Il y en avait un qui bossait chez Fetzer depuis des années et qui devait quand même accomplir une dizaine de numéros à lui tout seul s'il voulait garder sa place. Notamment un numéro de voltige dans lequel il m'a embauché. Il fallait que je m'accroche parce qu'il faisait tourner une échelle avec moi tout au bout qui me retrouvais en haut du chapiteau ; il voulait qu'en plus je fasse le clown, mais moi, je vous garantis que je me contentais de me cramponner aux barreaux, point final. Chaque fois que je la voyais, cette échelle, je croyais ma dernière heure venue.

« Au mois d'avril, les routes se sont dégagées ; on est repartis et le 25 on donnait la première représentation de la nouvelle tournée. Je m'étais entraîné seul pendant l'hiver ; je me souviens encore du moment où j'ai écarté la toile avant d'entrer en piste, attendant que l'orchestre ait fini de jouer mon introduction. Puis j'y suis allé en courant et j'ai fait un numéro de jongleur fantaisiste. Eh bien, croyez-moi si vous voulez, mais j'ai fait un tabac. Je suis aussi revenu faire un numéro de magie qui n'était pas très bon, mais qui pouvait passer.

« Cette nuit-là, j'ai dormi dans une vraie chambre d'hôtel, et Adam,

le directeur, a été tout miel avec moi. Il m'appelait Frankie, il m'entourait de toutes sortes de prévenances. Le lendemain on m'a également programmé dans les attractions et je vous jure que je n'étais pas mauvais, les gars ; loin de là. Ça consistait en une femme à barbe naine et son géant de mari, un couple de vieux alligators, deux cages de singes, le lion et votre serviteur. Je faisais le boniment en me donnant un mal fou pour que ça ait l'air de vraies attractions, mais quand je vois ce qui se fait sur Broadway maintenant, je me dis que ces péquenauds, ils étaient drôlement finauds. Le vieux Barnum aurait peut-être pu les embobiner, mais moi... La meilleure partie de la représentation, c'était le départ pour la ville suivante.

« Je me suis fait renvoyer avant la fin de mon contrat – je n'entrerais pas dans les détails – et c'est avec dix dollars en poche que je suis parti pour Dayton. Comme je n'y ai pas trouvé d'engagement, je me suis fait embaucher dans un restaurant. Puis j'ai fini par trouver une place dans la troupe de Gus Sun à Elkins, en Virginie ; j'ai dû voyager assis toute la nuit pour apprendre en arrivant, complètement crevé, que je n'étais pas engagé. Bon sang, il n'allaient pas m'avoir comme ça ! J'ai emprunté au directeur de quoi me rendre à Fairmont, en Virginie, où j'avais trouvé autre chose. Là, j'ai fait le lever de rideau. Le directeur était quelqu'un de bien et je suis resté dans la tournée pendant dix-huit semaines : onze en théâtre, sept dans les hôtels et les restaurants.

« Ce n'est pas facile à admettre, mais après tout... Je n'étais peut-être pas très bon, mais les endroits où je jouais n'étaient pas brillants non plus. Et si je n'avais pas été un gosse, au lieu de l'homme fait que je suis aujourd'hui, certains de ces directeurs de théâtre ne m'auraient pas traité comme ils l'ont fait. Mais c'est fini tout ça, maintenant ; j'ai assez versé de larmes tout seul dans ma chambrette en ce temps-là. Je me demandais si j'étais vraiment si mauvais que ça, mais l'important c'est de jouer ; reste que j'ai plus d'une fois joué de malchance.

« J'ai fini par me faire virer des tournées Sun et je me suis fait embaucher par une autre troupe de répertoire dont le directeur m'a gardé parce qu'il savait que j'étais prêt à tout. Et j'ai vraiment tout fait dans ce spectacle-là ; j'y suis resté jusqu'au printemps suivant. Je n'avais jamais eu d'engagement aussi long et aujourd'hui encore je lui écris, à ce directeur. C'était vraiment un type bien.

« À la fin de la saison, je suis reparti pour Chicago, et pendant tout l'été j'ai assuré huit représentations par jour dans une salle de State Street. Sans relâche, de neuf heures et demie du matin à onze heures du soir. C'était trop pour moi. J'ai fichu le camp à Des Moines, mais comme on m'a dit que les affaires y étaient mauvaises je n'ai pas insisté ; j'ai trouvé quelque chose à Oskaloosa pour vingt-cinq dollars la semaine, et après je suis allé à Manhattan, dans le Kansas, puis dans

deux autres petites villes.

« C'est là que mon grand ami Frank Doyle m'a sauvé la vie en me trouvant du boulot à Chicago, où j'ai passé tout l'hiver. Enfin, la chance a tourné pour moi le 5 juillet suivant. Je faisais le lever de rideau au Majestic – comment j'en étais arrivé là, c'est une autre histoire. Quoi qu'il en soit, j'ai cassé la baraque. Ce qui ne m'empêchait pas de me torturer tout seul dans ma loge à me demander si on me garderait quand même jusqu'à la fin de la semaine. Et on m'a gardé. Depuis, j'ai joué dans tous les grands music-halls d'Amérique et du Canada. Et tout ce que je peux dire, c'est qu'il faut s'accrocher. Aujourd'hui encore, je ne peux pas supporter les directeurs qui annulent un artiste avant la fin de son engagement. Ça et le pauvre taré qui pique son numéro à un autre alors que sa victime a dû livrer un combat encore plus rude que le mien, celui que je viens de vous raconter.

« Enfin, ne nous laissons pas abattre. J'aurai vingt-trois ans en février – je suis né à Sioux City, donc sur l'itinéraire des tournées Orpheum. C'est formidable d'avoir une chambre comme celle que je loue ici, et de dîner comme j'ai dîné ce soir. Sans parler des belles loges qu'on me donne maintenant, des grandes scènes où je peux jouer, des voyages en wagon-lit et des engagements dans des clubs où on est susceptible de rencontrer des gens comme George M. Cohan, Andrew Mac et tous ces grands bonshommes du music-hall, qui parfois vous demandent même de faire la première partie de leur spectacle !

« Mais à quoi bon bavasser ; c'est la belle vie une fois qu'on y est arrivé, voilà tout. Si c'est un rêve, surtout ne me réveillez pas. Et si c'est pour de vrai, alors je prie pour que la Commercial Trust Company ne fasse pas faillite, parce que c'est à cette banque-là que j'ai déposé tout mon argent. Alors moi je dis bonne chance à tous, et le succès viendra si vous le méritez. Faites votre numéro à vous, et donnez un coup de main à vos frères. Bonne nuit, la compagnie. J'en ai assez dit.

— Bonne nuit, Daffy. À la prochaine », ont-ils tous répondu. Sur ce, John a tiré sa montre, fait sauter le couvercle du bout du pouce et poussé un petit gémissement. Tout le monde se levait en s'étirant discrètement ; j'ai fait de même et entrepris de serrer les mains à la ronde en remerciant tous ces braves gens de m'avoir accueilli parmi eux. Ils ont dû sentir au ton de ma voix que j'étais vraiment heureux de ma soirée parce qu'ils m'ont invité à revenir les voir et, à leur sourire, j'ai bien senti qu'ils étaient sincères.

Tandis qu'ils rentraient les uns après les autres, je suis resté un moment de plus avec Maude Boothe. Elle m'a demandé où j'étais descendu et quand je le lui ai dit, elle a haussé les sourcils en feignant

d'être impressionnée. Elle m'a également promis de me téléphoner si elle entendait parler de Tessie & Ted.

Je suis rentré droit au Plaza ; ce n'était pas tout près et il était tard, très tard même. Mais j'étais enthousiasmé par ma soirée et je voulais me donner le temps d'y repenser à mon aise. Pour méditer le simple fait d'évoluer dans ce New York différent ou tout était presque familier, mais pas tout à fait. En longeant cette partie inférieure de Broadway que je connaissais si bien pour m'y être promené en compagnie de Julia, je n'entendais en tout et pour tout – et c'était très inhabituel dans ce quartier – que le frottement du cuir de mes semelles sur le pavé ; devant moi, pas une seule paire de phares ; derrière moi non plus, d'ailleurs : je me suis retourné pour vérifier. Je n'apercevais çà et là pour seule lumière qu'une lampe lointaine éclairant faiblement le fond d'une vitrine obscure ou d'un bureau désert.

Puis quelque chose a changé subitement et il m'a fallu un moment pour me rendre compte qu'un arôme s'était momentanément répandu autour de moi, à peine un effluve aussitôt dissipé, mais qui n'a pas tardé à revenir, plus sensible et cette fois plus persistant. Plus agréable aussi. Ce que c'était ? Tout simplement l'odeur du pain chaud à peine sorti du four. Je m'en suis imprégné à loisir. Puis j'ai entrevu un peu plus loin un spectacle un peu irréel : un attroupement immobile et muet, en pleine nuit, sous une enseigne en bois peint surplombant l'angle de Broadway et de la Onzième Rue : Boulangerie Fleischmann. En la dépassant, j'ai observé à la dérobée cette file d'hommes misérables et silencieux en vestes à poches arrachées, en pardessus maintenus par des épingles de nourrice, voire parfois en simples manches de chemise.

Sur le trottoir, un policier les tenait à l'œil, avec son volumineux couvre-chef en gros feutre beige et sa casaque bleue ceinturée qui s'arrêtait juste au-dessus du genou. Il a dû se dire que j'étais un « monsieur », car il m'a souhaité le bonsoir.

— « Bonsoir, monsieur l'agent, ai-je répondu en m'arrêtant. Qu'est-ce qui se passe ?

— À minuit, Fleischmann distribue gratuitement le pain de la veille. »

Nous avons tourné les yeux vers le nord, d'où venait en tressautant une grosse paire de phares ronds dont l'éclat était encore vague. La voiture est venue se ranger le long du trottoir devant nous ; c'était une limousine, longue, luisante, coûteuse.

« Monsieur l'agent ! » a lancé la femme qui en est descendue juste à la hauteur d'un réverbère. Jeune et jolie, elle portait une longue robe claire avec un chapeau d'une formidable envergure. Une femme plus âgée est descendue à sa suite. Sa tenue avait quelque chose d'un

uniforme. Elle tenait une sacoche à la main.

— « Nous donnons une soirée ! » s'est gaiement écriée la plus jeune comme pour convier le policier à la fête par son ton enjoué. « Voyez-vous », a-t-elle poursuivi, convaincue de l'intéresser, « j'avais d'abord pensé inviter mes amis à dîner, puis je me suis dit qu'il serait bien mieux d'inviter des pauvres. » Elle s'est retournée et a adressé un charmant sourire à la file d'attente. Puis, avec un geste large : « Je veux nourrir tous ces hommes ! Vous comprenez donc, a-t-elle gentiment expliqué au policier, que j'ai besoin de votre aide. Je crains que les plus impatients ne soient pas disposés à attendre leur tour. »

Je l'ai bien reconnue, cette dame ; je l'avais vue dans une bande dessinée de journal dominical, avec d'autres dessins humoristiques d'époque, sous le surnom de « Généreuse Bienfaitrice ». J'avais devant moi une véritable figure de ce temps. Ces femmes existaient réellement, superbement sûres d'elles et de leur générosité, et le policier ne l'ignorait pas. « Entendu, madame, a-t-il promptement répondu. Si vous voulez bien vous tenir au bord du trottoir, je vais les appeler deux par deux. C'est bien aimable à vous, madame. Comment vous appelez-vous ?

— Je préférerais ne pas le dire ; ce soir, les noms ne comptent plus ! Envoyez les deux premiers ! » Sur un geste du policier, deux jeunes au visage noir de crasse se sont approchés en se découvrant. « Mes amis, a déclaré la Généreuse Bienfaitrice d'un ton plein de compassion, ce soir je vous invite à dîner avec moi ! » Elle a plongé la main dans la sacoche que l'autre femme tenait ouverte à côté d'elle et en a retiré deux pièces d'un demi-dollar. Les deux hommes les ont prises et, tête baissée, ont marmonné un remerciement. « C'est un anniversaire ! Mes meilleurs vœux à tous ! »

Sur un signal de l'agent, les autres sont venus par deux devant elle recevoir leur demi-dollar, présent dont j'ai dû reconnaître après réflexion qu'il n'était pas négligeable. Une fois le contenu de la sacoche épuisé, l'accompagnatrice de la Généreuse Bienfaitrice en a apporté une seconde.

Après un rapide calcul, je me suis rendu compte qu'il y avait bien là quatre cents hommes et que chacun se voyait gratifier d'une pièce. Chacun remerciait poliment, souvent dans une langue étrangère. À la fin, la dame s'est gracieusement retournée vers le policier. « Quelle soirée ! Je vous remercie de nous avoir aidées. Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans vous. »

Il a porté un doigt à son couvre-chef et la jeune femme m'a lancé un bref coup d'œil. L'espace d'un instant, j'ai cru que j'allais moi aussi avoir droit à une pièce. Puis elles sont toutes les deux remontées en voiture et, en suivant du regard leur départ, j'ai vu que cette dernière était conduite par un chauffeur en livrée.

Chez Fleischmann, une porte venait de s'ouvrir en tête de file ; de la lumière s'est répandue sur le trottoir et les hommes se sont mis à avancer très lentement.

— « Qu'est-ce qu'on va leur donner, au juste ? me suis-je enquis auprès de l'agent.

— Du café et du pain. »

J'ai pris congé et je suis rentré au Plaza en méditant sur ce que je venais de voir, tout en revoyant simultanément mes artistes de variétés assis sur les marches de leur pension, avec leur petit monde fermé, douillet, mais aussi dangereux.

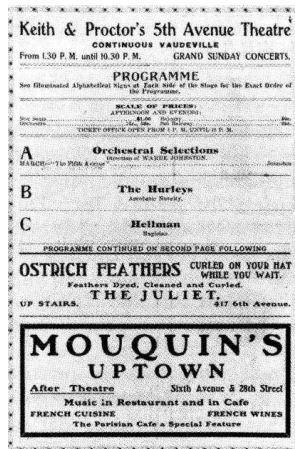
Un message m'attendait dans mon casier à la réception. Appeler Mme Zelda. Elle serait encore debout à parler music-hall, music-hall et encore music-hall avec les autres, je le savais ; alors je lui ai téléphoné de ma chambre.

On venait de l'appeler du théâtre pour lui dire que l'heure de sa représentation du lendemain avait changé. Véra – de Vemon & Véra, qui logeaient dans la même pension qu'eux – avait été hospitalisée, apparemment pour une appendicite, et si elle m'avait aussitôt appelé, c'était parce que le duo prévu pour les remplacer, qui venait d'Albany, s'appelait Tessie & Ted. Elle-même passerait sur scène juste après. Resterais-je pour la voir aussi ? Je lui ai donné l'assurance que je n'y manquerais pas.

Vingt-deux

J'ai attendu toute la matinée dans Central Park, à me promener çà et là, m'arrêtant de temps en temps sur un banc et suivant la progression du soleil dans le ciel sans cesser de me répéter Tessie & Ted, Tessie & Ted... Du coup, je suis arrivé bien trop tôt au théâtre pour la séance de matinée ; il n'y avait encore que huit à dix autres individus en avance comme moi au parterre, tous de sexe masculin, quelques-uns en profitant pour lire le journal. La salle était brillamment éclairée, ce qui m'a permis de constater que les moulures peintes à motifs complexes n'étaient pas encore... effritées, non, mais que cela ne tarderait pas. Quant à mon fauteuil tendu de peluche rouge, il était bien usé ; pas jusqu'à la corde, certes, mais cela viendrait aussi.

Puis quelques dames ont fait leur apparition dans l'allée centrale ; jeunes, la plupart du temps seules, elles veillaient à laisser plusieurs sièges vides entre elles et leur premier voisin. Enfin, les musiciens de l'orchestre ont émergé d'une cavité obscure située sous la scène et rapidement investi la fosse, instrument sous le bras, baissant la tête au moment d'en franchir la porte basse. Ils se sont installés juste en dessous de notre champ de vision, derrière un petit rideau vert. Les lumignons des pupitres se sont allumés, les vents et les cuivres ont joué quelques notes, les violonistes ont fait vibrer leur crin... on s'accordait.



Alors, une véritable foule a déferlé dans la salle, emplissant les allées, surtout des hommes seuls et des femmes allant par deux. Les lumières ont décliné puis se sont éteintes d'un coup tandis que les feux de la rampe remontaient progressivement le long des plis du rideau de scène. De chaque côté du proscenium, un panneau vitré s'est illuminé ;

y lisant la lettre A, je me suis reporté à mon programme : Orchestre – Morceaux choisis. Nous avons tout d'abord entendu une marche rapide où dominaient le fifre et le tambour. Page suivante, à la lettre E, figuraient Vernon & Véra. Mais il fallait désormais lire Tessie & Ted. Du moins, je l'espérais.

Le A s'est éteint, le B s'est allumé pour annoncer les Hurleys. Quelques petits coups de baguette et l'orchestre a entonné un nouveau morceau, en sourdine, mais sur un rythme bien marqué, tandis que les feux de la rampe s'éteignaient à leur tour et que le rideau se levait sur... on aurait dit un jardin. Oui, c'était bien cela, un jardin ornemental avec deux marches en marbre creusé montant vers une terrasse à balustrade qui occupait tout le fond de scène, avec pour décor une toile représentant une perspective de jardins se déroulant à l'infini. Chaque noyau d'escalier, de part et d'autre des marches, s'ornait d'un piédestal supportant une statue masculine en bronze qui, les bras croisés comme pour monter la garde, luisait sous les projecteurs de ciel.

Je ne savais trop à quoi m'attendre, avec cette musique discrète, ce tempo soutenu et cette scène qui est restée déserte durant un laps de temps bien calculé. Tout à coup, une forme humaine a traversé cet espace en décrivant un arc descendant : un homme en justaucorps debout sur un trapèze volant qui frôlait le sol de la fausse véranda. Une fois parvenu au bout de sa course, il a posé gracieusement le pied sur un support prévu à cet effet et s'est retourné pour faire face à la coulisse dont il était issu. À ce moment-là une trapéziste également en justaucorps a surgi à côté de lui pour traverser la scène par la voie des airs et aller se jucher sur son propre piédestal, juste en face ; ils ont échangé un sourire.

Alors, en suivant la musique, ils se sont mis à exécuter une espèce de ballet aérien, sans danger peut-être, mais empreint d'une grâce merveilleuse. L'homme attrapait les poignets de sa partenaire au moment précis où elle lâchait son trapèze et se retournait face à lui, suspendue dans le vide ; ils se balançaient sur le même trapèze, puis deux trapèzes vides leur étaient envoyés des coulisses et ils devaient chacun aller en occuper un.

C'était amusant à regarder, et même tout à fait charmant... sauf que les spectateurs continuaient à affluer dans les allées et à se glisser entre les rangées sans se priver de faire claquer leurs sièges. Dans la pénombre, une fille a lancé : « Edna, il y en a deux ici ! » à l'amie qui l'accompagnait. Si telle était la coutume, ce qui semblait être le cas à en juger par l'absence totale de réaction de la part des autres spectateurs, je commençais à comprendre pourquoi le premier numéro du programme était muet.

Les deux acrobates ont fini par se laisser tomber sur la scène et tirer leur révérence, souriant et se présentant mutuellement au public, paume tournée vers le haut. En les voyant partir d'un pas sautillant en se tenant par la main, j'en ai conclu que le numéro était terminé – mais c'était seulement ce qu'on voulait me faire croire.

En effet, ma mâchoire a failli se décrocher lorsque, au son des accents redoublés de l'orchestre, j'ai vu soudain les deux statues s'animer et descendre à leur tour sur la scène pour se lancer dans un superbe numéro de claquettes effectué non avec les chaussures ad hoc, mais avec des espèces de sandales à semelle de bois dont elles frappaient le sol en rythme sans le moindre effort apparent, en lançant les bras en l'air et en tournant vers nous leur souriant visage de bronze. C'était vraiment remarquable ; quand les statues ont eu fini de danser, les trapézistes sont revenus et tous quatre ont salué sous un tonnerre d'applaudissements auquel je me suis joint bien volontiers. Le finale était magistral, et le rideau est remonté puis retombé trois fois avant que les feux de la rampe ne projettent à nouveau leur éclat progressif le long de ses plis ondoyants et de ses franges dorées.

L'assistance s'animait, enchantée, impatiente de voir la suite. Le B s'était éteint. Le C s'est allumé, mais je me suis abstenu de consulter mon programme afin de préserver l'effet de surprise.

Le rideau s'est relevé sur... voyons, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Une toile de fond représentant un paysage de montagne servait de décor à un objet allongé occupant toute la largeur de la scène. Ah, c'était une longue série de cages, hautes de quelque trente centimètres et pourvues d'une façade grillagée, posées côte à côte sur de fins pieds en bois. Et dans les cages, des animaux. Des... des chats ! Des chats on ne peut plus ordinaires, chacun dans sa petite cage si étroite qu'il n'avait même pas la place de se retourner, encore qu'aucun ne parût s'en plaindre. L'un d'entre eux faisait même sa toilette. Toutefois, tous avaient la queue qui pendait toute droite derrière sa cage. Mais je me suis bientôt rendu compte que ce n'étaient pas leurs vraies queues. Un petit homme fluët en tenue de soirée s'est alors avancé d'un pas vif. Visage pâle et mince, moustache en trait de crayon, queue-de-pie frôlant ses chevilles, il s'est incliné une seule fois, en levant les bras, ce qui fait qu'au plus profond de sa révérence ses doigts ont effleuré les planches. Puis il a reculé prestement – on pourrait presque dire d'un bond – pour aller se tenir derrière la première cage de droite.

Un temps, puis un accompagnement musical très doux s'est progressivement insinué et il a tiré d'un coup sec sur la première queue d'animal tout en poussant un furieux miaulement de chat en colère, la cage elle-même nous dissimulant son visage. Moi qui devenais de plus en plus difficile à prendre au dépourvu, j'ai tout de même battu des paupières au son de ce hurlement déchirant. Puisque

nous nous trouvions plus bas que la scène, nous voyions la partie supérieure de son haut-de-forme incliné vers l'avant se déplacer au-dessus des cages, et plus bas ses jambes sans cesse en mouvement ainsi que les fausses queues agitées de secousses périodiques. Il les tirait dans un certain ordre et chaque fois s'élevait un affreux glapissement. Il y en avait qu'il tirait deux fois de suite avant d'en sauter trois ou quatre pour aller en secouer une tout au bout de la file, sans jamais manquer de lâcher un cri déchirant d'une espèce ou d'une autre en crachant et en sanglotant ; il n'ouvrait jamais la bouche, mais ce devait bien être lui puisque les bêtes semblaient indifférentes à ce qui se passait. Ses vociférations rendaient un son authentique à mon oreille, et qui plus est composaient une mélodie – si l'on peut dire – que j'ai cru reconnaître : The Bells of Saint Mary ! Toutes les notes en étaient justes, mais véhiculées par un horrible mélange de gémissements et de hurlements glaçants tels qu'en poussent la nuit les chats de gouttière, et le résultat était hilarant. Le public emballé riait si fort qu'on n'entendait presque plus les éprouvantes criailleries musicales de l'artiste.

Celui-ci a conclu sur une secousse assez violente pour ébranler les cages, puis s'est avancé vers nous pour saluer profondément en décrivant de la main droite un grand arc de cercle désignant ses petits partenaires. Puis il est retourné bien vite à son poste et a repris ses aller et retour éclairs d'une cage à l'autre, cette fois en sanglotant et modulant... Turkey Trot, pour changer. Il a terminé son numéro avec un autre air connu, Rien qu'une chanson au crépuscule – qui ressemblait plutôt à Rien qu'une (miaulement) au (miaou)...

L'assistance ne voulait pas le laisser partir, ses applaudissements étaient assez explicites là-dessus, mais lui savait bien qu'un tour de plus et son truc serait vite devenu ennuyeux. Il ne nous a tout de même pas quittés sans nous gratifier d'un éblouissant finale. Après avoir multiplié les révérences sous nos vivats, il s'est approché du bord de scène et, rien qu'en haussant les sourcils et en modifiant très légèrement son attitude, il nous a signifié qu'il requérait notre attention. Les applaudissements se sont aussitôt taris et, dans le silence complet, nous avons rivé sur lui des regards pleins d'espoir. Alors, il a fait un nouveau pas en direction des feux de la rampe et, tandis que notre impatience croissait encore, il s'est mis à ronronner. Il émettait un vrai ronron guttural tout à fait digne d'un vrai chat qui, j'en suis certain, devait s'entendre jusqu'au deuxième balcon. Et là, il a achevé de nous conquérir. Quand il est sorti de scène en avançant par petits bonds et que le rideau est tombé sur nos applaudissements nourris, quelques spectateurs ont imité ses petits glapissements félines.

Au milieu du brouhaha qui a suivi, observant ceux de mes voisins qui en riaient encore, je me suis demandé quel genre d'individus

étranges étaient ces artistes de variétés. Qui fallait-il être pour avoir l'idée d'ériger en carrière un talent pour l'imitation des chats, et de fonder toute sa vie là-dessus ?

C'était le tour de la Colombine. Au lever de rideau elle est apparue en robe à sequins, les bras écartés à l'horizontale, une colombe posée sur chaque poignet, coude et épaule. Souriante, le menton fièrement relevé, elle était vraiment royale. Je ne sais pas pourquoi, mais elle m'a tout à coup paru plus jeune et plus séduisante. Sur quatre perchoirs plantés aux quatre coins de la scène se tenaient, face à nous, une dizaine d'oiseaux supplémentaires. Sur un claquement de doigts, ils se sont envolés en spirale jusque dans les cintres. Un petit sifflet est apparu entre les lèvres de Maude Boothe – je veux dire de la Colombine. Au son du gazouillement argenté qui s'en est bientôt échappé, tous les volatiles ont fait demi-tour dans les airs et, planant plutôt que battant des ailes, ont survolé le public subitement parcouru de murmures avant d'aller se percher sur le balcon, où ils se sont maladroitement retournés sur leurs petites pattes pour refaire face à la scène.

Alors, l'orchestre est intervenu, mais en restant bien au second plan ; par le biais de petits signaux sifflés, la Colombine a remis ses oiseaux en branle. Ils s'envolaient, venaient se poser sur le bras des fauteuils bordant une allée, et les spectateurs s'écartaient avec un sourire hésitant. Ou bien ils allaient former un rang impeccable sur la scène et gardaient la pose jusqu'à ce qu'un nouveau coup de sifflet les libère. Ou encore ils se repassaient de bec en bec un objet que je ne distinguais pas, quand ils ne se regroupaient pas jusqu'au dernier sur les bras, les épaules et la tête de la Colombine tandis qu'elle allait et venait sur scène. Puis ils nous ont survolés une fois de plus, mais cette fois en formation serrée ; ensuite ils se sont dissociés à raison d'un sur deux pour revenir vers la scène en dessinant un cœur dans les airs. Je m'en voulais de ce que j'éprouvais, mais à mes yeux tout cela n'était pas très intéressant. D'accord, je m'étonnais de ce qu'on puisse apprendre ces choses à des colombes, mais... je restais sur ma faim. Et même si j'ai applaudi à tout rompre par pure loyauté, je me suis senti soulagé à la fin du numéro.

Soulagé, mais aussi plein d'effroi. Parce que nous en étions à la lettre E, c'est-à-dire à Vernon & Véra, autrement dit Tessie & Ted. J'étais au bord de me lever et de sortir. J'ai même senti mes muscles se contracter à cet effet. Je n'avais pas ma place ici.

Pourtant, je suis resté. La Colombine a tiré sa dernière révérence, le rideau est tombé, les panneaux du proscenium sont passées de D à E et je me suis brusquement enfoncé dans mon siège, les bras croisés sur l'estomac, essayant lâchement de me rendre invisible, de ne pas être là du tout. Mais, naturellement, j'ai fini par redresser la tête. Une

nouvelle toile de fond représentant des arbres à peine esquissés, un ruisseau... rien d'autre. Un quart-de-queue et un tabouret. Et tout à coup ils ont débarqué, eux, pour de vrai ! Tessie, ma grand-tante, qui ne devait pas avoir plus de trente ans en 1912 et que je n'avais moi-même jamais connue. Et à côté d'elle, souriant de presque toutes ses dents, le gamin de douze ans qui grandirait, se marierait à trois reprises et, à la force de l'âge, donnerait un enfant à sa troisième épouse, un fils qui n'aurait que deux ans quand lui-même disparaîtrait.

Je possédais deux photos de lui. Sur l'une il est assis, coiffé d'un feutre rond, à l'avant d'une Ford décapotable sur le capot de laquelle on peut lire Poulettes, voici votre perchoir ! L'autre était un cliché sérieux, professionnel. Un portrait en buste avec cravate, col amidonné, sourire compassé et moustache. Il avait peut-être alors trente-cinq ans.

Grâce à ces deux photos, je connaissais donc son visage. Mais c'était une autre version que j'en avais à présent sous les yeux, tandis qu'il nous saluait, souriant, puis faisait tourner le tabouret du piano pour l'amener à la bonne hauteur. Il buvait déjà, je le savais ; sans doute venait-il même de s'en envoyer une bonne lampée. Ce petit bonhomme de douze ans doué pour le piano, à côté de son ambitieuse tante qui se plaçait à côté de l'instrument, rayonnante, c'était mon père ! Oui, mon père qui tournait la page de sa partition et positionnait ses mains au-dessus du clavier en consultant Tess du regard. C'était leur grand moment, le point culminant de leur jeune carrière. Alors, accompagnée par le petit pianiste, elle a entonné : Quelque part, une voix m'appelle... Par-delà la terre et les mers... Quelque part une voix m'appelle...

Le gamin se débrouillait bien, tout à fait à la hauteur de la circonstance. Une voix m'appelle... Elle aussi chantait bien, du moins je suppose : je n'aurais pu en jurer tellement j'étais pétrifié, l'œil rivé à ce spectacle prohibé. Mon propre père ! Allais-je fondre en larmes ? Non. Mais j'ai dû détourner les yeux, et ce, jusqu'à la fin.

Il y a eu des applaudissements et Tess s'est remise à chanter quelque chose, je ne sais pas quoi. Nouvelles acclamations, nouvelle chanson. J'ai relevé les yeux. Il était toujours là, courbé sur ses touches, nous souriant en nous coulant des regards de biais sans cesser de jouer ; je voyais sa jeune joue encore glabre se plisser au gré du tempo... Celui qui serait un raté, essuierait trois échecs conjugaux et portait déjà en lui le germe de l'alcoolisme était encore à son apogée, et ces deux-là vivaient un grand moment : c'était la fameuse semaine – qui, en réalité, n'avait duré que quelques jours – où ils étaient « passés à Broadway ». Danziger avait vu juste, comme d'habitude ; je n'avais pas à me trouver là. Ce que je faisais était interdit.

Puis est arrivée la fin du numéro ; les bravos se sont tus assez vite et

les deux comparses se sont éclipsés. Moi, je n'avais pas applaudi ; je m'étais détaché de l'instant présent ; je n'avais aucun droit de prendre part à l'événement, ce devait être comme si mon siège était vide. J'avais envie de rentrer chez moi retrouver Willy et Julia et d'y rester. J'en avais désormais la ferme intention. Je n'avais plus rien à faire ici.

Mais on est alors passé à F, c'est-à-dire Mme Zelda, alors je suis resté assister à son numéro. Dans la pénombre précaire, j'ai attendu que mes émotions confuses s'apaisent, se dissipent, et redeviennent compréhensibles.

Le numéro de Mme Zelda a débuté d'une manière que j'ai supposée conventionnelle, mais toujours efficace. Le rideau s'est levé lentement sur une scène plongée dans une obscurité quasi totale ponctuée d'une seule zone vaguement lumineuse au centre. Celle-ci s'est peu à peu intensifiée à mesure que le silence se faisait dans la salle. C'était un modeste projecteur dirigé vers une grande boule de cristal elle-même posée sur une espèce de pilier. Le cercle de lumière s'est élargi pour englober le visage de la voyante, éclairé par en dessous, puis son buste tout entier. L'effet était peut-être un peu ridicule, mais cela marchait. Mme Zelda était assise en tailleur ; immobile ; vêtue d'un costume genre harem et coiffée d'un turban, elle fixait sa boule de cristal. Nous avons attendu sans un mot.

Tout à coup, une voix d'homme impressionnante à force d'être grave a retenti parmi nous quelque part au parterre.

— « Madame Zelda ! » Un projecteur l'a épinglé et nous l'avons vu debout dans une allée ; il était grand et large d'épaules, avec un costume beige, une chemise blanche et une cravate foncée. « Êtes-vous prête ? »

Une pause assez prolongée pour laisser croire que la voyante ne répondrait pas, puis : « Ouiiii », a-t-elle proféré en faisant traîner la voyelle finale. « Mme Zelda est prête ! »

Là encore, le rond de lumière s'est étendu au fauteuil voisin de l'homme debout dans l'allée. Souriant, son occupant a levé un regard interrogateur sur le partenaire de la voyante. « J'ai là une lettre adressée à ce monsieur et lui appartenant. Pouvez-vous nous dire comment il s'appelle ? »

— Il s'appelle... Robert... Lederer.

— Et son adresse ?

— Son adresse est... 111, Huitième Rue Ouest, New York.

— Pouvez-vous confirmer, monsieur ? » demanda le complice en rendant l'enveloppe à son propriétaire, qui l'accepta avec un hochement de tête en souriant timidement. « C'est exact ! »

Sur ces mots le complice aux épaules carrées s'est prestement avancé dans l'allée en négligeant délibérément les diverses lettres et cartes de visite qu'on lui tendait au passage pour aller saisir la main

d'une jeune femme. « Cette jeune dame porte une bague, madame Zelda ! a-t-il déclaré avec emphase. Mme Zelda, pouvez-vous nous la décrire ?

— Une bague... la bague...

— Oui ! Décrivez-la-nous, s'il vous plaît !

— Elle s'orne d'un diamant d'une très belle eau, une pierre magnifique encadrée de... de deux perles fines ! »

Comment faisait-elle ? Sans doute les deux partenaires usaient-ils d'un code quelconque, bien dissimulé dans les paroles de l'homme.

— « Exact ! » s'est exclamé ce dernier sous le regard sidéré, mais ravi de la jeune femme en question avant de s'éloigner encore de la scène du même pas vif. Il se trouvait à présent derrière moi ; pour le voir, il aurait fallu que je me retourne. J'ai préféré tendre l'oreille. « Au tour de ce monsieur, maintenant, Mme Zelda ! Donnez-moi, donnez-moi donc le prénom... le prénom... de la sœur de ce monsieur ! »

Avec ou sans code, comment pouvait-il, lui, savoir que l'homme avait une sœur ?

— « Sa sœur s'appelle... Clara !

— Est-ce exact, monsieur ? Oui ! Ce monsieur confirme, vous avez parfaitement raison ! Et maintenant, Mme Zelda, j'ai là sa montre ! Dites-moi, concentrez-vous, réfléchissez, réfléchissez ! Quel est le numéro... de la montre de monsieur ?

— Le numéro de sa montre est... deux... un-huit-sept... six-neuf – non : sept-neuf... » Une pause hésitante.

L'homme dans l'allée a insisté : « Oui ! Oui ? » et là, ma mâchoire a failli se décrocher, car je reconnaissais les chiffres à mesure qu'elle les énonçait. Moi aussi, je les savais – enfin, presque.

Puis Mme Zelda a achevé d'un air triomphant : « Sept ! Le numéro de la montre de ce monsieur est deux-un-huit-sept-sept-neuf-sept-un !

— Alors monsieur, est-ce exact ? » Cette fois je me suis tordu le cou dans mon siège pour voir l'intéressé. « Est-ce bien le numéro de votre montre ? »

Je n'en croyais pas mes yeux. Là-bas, Archie acquiesçait en souriant à... mam'zelle Jotta, assise à côté de lui ! « En effet, a-t-il déclaré en remettant sa montre dans son gousset. C'est parfaitement exact. »

Archie et Z ne font qu'une seule et même personne ! me suis-je dit, hébété. Car le numéro de sa montre correspondait à celui que donnait la lettre d'Alice Longworth ! Le complice de la voyante s'est alors dirigé vers un autre spectateur et, en se retournant vers la scène, mam'zelle Jotta m'a aperçu. Elle a averti Archie, qui m'a vu à son tour et m'a fait signe de venir prendre place dans un fauteuil vide auprès d'eux. Alors, je me suis glissé entre les sièges et j'ai remonté cinq ou six rangées afin de les rejoindre tout en songeant Rube, Rube ! Vous

vous rendez compte ! Je vais m'asseoir à côté de Z ! Alors, qu'est-ce que je fais maintenant, hein ? Qu'est-ce que je fais ?

Rien. Je n'ai rien fait de spécial. Je me suis installé, j'ai échangé quelques mots avec l'un puis avec l'autre, une seule idée en tête... ne plus quitter Archie d'une semelle, du moins dans la mesure du possible. Faire ami-ami avec lui. Ce n'était pas très brillant, comme plan, mais pour l'instant je n'en avais pas d'autre.

Le rideau est tombé et nous avons applaudi Mme Zelda. Archie l'avait particulièrement appréciée. La lettre G s'est affichée sur le proscenium et tout de suite après quelque chose est venu heurter le rideau fermé, côté scène ; ses grands plis de velours se sont mis à onduler, attirant notre attention. Puis quelque chose en a soulevé la frange dorée ; le tissu formait maintenant un V renversé où n'a pas tardé à s'encadrer un visage penché sur le côté, juste au-dessus des planches ; des yeux curieux se sont écarquillés en nous apercevant tandis qu'une bouche béait sous l'effet d'un désarroi comique. Vague de rires dans l'assistance.

« C'est Joe Cook », a annoncé Archie tout guilleret. Le public a attendu la suite en murmurant son impatience.

Je l'ai vraiment trouvé drôle, ce Joe Cook. Et les autres spectateurs aussi, manifestement. Affublé d'un chapeau et d'un costume déjà amusants en eux-mêmes, il nous est apparu d'un coup puis s'est dirigé vivement vers une fausse fermette dressée au centre de la scène. Là, il s'est mis à frapper énergiquement à la porte, l'image même du propriétaire qui vient réclamer son loyer. Ayant à nouveau martelé la porte en vain, il a tout bêtement enserré la fermette – une simple toile tendue sur un cadre de bois léger – dans ses bras avant de sortir de scène. Il avait le don de rendre ce gag hilarant, talent dont on dit souvent qu'il repose sur l'art de calculer ses effets. Le public hurlait de joie. Je riais aussi, mais moins. Je ne pouvais m'ôter de l'idée que Tessie et Ted étaient là aussi, en coulisse, à regarder le même spectacle que moi. Qu'ils riaient de bon cœur, et saluaient sûrement le comique d'un hochement de tête ravi au moment où il sortait de scène. Peut-être même lui adressaient-ils quelques mots au passage, d'artiste à artiste. La grande famille du music-hall...

Joe Cook est revenu presque aussitôt sur scène, vacillant sous le poids de trois hommes juchés sur son dos, chacun ayant les pieds posés sur les épaules de celui du dessous. L'ensemble faisait très vrai ; les vêtements des trois types ondulaient dans les airs de manière tout à fait crédible et Cook, lui aussi, titubait de manière fort réaliste, mais – et là encore, il avait soigneusement calculé son moment – il nous a permis voir que son fardeau était en papier mâché au moment précis où il sortait de scène du côté opposé. Tout le monde a éclaté de rire et je n'ai pas pu m'empêcher de penser aux deux êtres qui

devaient en faire autant dans les coulisses en échangeant un regard comblé à l'idée de connaître cette « tête d'affiche » du music-hall qu'était Joe Cook.

Le numéro continuait. Sous nos yeux, l'aristocrate des variétés est revenu s'asseoir sur une chaise face à la salle et a attendu en nous couvant d'un regard bienveillant que le silence revienne. Au bout d'un moment, on n'entendait plus le moindre toussotement, plus personne ne bougeait d'un pouce. Je me suis demandé, admiratif, comment il s'y prenait. À sa place, je n'aurais pas pu rester là à patienter, tout sourire ; j'aurais craqué, je serais sorti de scène en courant.

Alors, au beau milieu du silence total, il a annoncé sur le ton de la conversation, comme s'il s'adressait à un ami : « Et maintenant, je vais imiter quatre Hawaïens. » Là-dessus il s'est lancé dans ce qui reste peut-être le plus célèbre numéro de toute l'histoire du music-hall américain. Je souriais béatement. Non à cause de Joe Cook, mais pour le duo que je savais là derrière, tout près du rideau, buvant le spectacle des yeux et tout contents l'un de l'autre parce qu'ils vivaient leur « semaine », leur fameuse « semaine » de trois jours à Broadway en compagnie du plus illustre représentant de leur petit monde. J'espère que le grand homme vous adressera la parole, ai-je formulé en mon for intérieur. J'espère qu'il prendra la peine de retenir vos prénoms et qu'il les prononcera au moins une fois en ce moment de gloire dont vous devrez vous nourrir tout au long de l'interminable dégringolade que sera le reste de votre vie.

Quant à Z... Ma foi, il se rendrait en Europe. Cela, nous le savions, Rube et moi. Il se sentait bien à New York – il l'avait écrit. Il fallait donc savoir dans quel coin il irait à présent, parce que... eh bien, parce que, apparemment, j'allais devoir l'y suivre. Qui était-il ? « Archie », certes, mais qui était « Archie » ?

Quand nous avons tous trois pris place dans un taxi pour rentrer à l'hôtel, j'ai hasardé : « Voulez-vous vous joindre à moi ce soir, tous les deux ? Pour... je ne sais pas. Boire un verre ? Non, pour dîner. Sortons ensemble ce soir ! Je suis d'humeur à faire la fête ; Arch, vous pourriez peut-être nous indiquer où aller.

— C'est très aimable à vous, Simon. J'en serais enchanté. »

Assise entre nous deux, mam'zelle Jotta a renchéri : « Moi de même », puis s'est tournée pour me chuchoter à l'oreille : « Vous avez trouvé celui que vous cherchiez, c'est cela ? »

J'ai hoché la tête sans répondre.

Dans le hall de l'hôtel, j'ai acheté l'Evening Mail et nous avons pris l'ascenseur. Archie est descendu au quatrième et nous avons continué jusqu'au dixième. Je suis passé sans m'arrêter devant la porte de la chambre de mam'zelle Jotta, mais, quand j'ai déverrouillé la mienne, je me suis rendu compte qu'elle était à mes côtés.

— « Ah, j'aurais bien dû acheter un journal, moi aussi ! On solde chez Wannamaker's. Ça vous ennuie si je déchire un petit bout de leur réclame ? »

En effet, cela m'ennuyait. Je n'avais pas envie qu'elle entre. Mais une fois dans ma chambre je me suis contenté d'attendre qu'elle repère la publicité du magasin en question et qu'elle prélève le morceau concernant les soldes de chaussures, où j'étais d'ailleurs bien certain qu'elle ne songeait même pas à se rendre. Puis je suis allé lui ouvrir la porte en disant : « Rendez-vous à six heures en bas, alors.

Dans le hall, oui, bien sûr. En quel autre endroit pourrions-nous bien nous retrouver ? » En passant devant moi, elle m'a fait un grand sourire franc. J'ai levé les yeux au plafond en secouant la tête.

Vingt-trois



Telle est la gigantesque enseigne qui trônait là en 1912 et qui, désormais, symbolisera toujours pour moi le quartier des théâtres de Broadway. C'était Archie qui, en New-Yorkais contraint de résider loin de sa ville, nous avait concocté un parcours de choix en indiquant au chauffeur de taxi un itinéraire par l'ouest et la Trente-deuxième Rue de manière à déboucher dans Broadway juste en face de cet immense visage. Mam'zelle Jotta et moi – j'étais penché par la portière – avons fixé le même regard incrédule sur son énorme œil électrique qui a cligné juste à ce moment-là, comme pour nous faire personnellement un signe de connivence.

J'ai découpé cette photo dans un article du New York Times consacré aux nouvelles illuminations électriques de Broadway, qui étaient censées donner l'illusion du mouvement. Il y en avait aussi une qui représentait une course de chariots dont les roues donnaient l'impression de tourner, les sabots de s'envoler et les fouets de claquer, tout là-haut sur le toit de l'hôtel Normandie.

« New York en est toqué, a commenté Archie.

Moi aussi ! » me suis-je exclamé.

Devant nous s'étendait l'avenue telle qu'elle devenait quand le soir tombait, c'est-à-dire bien différente de la paisible artère que j'avais arpentée pendant la journée. Les trottoirs et la chaussée elle-même étaient envahis de monde et resplendissaient de lumière blanche – ce n'était pas pour rien qu'on surnommait ce tronçon la Voie lactée. Oui, toute blanche ; pas un seul néon coloré. Tous les phares d'automobiles, toutes les vitrines sur rue, tous les frontons de théâtres étaient illuminés par les mêmes ampoules translucides à bout pointu

qui donnaient une lumière uniformément blanche. Archie arborait un grand sourire. Il se sentait visiblement chez lui ; on aurait dit qu'il avait vissé lui-même ces ampoules, jusqu'à la dernière !

Mais alors il m'a un peu déçu : le chauffeur a braqué à gauche pour traverser l'avenue et aller s'arrêter, capot pointé dans le mauvais sens, devant... l'hôtel Astor ? Mais pourquoi ? Je n'avais aucune envie d'entrer là-dedans, moi. Pensez donc... Un endroit qui existait encore à mon époque, et où je m'étais si souvent rendu ! J'ai bien vu, à son coup d'œil interrogateur, que mam'zelle Jotta n'y tenait guère non plus. Mais nous nous sommes tout de même avancés jusqu'aux ascenseurs où Archie – qui décidément connaissait Manhattan comme sa poche – s'est contenté d'adresser un signe de tête au liftier en pointant un index vers le haut. Et voici ce que nous avons découvert en ressortant : la Terrasse panoramique, dont j'ignorais jusqu'à l'existence.



Tandis qu'on nous conduisait à une table surplombant Broadway, Arch nous a informés qu'il existait des terrasses similaires dans toute la ville, sur le toit des hôtels, mais aussi sur celui des théâtres – les pièces venaient même s'y jouer, parfois, quand le temps le permettait. Nous avons pris place en sentant autour de nous la chaleur des grandes lampes à gaz qui éclairaient tout le périmètre. Alors, sous le scintillement de la voûte étoilée, nous avons commandé... du champagne, naturellement. Et nous avons bavardé. Enfin, c'est surtout Archie qui a parlé. Moi, je me satisfaisais la plupart du temps de poser des questions. Notre compagnon – grand, les cheveux roux et la moustache assortie, le visage constellé de taches de rousseur et empreint d'une perpétuelle expression affable – était major dans l'armée des États-Unis et de surcroît (ce qui n'était guère fait pour m'étonner) premier aide de camp du président Taft, après avoir exercé les mêmes fonctions auprès du précédent chef de la nation, Theodore Roosevelt lui-même. Je hochais la tête, impressionné, en repensant à leur rendez-vous nocturne au pied du Flatiron Building. Mais pour l'heure, il bénéficiait d'une permission de six semaines à titre de repos,

bien qu'il ne me parût pas particulièrement fatigué. Il se proposait de rester un temps à New York, qu'il adorait, avant de partir passer quelques semaines en Europe.

« Ah bon ? Quand partez-vous ? »

Et ce fut aussi facile que cela : « Mercredi ; mercredi prochain. À bord du Campania. Un petit navire pas très rapide, mais ça ne me dérange pas, au contraire. Et comme il est affrété par la compagnie Cunard, je ne crains pas trop de souffrir pendant le voyage. D'ailleurs, je ne suis pas sujet au mal de mer. J'ai un ami, Francis Millet, le peintre bien connu » (a-t-il précisé non sans une trace de fierté), « qui, lui, prend la mer ce soir à minuit sur le Mauretania. Il n'a pas voulu m'attendre. Il n'apprécie pas New York, si bizarre que cela puisse paraître.

Un appareillage à minuit ? a fait mam'zelle Jotta, subitement intéressée.

Mais oui. C'est un spectacle très amusant, vous savez. Pourquoi ne pas venir y assister aussi, tous les deux ? Vous verrez, ça vous plaira. On dirait une gigantesque fête. »

Rube... vous êtes vraiment certain qu'il s'agit de Z ?

Après le champagne savouré tout là-haut dans le ciel, nous avons traversé Broadway en diagonale. Archie ne voulait pas nous dire où nous allions. Mais comme je zigzaguais entre les voitures roulant au pas, sans précipitation aucune, sans même faire attention à ce qui m'entourait, j'ai aperçu une entrée surmontée d'un grand griffon sculpté ; alors j'ai su que nous étions devant le Rector's.

À l'intérieur nous avons découvert une salle immense, somptueuse, voire luxueuse avec ses lustres à pendeloques de cristal... mais aussi bondée. Il a fallu attendre ; cependant, Archie était connu de la maison et notre patience n'a pas été mise à trop rude épreuve.



Une fois qu'on nous eut conduits à notre table et qu'on eut pris notre commande (encore du champagne), mam'zelle Jotta et moi avons admiré nos serviettes de table ornées d'un griffon brodé, emblème du Rector's qui se retrouvait également sur la nappe et – gravé cette fois – sur les verres en cristal ainsi que les couverts en argent. Archie, notre New-Yorkais à temps partiel, nous regardait faire

d'un œil ravi.



Il nous a régales d'anecdotes sur le Rector's : l'ancien jockey devenu riche ordonnant à son domestique géant de monter sur le toit un canon de petit calibre, qu'il faisait tonner pour marquer diverses occasions telles que son mariage... Le non moins riche propriétaire minier originaire de l'Ouest qui faisait son apparition une fois l'an, les poches pleines de perles qu'il ne cessait de manipuler que pour les faire rouler sur la nappe... Les pommes géantes importées de France en saison et qui poussaient un griffon en papier collé sur la peau afin d'être, une fois mûres, frappées à l'effigie du Rector's...

Nous étions tout environnés de gens élégants, parmi lesquels cette beauté qui m'a surpris à la contempler fixement.

L'orchestre était excellent, et tout en écoutant Archie d'une oreille j'ai été frappé par le nombre de chansons ayant survécu jusqu'à mon temps. J'ai à nouveau entendu *By the Light of the Silvery Moon* et *Oh You Beautiful Doll*, mais aussi *I Wonder Who's Kissing Her Now*(25) et *Meet Me Tonight in Dreamland*(26). Puis, au beau milieu de *Let Me Call You Sweetheart*(27), comme Archie achevait l'histoire des pommes, les musiciens ont subitement entonné *I'm Falling in Love with Someone*(28) et il s'est discrètement penché par-dessus la table pour nous chuchoter d'un ton excité : « Le voilà ! Il arrive ! Là-bas, à la porte. »

Suivant son regard, j'ai aperçu un monsieur d'une petite cinquantaine d'années, en tenue de soirée, qui saluait de la tête, puis, souriant, s'inclinait légèrement devant les quelques personnes qui l'applaudissaient. Puis il s'est dirigé vers l'orchestre.

« Il va les remercier maintenant, a commenté Archie. C'est toujours comme cela qu'il fait.

Qui est-ce ?

Mais... Victor Herbert, voyons ! s'est exclamé Archie, qui n'en revenait pas. Dès qu'il met un pied dans la salle les musiciens se mettent à jouer un de ses morceaux, et chaque fois il va les saluer. Là, vous voyez ? Quel homme charmant, vraiment. »

Nous avons commandé à dîner. Mam'zelle Jotta m'a poussé du coude pour me signifier de nous resservir du champagne, et après en avoir savouré une gorgée j'ai demandé à Archie s'il connaissait Alice Longworth.

Naturellement qu'il la connaissait ! Comme tout le monde. Elle était à la tête d'une coterie dont il se flattait d'ailleurs de faire partie.

« Ah bon ? Et quel genre de femme est-ce ?

Insensée ! Complètement démente. Son époux, Nick, est membre de la Chambre, mais cela ne met aucun frein à ses impulsions, croyez-moi. Si vous êtes réveillé à trois heures du matin par de petits cailloux jetés contre vos carreaux, soyez sûr que c'est Alice qui vous met en demeure de vous rhabiller pour aller vous joindre à quelque fête improvisée. Il m'est arrivé de jouer au golf avec elle dans les rues désertes de Washington à une heure également indue. J'espère bien que Nicky et elle viendront passer au moins un jour à New York avant mon départ. »

Je crois que ce dîner (personnellement, j'avais pris des côtelettes d'agneau) fut le meilleur de toute mon existence. Pour finir, j'ai commandé du cognac (c'était ma tournée, après tout) et vis Archie retrouver tout son sérieux comme je l'interrogeai sur ses deux présidents. Il vouait un immense respect à Taft et avait également beaucoup d'affection pour lui ; c'était un honneur que de servir sous ses ordres. Mais j'ai bien senti que sa préférence allait à l'autre. Qu'avait-il donc de si admirable ? Eh bien, à l'en croire, Theodore Roosevelt avait su rester lui-même. Un jour qu'il se promenait au bord du Potomac avec l'ambassadeur de France, il avait renvoyé ses deux gardes du corps détachés par les Services secrets et, comme la journée était belle – c'était l'été –, les deux hommes s'étaient entièrement dévêtus pour se baigner dans la rivière, après quoi ils s'étaient séchés au soleil sur un rocher, puis rhabillés, et ils étaient rentrés à la Maison-Blanche sans plus de cérémonie. Un homme doué d'une grande indépendance d'esprit. Et sachant s'amuser.

Mais un dur à cuire tout de même. « Il croyait à la nécessité de se

maintenir constamment en bonne forme physique. Il est allé jusqu'à prescrire une chevauchée hebdomadaire de quatre-vingt-dix miles à tous les officiers de marine. Il m'a dit un jour : « Si vous saviez quel tollé suscite cette consigne ! Une vaste clan regroupant aussi bien des membres de l'Armée de terre que des représentants de la Marine n'attend que mon départ de la Maison-Blanche pour inonder mon successeur de demandes de suspension de cet arrêt. Mais moi je sais bien qu'il n'est pas trop sévère ; s'il l'était, je m'en laisserais convaincre. Cependant, que deux officiers de marine accomplissent seulement ces quatre-vingt-dix miles dans la journée et jamais plus nous n'entendrons un mot de protestation à ce sujet. Cela fera taire toutes les critiques ; l'Armée et la Marine elles-mêmes veilleront à ce que la consigne soit respectée, au nom de l'esprit de corps. » »

À l'autre bout de la salle un homme corpulent qui dînait seul s'est levé et a entonné d'une belle voix de baryton une chanson où il était question de faire « ce qui me chante quand ça me chante » et dont Archie nous a informés qu'elle était extraite d'une comédie musicale où ce chanteur tenait un des premiers rôles. La plupart des convives du Rector's se sont mis à marteler les tables avec leur verre, leur couteau et ce qui leur tombait sous la main chaque fois que ce soliste prononçait le mot chante : « Je fais ce qui me chante quand ça me chante ! » Chaque chante se perdait presque dans le vacarme général.

À la fin de son grand air, il s'est incliné sous les vivats fournis des clients, et même des serveurs et des musiciens, qui l'avaient accompagné en sourdine. Puis il s'est remis à manger. Le brouhaha des conversations a repris et Archie a poursuivi : « C'est ainsi que le jour – ou plutôt la nuit – de l'expédition, le président est venu cogner à ma porte. Nous avons pris le petit déjeuner et à quatre heures moins vingt du matin le président lui-même, l'amiral Rixey, le Dr Gregson et moi-même enfourchions nos montures. Le président montait Roswell et moi, mon fidèle Larry. Quant aux officiers de marine, ils avaient également leurs propres chevaux. Nous avons descendu au trot Pennsylvania Avenue, et en dix minutes nous étions au pont. Mais que le vent était froid, Simon ! Et tout était gelé !

« Outre qu'elles étaient fréquemment coupées, les routes que nous avons empruntées s'étaient presque partout creusées de profonds sillons depuis la dernière neige, et le gel les avait pétrifiées en l'état. Nous avons tout de même réussi à rallier le palais de justice de Fairfax dès six heures vingt. Sur mes directives, à Fairfax, Cub Run et Buckland, deux ordonnances de cavalerie devaient tenir des chevaux frais à notre disposition, mais je ne leur avais pas dit qui seraient les cavaliers. Par conséquent, nous avons eu droit à des montures tout à fait ordinaires.

« À Fairfax, nous avons trouvé comme prévu un premier

détachement de montures fraîches nous attendant sous la garde d'un soldat basé à Fort Myers. Il ne nous a fallu qu'un quart d'heure pour opérer la permutation ; puis, sans perdre une minute, nous sommes repartis à trot vif vers Centerville. À Cub Run nous avons encore changé de chevaux ; le président et moi-même n'y avons pas gagné au change, d'ailleurs : nos nouvelles bêtes se sont avérées lentes et mal dressées, la mienne étant particulièrement rétive.

« Mais le président était de fort belle humeur, brocardant l'amiral sur l'état des routes en Virginie et se demandant à voix haute ce que penseraient de lui les spectres des anciens combattants de la guerre de Sécession s'ils le voyaient chevaucher en compagnie de « rebelles », ainsi qu'il nous appelait.

Ce ne serait pas Jack London, là-bas ? » l'a interrompu mam'zelle Jotta en indiquant d'un mouvement de menton une table située à un bout de la salle. Nous avons suivi son regard.

« Il me semble que si », a répondu Archie. C'était également mon avis. L'homme avait cette allure, ce faciès typiquement début de siècle qu'on voit aux joueurs de l'équipe de football de Yale sur les photos anciennes, au temps où ils ne portaient pas encore de casque. Oui, ces cheveux dans le cou, ce chandail à col roulé, ce genre de physionomie qui finirait par disparaître de la face du monde... Pas de doute, c'était bien Jack London. « Et je crois bien que ses compagnons de table sont respectivement Richard Harding Davis et Gérald Montizambert. »

J'ai gardé le silence : j'ignorais totalement qui étaient ces deux hommes.

« Dès Gainsville nous savions déjà que l'expédition serait un succès. Chacun avait pris la mesure de sa résistance et savait désormais de quoi il serait capable. À notre arrivée à Buckland, c'est-à-dire à neuf heures trente-cinq, nous étions dans d'excellentes dispositions d'esprit.

« Nouveau changement de montures avant de repartir pour la dernière étape, celle qui nous mènerait à Warrenton. Nous avions prévu d'y être vers onze heures, mais un temps cela nous a paru impossible tant la route était pleine d'ornières, et si souvent barrée que pour respecter notre horaire nous étions contraints de monter sur les talus. Toutefois, nous profitions des tronçons en bon état pour nous lancer au galop, et au moment même où la cloche de l'église sonnait onze heures, nous pénétrions dans la ville par son artère principale. Plusieurs passants ont reconnu le président, et la nouvelle s'est prestement répandue. On ne pouvait croire que nous étions venus à cheval depuis Washington ! Le président a prononcé un bref discours, ce qui fait qu'il ne lui est resté que dix minutes pour avaler son déjeuner.

« Nous sommes repartis de Warrenton à midi un quart pour ne regagner Buckland qu'à une heure trente-cinq. Mon cheval a combattu

le mors pendant tout le trajet, et quand je suis descendu pour inspecter une sangle sur la selle du président, il m'a fallu un bon quart d'heure pour remonter. La bête baissait le collier et ruait ; elle a même failli expédier un coup de sabot au Dr Gregson et mettre ainsi fin à sa carrière. J'ai finalement réussi à me remettre d'un bond en selle. Je n'étais pas fâché de rendre cette bête-là à l'ordonnance de Buckland, croyez-moi.

« Entre Buckland et Cub Run, nous avons senti notre énergie chuter. L'amiral donnait l'allure, car il chevauchait une belle bête de sa propre écurie, mais le président et moi-même avions le plus grand mal à suivre, étant manifestement affligés des pires rosses qu'aient pu trouver les hommes de Fort Myers. Enfin, comme nous quitions Cub Run avec nos chevaux frais le président a ordonné à Rixey de fermer la marche en me demandant de prendre la tête. J'ai choisi d'avancer au pas quand la route était mauvaise et au grand galop le reste du temps. C'est au retour que nous avons avancé le plus vite, contre toute attente. Ces deux allures alternées nous reposaient quand nous étions las et nous réchauffaient les sangs en nous redonnant du cœur au ventre quand, au contraire, nous partions au galop.

« Juste avant d'entrer dans Centerville, nous avons rencontré une bourrasque venue du nord sous la forme d'une aveuglante averse de neige fondue ; elle nous a accompagnés jusqu'à Washington. Un véritable ouragan chassant une pluie glacée qui nous coupait si bien le visage que je croyais le mien en sang. Cela ne nous a pas empêchés de rallier Fairfax à vive allure, chaque mille couvert étant un mille de gagné ; à cause du mauvais temps, nous commençons à douter de parvenir à destination. Quand nous avons retrouvé à Fairfax les chevaux sur lesquels nous avions entamé notre périple le matin même, je me suis senti immensément soulagé d'apprendre par l'ordonnance que Roswell et Larry étaient en bonne forme et ne boitaient pas le moins du monde malgré les milles déjà couverts. Avec d'autres bêtes, je crois que nous n'aurions pas atteint Washington sans accident ; peut-être même n'y serions-nous pas arrivés du tout.

« C'est à la nuit noire que nous avons laissé Fairfax derrière nous pour rejoindre Falls Church pratiquement au pas. Depuis Centerville, le président avançait à l'aveuglette, car ses lunettes se couvraient sans cesse d'une pellicule de glace. Il s'en remettait entièrement à Roswell. Là encore, j'ouvrais la marche, immédiatement suivi de lui, puis de Gregson et enfin de l'amiral Rixey.

« Je n'osais pas me lancer au galop : nous étions trop près du but pour risquer un ennui maintenant. À un moment je suis parti au trot et le cheval du président est descendu dans le fossé, mais heureusement il a pu regagner la route sans mal, ni pour lui ni pour son cavalier. À partir de Falls Church les chemins devenaient meilleurs ; nous avons

chevauché au trot et, si curieux que cela puisse paraître, le halo des lumières de Washington, encore distant de quelque neuf milles, nous permettait de bien distinguer la route, que rendait relativement sûre la couche de neige fraîche. C'est à cette allure que nous avons rejoint le pont de l'Aqueduc et, au moment de nous engager dans la partie éclairée de l'avenue, nous avons aperçu la voiture à cheval que j'avais demandée depuis Fairfax. Mais quand il s'est agi de savoir si l'asphalte des rues convenait vraiment aux chevaux, le président a réglé la question en disant : « Par Dieu, nous rentrerons à la Maison-Blanche avec nos bêtes, même si nous devons les y mener par la bride ! », et sur ces mots nous avons traversé le pont.

« M^{me} Roosevelt nous guettait depuis la fenêtre de la chambre de Mlle Ethel, et quand nous avons mis pied à terre elle était déjà sur le seuil, prête à nous accueillir. Nous étions couverts de gel de la tête aux pieds, mais, avec son chapeau à large bord et sa veste d'équitation noire à col de fourrure et poches fourrées, le président ressemblait à s'y méprendre à un Père Noël en noir et blanc. Mme Roosevelt nous a priés d'entrer et nous a préparé un mint julep ; durant toute la randonnée, aucun d'entre nous ne s'était permis la moindre goutte d'alcool.

« Le lendemain j'ai eu des courbatures, et un peu de mal à sortir du lit. Mais je me suis tout de même présenté à l'heure habituelle devant le président, c'est-à-dire à dix heures. En chemin je n'ai pas résisté à l'envie de passer à mon club, sachant qu'on s'y attendrait que nous nous alitions tous les quatre pendant quelques jours. C'était tout de même une expédition de cent quatre milles. »

Environné du bourdonnement qui régnait dans ce restaurant à la mode, je suis resté un instant sans rien dire. Je pensais à tous les hommes qui s'étaient succédé à la présidence des États-Unis, sans rien en conclure de bien original sinon qu'il y avait eu un peu de tout à ce poste. Et que, peut-être, les premiers crus possédaient des caractéristiques dont les plus récents ne semblaient même pas soupçonner l'existence. Quoi qu'il en soit, s'il était vrai qu'en ce jour de 1912, les facteurs déterminants de la Grande Guerre étaient encore infimes, rattrapables, susceptibles d'être altérés de manière que la boucherie n'éclate jamais... Peut-être l'homme plaisant, compétent, honorable et de belle tournure que j'avais à ma table, ainsi que les deux présidents sous lesquels il avait servi, pouvaient-ils réellement œuvrer dans ce sens.

« Il est presque dix heures et demie, a constaté Archie. Il faut y aller si nous ne voulons pas manquer la soirée du Mauretania. »

Vingt-quatre

Après avoir descendu la Septième Avenue à quelque trente kilomètres-heures dans notre taxi à chaîne sans fin, puis la Quatorzième Rue en direction de l'Hudson, arrivés au but nous nous sommes tous les trois figés au beau milieu d'une phrase ou d'un éclat de rire, frappés de mutisme par le son le plus enivrant, le plus évocateur qui soit, le genre à vous donner la chair de poule d'ailleurs, j'ai senti tous mes poils se dresser sur ma nuque et mes avant-bras. Non, il n'y a pas plus enthousiasmant que la sirène puissante et grave d'un grand navire. L'air vibrait de toutes ses molécules et on avait l'impression que cela n'en finirait jamais tant ce mugissement vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Enfin, il s'est tu – mais pas dans ma tête, ni dans mes nerfs !

Et nous nous sommes engagés dans West Street en longeant le fleuve lisse et calme. Alors, sans préambule, à quelques docks de là, sont apparues là-haut, plus haut que tout le reste et éclairées par en dessous, les quatre formidables cheminées du Mauretania, peintes en rouge – le fameux rouge Cunard –, leur partie supérieure ceinte d'une bande noire, surplombant la coque d'un splendide blanc étincelant. Puis la sirène a de nouveau mugì, nous laissant la tête vide de toute pensée et de toute émotion, mais retentissante de son grandiose écho, pénétrés de la présence électrisante de ces majestueuses cheminées sur fond de nuit. Lorsqu'elle s'est élevée une dernière fois, je ne désirais plus rien au monde qu'appareiller moi aussi sur ce paquebot.

Nous avons ralenti peu à peu pour nous arrêter enfin le long du trottoir, derrière une dizaine d'autres véhicules, taxis et voitures particulières, déchargeant leurs passagers ; nous sommes alors entrés dans une oasis de lumière, de bruit, de cris, de babillages et de rires, une île d'effervescence dans un bas Manhattan obscur et désert. En dehors de l'étrave qui, étonnamment proche du quai, arborait ces lettres magiques : Mauretania, ou des cheminées trônant fièrement dans le ciel, tout était caché à nos regards par un gigantesque dock d'embarquement très laid, dont les cloisons en planches nues avaient des airs de hangar et dont la toiture à bardeaux s'élevait haut au-dessus de nos têtes. Au fond, l'Hudson aux vaguelettes nappées d'or par la lune. Pour moi c'était un instant magique et pour mam'zelle Jotta aussi, je crois, car pendant qu'Archie payait le chauffeur du taxi, elle a passé son bras sous le mien.

Des gens continuaient de descendre des voitures, certains avec assurance, d'autres moins – jetant des regards inquiets autour d'eux comme s'ils craignaient que le navire ne parte sans eux. Mais dans

l'ensemble ils étaient plutôt bruyants, surtout un groupe de six personnes en tenue de soirée entassées dans un seul et même taxi que l'ébriété mettait particulièrement en voix.

Quelques personnes avaient entassé leurs valises dans des filets dépliés à l'arrière des voitures, ou sur les galeries des toits. Mais on voyait aussi beaucoup de gens les mains dans les poches, sans doute de simples visiteurs, ou au contraire des voyageurs expérimentés qui avaient fait embarquer leurs bagages plus tôt dans la journée.

Sur le trottoir, un policier faisait signe aux taxis de repartir dès qu'ils avaient déposé leurs clients ; au moment où le nôtre reprenait West Street, une grosse limousine grise à peine moins longue qu'un wagon de marchandises s'est insérée derrière lui en silence. L'agent a porté un doigt respectueux à sa visière et deux reporters en chapeau melon – j'étais sûr que c'étaient des reporters ! – sont accourus tandis qu'un troisième s'approchait des portières en trotinant.

Archie, mam'zelle Jotta et moi avons pris le temps de regarder la limousine faire halte en jetant mille feux sous un réverbère. À l'avant, en plein air, un chauffeur en casquette et un valet de pied en haut-de-forme de soie, tous deux arborant la même livrée vert foncé. Le domestique, qui était déjà à terre avant que la voiture n'ait marqué l'arrêt complet, a aussitôt actionné l'imposante poignée nickelée de la portière arrière. Le frein a grincé puis le chauffeur a rejoint d'un bond la camionnette découverte dont la calandre émoussée venait de s'arrêter juste derrière lui. Ludlock's Express Company, ai-je lu sur ses flancs. Un des journalistes s'est penché par la portière, que le valet venait d'ouvrir afin de saluer les occupants encore invisibles.

Comme nous avons pu le constater, c'étaient deux femmes à l'air dédaigneux, que le domestique a aidées à descendre en les soutenant par le coude. La plus jeune a posé une cheville gainée de soie sur le marchepied sans être obligée de baisser la tête tant le plafond de la voiture était haut. Puis l'autre a suivi prudemment, assistée pour la forme par le chauffeur. Pendant ce temps la première femme, qui était ravissante, regardait autour d'elle. Mam'zelle Jotta a laissé échapper à voix basse une exclamation admirative.

La nouvelle venue portait un long manteau de couleur foncée noir ou bleu marine, je n'aurais su le dire – agrémenté d'un col en hermine. Elle tenait un manchon de fourrure assorti et était coiffée d'une espèce de turban sombre flanqué de deux ailes d'oiseau écarlates ; l'ensemble était spectaculaire. Le journaliste qui se tenait auprès d'elle lui a adressé la parole ; elle s'est retournée à demi pour lui répondre et la lumière du réverbère a joué sur l'étincelante parure de diamants qui ornait son cou avant d'en effleurer le gros pendentif ovale, qui a resplendi à lui seul comme un feu d'artifice miniature. « Ce sont des vrais, a commenté Mam'zelle Jotta près de moi. Des vrais de vrais. »

Le profil de la dame est alors entré dans la lumière et j'ai pu voir qu'elle était... peut-être pas vraiment belle, mais pas seulement jolie non plus. Disons saisissante. Elle ne ressemblait vraiment à personne d'autre. On voyait qu'elle avait une conscience aiguë de sa place en ce bas monde, et que cette place s'était toujours située au premier plan. Sa compagne plus âgée, vêtue avec simplicité sans que sa mise constitue pour autant un uniforme à proprement parler – on voyait que c'était une domestique –, était allée se tenir auprès de la camionnette de livraison. Le conducteur, juché à l'arrière, tirait vers l'ouverture des malles que les deux hommes de la limousine déposaient sur le trottoir en s'aidant des sangles prévues à cet effet.

Le policier s'était approché l'air de rien, tel un bout de limaille de fer attiré par un aimant ; la dame lui a décoché un sourire aimable encore que point trop engageant. « Il n'y en a pas pour très longtemps », l'a-t-elle rassuré. L'homme a de nouveau touché sa visière. C'est tout juste s'il ne s'est pas mis à plat ventre pour lui lécher les souliers. Ce n'était certainement pas l'intention qui lui manquait.

En proie à la plus vive curiosité, je m'étais moi aussi approché, mam'zelle Jotta sur les talons, elle-même suivie d'Archie, qui répugnait manifestement à laisser ainsi traîner une oreille indiscreète. Faisant semblant de scruter le bout de la rue comme si nous attendions quelqu'un, nous avons entendu le reporter – qui avait dégainé crayon et carnet – demander à la dame : « Puis-je annoncer à mes lecteurs que vous avez apprécié votre séjour dans ce pays ?

Mais certainement ! Comme toujours, d'ailleurs. J'adôôôre l'Amérique. » Sur ce, la dame s'est retournée pour surveiller le débarquement des bagages ; les malles, à présent au nombre de huit, s'empilaient sur le trottoir.

« Avez-vous toujours la conviction que les suffragettes vont obtenir le droit de vote ?

Mais naturellement. Ici comme en Angleterre. Ainsi qu'il se doit.

Alors, vous êtes toujours... socialiste ?

Absolument. Et je compte bien le rester.

Où êtes-vous descendue ? Au Ritz-Carlton !

Certainement, pourquoi pas ? » Un regard pour la camionnette. « John ? Rudy ? Alice ? Tout y est ? Occupez-vous donc de faire monter tout cela à bord.

Bien madame », a répondu la femme de chambre tandis que sa maîtresse se dirigeait vers la passerelle du Mauretania.

J'ai demandé au journaliste, qui la suivait du regard, de qui il s'agissait.

« C'est la comtesse de Warwick.

Comtesse et socialiste ?

C'est ce qu'elle prétend invariablement. Ce doit donc être vrai. »

Les bagages étant déchargés, le valet de pied a appelé du geste un petit groupe de porteurs en vareuse bleue. J'ai alors compté dix-huit grosses malles noires à coins et fermoirs de cuivre, munies de larges sangles en cuir également noires ; on avait peint tout autour, dans le sens de l'ouverture, une large bande jaune sans doute destinée à permettre l'identification au premier coup d'œil et sur laquelle figurait un chiffre. Sur le couvercle de chaque malle s'étaient des armoiries, avec en dessous les initiales F.E.W. À chaque extrémité, une unique affichette toute neuve au nom de la Cunard Steamship Line. Mais à côté était posée une grande valise presque entièrement recouverte d'étiquettes de la Cunard, la White Star ou la Hambourg d'Amérique, et d'hôtels situés dans toutes les capitales européennes ; j'ai compris qu'elle appartenait à la camériste.

De nouveaux véhicules – taxis, voitures, camionnettes à bagages – se succédaient au bord du trottoir, aussi vite qu'on pouvait décharger ; la limousine de la comtesse est repartie. Archie, mam'zelle Jotta et moi échangeons regards et sourires ; puis nous nous sommes dirigés vers l'escalier descendant au dock. Je me sentais immensément heureux ; le seul fait d'être là, d'avoir vu cette comtesse et de descendre ces marches en bois m'emplissait d'aise. J'aurais vendu mon âme sur-le-champ, sans réclamer la monnaie, pour pouvoir moi aussi voguer à bord de cette merveille illuminée.

Le Mauretania s'étirait devant mes yeux, interminable avec ses trois rangées d'innombrables hublots (il y en avait littéralement des centaines) dont les plus éloignés n'étaient guère que des points lumineux. J'avais lu quelque part que les paquebots étaient les plus volumineux objets mobiles au monde, et tout en descendant vers le quai, je me suis dit que le principe était vraiment difficile à appréhender. Comment ce bateau pouvait-il être aussi long, aussi large ? Comment s'y était-on pris pour le construire et comment un monstre pareil pouvait-il bien flotter ?

Nous avons alors traversé le dock et son plancher hérissé d'échardes pour escalader une passerelle réduite à sa plus simple expression : une planche assez large encadrée de cordes et ponctuée de lattes fixées en travers. Une passerelle bondée, fourmillant de gens hilares et excités. Un dernier regard à la ville qu'à présent je dominais légèrement, sur la droite, et j'ai posé le pied hors du monde connu.

Pour entrer dans un autre univers où tout m'était étranger – son aspect, mais aussi son côté chaleureux, son étrangeté et même son odeur me le confirmaient. Pour nous accueillir, une rangée d'hommes et de grooms en uniforme : les chasseurs, si tel était bien le nom de ces employés de la compagnie en livrée bleue à boutons de cuivre. L'air heureux de nous voir arriver, ils nous aiguillaient çà et là avec agilité. Nous nous sommes retrouvés dans une vaste salle regorgeant de

passagers, de visiteurs et de stewards en nage. On y risquait à chaque instant de se prendre les pieds dans de grands sacs de golf appuyés contre les cloisons ou dans d'énormes corbeilles de fleurs à livrer dans les cabines, quand ce n'était pas des paquets enveloppés de papier brun et poussés contre les murs, pour ne rien dire des monstrueuses boîtes de bonbons et autres piles de télégrammes ou de câbles qui encombraient les petites tables disséminées dans tous les coins. Ajoutez à cela les chariots à bagages, les paniers de fruits, les plantes vertes... et puis des gens, des gens partout, un perpétuel bruissement humain à mesure que les curieux continuaient d'affluer.

Poussés par la foule, nous avons été obligés d'emprunter un étroit couloir débouchant dans une autre salle, tout aussi vaste et belle d'ailleurs. Au-dessus de nos têtes, une splendide voûte en verre à motifs bigarrés reposant sur des cloisons en... en quoi ? En bois sombre et luisant, je n'aurais su dire lequel. Au milieu, une très longue table à nappe blanche derrière laquelle souriaient des serveurs en toque et mouchoir autour du cou qui s'apprêtaient à nous servir des quantités invraisemblables de nourriture.

Il y avait là du foie gras, du caviar, des rôties, des légumes crus coupés en bâtonnets, de petits morceaux de bœuf, des ragoûts en tout genre, et puis des fruits, des gâteaux, de la crème glacée, tout, absolument tout ce qu'on pouvait désirer. Même des tranches de saumon fumé. Assiette à la main, nous nous sommes régelés en nous regardant d'un air enchanté et en nous promenant dans la salle pour en admirer les tableaux. Les invités ne cessaient d'entrer et de sortir, et à un moment nous avons perdu mam'zelle Jotta, qui s'était volatilisée. J'ai posé mon assiette le temps d'aller faire un tour, par simple curiosité, et je me suis retrouvé dans des coursives bourrées de gens, dont tous n'avaient d'ailleurs pas le même air heureux. En tout cas, certainement pas les stewards qui tentaient de s'y frayer un passage, seaux à champagne à la main.

J'ai croisé des salons de luxe où se pressaient des noceurs qui me criaient de venir boire un verre avec eux, puis une cabine dont la porte était entrebâillée et où une femme assise au bord d'un lit pleurait toute seule. J'ai croisé des voyageurs qui s'inquiétaient de leurs bagages, d'autres qui envoyaient se coucher leurs enfants surexcités.

J'ai traversé de grandes salles communes sans très bien savoir où je me trouvais. Que dire sinon qu'elles paraissaient toutes différentes, avec toutefois un point commun : une immense verrière occupant presque toute la surface du plafond et destinée à laisser entrer le jour venu du pont supérieur. Chaque verrière était unique, pourtant elles se ressemblaient toutes. J'en ai particulièrement noté une dans les teintes crème et or dans une salle à manger tapissée d'un beau rouge sombre,

avec des fauteuils rose foncé ; les chaises pivotantes côtoyant la table étaient vissées au sol, ce qui me rappela tout de même l'océan que ce navire s'apprêtait à traverser. Il y avait là des lustres en cristal, des tapis assortis aux rideaux, des carpettes roses, des carpettes vertes... Et le grand salon ! Et le fumoir, avec son énorme cheminée en train de flamber ! Et la salle de musique, la bibliothèque... Partout régnaient les boiseries sombres et les tableaux, bref, le luxe... Oui, un paquebot de luxe. Et partout aussi des plantes vertes.

J'ai passé la tête dans des cabines inoccupées, mais aussi dans une plus occupée que je ne croyais – j'ai battu en retraite avant qu'on ait pu me voir. Dans les chambres à coucher, le dessus des commodes était ceint de barres en métal, pour empêcher les objets de divaguer ; les verres, eux, trouvaient place dans des logements adéquats. Manifestement, tout était prévu en cas de mer agitée.

Arrivé dans la bibliothèque, d'ailleurs quasi déserte, j'ai pris le temps de regarder autour de moi. Encore une verrière, encore du lambris dans les tons sombres. Et puis des rayonnages à n'en plus finir et un grand nombre de fauteuils en tapisserie, tous d'aspect très récent. Dans une coursive, j'avais entendu quelqu'un dire que le Mauretania revenait juste d'un séjour en cale sèche pendant lequel on l'avait entièrement remis à neuf. Après avoir discrètement vérifié que personne ne me voyait, j'ai tiré de ma poche une piécette de 25 cents que j'ai laissé tomber derrière une rangée de livres en me dressant sur la pointe des pieds : si je ne pouvais pas embarquer moi-même, il y aurait au moins quelque chose à moi qui partirait à bord de ce navire. Verre à la main, mam'zelle Jotta m'a rejoint à ce moment-là, et nous sommes remontés sur le pont promenade. Ça et là s'ouvraient des cheminées pareilles à d'énormes cornets blancs ; il y en avait sur tout le pont. Elles devaient recueillir de l'air frais en profitant de la progression du navire, puisque l'air conditionné n'existait pas encore. Nous avons caressé en passant le fond des canots de sauvetage et fini par retrouver Archie accoudé au bastingage, en grande conversation avec l'ami à qui il était venu dire au revoir et qu'il nous a aussitôt présenté : le fameux peintre Millet.

Une jeune voix s'est tout à coup écriée quelque part : « Tous ceux qui ne partent pas, à terre, à terre ! »

Mon affolement a dû se lire sur mon visage, car Arch m'a souri. « Ils vont le répéter encore une demi-douzaine de fois sans que personne leur prête la moindre attention, rassurez-vous. En revanche, quand vous entendrez la sirène, il faudra prendre l'avertissement au sérieux. Retrouvons-nous sur le trottoir en haut des marches du quai : le dock lui-même sera bondé. Le premier arrivé hèle un taxi ; pendant un petit moment, ils auront tendance à se faire rares. »

Après cela, tandis que mam'zelle Jotta et moi flânions de-ci, de-là,

peu à peu gagnés par l'ennui en fin de compte, les appels à débarquer se sont faits plus insistants. Ils se sont bientôt accompagnés de bruits de clochettes, que les grooms agitaient sans relâche en arpentant les ponts. Enfin ont retenti les mugissements répétés et relativement paniquants de la terrible sirène et, l'espace d'un court instant, je me suis revu remontant à toute allure l'allée du théâtre le jour où j'étais allé voir *Le Lévrier*. Toot-toot-toot-toot ! Dépêchez-vous ou on vous emmène en mer !

Mam'zelle Jotta et moi nous sommes faufiletés par une des écoutilles latérales pour nous joindre à la foule qui cherchait à se rapprocher des passerelles. Nous tenant par la main pour ne pas nous perdre, nous avons descendu l'abrupt plan incliné jusqu'à retrouver la sécurité de la terre ferme, et par la même occasion la réalité. Mais nous n'avons pas entrepris tout de suite l'ascension des marches menant à la rue, préférant contempler encore un peu, bouche bée, l'immensité du paquebot. Les passagers s'accoudaient au bastingage pour lancer des adieux à leurs amis pendant que les stewards circulaient entre eux en leur tendant des objets que je n'ai pas immédiatement identifiés. Enfin, j'ai vu qu'il s'agissait de serpentins colorés qu'on lançait vers le quai sans en lâcher l'extrémité. En bas les gens les attrapaient, de telle sorte que bientôt des centaines de rubans en papier de toutes les couleurs se sont déroulés entre navire et dock ; pendant ce temps on retirait les passerelles roulantes qu'on s'empressait d'écarter, tandis que les écoutilles se refermaient hermétiquement pour rentrer dans les flancs du navire. À l'arrière de celui-ci s'élevait la pulsation lente et régulière du moteur des remorqueurs, dont les cheminées crachaient par à-coups une fumée noire. Les mouettes poussaient des cris aigus en prenant leur envol pour aller planer haut dans le ciel ; une bande d'eau grise est apparue entre le paquebot et le quai. Puis à plusieurs reprises la sirène a poussé sa formidable plainte, ce cri solitaire saluant son propre départ. Et le *Mauretania* nous a abandonnés pour s'éloigner sur l'Hudson. Les innombrables serpentins se sont tendus puis rompus. La traversée avait commencé. Nous l'avons regardé appareiller, médusés.

Au bout d'un moment, sa manœuvre l'a progressivement amené face à nous. Nous avons eu le temps de contempler les ponts illuminés et les passagers qui agitaient le bras... parmi lesquels Archie – Archie, là-haut, sur le pont ! – qui nous adressait un ultime signe d'adieu d'un air un peu embarrassé. Il m'a semblé que son geste était aussi un geste d'excuse.

Vingt-cinq

Eh bien oui, Rube, je l'ai perdu. Et alors, qu'est-ce que vous croyiez ? Vous pensez sans doute que j'aurais pu faire ci, ou ça, et je ne sais quoi encore. Le problème, c'est que je ne suis pas le roi des limiers, moi. J'ai fait ce que j'ai pu, même si ce n'était pas terrible.

Telles étaient les pensées défensives qui tournaient inlassablement en rond dans ma tête tandis que je contemplais les ombres impénétrables de Central Park depuis ma chambre d'hôtel au dixième étage du Plaza. Immensément las, je me suis débarrassé de mon manteau en me demandant comment prendre cet échec. De toute façon, malgré ce que Rube m'avait convaincu de tenter, il ne m'avait jamais semblé tout à fait réaliste, tout à fait possible d'empêcher à moi seul l'épouvantable carnage qui n'a pratiquement épargné aucun pays du monde. Par ailleurs, je n'étais pas si sûr que Danziger se soit trompé en prétendant qu'il ne fallait à aucun prix altérer le passé sous peine d'altérer aussi l'avenir, de manière totalement insoupçonnable...

Tout de même, fixant obstinément les pavés et les rails de tramway luisants de la Cinquante-neuvième Rue, je me sentais un peu bête. Alors, une idée nouvelle a surgi de je ne sais où pour s'insinuer peu à peu dans ma tête. Ce sont des choses qui arrivent, parfois. J'ai brusquement pivoté sur place et, dévalant l'escalier, je suis descendu en manches de chemise dans le hall, où le réceptionniste de nuit m'a regardé passer d'un air surpris. Le kiosque à journaux était fermé, naturellement, mais on les laissait à l'extérieur : il suffisait de glisser une pièce dans une boîte à cigares vide posée sur le comptoir. Et il restait deux exemplaires de l'Evening Mail.

De retour dans ma chambre, j'ai étalé le quotidien sur mon lit et retrouvé la réclame que mam'zelle Jotta avait saisie comme prétexte ; reproduisant ses gestes le plus fidèlement possible, j'ai déchiré un bout de papier vantant les mérites d'une paire de chaussures pour dame, et après l'avoir brièvement examiné, je l'ai retourné. Cela fait, je me suis empressé d'aller frapper à sa porte.

Elle a ouvert précautionneusement ; puis, m'ayant reconnu, elle a repoussé le battant afin d'ôter la chaîne de sécurité et m'a regardé d'un air interrogateur. Elle avait déjà rabattu son couvre-lit, mais sans défaire les couvertures ; je m'y suis assis en lui indiquant le fauteuil tout proche, mais elle a pris place à côté de moi – un peu trop près à mon goût. Je me suis laissé aller sur le flanc en prenant appui sur un coude. Elle devait être d'humeur badine, car elle a adopté la même position. Nos deux visages n'étaient plus séparés que par une dizaine de centimètres ; elle a lentement battu des paupières en souriant. Son

attitude a fait naître un trouble en moi – ce devait d'ailleurs être l'effet escompté ; cherchant quelque chose à dire, j'ai murmuré : « Mam'zelle Jotta... »

Pardon ?

C'est comme cela que je vous appelle : mam'zelle Jotta. À cause de la chanson, vous savez... » Je me suis mis à fredonner les « non-paroles » sans suite qui m'avaient tant marqué lorsque j'avais cinq ans. « Jotta ; jotta ! Jotta, jotta, jink-jink-jink ! » Elle a hoché la tête et comme je continuais à chanter tout bas – « Oui, Jotta ! » – elle s'est jointe à moi.

Partout où je vais

Voilà qu'j'entends chanter... »

Pas du tout gênés de faire ainsi les pitres à deux heures du matin, nous avons repris un ton plus haut : « Jotta ! Oh, Jotta ! Jotta, jotta ! Jink-jink-jink ! », pour nous arrêter là, ne sachant plus la suite des paroles.

« Comment se fait-il que vous connaissiez cette chanson ? lui ai-je demandé sans cesser de sourire.

Je ne sais pas ; elle m'a toujours été familière. C'est une vieille chanson, n'est-ce pas ?

Oui, ai-je répondu en acquiesçant très lentement. Une chanson du tout début du siècle. » J'ai attendu sa réaction, m'attendant à voir la gêne se peindre sur ses traits quand elle se rendrait compte que cette chanson ne serait pas écrite avant plusieurs années. Mais elle n'a pas saisi l'allusion ; elle s'est contentée de me regarder, attendant la suite.

« Et vos chaussures, au fait, vous les avez trouvées ? ai-je insisté.

Quelles chaussures ? »

J'ai sorti de ma poche de chemise le petit bout de papier imprimé déchiré dans l'Evening Mail et, après l'avoir déplié, je lui ai montré la publicité qu'elle avait prélevée dans mon exemplaire. « Voilà la réclame qui vous intéressait tant. » Puis je l'ai retournée. « Mais n'était-ce pas plutôt ce article, que vous vouliez découper, pour ne pas que je le lise ? »

Car au dos de la publicité se trouvait un encadré intitulé Appareillages. Juste au-dessous, on lisait : S'embarqueront ce soir à bord du Mauretania pour Le Havre et Southampton : le colonel et Mme William T. Allen, Kenneth Braden, Susan Ferguson et leur fille, M. et Mme Oliver Ausible, Marguerite Theodosia, Tom Buchanan, Ruth Buchanan, Mlle Edna Butler, le major Archibald Butt, aide de camp du Président...

« Ce n'était vraiment pas la peine de faire disparaître cette annonce, vous savez. Je n'y aurais même pas pris garde.

Je devais m'en assurer quand même », a-t-elle répondu en haussant les épaules.

Sans faire mine de se relever, elle a attendu la question que je n'ai pas manqué de lui poser.

« C'est Danziger qui vous envoie, c'est ça ? »

Nous avons bien pensé que vous risquiez de me reconnaître, a-t-elle enfin admis, puisque j'étais au Projet en même temps que vous. Mais le professeur n'avait personne d'autre sous la main. Moi en tout cas je me souviens de vous !

C'est bon, je m'excuse. C'est votre coiffure qui a changé, ou quelque chose comme ça.

C'est vrai, mais tout de même !

D'accord, d'accord ! Je vous demande humblement pardon. Je suis sincèrement désolé. Alors comme ça, il vous a envoyée ici pour m'empêcher d'intervenir ?

On peut dire les choses comme cela, oui. Écoutez, Simon : Danziger a su qui était le fameux Z dès le moment où vous lui en avez parlé pour la première fois. Quand vous l'avez appelé au téléphone, ce soir-là. »

J'ai hoché la tête pour signifier que je m'en souvenais.

« Tout le monde sait qui était Archibald Butt ! Tout le monde sauf Rube et vous ! »

Une fois de plus, j'ai hoché la tête sans répondre.

« En effet, j'étais là pour empêcher, dans la mesure du possible, tout contact rapproché entre vous deux, et cela jusqu'au moment de son départ. Mais je crois qu'Archie vous soupçonnait de toute façon ; vous n'avez guère pris de pincettes.

C'est que je n'avais pas tellement de temps devant moi, voyez-vous.

Je plaide coupable. » Elle a approché son visage du mien. « Qu'allez-vous faire maintenant que je suis passée aux aveux ? »

Oh, mais je ne vous en veux pas personnellement. Je n'ai même pas de regrets, si vous voulez savoir. Je suis même bien près de croire que Danziger a raison.

Ah bon ! Mais alors, pourquoi ? Non, vraiment, Simon ! Comment avez-vous pu tenter une chose pareille ?

Vous voulez dire : pourquoi j'ai voulu un moment empêcher le déclenchement de la guerre de 14 ? Eh bien, je ne sais pas. Pour rendre service à un ami, peut-être. »

Nous ne nous quittons pas des yeux, conscients d'être étendus face à face sur un lit, derrière une porte close, à plus de deux heures du matin. Séparés par une existence entière de tous ceux et celles qui pourraient éventuellement y trouver à redire. Nous ne bouignons pas d'un pouce. Nous nous sommes longuement regardés dans les yeux, puis un sourire s'est dessiné sur nos lèvres. Le moment était passé.

Mais avait-il réellement existé ?

« Vous allez rentrer chez vous, n'est-ce pas ? Retrouver cette bonne vieille Julia ? »

J'ai fait signe que oui et nous nous sommes redressés. « Aussi tôt et aussi vite que possible. Je vais faire mon rapport à Rube, puisque je le lui ai promis, mais après cela, je rentre ; pour toujours. Et vous ?

Moi aussi, je pense. Oui, je crois que je vais rentrer.

Dans le Wisconsin, c'est ça ?

J'en ai bien peur, oui.

Comment allez-vous vous y prendre ?

Je connais un endroit, pas loin de l'East River. Je vais m'y asseoir la nuit, quand on ne distingue plus très bien l'autre rive. » Voyant que je comprenais, elle m'a demandé : « Et vous ?

Moi, c'est le pont de Brooklyn. Du moins quand je veux rentrer chez moi. Mais dans un premier temps, demain, ce sera Central Park.

C'est tellement bizarre, ce talent que nous possédons. Quand je pense que nous sommes capables de cela... Je n'ai jamais réussi à m'y faire complètement. »

Elle s'est penchée tout près de moi et j'ai cru qu'elle allait m'embrasser, juste comme ça, pour me dire au revoir, mais elle s'est contentée de m'effleurer brièvement le bras. Nous avons échangé un sourire, puis j'ai pris congé.

Le lendemain, environ une heure avant la tombée du soir, j'ai réglé ma note d'hôtel en laissant mes vêtements de rechange pour qui les trouverait et je me suis enfoncé dans le parc. Au moment où les portes du Plaza se refermaient, j'ai entendu derrière moi, côté Cinquante-neuvième Rue, les flonflons du thé dansant ponctués par les petits coups de trompe à la fois mélancoliques et amers d'un taxi de passage. Ce jour-là, ce n'était pas l'heure bleue. L'air était piquant et sentait imperceptiblement la pluie. Mais mon banc, que je n'ai pas tardé à retrouver, était abrité ; une fois installé, j'ai entrepris de me décontracter physiquement et moralement pour atteindre l'état étrange, et en fin de compte indescriptible, de quête mentale et de renoncement simultané qu'on m'avait enseigné au Projet.

Et quand, rebroussant chemin, j'ai retrouvé le trottoir au débouché du sentier (il faisait nuit, les réverbères de la Cinquième Avenue étaient allumés), il y avait une fontaine scintillante devant le Plaza, un ballet de voitures le long du trottoir et des gens qui entraient et sortaient par les portes côté Cinquième Avenue. Tout autour, en gigantesque toile de fond, Manhattan et ses tours piquetées de lumières dures, à l'époque qui m'avait vu naître.

Vingt-six

J'étais chez Rube. J'avais choisi le fauteuil près de la fenêtre et attendu sa réaction en buvant mon café dans un parallélogramme de soleil vespéral. Mais il ne faisait pas les cent pas comme je m'y étais attendu ; il n'était même pas énervé. Il allait et venait en pantoufles de cuir, chemise blanche et – comme toujours – pantalon militaire ; il m'écoutait, souriait en hochant la tête, il avait même l'air intéressé ! Que j'aie réussi à retrouver Z ne semblait pas l'impressionner outre mesure. Non, il voulait savoir ce que j'avais fait à New York, ce que j'avais vu, à quoi cela ressemblait !

Il est parti d'un rire sincère quand je lui ai cité quelques répliques du Lévrier et a voulu savoir ce que portaient les ouvreuses en ce temps-là. Puis ce que portaient les gens dans le public, et ce qu'ils se disaient pendant l'entracte. Et M. Israël, et le professeur Duryea, le maître de danse, et Al Jolson ! Que je lui raconte encore comment ils étaient vraiment ! Et les rues ! Que je lui décrive aussi les rues ! Surtout Broadway ! Il n'en avait jamais assez. J'avais l'impression qu'il se souciait de Z comme d'une guigne. J'ai fini par lui poser la question.

« Oh, mais c'est que nous aussi nous avons abattu de la besogne depuis votre départ, Simon. Maintenant, nous savons tout du major Archibald Butt. Elle a raison, votre mam'zelle Jotta. Mam'zelle Jotta, a-t-il répété d'un ton moqueur. D'où sortez-vous ce nom, au fait ? »

Pour toute réponse j'ai haussé les épaules d'un petit air irrité.

« Je me souviens très bien d'elle, du temps du Projet. Joli petit morceau, et qui n'avait pas froid aux yeux.

Petit morceau ! Rube, si vous arrivez un jour à en développer la capacité, je vous conseille de partir pour les années 20 ; question vocabulaire et mentalité, vous y serez comme un poisson dans l'eau.

J'en rêve ! Mais revenons à nos moutons. Comme je vous le disais, « mam'zelle Jotta » a raison : nous étions apparemment les deux seules personnes au monde à ne pas connaître l'existence d'Archibald Butt. Même la caissière du plus proche supermarché sait qui était cet homme. Alors le professeur Danziger, vous pensez ! Puisqu'il a fallu que vous alliez tout lui raconter...

« Votre petit copain Archibald a effectivement appareillé pour l'Europe. Nous l'avons appris trop tard pour vous en informer. Nous savons également qu'il était en possession des papiers requis ; les fameuses lettres d'intention, si c'est bien le terme qui convient. Et qu'il s'est bien embarqué pour rentrer au pays. Seulement, il n'est jamais arrivé à bon port. Et pour cause ! » Debout devant mon fauteuil, Rube

me regardait en souriant comme un gosse.

« Écoutez, s'il vous prend l'envie de me dire pourquoi, surtout ne vous en privez pas.

Figurez-vous qu'il s'est embarqué... » Un rire a pris naissance dans sa gorge, ses épaules se sont mises à tressauter. « Ha ha ha ! Oh, mon Dieu que c'est drôle ! Il s'est embarqué à bord du Titanic ! »

Au bout d'un moment, j'ai insisté : « Ne m'en veuillez pas trop si je ne ris pas. Je vous signale tout de même que j'ai connu cet homme, Rube !

Vous me décevez, Simon. D'ailleurs, vous m'avez toujours déçu. Parce que, en réalité, vous n'avez aucune imagination. Ce talent stupéfiant dont vous êtes doté, c'est du gaspillage pur et simple ! Tout ce qui vous importe, c'est de rentrer en 1880 et quelques pour retrouver votre Julia, votre Willy et votre chien, bonté divine ! Qu'on vous donne en plus de ça un coin de cheminée et des pantoufles, et vous serez le plus heureux des hommes.

Eh oui !

Mais moi, moi ! Que ne ferais-je pas si j'avais vos talents ! »

J'ai fait mine de me signer à cette seule idée.

« Simon, mon vieux... Vous avez beau savoir que ce n'est pas vrai, à mon avis, vous croyez toujours le passé immuable. Le Titanic a coulé, vous savez. Le major Butt s'est noyé. La Première Guerre mondiale a eu lieu. Il n'y a rien qu'on puisse y faire maintenant. Vous n'avez jamais réellement saisi qu'il suffisait de retourner en arrière avant que ces événements ne se produisent pour...

Stop ! C'est vous qui n'avez jamais rien compris à rien. Moi, j'ai eu du temps pour réfléchir – et de bonnes raisons aussi ; de plus en plus, je me dis que c'est Danziger qui a raison. Les choses qui se sont produites constituent notre passé. À quoi bon retourner en arrière et nous en mêler ? Ce passé nous a fait ce que nous sommes ; en y touchant, nous changerions – à l'aveuglette – notre propre destin.

Ah, le professeur et son timoré de disciple ! » Rube a ajouté vivement, comme si nous avions dit assez de bêtises comme cela : « Je veux que vous retourniez là-bas, Simon. Que vous fassiez en sorte que le Titanic ne coule pas. » Sans tenir compte de mon sourire ironique, il a poursuivi : « On vous a fait préparer un passeport datant de 1911, un bon passeport, tout ce qu'il y a de plus authentique mis à part le nom. À l'époque, ça se présentait seulement sous la forme d'un grand papier imprimé, sans photo – heureusement pour nous. Si vous devez repartir, Simon, c'est que d'après toutes nos recherches le naufrage du Titanic a changé le cours des événements. Plus encore que la mort des passagers, c'est toute une vision du monde qui a sombré avec lui. Toute une manière de voir les choses, le siècle naissant. Après ce naufrage, rien n'a plus jamais été pareil. Ce fut une espèce de big bang

qui a brusquement tout changé. Et à compter de sa disparition, le monde s'est engagé sur une voie nouvelle, une voie qui n'était pas la bonne ; le siècle qui aurait pu être a en quelque sorte déraillé. Mais... serez-vous capable de repartir en mai 1911 ? »

Je lui ai ri au nez. « Évidemment ! Mais je n'en ferai rien. Il n'en est pas question, vous entendez ? Pourquoi le ferais-je, au fait ? Quelle folie avez-vous encore en tête, mmh ? »

Il me l'a dit, mais j'ai continué à sourire et finalement répliqué : « Chez moi, Rube. Je rentre chez moi maintenant. »

Il a tourné vers moi un visage plein de regret. « J'espère que vous me pardonnerez ce que je suis obligé de faire, Simon. » Sur ce, il s'est approché d'un petit secrétaire campé à l'autre bout de la pièce et a déplacé un presse-papiers en verre ; dessous, un listing d'ordinateur qu'il est venu me tendre.

Tout d'abord, je n'ai pas compris de quoi il s'agissait. Il n'y avait pas de titre, rien qu'une longue énumération, plusieurs dizaines de lignes mal imprimées commençant chacune par mon nom. Du côté gauche de la page, il n'y avait que des Morley. Après le premier, une virgule puis le prénom Aaron D., une série de nombres, et enfin R.V.C., 1^{er} juillet 1919. Ensuite venait Morley, Adam A., R.V.C., 17 déc. 1918. Six ou sept autres Morley se succédaient, suivis de la mention R.V.C. qui, je le savais, signifiait « Rendu à la vie civile ». Venait alors Morley, Calvin C., son matricule et la mention M.A.C.H., 11 juin 1918. Alors, j'ai compris ce que je tenais, et ma main s'est mise à trembler imperceptiblement. Le papier vibrait, mes yeux refusaient de m'obéir. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu m'empêcher de lire le dernier nom de la liste, juste avant la coupure de page. Je ne m'étais pas trompé. C'était bien Morley, William S. (S. pour Simon) avec le matricule et la mention M.A.C.H. (mort au champ d'honneur), 2 déc. 1917. Juste pour Noël ! a hurlé une voix dans ma tête. J'ai regardé Rube, dont le visage exprimait une certaine détresse.

Avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche, il a déclaré d'un ton suppliant : « Il fallait que vous sachiez, pour Willy, Simon ! Car vous vouliez le savoir, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Parce que cela, je ne l'ai pas inventé, vous savez. C'est la vérité. La réalité. »

J'en étais convaincu. J'ai su qu'en un clin d'œil tout avait changé. Que j'allais repartir – ou du moins essayer, il le fallait !

En 1911 pour tenter de concrétiser une idée délirante qui n'avait pu voir le jour que dans l'esprit de Rube Prien.

« Non, je ne vous reproche rien, ai-je dit. Ce n'est pas de votre faute. Absolument pas. Espèce de salaud. »

Vingt-sept

Je n'ai eu aucun mal, en ce mois de mai 1911, à me procurer un passage en première classe sur le Mauretania à l'agence Cunard de Broadway. Un mois plus tard, c'eût été peut-être différent, mais je tombais apparemment dans une période creuse. Il ne me restait qu'à acheter de nouveaux vêtements, sans avoir à changer de quartier, d'ailleurs ; chemises, chaussures, linge de corps, pantalons, plus une veste en tweed et une casquette, pour me promener sur le pont. J'y ai ajouté une tenue de soirée et deux sacs de voyage en cuir. Puis j'ai pris un taxi pour le quai 52.

Tandis que nous nous avançons sur l'Hudson sans tanguer le moins du monde – en fait, le navire se déplaçait aussi aisément qu'une boule de billard sur le feutre –, j'ai défait mes bagages en jetant de temps en temps un regard à la ville encore toute proche qui défilait rapidement derrière le hublot de ma cabine. Le temps que je monte sur le pont promenade dans mes nouveaux atours chic, nous avions dépassé la pointe de Manhattan ; puis ce fut le tour du vaisseau phare Ambrose, et bientôt le grand large s'est ouvert devant nous.

Le Mauretania... Paquebot légendaire entre tous les paquebots... Franklin Roosevelt, qui le chérissait tout particulièrement, en avait dit un jour : « Il m'a toujours fasciné, avec ses courbes gracieuses pareilles à celles d'un yacht, ses quatre grosses cheminées rouges à bande noire, la sensation de puissance domestiquée qui se dégageait de lui... S'il y eut jamais paquebot doté de ce qu'on appelle une « âme », ce fut bien le Mauretania... Tous les bateaux ont un âme, mais à celle du Mauretania, on pouvait parler... Comme me l'a dit un jour le capitaine Rostron, ce navire avait les manières et le port d'une grande dame, et se comportait comme telle. »

Si vous vous rendez au musée de la Smithsonian Institution à Washington, si vous furetez partout et si vous posez suffisamment de questions, vous finirez par y dénicher une maquette du Mauretania ayant appartenu à Roosevelt.

À bord d'un paquebot, il n'y a rien à faire ; on n'attend absolument rien de vous. On redevient enfant, tout est pris en charge par papa et maman. Alors, on change de tenue plusieurs fois par jour, on sort flâner sur le pont promenade, où l'on tourne inlassablement en rond en faisant le décompte de ses tours, inspirant à pleins poumons un air d'une propreté parfaite en sentant un regain de santé couler dans ses veines. Puis on va s'installer dans un transat où on se fait servir par un steward un bouillon chaud auquel on ne toucherait pas en temps normal, mais dont on se régale ici. On est en quelque sorte dans une

prison dorée : trop tard pour changer d'avis ! Une fois qu'on est à bord, c'est pour de bon.

Mais cette privation inédite de tout pouvoir – ou devoir – de décision a des côtés libérateurs. On cède aux charmes de la prise en charge. On passe des heures dans une chaise longue à se faire border par un steward qu'on remercie d'un sourire digne d'un invalide. L'énorme livre qu'on a apporté avec soi ou emprunté à la bibliothèque reste souvent fermé ; on sommeille, on contemple vaguement la mer, on bavarde avec son voisin.

Cette inactivité finit par vous prendre tout votre temps. Je visitais aussi les grands salons vus le soir où Archie nous avait faussé compagnie, et séjournais parfois sous leurs splendides verrières bigarrées baignées de clarté par la réfraction. C'était à nous autres les élus qu'elles appartenaient tout entières, maintenant, ces salles majestueuses que la foule avait désertées.

Et puis, à bord d'un paquebot, on mange. Les repas sont stupéfiants, délicieux, d'une variété susceptible de satisfaire toutes les envies ; c'était le credo du Mauretania, et il était à la hauteur de ses ambitions.

Pour couronner le tout, on avait depuis le pont un contact unique avec l'océan. On s'y sentait flotter, on avait conscience d'en faire partie, d'être dans son élément. J'ai adoré cette sensation ; c'est là que j'ai constaté de visu que l'horizon était réellement circulaire, avec nous pour centre exact. J'ai passé des heures à contempler la crête ensoleillée des vagues lointaines, ou bien l'écume des flots que nous fendions ; j'ai même vu un banc de dauphins sauter hors de l'eau en arquant le dos.

Non, à bord d'un paquebot, on n'a absolument rien à faire, et on dispose pour cela d'un temps infini. Il m'arrivait de rester une bonne heure en poupe, accoudé au bastingage, à regarder le sillage du Mauretania s'étirer à l'infini derrière lui. Ce spectacle exerçait sur moi la même fascination hypnotique qu'un feu de cheminée, la large voie verte que nous tracions contrastant violemment avec le gris noir de la mer tout autour. Et ces hélices profondément englouties, grosses comme un immeuble de trois étages, qui brassaient l'eau avec une puissance telle que je n'avais jamais le temps de voir le sillage blanc se dissoudre au loin ! De temps en temps apparaissait d'un côté ou de l'autre de cette route ouverte dans l'écume de légers tourbillons ou creux reflétant d'infimes rotations du gouvernail imprimées par le pilote, qui ne cessait d'apporter des corrections à notre cap.

Je parlais au passager accoudé près de moi, ou allongé dans le transat voisin, ou encore juché sur le plus proche tabouret de bar. Ainsi bien sûr qu'à mes voisins de table dans la grande salle à manger. Et c'est ainsi que, tout naturellement, je suis tombé amoureux du Mauretania.

Mais pour moi comme pour les autres voyageurs, tout a changé au matin de notre dernière journée en mer, juste après le petit déjeuner. Les exigences de la vie quotidienne nous ont rattrapés, nous nous sommes mis à parler heures d'arrivée, ports de destination et projets divers ; quand la mer est devenue mauvaise, nous avons dû réduire notre vitesse et on nous a annoncé que nous aurions du retard – nous n'atteindrions Liverpool qu'après la tombée de la nuit ; eh bien, nous avons tous maugréé !

Enfin, nous avons jeté l'ancre à l'embouchure de la Mersey, à quelque distance des docks de Liverpool – l'eau n'y était pas assez profonde pour nous, ou la marée était basse, je n'ai jamais très bien su –, et les passagers pour l'Irlande ont regardé les autres débarquer dans des chaloupes.

À dix heures et quart, nos bagages ayant déjà été déchargés, nous avons quitté le bord par une écoutille située juste au-dessus du niveau de la mer et éclairée par un des projecteurs du *Mauretania*, pour embarquer sur le V.D.H. (ou Vapeur à double hélice) *Heroic*, un élégant petit ferry à cheminée unique. Sur le conseil de mon steward, j'y avais réservé une cabine. La mer d'Irlande serait agitée, et de toute façon on ne verrait rien, puisqu'il ferait nuit.

Pour être agitée, la mer était agitée. Je n'ai pas trop mal dormi, mais je me suis réveillé souvent. Le bateau roulait et tanguait sans cesse, en ne filant pas plus de dix-huit nœuds. Et puis j'entendais tonner la mer toute proche. À un moment de la nuit, quelqu'un est passé devant ma cabine en clamant quelque chose comme « *Hildeman* » et j'ai supposé que nous croisions l'île de Man, mais peu m'importait, de toute façon.

Entre cinq heures et demie et six heures du matin, le jour s'est levé. Je suis monté sur le pont. Nous avons beaucoup ralenti pour la bonne raison que nous pénétrions dans la baie de Belfast, à l'embouchure de la Lagan, comme m'en a informé un passager irlandais. Nous sommes arrivés en vue des docks de Dunbar un peu après six heures, mais la manœuvre de mouillage a pris un moment. J'en ai profité pour contempler Belfast, ou du moins ce que j'en voyais : des hangars, une éminence dominant les toits, des cheminées qui fumaient déjà, un beffroi... bref, une ville. Une vraie ville de quatre cent mille habitants.

Sur le quai, très large, attendaient une série de cabs – je crois que c'est le mot qui convient : des cabriolets tirés par un poney, tantôt ouverts, tantôt fermés ; pas une seule automobile en vue. Les voyageurs descendant au Grand Hôtel Central avaient droit à un omnibus, sorte de diligence étirée en longueur, à quatre fenêtres, deux chevaux, et un porteur en livrée. Ce dernier a chargé mes bagages sur le toit avec ceux de deux autres passagers, dont une femme en grand deuil au visage dissimulé par un voile noir. Il nous a fallu dix minutes

pour remonter Royal Street jusqu'à notre hôtel, le meilleur de la ville à en croire mon steward du Mauretania. Et en effet, il m'a tout de suite plu, avec ses murs lambrissés, ses verrières, ses sols dallés et son hall plein de plantes vertes. Il y avait une pile de journaux à la réception ; j'en ai acheté un, le Northern Whig(29). Puis j'ai découvert ma chambre – vaste, avec un grand lit en cuivre, de longs rideaux en dentelle, une cuvette et un broc. Les toilettes, elles, étaient au bout du couloir.

Je suis redescendu à la réception et j'ai demandé à l'employé si on pouvait se rendre à pied chez Harland & Wolff, où j'avais prétendument affaire. Il m'a informé que oui, du moins si j'aimais marcher, et m'a montré le chemin sur un plan. Ça ne semblait pas trop difficile à trouver ; il suffisait de suivre constamment la direction de la Lagan.

Je suis donc ressorti, mais sans intention de me rendre si tôt chez Harland & Wolff. J'ai préféré flâner dans les rues de cette ville que j'ai trouvée bondée, bruyante, encombrée et intégralement victorienne, sans aucun bâtiment qui me paraisse vraiment récent. Une ville tout en pierre de taille, du moins au centre-ville, avec partout des immeubles de bureaux assez bas – deux ou trois étages seulement. Elle résonnait du vacarme de la circulation, exclusivement composée de véhicules à cheval, omnibus ou voitures particulières en tout genre (j'ai même vu une carriole à deux roues tirée par trois gamins), sauf dans les rues électrifiées, desservies par quelques trolleybus à impériale rouges dont la partie supérieure était laissée à l'air libre et la partie avant agrémentée d'un panneau publicitaire vantant les mérites des biscuits Marsh's. Toujours pas d'automobiles. Les piétons traversaient n'importe où et n'importe quand, et on voyait des réclames partout, pour la marque Cerebos, par exemple – je ne savais pas de quoi il s'agissait – ou pour le pain Co-Op, sans parler des affiches de music-hall.

À ce propos, j'ai d'ailleurs pris une rue où se trouvaient plusieurs théâtres de variétés ainsi qu'un théâtre traditionnel, le fameux Opéra House, où se jouait une pièce d'Arthur Pinero(30). J'ai jeté un coup d'œil en passant à la multitude de spectacles de variétés à l'affiche qui se donnaient deux fois par jour, parmi lesquels les Étoiles montantes de Cherburn, à l'Empire, avec en prime Elton Edwi, Joueur de banjo classique, puis Kitts & Windrow et enfin La Joyeuse Bande des Imposteurs. À l'Hippodrome royal, on trouvait Alfred Cruikshank, Fantaisiste comique – Chansons et histoires, ainsi que Horton & Latriska et bien d'autres encore. Aucun de mes nouveaux amis artistes, bien qu'ils m'aient dit jouer de temps en temps en Angleterre et en Irlande.

Je suis rentré à l'hôtel en fin d'après-midi et je me suis efforcé de

lire le Northern Whig. Peu après dix heures du soir, muni d'une lampe de poche, j'ai retraversé le hall désert et je suis parti en suivant les indications du réceptionniste, dont le mot clé semblait être « Queen » puisqu'il fallait franchir le Queen's Bridge, puis dépasser la Queen's Quay Station et remonter Queen's Road...

Plus j'approchais du but, plus les rues devenaient calmes, laides et mal famées. Jusqu'à ce que j'arrive enfin à la dernière pente avant le fleuve, bordée d'affreuses maisons accolées qui se dressaient tout près de la rue. C'était là que vivaient les ouvriers, les employés des chantiers navals, les manœuvres des docks. Plus aucune fenêtre n'était allumée à cette heure, plus aucun son ne s'en échappait sauf à un endroit, où les pleurs d'un bébé sont parvenus jusqu'à mes oreilles. La chaussée était pavée de cailloux ou de galets. L'obscurité régnait partout sauf aux carrefours, où un réverbère fumant dispensait une lueur inégale et orangée accompagnée d'une odeur de pétrole ; quand j'arrivais à sa hauteur, mon ombre se rétrécissait sous mes pieds, puis s'allongeait avant de se noyer dans l'ombre intermédiaire.

Je suis parvenu à un croisement faiblement éclairé où j'ai traversé une rue pavée également déserte et plongée dans le silence. En face, un étroit passage longeait un mur de brique qui me dépassait d'une soixantaine de centimètres, et que je pouvais donc escalader sans mal si besoin était. De l'autre côté, des bâtiments épars, dont certains vaguement éclairés de l'intérieur. Ça et là j'en déchiffrais les enseignes : Fonderie, Ferronnerie, Garde-meuble, Entrepôt de bois au sec, Station génératrice d'électricité, tous appareillages en cuivre, Galvanisation, Modelage, Outillage, Tapissier, Peinture, et ainsi de suite. La nuit était toujours aussi noire et immobile, et le seul bruit – léger – était celui de mes souliers.

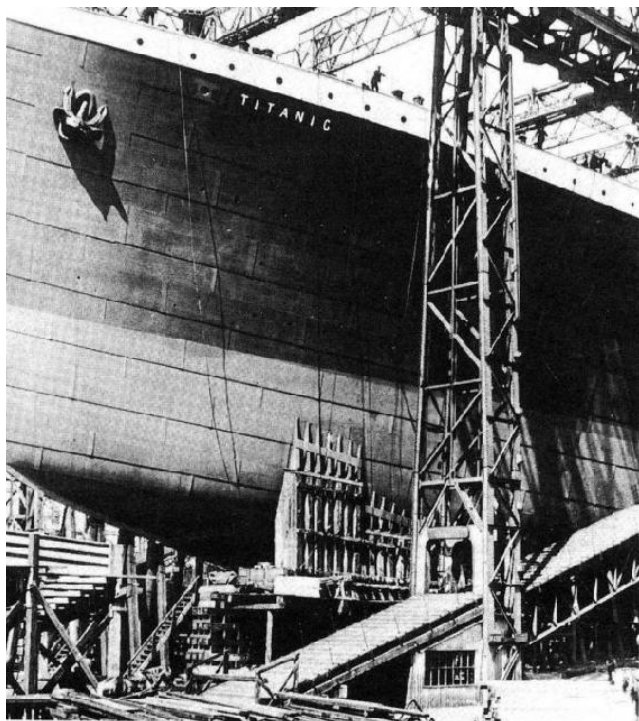
Au bout d'un moment s'est présentée une ouverture dans le mur ; derrière un grand portail en bois, une allée s'enfonçait dans le périmètre ceint. Une enseigne en noir et blanc annonçait Harland & Wolff – Armateurs. Puis le mur revenait, avec derrière d'autres échoppes : Chaudronnier, Fondeur, etc.

Après un long moment, le mur tournait à angle droit sur la droite ; j'ai fait de même. Je marchais toujours en direction de la Lagan. Après un ultime virage, je me suis retrouvé dans Queen's Road, que flanquaient cette fois deux murs. Je suis passé devant le Bureau de pointage, puis le Bureau principal, où brûlait une petite veilleuse, avant d'atteindre, entre ce dernier et des Fournitures pour le gréement, une étroite ruelle.

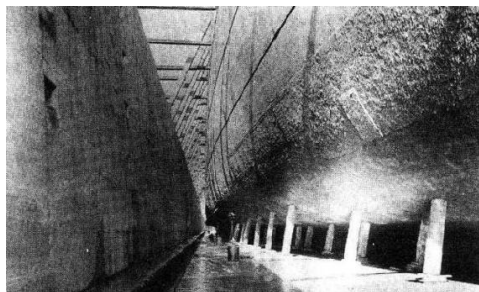
L'espace d'une interminable minute, j'ai tendu l'oreille, immobile. Puis je me suis assuré une prise sur la faîte du mur et je m'y suis hissé sur le ventre, toujours aux aguets. Pas de coup de sifflet ; ni bruit de pas précipités, ni aboiements de chien de garde... Juché en travers du

mur, j'ai fait passer mes jambes de l'autre côté et je me suis laissé tomber à terre. Là, je me suis retourné vers la chose qui m'avait attiré en ce lieu, mais qui était beaucoup plus grande, incroyablement plus grande que je n'aurais pu imaginer.

Vingt-huit



Je ne suis pas l'auteur de cette photographie – prise en plein jour –, mais voici à peu près le spectacle qui s'est offert à mes yeux, encore que sous forme d'ombre géante en deux dimensions, sur fond de clair de lune éclairant le fleuve qui, deux jours plus tard, accueillerait le monstre. Ce que j'apercevais juste sous le fil de l'étrave, c'était la tribune obscure d'où quelque dame lancerait bientôt la fameuse bouteille de champagne pour baptiser sa coque d'acier noir. Là-dessus on actionnerait le « mécanisme hydraulique de mise à flot » – j'avais lu l'expression quelque part –, et l'écart se creuserait imperceptiblement entre la proue et la bouteille encore mousseuse : quelques centimètres, puis dizaines de centimètres et, prenant subitement de la vitesse, l'énorme masse glisserait vers l'arrière, sa poupe s'enfoncerait dans le fleuve en projetant une gerbe d'écume ; enfin, la formidable charpente sombre flotterait dans son élément ! On n'aurait plus qu'à la remorquer jusqu'aux docks, où des grues l'équiperaient de sa superstructure ; bientôt le navire serait armé. Le Titanic pourrait appareiller pour sa seule et unique traversée, funeste et meurtrière.



Mais non, j'avais décidé que non. Tout à coup je me suis pris à haïr ce vaisseau flambant neuf qui s'élançait vers le ciel sous mes yeux. On a tendance à personnifier les navires, à leur attribuer des caractéristiques humaines ; on parle notamment de bons bateaux, de bateaux rétifs et entêtés. Eh bien, cette forme géante, je la percevais comme malveillante, animée de noires intentions ; le monstre savait qu'il allait trahir les centaines d'êtres qui lui confieraient leur vie. En ce moment même, à des centaines de milles sur l'océan, un énorme iceberg dérivait lentement vers son rendez-vous avec le Titanic, dont la proue allait percuter le bloc de glace bleutée qu'elle aurait très bien pu manquer de quelques pieds, voire de quelques pouces, en tout cas d'une courte distance qui aurait pu faire toute la différence.

Une différence que j'étais venu établir ; ce rendez-vous, je devais l'empêcher. Je me suis avancé, prenant bien garde de rester dans l'ombre et m'arrêtant de temps en temps pour prêter l'oreille. Les sabords étaient béants. Telle était l'idée toute simple de Rube : mettre le navire à la mer maintenant, lui ouvrir les portes du fleuve avant qu'il n'y soit préparé, et ce faisant, l'envoyer par le fond.

Une fois au niveau de la proue, derrière la tribune d'honneur, je me suis mis en quête, à la lumière de ma lampe de poche, de ce que Rube avait appelé « mécanisme de déblocage ». Le dispositif était forcément visible de la dame à la bouteille, afin qu'on puisse synchroniser le lancement du bateau avec sa déclaration solennelle – « Je te baptise Titanic ! »

Mais je ne trouvais pas ; je ne voyais absolument rien qui évoque à mes yeux un mécanisme de déblocage ; j'ai fait le tour par tribord, mais rien non plus de ce côté-là. Alors, je me suis engouffré dans le « tunnel » ci-dessous, c'est-à-dire juste sous la coque du Titanic – là non plus la photo n'est pas de moi, mais c'est bien ce que j'ai aperçu dans l'ovale vacillant de mon faisceau lumineux : une véritable forêt d'états soutenant l'inimaginable volume en équilibre au-dessus de ma tête.

Tout seul – je crois que je ne l'avais jamais autant été – dans la pénombre, je me suis senti rougir de confusion. Comment avais-je pu être aussi bête ? Croire une seconde qu'un navire pareil puisse être mis à la mer accidentellement, et avec une telle facilité ? Car

manifestement, il restait encore beaucoup à faire avant la cérémonie de baptême. Il fallait, bien sûr, qu'on remplace les mille supports par quelque engin circulant sur ces rails et qu'on les déséquilibre au dernier moment en agissant sur leurs cales amovibles. Et moi qui me croyais capable de mettre prématurément ce monstre à l'eau sans l'aide de personne ! Quel enfant j'avais fait ! Tout honteux, j'ai fermé les yeux.

Perdant tout espoir, je suis resté accroupi sous le malfaisant colosse, à promener le rayon de ma lampe sur le bois écorcé des piliers arrondis, qui étaient en nombre incalculable, puis sur la succession de plaques rivetées qui formaient le fond de cale. Le Titanic m'avait battu, sans conteste. Sous l'effet de la contrariété, en proie à une colère diffuse j'ai voulu donner du poing contre l'acier, mais, doublement vaincu, j'ai dû retenir mon geste et me contenter de le frapper du gras de la main : le monstre froid n'aurait fait que réduire mes articulations en bouillie. Mon coup n'a pas fait plus de bruit sur l'acier humide de rosée que si j'avais martelé un bloc de granit.

J'ai éteint ma lampe et attendu encore un peu, désarmé, avant de ressortir. Puis j'ai repris le chemin de l'hôtel en refaisant le même trajet qu'à l'aller. Rien, il n'y avait rien que je puisse faire pour empêcher ce que j'étais pourtant seul au monde à pouvoir prédire.

Toutefois, sur le chemin du retour j'ai fini par reprendre confiance en moi. Certes, il fallait faire quelque chose. Mais ce que j'allais faire, moi, c'était partir en randonnée le long de la côte irlandaise.

C'était une balade que j'avais toujours eu envie d'entreprendre, et que j'avais même envisagée sérieusement en plusieurs occasions. Et puisque j'avais la chance de me trouver en ce début de siècle dans une Irlande encore intacte, je devais en profiter. C'est ainsi qu'au matin j'ai fait l'acquisition du nécessaire : chaussures de marche, gourde, sac à dos, plus une carte du pays. J'ai demandé leur avis aux vendeurs ainsi qu'aux employés de l'hôtel, et tous m'ont prodigué leurs conseils. Après avoir expédié mes bagages par le train, le matin suivant je me suis mis en route.

Mon propos n'est pas ici de relater cette longue et assez agréable expédition ; disons seulement que j'ai vu de l'Irlande ce que les touristes ne manquent pas de visiter, et que l'herbe y est réellement d'une nuance sans équivalent. J'ai arpenté des chemins en m'écartant pour laisser passer les troupeaux de moutons ; le berger et moi échangeons alors un salut en portant un doigt à notre casquette. Je me suis arrêté demander de l'eau dans une ferme où j'ai été accueilli par un couple timide, mais charmant au visage et aux mains crasseux, et qui ne devait pas se laver souvent. Ils m'ont donné à boire, mais aussi à manger, bien que je n'aie rien demandé, dans une cuisine où circulaient des poules. Quand j'ai repris la route, j'ai cherché un

endroit où me débarrasser des sandwiches et vider ma gourde, puis j'ai eu honte de moi et avalé le tout.

Je faisais halte pour admirer de loin les forteresses du temps passé, avec leurs murailles de châteaux auxquelles j'étais si peu habitué et leurs entrées situées loin au-dessus du sol. Dire qu'elles étaient encore debout ! Quels sièges avaient-elles soutenus ? Ceux des Vikings ?

Il m'arrivait de passer la nuit, ou deux-trois jours, ou parfois même une semaine dans un village ou une petite ville qui avait retenu mon intérêt. Je descendais à l'auberge ou à l'hôtel du coin, je donnais mon linge à laver et je me promenais de-ci, de-là en parlant aux habitants, que je trouvais généralement amicaux, mais pas toujours. Par deux fois j'ai campé près du sommet d'une falaise où je suis resté presque huit jours. Je passais mon temps à regarder les vagues lécher les galets, loin sous mes pieds, sans réfléchir vraiment, mais en laissant mon problème évoluer librement dans ma tête.

J'ai visité Dublin pendant tout un mois en m'arrêtant dans des pubs dignes de James Joyce. Se trouvait-il justement à Dublin en 1911 ? Je ne m'en souvenais pas ; je ne l'avais peut-être jamais su. En tout cas, je ne l'ai pas rencontré, ou bien je ne l'ai pas reconnu.

Et c'est ainsi qu'au printemps suivant, par une fin d'après-midi, je suis entré à pied dans un petit port nommé Queenstown, guère plus qu'un village éparpillé en terrasse et surplombant la grande baie de Cork. Parvenu au bout d'une large route en terre battue, j'ai contemplé en contrebas l'immense nappe enclose miroitant sous les feux obliques du soleil ; deux petites embarcations étaient à l'ancre et un vaisseau phare montait la garde à l'entrée du port. Un port pour l'heure quasi désert. Mais le lendemain... Je me suis senti triste et las ; mon cas de conscience non résolu revenait brusquement me hanter. J'ai trouvé l'auberge, et après un bain bien chaud, suivi d'un verre, puis d'un autre avant le dîner, je me suis mis au lit.

Huit heures venaient de sonner le lendemain matin lorsque j'ai pris place au bout d'une petite file d'attente devant les bureaux de James Scott & Co. représentants des compagnies maritimes Cunard, Hambourg-Amérique, White Line et apparemment de tous les autres transporteurs à vapeur faisant escale à Queenstown. J'avais revêtu une chemise blanche, une cravate, un costume, et le tout me paraissait bien léger après les bottes de marche et les vêtements en tweed que je laissais à l'auberge, avec mon sac à dos et le reste. Car mes bagages m'attendaient depuis longtemps chez James Scott.

Devant moi patientaient deux hommes coiffés de casquettes et vêtus d'un pantalon mal assorti à leur pardessus râpé. À l'avant de la file, une jeune femme et une fillette d'environ huit ans portant toutes deux un châle sur les épaules et un chapeau en paille noire discutaient avec l'employé, âgé tout au plus d'une vingtaine d'années.

J'avais mal au cœur de voir cette enfant en sachant ce qui allait arriver. J'avais envie d'avertir la mère, mais c'était exclu, je ne l'ignorais pas. Alors, je l'ai écoutée sans broncher prendre un billet de deuxième classe ; en me penchant, je l'ai même entrevu, ce billet : une feuille de papier ocre, étonnamment grande, frappée à l'effigie de la White Star – une gravure reproduisant un vapeur à quatre cheminées. Cela lui a coûté treize livres sterling, qu'elle tenait toutes prêtes dans sa main.

Levant les yeux sur mes deux prédécesseurs dans la file, l'employé a posé sur le comptoir deux billets identiques, de couleur blanche cette fois, en affirmant : « Deux entreponts » sans la moindre nuance d'interrogation dans le ton. Il a porté une mention sur chaque feuillet puis réclamé en tout « dix livres et dix shillings ». Là encore, les intéressés avaient préparé la somme exacte. Curieux, je m'étais approché ; j'ai vu qu'en réalité il leur remettait un contrat extrêmement détaillé allant jusqu'à fournir la carte : Petit déjeuner à huit heures – porridge au lait, thé, café, sucre, lait, pain frais, beurre...

Mon tour est venu ; il y avait encore trois porteurs de casquettes derrière moi.

— « Et pour monsieur ? s'est enquis le guichetier avec un fort accent irlandais.

— Un billet de première, s'il vous plaît.

— De première ? De première classe ? » Il avait l'air tout content. « Ce sera bien le premier que je vends ! » Il a dû fouiller successivement deux tiroirs pour trouver un billet à me délivrer, qui ressemblait en tout point aux autres sauf qu'il était imprimé sur papier brun-roux et ne comportait pas le détail de la carte. Ensuite – sans se presser le moins du monde, comme si les autres gens pouvaient bien attendre –, il a déroulé vers moi sur le comptoir un plan des ponts cabines en posant un encrier et un pique-notes sur les deux coins inférieurs pour les maintenir en place. « Où voulez-vous qu'on vous loge, monsieur ? Il nous reste des cabines sur tous les ponts ; il y a eu beaucoup d'annulations. J'en ai obtenu la liste hier soir seulement, par téléphone de Southampton.

— Sur le pont des chaloupes. Lequel est-ce ?

— Le A, monsieur. Le pont supérieur, autrement dit. » Il a posé un doigt sur le plan, mais j'ai vu que toutes les cabines y étaient situées à l'avant du bateau. C'était donc là que le tangage serait le plus sensible, et cela, j'en avais eu ma dose. En revanche, le pont immédiatement inférieur, le B, qui était également un pont promenade, était pourvu de cabines sur toute sa longueur, à l'exception de la poupe où se trouvaient les salles à manger.

« Le pont B me paraît préférable, si vous avez quelque chose vers le milieu et le plus près possible de cet escalier, là. » Je lui ai désigné les

marches montant vers le pont des chaloupes, et en particulier la chaloupe n° 5. La cabine la plus proche était une suite de trois pièces avec promenade particulière, mais à côté se trouvait un single. « Celle-ci, c'est possible ? »

— B-57, voyons... » Il a consulté une liste dactylographiée. « Je regrette, elle est prise. Mais la B-59 est libre.

— Je la prends. » J'ai tiré mon portefeuille en interrogeant le jeune employé du regard.

Pour lui, c'était l'instant décisif. Il m'a considéré d'un œil matois, l'air de se demander si je savais vraiment où je mettais les pieds. « Bien monsieur. Ça fera cinq cent cinquante dollars américains.

— Cent dix billets de cinq livres anglaises, ça vous va ?

— Pas de problème, monsieur. »

Je tenais prête dans une poche intérieure une épaisse liasse de billets de cinq livres ; peu familiers, grands comme des draps de lit, ils n'étaient imprimés que d'un côté. Le silence s'est fait dans l'agence et tous les yeux se sont tournés vers mes mains pour les regarder en extraire cent dix billets, que l'employé a raflés avant de les tasser et – à ma grande admiration – de les ranger dans son tiroir-caisse sans même les recompter. Puis il a poussé vers moi mon billet. « Bon voyage, monsieur. »

J'ai remercié et je suis ressorti dans la rue en sentant dans mon dos le poids de tous les regards.

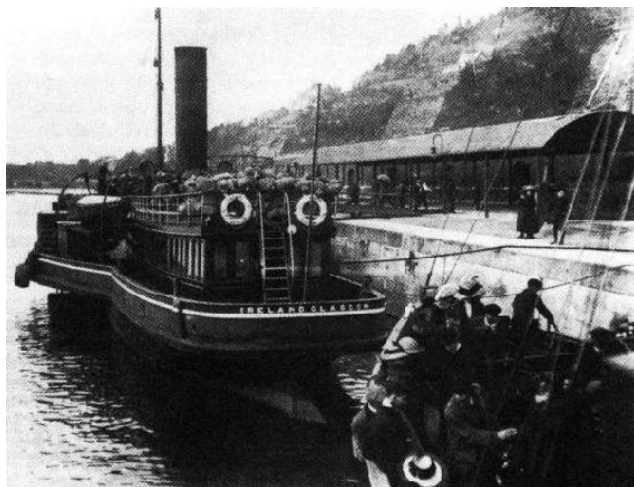
Peu avant midi, je me suis présenté sur Scott's Quay, ma valise à la main, et j'ai fait la queue avec quelques dizaines d'émigrants irlandais qui contemplaient fixement l'entrée du port. Ayant récupéré mon appareil photo, j'ai pris le cliché ci-dessous, même si je n'en avais pas très envie.



Il était là qui nous attendait, avec ses volutes de fumée s'étirant paresseusement au-dessus de ses cheminées ; il me paraissait pétri d'arrogance, ce navire qui était mon ennemi, notre ennemi à tous, cette masse de noirceur malfaisante sous laquelle je m'étais tenu impuissant. Il savait, et il savait que je savais. Que moi seul savais. Le regard rivé au loin sur cette sombre silhouette fumante, pensant à ce qui allait nous arriver là-bas, loin derrière l'horizon, je me suis une nouvelle fois demandé ce que je devais faire de cette prescience.

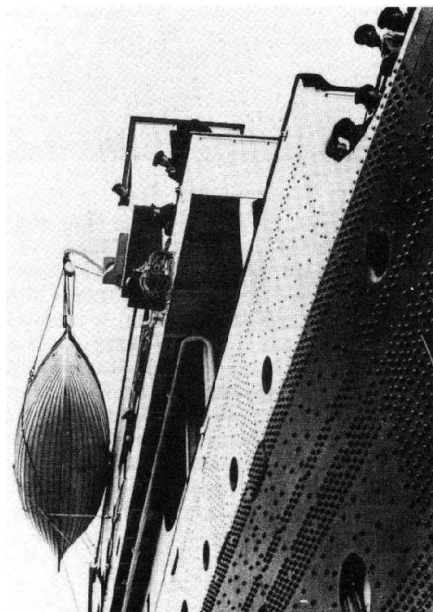
C'est de cet endroit que nous avons appareillé pour le large à bord du tender America, juste après celui qu'on voit sur ma photo, bourré de courrier à destination de l'Amérique. Le pont résonnait de rires et de bavardages excités, mais j'ai tout de même entrevu une jeune fille

très pâle qui gardait obstinément le silence. À mesure que nous nous éloignions dans la baie au rythme régulier du moteur, le vaisseau en attente grandissait et le brouhaha des discussions s'atténuait. La traversée de l'anse a pris une demi-heure ; les détails se révélaient peu à peu : une très fine ligne dorée courait sous le bord supérieur du flanc, la coque proprement dite perdait de son poli pour apparaître piquetée de rivets...



J'avais bien vu embarquer sur le tender un passager en kilt, mais sans remarquer sa cornemuse. Or, comme nous approchions du bateau, il a tiré de son instrument une plainte lugubre et une jeune femme enveloppée dans un châle a respectueusement murmuré : « La Complainte d'Erin... » Heureusement, le musicien n'était pas trop près de moi – quand on a entendu un air de cornemuse, on les a tous entendus. D'ailleurs, je me demande même s'il en existe plus d'un... mais les autres lui ont tous prêté une oreille attentive. À la fin de l'hymne, l'énorme vaisseau emplissait tout notre champ de vision, et la trépidation du moteur à vapeur s'est brusquement ralentie sous nos pieds. En levant la tête, je voyais à présent, tout là-haut, les grandes lettres blanches qui formaient le mot Titanic.

Vingt-neuf



Pendant que nous tanguions flanc contre flanc et que dans une soute, à bâbord, des hommes d'équipage nous faisaient manœuvrer à l'aide de gaffes, j'ai pris la photo ci-dessus, où l'on voit le capitaine Smith en personne surveiller notre embarquement. On avait déplié une passerelle, que nous avons empruntée pour pénétrer dans le ventre obscur du navire.

Là nous nous sommes séparés à jamais puisque tous mes compagnons se sont vu orienter vers la gauche par des stewards en uniforme tandis que moi, avec mon ticket marron à la main, on me faisait signe de m'avancer vers un escalier. Le pied posé sur la première marche métallique, je me suis tout de même retourné pour regarder les autres s'éloigner en devisant ; tous ou presque allaient se noyer bientôt. À moins que... que quoi ?

J'ai entrepris à pied mon ascension à travers le bateau – j'ignorais encore où se trouvaient les ascenseurs, à supposer même qu'ils descendent jusqu'ici – pour rejoindre mon pont. Les lames d'acier nu ont peu à peu cédé la place à des marches moquettées tandis que les cages d'escalier s'élargissaient et que les paliers devenaient de plus en plus chargés de décorations, les rampes plus lourdement sculptées. Un avant-dernier étage, puis je me suis engagé dans un escalier dont chaque noyau était orné d'une statue en bronze portant flambeau ; là j'ai retrouvé vitraux et tableaux, sans compter l'inévitable verrière en forme de dôme qui nappait de lumière multicolore les marches et les

rampes ciselées. Les salons et couloirs spacieux que j'ai traversés ensuite m'ont tous paru plus luxueux les uns que les autres ; en outre, je commençais à croiser des femmes magnifiques en jupes entravées très à la mode, flanquées de compagnons en costume trois-pièces, col amidonné, cigare et montre de gousset, certains portant une casquette de marin, d'autres un chapeau melon. Presque tous avaient le sourire et semblaient ravis par tout ce qu'ils découvraient. Je prenais peu à peu conscience des senteurs que répandait ce puissant navire ; elles étaient différentes de celles du Mauretania. Bien sûr, dans les deux cas on savait rien qu'à l'odeur qu'on était en mer, mais le Titanic, je m'en rendais compte à présent, sentait surtout le neuf : la peinture à peine sèche, les tapis récemment tissés qui n'ont pas encore été piétinés, le bois fraîchement collé, le tissu tout droit sorti de la fabrique... Tout était neuf sur ce paquebot de luxe qui n'avait encore jamais servi et dont nous étions les premiers à profiter.

Je crois que dans tout ce qu'ils rencontraient, les voyageurs enthousiastes et animés qui se déplaçaient en même temps que moi dans le navire ne voyaient que des plaisirs à venir. C'est en tout cas ce que je déduisais de leur expression et du ton de leur voix, et j'en avais de la peine.

Puis, en débouchant en haut d'un escalier dans le salon des premières, j'ai vu un piano à queue luisant sur lequel personne n'avait peut-être encore joué et je me suis rappelé l'histoire de l'émigrante qui avait réchappé au naufrage du Titanic à bord d'une des chaloupes. D'ailleurs, je l'avais peut-être vue sur le ferry, cette Irlandaise... Quoi qu'il en soit, le navire étant en train de sombrer, la jeune fille était passée par ce même salon en remontant de l'entrepont avec un groupe d'autres passagers de troisième classe ; elle-même ne s'était pas arrêtée, mais avait vu un de ses compatriotes regarder l'instrument bouche bée, en effleurer les touches puis se mettre en jouer. D'autres s'étaient alors rassemblés pour se mettre à chanter en chœur tout en s'imprégnant du luxe inimaginable de la pièce. La jeune Irlandaise était montée sur le pont supérieur et n'avait plus jamais ni vu ni entendu ses compagnons de voyage.

Authentique ou pas, ce souvenir m'a abruptement isolé des gens qui allaient et venaient dans l'escalier, toutes ces dames superbes, ces messieurs à pince-nez... Lesquels d'entre eux seraient sauvés ? La plupart des femmes, je le savais, mais un petit nombre d'hommes seulement. J'ai dû chasser ces idées paralysantes ; j'avais une excellente raison d'être là, et c'était à elle que je devais penser avant tout.

J'ai bien trouvé ma cabine à l'endroit spécifié par le plan de la White Star, c'est-à-dire tout près de l'escalier par lequel j'avais accédé au pont B. Voici, telle que je l'ai découverte depuis le seuil de la porte

entrebâillée – la clef était dans la serrure –, la cabine B59 du Titanic, aussi stable qu'une chambre d'hôtel sur la terre ferme. Derrière mon dos un steward m'a prié de lui dire si je m'étais embarqué à Queenstown, et j'ai compris qu'en réalité il voulait voir mon billet. Je me suis exécuté en me demandant si cet homme en livrée verte à boutons de cuivre, chemise blanche et nœud papillon noir ferait partie des survivants. Il m'a rendu mon billet en m'informant que, puisque j'étais le seul passager de première classe monté à bord à Queenstown, mes bagages ne devraient plus tarder. Je l'ai remercié d'un signe de tête et je suis parti en exploration.



Il me restait un ultime escalier à gravir avant le pont des chaloupes, mais j'ai fait halte avant de l'atteindre. Au bas de chaque escalier, de part et d'autre de la première marche, se trouvait une petite lampe en verre, pour l'instant éteinte. N'est-ce pas là le fameux escalier ? me suis-je interrogé. Et ces lampes, ce devaient être les petites lumières qu'avait vues luire sous l'eau d'un éclat irréal le second du Titanic, le capitaine Lightoller, pendant qu'il aidait femmes et enfants à embarquer dans les chaloupes de bâbord tout en surveillant d'un œil l'inexorable et lente montée des eaux vertes dans ce même escalier immergé. Je croyais me souvenir qu'en effet, selon mes nombreuses lectures à ce sujet, c'était bien au sommet de cet escalier-ci que s'était posté Lightoller ; bientôt viendrait la funeste nuit où ce serait l'océan lui-même qui gravirait ces marches...

Encore une fois j'ai repoussé ces sombres pensées et posé le pied sur le pont supérieur, avec ses planches en teck tout neuf ; au-dessus de moi, il n'y avait plus que le soleil pâle et le ciel délavé. Brusquement j'ai senti remonter à travers le cuir de mes semelles la vibration des formidables turbines enfouies plusieurs ponts plus bas, et c'est alors que le navire a pris la mer. Devant moi, les chaloupes et le pont qui fourmillerait bientôt d'hommes, de femmes et d'enfants en gilet de sauvetage. Certains d'un calme olympien, d'autres en pleurs, d'autres encore transis d'effroi, plus quelques-uns riant de ce qu'ils prenaient pour une fausse alerte. Ce serait d'ici que, dans l'affolement général, on mettrait à la mer, n'importe comment, des chaloupes à demi pleines.

Assez, assez, arrête ! Je suis allé à tribord me planter sous la chaloupe toute blanche marquée n° 5. Resplendissante, elle était soigneusement amarrée à ses bossoirs et recouverte d'une bâche bien tendue. J'ai effleuré son flanc peint ; le bout de mes doigts l'a trouvée lisse, tiédi par les rayons du soleil ; mais par-dessus tout elle me paraissait bien solide, bien réelle. À l'avant, une inscription récente, en lettres noires : Titanic – Chaloupe 5. J'ai caressé le T. Puis j'ai touché le bastingage verni, plus massif et plus froid, du paquebot lui-même, et c'est à ce moment-là seulement que j'ai vraiment compris où je me trouvais, à savoir sur le Titanic, un vaisseau condamné qui, pour l'instant, prenait de la vitesse et nous emmenait vers l'inéluctable îlot de glace flottante qui attendait de croiser sa route. Et une fois de plus j'ai encaissé le coup seul, et fermé les paupières devant l'inutilité de ma prescience.

Puis je me suis remis en marche ; sur ma gauche, haute comme un immeuble de neuf étages, une majestueuse cheminée beige et noir semblait défilier vers la poupe au même pas que ses monstrueuses sœurs. Toutes quatre surgissaient des diverses superstructures et s'élançaient à une hauteur vertigineuse pour aller cracher un mince filet de fumée noire qui s'effilochoit derrière nous et finissait vite par se dissiper complètement. Quant aux cheminées de pont, plus petites, qui jalonnaient tout l'espace à hauteur d'homme, on aurait dit autant de cornets acoustiques disproportionnés. Je me suis retourné vers la proue et le poste de commandement qui, ceint d'une barrière, occupait tout l'avant. Sur le côté, une porte entrouverte oscillait sur ses gonds. Je suis allé risquer un coup d'œil à l'intérieur. Ils étaient là : quatre officiers de marine, dont le capitaine Smith lui-même, tout en blanc alors que les autres étaient en bleu. Côte à côte, leurs épaules se touchant presque, ils regardaient vers le large par les grandes vitres rectangulaires. Le capitaine avait les mains jointes derrière le dos. Derrière eux, dans sa petite cabine vitrée se trouvait le pilote, les deux mains sur la grande roue en bois du gouvernail, les yeux rivés à l'habitacle en cuivre qui, devant lui, renfermait la boussole. Il était juste en face de moi, à quatre mètres tout au plus ; et comme il pouvait me surprendre à tout moment, j'ai préféré m'éclipser.

Quelques instants encore j'ai contemplé l'antenne attachée entre les deux mâts qui serait la première de toute l'histoire à émettre un s. o. s. en mer. L'air déplacé par la progression du navire poussait une plainte constante, lugubre et solitaire, en s'engouffrant dans l'entrelacs de câbles qui enserrait les gigantesques cheminées, comme s'il savait ce qui allait arriver et tentait de m'avertir. J'ai regagné l'escalier par lequel j'étais venu.

Une fois redescendu sur le pont B, dont les flancs étaient çà et là protégés des paquets de mer par de longues baies vitrées, il faisait un

peu plus doux ; j'ai donc décidé de rejoindre la poupe par le côté ensoleillé. Un garçonnet qui faisait tourner une toupie s'était attiré un petit groupe de spectateurs et j'en ai profité pour prendre la photo ci-dessous.

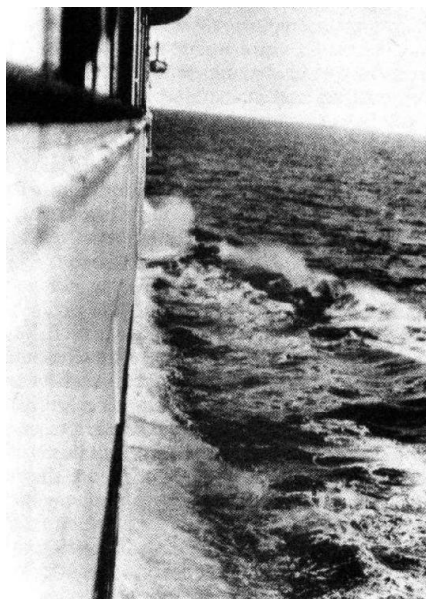


Et lui, survivra-t-il ? J'avais la nausée à force d'entendre toujours la même question retentir dans ma tête sans que je puisse rien faire pour l'en empêcher. À chaque écouteille je dépassais des voyageurs pressés de rentrer au chaud, mais moi je poursuivais imperturbablement ma route vers la poupe, l'entrée de la véranda où avaient lieu les thés dansants. Presque à l'arrière du bateau, les passagers de deuxième classe se pressaient dans l'espace restreint qui leur était réservé sur le pont pour épier les privilégiés des premières, y compris moi-même, qui les ai photographiés devant la véranda avec mon appareil niché dans son écrin de cuir roux.



Et en les cadrant dans mon tout petit viseur, je me disais : dimanche soir ; la plupart d'entre vous vont se noyer.

J'ai voulu revenir par bâbord, mais je l'ai bientôt regretté. Pas beaucoup de soleil, pas âme qui vive ; à voir ces alignements de chaises longues vides, on se serait cru sur un bateau désert. Mes pas solitaires sonnait sur le pont me donnaient également l'impression d'être le seul passager. J'ai achevé mon périple à la proue. En enroulant ma pellicule, j'ai vu dans la petite fenêtre rouge du boîtier qu'elle arrivait à sa fin. J'ai employé le dernier négatif à immortaliser cette mélancolique vue du Titanic filant vers la nuit à belle allure, désormais, sur une mer d'un calme étrange et de mauvais augure.



J'en avais vu assez ; j'ai passé le reste de la journée dans ma cabine et je me suis fait apporter à dîner. Je n'avais plus envie de voir ces gens qui vivaient peut-être leur ultime journée ou presque. Ni de rencontrer prématurément Archie, pour risquer de bafouiller en sa présence et de m'y prendre tout de travers. S'il existait un moyen de le convaincre de l'inconcevable, il fallait que je le trouve ; allongé sur ma couchette, je me suis efforcé d'imaginer une solution en me pénétrant du doux balancement du navire, de ses grincements discrets, réguliers, presque rassurants.

J'aurais pu, au matin, soutirer au commissaire de bord le numéro de cabine d'Archie ; au lieu de cela, je me suis contenté d'errer dans les salons jusqu'à le trouver installé dans un grand fauteuil en cuir. Vêtu d'un costume gris et d'une cravate bleue très simple, il fumait son cigare matinal.

C'est d'un air soupçonneux qu'il m'a regardé venir vers lui en me frayant un chemin entre les tables et les fauteuils. Il n'a pas souri : quelles que fussent ma véritable identité et mes intentions à son égard, ma présence à bord faisait de moi bien autre chose qu'une vague connaissance rencontrée un beau jour à New York. J'ai cru un instant qu'il ne se lèverait même pas, et sans doute a-t-il également envisagé cette possibilité. Pourtant, au dernier moment, un instinct l'a poussé à se mettre sur pied et, quand je lui ai tendu la main en le saluant par son surnom, il l'a serrée en me répondant poliment non sans fixer sur moi un regard inquisiteur.

— « Asseyez-vous donc », m'a-t-il proposé en indiquant le fauteuil qui lui faisait face.

J'ai obtempéré et, après m'être penché vers lui, j'ai prononcé le

petit discours que j'avais préparé. « Je suis au courant de votre mission, Archie. Je ne suis pas votre ennemi ; bien au contraire, il faut qu'elle aboutisse. Toutefois, je dois vous avertir d'une chose à laquelle vous ne pourrez pas croire. Je vous prie seulement de m'écouter. Ensuite, vous n'aurez qu'à attendre la preuve que j'ai dit vrai. » Détectant un léger signe d'impatience chez mon vis-à-vis, je me suis empressé d'aller au cœur du sujet. « Je détiens un savoir qu'il est impossible de détenir ; et pourtant, je sais. Je sais que nous sommes vendredi et que dimanche soir, aux alentours de onze heures et demie, ce paquebot va heurter un iceberg. Deux heures plus tard, il coulera corps et bien. » Archie me regardait en silence. « Pendant ces deux heures, un assez grand nombre de gens pourront être embarqués dans des chaloupes de sauvetage. Mais, en majorité, celles-ci ne seront qu'à moitié pleines. Et quinze cents personnes vont se noyer. Vous vous demandez comment je peux savoir une chose pareille ? Ma foi, vous verrez dimanche. Ce que je prédis arrivera, et à ce moment-là il faudra venir avec moi à la chaloupe n° 5, qui sera mise à la mer avec très peu de gens à bord. On y fera d'abord monter quelques femmes, puis quand il n'y en aura plus dans les parages, les hommes présents seront autorisés à embarquer à leur tour. C'est à ce moment-là que vous et moi...

— Écoutez, Simon. J'ai assisté à un certain nombre de choses inexplicables dans ma vie, et je ne nie pas leur existence. Il se peut qu'en effet vous ayez connaissance de ce que vous prétendez. Qui sait ? Seulement, moi, vous ne semblez pas très bien me connaître. Sinon, vous n'imaginerez même pas qu'Archibald Butt puisse préméditer de s'embarquer sur un canot de sauvetage alors qu'il reste à bord des femmes et des enfants en danger de se noyer ! » Il m'a contemplé un instant, puis a repris avec un petit sourire : « Vous me trouveriez au même endroit que les autres hommes d'honneur : quelque part à l'écart, attendant tranquillement que son destin s'accomplisse. Très probablement ici même, dans ce salon, en plein accord avec la volonté divine. Un verre de cognac à la main. Et non tapi à côté de quelque canot pendant que des femmes se noient. Et vous feriez la même chose, Simon. Si vous aviez pris la peine d'y réfléchir. Je n'en doute pas un instant.

— Mais les documents, Arch ? Eux au moins devraient être sauvés, non ? »

Il m'a décoché un de ces regards qu'on réserve généralement aux illuminés. « Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. » Puis il s'est penché en avant et, regardant l'horloge de grand-père qui tictaquait doucement dans mon dos, a ajouté : « Maintenant, si vous voulez bien m'excuser... » avant de se relever pour se retirer avec un mince sourire. J'ai compris, aussi clairement que s'il me l'avait dit, que je ne

devais plus l'ennuyer.

J'avais donc échoué ; Archie allait se noyer, la Grande Guerre allait éclater. De toute façon, je n'avais jamais réellement réussi à me convaincre de pouvoir intervenir, de pouvoir faire quoi que ce soit pour empêcher le déclenchement d'un conflit de cette envergure. Il n'en reste pas moins qu'en regardant s'éloigner Archie j'ai senti mes yeux me picoter.

Willy ! Tout ce qu'on pouvait dire, c'était que plusieurs dizaines d'années le séparaient encore de la date fatidique – le 2 décembre 1917. Un jour, je serais bien obligé de lui révéler qui j'étais, d'où je venais. Alors, je l'avertirais à son tour de ce qui devait lui arriver ce jour-là. Un homme prévenu en vaut deux ; il n'aurait qu'à prendre lui-même les dispositions nécessaires. Se faire porter pâle ce matin-là, tourner à gauche plutôt qu'à droite, que sais-je... Enfin prendre une initiative quelconque susceptible de modifier légèrement le cours des événements immédiats. Oui, je pouvais fournir à Willy les moyens de s'en tirer.

Quelle impression étrange que de remâcher ces pensées dans un salon paisible et quasi désert du Titanic en sachant pertinemment qu'il allait faire naufrage ! Que, dimanche soir, il s'abîmerait dans une mer si calme que toute leur vie les rescapés se rappelleraient sa surface immobile réfléchissant la lumière des étoiles ! Bizarre de se dire qu'à quelques dizaines de centimètres près, le désastre aurait pu être évité ; en déviant imperceptiblement de son cap, le paquebot aurait croisé sans dommages la fatale concrétion de glace immergée qui avait ouvert ses flancs à l'océan. Il aurait pu faire une entrée triomphale dans le port de New York, précédé du teuf-teuf de ses remorqueurs, tous pavillons flottant au vent.

Alors que maintenant... Je me suis traîné jusqu'à ma cabine et j'y suis resté toute la journée (le steward m'a apporté mes repas) dans un état de confusion et de perplexité intenses. J'avais beau savoir ce qui se préparait, il n'y avait donc rien que je puisse faire, à part attendre qu'il soit l'heure d'embarquer dans un canot de sauvetage dont je savais déjà qu'il serait mis à flot presque vide, alors que la moitié des passagers se noierait ?

Le lendemain matin, comme j'en avais assez de retourner cette question dans ma tête, assez de ma cabine, assez de l'horizon plat et de la monotone infinité grise que me montrait ma fenêtre – une vraie fenêtre, avec des rideaux, et non un hublot –, j'ai pris une douche, je me suis habillé et je suis parti arpenter les ponts et coursives. J'ai entendu le clairon sonner pour le petit déjeuner, mais après une hésitation j'ai résolu de ne pas me rendre à son appel ; j'étais trop énervé pour manger.

Quand j'avais trop froid en longeant les ponts clos non chauffés, je

me repliais à l'intérieur par une des portes tournantes : j'aimais les deux appareils de chauffage électrique qui luisaient d'un éclat orangé juste derrière elles. La distance parcourue quotidiennement était reportée sur le tableau d'affichage du fumoir ; j'ai lu que du jeudi midi au vendredi, le Titanic avait franchi trois cent quatre-vingt-six milles marins. Un passager présent a demandé à un steward qui passait si nous ferions mieux ce jour, et s'est entendu répondre que oui, nous afficherions sans doute cinq cents milles.

« Excusez-moi, mais comment faire pour m'entretenir avec le capitaine Smith ? C'est très important.

À dix heures et demie, c'est-à-dire sous peu, il devrait descendre sur le pont avec ses officiers pour l'inspection matinale, monsieur. Sans doute pouvez-vous en profiter. »

Je suis donc ressorti et j'ai attendu sur un transatlantique en bois, guettant l'infime roulis qui abaissait lentement, très lentement le bastingage rectiligne du pont supérieur sur l'horizon lointain encerclant le navire, le maintenait quelques instants dans cette position puis le laissait doucement remonter. Ce spectacle m'a apaisé, et quand j'ai vu approcher la tournée d'inspection je me suis senti capable de me lever pour dire ce que j'avais à dire.

Le petit groupe se composait de cinq officiers, le capitaine Smith ouvrant la marche ; ils étaient en col cassé et grand uniforme, toutes décorations dehors. L'un d'eux prenait des notes tandis que l'officier supérieur regardait de-ci, de-là avec attention, en commentant de temps à autre ce qu'il voyait. Il avait une tête volumineuse et une barbe blanche. Sur son chemin il saluait les passagers d'un sourire, mais sans ralentir l'allure ; manifestement, il ne voulait pas encourager la conversation. Bien à contrecœur, je me suis tout de même avancé à leur rencontre en me forçant à m'exprimer. « Puis-je m'entretenir un instant avec vous, capitaine ? Je vous assure que c'est important.

— De quoi s'agit-il ? s'est-il enquis en m'examinant attentivement.

— Eh bien, voilà, monsieur... Je veux dire, capitaine. » Comment paraître crédible ? Je ne pouvais tout de même pas dire : « Il se trouve que je sais certaines choses » ! Comment, mais comment m'y prendre ? Oh, et puis tant pis ! J'ai décidé de ne pas prendre de gants. « Dimanche soir, du moins si vous maintenez votre cap et votre vitesse, nous allons heurter un iceberg. Je vous assure que c'est vrai ! » Puis je me suis tu parce que le capitaine me regardait en souriant.

— « Oh, ne vous en faites donc pas pour ça, monsieur ! m'a-t-il répondu en me posant une main rassurante sur l'épaule. Nous savons très bien ce qu'est un iceberg ; d'ailleurs, c'est la saison, et nous avons déjà reçu plus d'un avertissement à ce sujet, n'est-ce pas, Jack ? » Un coup d'œil à l'un de ses officiers.

— « En effet, mon capitaine. Jusqu'ici, l'Empress of Britain et le Touraine nous ont signalé des morceaux de banquise, quelques petits icebergs et d'autres plus gros entre le 41^e degré nord et le 49^e ouest. Nous allons certainement recevoir d'autres mises en garde à mesure que nous approcherons de cette zone, monsieur. »

Sur ces mots, l'imposant, mais aimable capitaine de vaisseau à la barbe bien taillée m'a souri gentiment en ajoutant : « Vous voyez donc que nous sommes au courant ; toutefois, je vous remercie. » Il a de nouveau exercé une pression sur mon épaule. « Il n'y a aucune raison de s'en faire. » Et ils ont continué leur visite.

Évidemment. Que vouliez-vous qu'il dise et pense d'autre ? Bon, mais que faire maintenant, à part attendre passivement ? D'autant plus que, sachant ce que je savais, il m'était impossible de lier amitié avec les autres passagers, et même de les regarder en face. Le soir à dîner, je partageais ma table avec un monsieur relativement mûr qui venait de prendre sa retraite, accompagné de son épouse, et un homme d'une quarantaine d'années, anglais comme eux. Comment pouvais-je encore rire aux éclats et tenir des propos légers en leur compagnie en me répétant sans cesse : que vous arrivera-t-il demain soir ?

Il fallait que je trouve un refuge loin du spectacle et du brouhaha de ces gens bien vivants, dont les souliers – que je ne pouvais m'empêcher d'observer à la dérobée –, allaient reposer au fond de l'océan pendant des décennies pendant que leurs vêtements et leurs chairs se désagrégeraient jusqu'à retourner au néant.

C'est ainsi que le dimanche après-midi, au terme de mon inlassable errance, j'ai trouvé asile à la poupe, qui surplombait les vagues en s'avancant encore plus loin que l'énorme gouvernail lui-même. Il s'agissait en fait d'une dunette séparée du reste du pont B par une courte volée de marches. Accoudé au bastingage dans ce petit espace déserté de tous, mais encombré de matériel nautique – treuils, grues, cabestans –, accablé par l'impuissance, j'ai tenté de me détacher mentalement de cette issue fatale. Pour ce faire, j'ai repris le petit jeu consistant à regarder le sillage vert-blanc s'étirer interminablement derrière nous.

Il n'y a rien de tel pour vous vider l'esprit que de contempler le sillon à la fois invariable et perpétuellement changeant que les navires creusent dans l'océan, cette large artère bouillonnante aux reflets émeraude, cette percée dans la mer immobile et grise. Les mains jointes au-dessus de l'eau, je regardais nos hélices baratter l'écume, guettant tout signe de changement de cap. À un moment, j'ai aperçu un oiseau marin dans le lointain. Je crois qu'on appelle cela une sterne, ou hirondelle des mers. Elle nous suivait, les ailes déployées, en profitant de l'invisible tunnel d'air chaud que nous laissions

derrière nous. De temps en temps, elle plongeait en s'inclinant d'un côté ; elle avait l'air de bien s'amuser. Elle a fini par venir se poser à la surface de l'eau et, les ailes repliées, par disparaître progressivement, ballottée par notre sillage lisse. Je croyais me rappeler que ces oiseaux dormaient là, dans cette posture.

Finalement, je suis arrivé à me détacher. Je sentais toujours le pont sous mes pieds et le bastingage sous mes avant-bras, les êtres qui évoluaient dans la tiédeur du navire étaient toujours bien vivants. Mais pour moi – pour moi seulement, mais tout de même –, l'ensemble a fini par se resituer dans un passé lointain. Ma réalité à moi appartenait à un tout autre contexte, et ce qui allait se passer ce soir au beau milieu de l'Atlantique n'était plus qu'une vieille, une très vieille histoire dans laquelle je ne pouvais absolument pas intervenir.

Malheureusement, je n'ai pu me raccrocher très longtemps à cette révélation. Car derrière moi, sur le pont de ce bateau dont j'essayais d'oublier le destin et les passagers, j'ai entendu des pas, puis une voix d'homme prononçant des paroles encore incompréhensibles et une voix de femme qui lui répondait. Tout est redevenu réel d'un coup et je me suis de nouveau senti en proie à la même impuissance affolée.

Soudain quelqu'un s'est matérialisé à mes côtés ; deux avant-bras puis deux mains jointes sont entrés dans mon champ de vision sur le bastingage, et j'ai brusquement su à qui ils appartenaient. La bouffée de joie qui m'a envahi alors fut irrésistible. Je n'ai pas pu résister non plus à l'envie de prendre mam'zelle Jotta dans mes bras et de l'embrasser fougueusement, interminablement. J'aurais voulu que cela dure toujours. Mais je me suis tout de même raisonné ; si, Julia, je t'assure. Nous avons échangé un sourire radieux sur fond de grisaille océane.

— « Je vois que Danziger n'abandonne pas si facilement la partie ! ai-je lancé.

Il fallait qu'il acquière une certitude. Alors, je me suis cachée dans un fauteuil, derrière un pilier, pour vous épier dans le salon, Archie et toi. Mais il n'y a plus rien à faire maintenant, Simon. Archie ne changera plus d'avis.

— Je le sais. Que feras-tu le moment venu ?

— Le professeur m'a dit de gagner le canot 18, qu'il y resterait beaucoup de place. Et toi ?

— La chaloupe 5. Seules quelques femmes y ont pris place ; il n'y avait plus personne dans le coin à part une poignée d'hommes. Nous nous sommes vu autoriser à y embarquer aussi. »

Côte à côte nous avons regardé le sillage d'eau verte naître et renaître sans relâche, puis s'allonger un moment, aussi droit qu'une vraie route, avant que n'intervienne l'inévitable petit tourbillon occasionné par un léger changement de cap. De temps à autre des

gens passaient sur le pont derrière nous. Nous percevions leurs voix à peine audibles, leurs pas qui sonnaient sur les planches. Est arrivé un couple accompagné d'une petite fille ; elle nous a repérés et a grimpé les marches en s'arrêtant juste au ras de la dunette, ce qui fait qu'en nous retournant nous n'avons vu affleurer que son petit visage surmonté d'un bonnet de laine rouge. Elle a fixé sur nous un regard pétillant d'espièglerie, puis a lancé : « Coucou ! » en se délectant de sa propre audace. Souriante, mam'zelle Jotta lui a répondu sur le même ton, mais quand elle s'est retournée vers moi j'ai vu que des larmes brillaient dans ses yeux.

— « Oh, Simon ! Que faire, que faire ?

— Inutile d'essayer de les prévenir », ai-je fait en secouant la tête.

Je lui ai narré ma tentative auprès du capitaine Smith, puis nous avons reporté notre attention sur l'étrave et son sillage. Mais cette fois cela n'a pas duré longtemps. En effet mam'zelle Jotta s'est bientôt détournée pour regagner l'échelle de coupée et, de là, l'escalier menant au pont des chaloupes ; je m'efforçais de la suivre en me demandant ce qu'elle avait en tête. J'ai réussi à la rattraper, mais l'expression de son visage ne m'a rien appris.

Nous avons dépassé les canots dans leurs bossoirs – ils me semblaient immenses, maintenant que je les voyais de tout près et à un moment ma compagne a ôté de son cou son vapoureux foulard à motifs lavande. Nous remontions rapidement vers la proue, par bâbord, au son funèbre du vent jouant dans les câbles déployés en toile d'araignée à partir des grandes cheminées beige et noir.

Arrivée aussi près que possible de la proue, elle a fait halte au niveau du poste de commandement, qui à cet endroit-là occupait toute la largeur de la coque. La porte était ouverte et à l'intérieur se tenaient comme toujours, qu'il fasse jour ou nuit, les trois officiers de marine et le capitaine, dans la même position que la fois précédente. Les panneaux vitrés offraient une vue dégagée de l'avant. Ils ne pouvaient pas nous voir, la porte étant située en retrait par rapport à eux ; en revanche, nous étions dans le champ de vision du timonier, qui se trouvait à quelque deux mètres derrière les officiers. Les bras écartés, sa grande roue en bois bien en main, il n'a guère quitté des yeux la grosse boussole éclairée, dans son habitacle à hauteur de ceinture, que pour nous lancer un bref coup d'œil ; il avait l'habitude de voir des passagers curieux s'aventurer jusque devant cette porte toujours ouverte. Mais il a quand même eu le temps de voir mam'zelle Jotta lui faire son plus beau sourire – et je vous prie de croire qu'il était très séduisant. Et avant de revenir à sa boussole, il n'a pas pu s'empêcher de le lui rendre.

Elle irradiait toujours ; son sourire devenait proprement éblouissant. Elle s'est avancée vers le pilote en levant les mains comme pour lui

montrer l'écharpe qu'elle y laissait flotter, et en arrivant près de lui elle la lui a doucement appliquée sur le visage avant d'en ramener les coins sur sa casquette aplatie de marin britannique. Il a essayé de s'en débarrasser, mais, n'arrivant pas à décoller l'impalpable tissu, il a dû s'y reprendre à deux fois. Entre-temps, j'avais vu la barre opérer un quart de tour ; mais une fois le foulard détaché il lui a suffi d'un coup d'œil à son instrument de navigation pour rectifier le cap. Nous sommes aussitôt ressortis et il s'est tourné pour nous lancer un regard furibond, mais ma jeune et souriante amie avait l'air tellement contente de sa facétie que, la voyant lui envoyer un baiser du bout des doigts, il n'a pu que sourire en secouant la tête.

Nous nous sommes éloignés de quelques pas, puis nous avons rebroussé chemin à toutes jambes, toujours par bâbord, laissant derrière nous les chaloupes, puis l'escalier, et enfin l'échelle de coupée de la petite dunette. Le résultat était bien là, inscrit sur l'eau, déjà loin, certes, mais encore bien visible : un tourbillon d'écume prouvant que mam'zelle Jotta avait bel et bien modifié le cap du Titanic.

De peu, certes ; mais ce détail, ces quelques centimètres suffisaient à créer une énorme différence ; au lieu de passer sur la masse de glace immergée qui enfoncerait sa coque et le tuerait infailliblement, il pouvait maintenant passer à côté, sans même s'en apercevoir. Alors – je n'ai pas pu m'en empêcher, et d'ailleurs je n'ai même pas essayé –, j'ai repris mam'zelle Jotta dans mes bras pour l'embrasser, transporté de bonheur et de soulagement.

Nous avons fêté cela en prenant un verre au Café parisien ; assis tout près l'un de l'autre, nous nous portions toast sur toast ainsi qu'au pilote, à Danziger, à Rube Prien, au capitaine Smith et à ce merveilleux paquebot tout neuf. Les occupants des tables voisines nous considéraient d'un air bienveillant et nous leur avons aussi porté un toast tellement nous nous sentions bien. Pour me moquer gentiment de mam'zelle Jotta j'ai déclaré : « Il ne faut jamais, jamais toucher au passé ! Mais alors jamais !

— Oh, ça va, hein !

— Il me semble que tu as foulé aux pieds la règle d'or. Qu'en penserait le professeur Danziger, je me demande ?

— Que j'ai fait exactement ce qu'il fallait faire !

— Je suis bien sûr que non. Mais c'est ce que je pense, moi. Tu as très bien fait. »

Nous avons pris garde à ne pas trop boire ; au dîner, nous n'avons même pas pris de vin. Et à onze heures et quart ce soir-là nous étions attablés tous les deux dans le salon, non loin d'un hublot. L'iceberg passerait tout près et nous ne voulions pas le manquer. Je ne sais plus de quoi nous avons parlé, mais nous lancions des regards fréquents à la grosse horloge murale, à l'autre bout de la pièce. Un steward

m'avait informé qu'elle marchait à l'air comprimé. Quand la grande aiguille – qui sautait d'un coup d'une minute à l'autre – est passée de 11 h 19 à 11 h 20, nous avons renoncé à alimenter la conversation pour attendre la suite.

Dehors, je le savais perché sur une hune du mât de misaine, scrutant les eaux noires et le ciel étoilé, un marin empaqueté dans des vêtements chauds ne tarderait plus à se tendre en avant, les yeux plissés, cherchant à acquérir une certitude... Puis il saisirait vivement la ride de hauban où était accrochée sa cloche d'alerte.

Une dizaine, puis une vingtaine de secondes se sont écoulées. La grande aiguille marquait encore 11 h 20. Alors a retenti le son auquel nous deux seuls nous attendions : les trois coups de cloche rapides et lointains, affaiblis par la vitre du hublot, qui signalaient le danger. Ensuite, pendant un long moment il ne s'est rien passé ; la vigie parlait par téléphone aux occupants du poste de commandement, cela aussi nous le savions. Alors, nous avons échangé un grand sourire en sentant le navire faire une brusque embardée et tout à coup nous l'avons vue emplir la totalité du hublot, cette immense falaise de glace que nous aurions pu toucher du doigt s'il n'y avait pas eu la vitre entre nous. Puis, sur sa nouvelle trajectoire... son nouveau cap... celui que lui avait imprimé mam'zelle Jotta... le Titanic effleura d'un rien l'énorme masse qu'il aurait pu éviter d'un rien !

Nous avons perçu alors un long grincement déchirant, à peine audible – nous l'avons plutôt senti vibrer dans nos pieds : l'éperon glaciaire profondément englouti raclait le fond riveté de la coque, à l'endroit précis où s'ouvrirait bientôt l'inexorable voie d'eau qui, dans deux heures, provoquerait le naufrage du Titanic.

Les yeux de mam'zelle Jotta se sont écarquillés à mesure que le son parvenait à ses oreilles tandis que toute couleur se retirait de son visage. « Ne jamais... » Les larmes ont brillé dans ses yeux. « Ne jamais toucher au... » Elle a bondi sur ses pieds, et comme je repoussais ma chaise à mon tour, elle s'est exclamée : « Non ! » avant de reprendre sur un ton presque féroce : « Non, je t'interdis de me suivre, tu m'entends ! » Sur quoi elle a fait volte-face et s'est enfuie.

J'ai vu passer derrière mon hublot un officier qui ne semblait pas particulièrement affolé. L'iceberg avait disparu, absorbé par les ténèbres. J'ai cherché du regard Archibald Butt, que j'ai vu installé en compagnie de plusieurs hommes à une table dont je savais qu'il ne bougerait pas. Puis je me suis laissé aller en arrière dans mon fauteuil. Rien ne pressait. Il restait encore deux longues, deux interminables heures. J'ai repris mon verre.

Trente

Aujourd'hui je suis chez moi. Et j'ai bien l'intention d'y rester. Je suis assis sur le perron, presque dans le noir (il y a tout de même un réverbère sur le trottoir), et on ne peut pas dire que je me sente vraiment mal. À vrai dire, je me sens plutôt bien. Enfin, pas trop mal. Mais je ne veux plus jamais m'en aller d'ici. Il n'y a pas d'autre endroit où je désire me rendre. Et qu'on ne me reparle plus jamais de Rube Prien. Ni de Danziger, d'ailleurs, surtout pour me dire qu'il avait raison. Fido est quelque part dans la rue. Il regarde fréquemment dans ma direction ; je vois ses prunelles vertes briller dans la lumière du réverbère. Il tient à s'assurer que je suis toujours là pendant qu'il fait le tour du quartier pour vérifier que rien n'a changé.

Et effectivement, tout est comme avant, ou presque. Hier soir je me suis promené dans le quartier, histoire de me rendre compte par moi-même ; je n'ai pas pu ne pas voir la couronne mortuaire devant chez les Bostick, une de ces couronnes raides et sombres de petites fleurs bleu pâle qu'on accroche aux portes pour signaler un décès dans la maisonnée. Le vieux Bostick était né en 1799, l'année de la mort de George Washington ; pendant quelques mois, quelques semaines, peut-être quelques jours seulement, ils avaient été contemporains. Vous vous rendez compte ! Maintenant qu'il a disparu, c'est un lien avec le passé qui se rompt. Mais les liens avec le passé se rompent quotidiennement ; le passé ne cesse de perdre du terrain, de se figer toujours plus dans nos pensées.

C'étaient des idées bien noires que je ressassais là, assis sur mon bout d'escalier. Mais bientôt elles se dissiperaient. Je devais cesser de repenser constamment à ce que j'avais vécu. De me rappeler tout le temps mam'zelle Jotta. J'espère vraiment qu'elle s'en est sortie ; j'en suis même certain. Elle n'a pas voulu que je vienne avec elle, ce jour-là ; elle pleurait. Elle s'est littéralement enfuie.

Eh oui, Fidoy je suis toujours là ; je ne t'ai pas claqué la porte au museau en t'abandonnant à ton destin. Je suis là, et Julia est en train de mettre Willy au lit. Willy... Je suis sûr qu'il ne lui arrivera rien. Il sera averti. Julia va bientôt se coucher aussi et je vais monter la rejoindre, perspective qui me détourne agréablement de mes sombres pensées. Seulement, l'image de mam'zelle Jotta ne cesse de s'interposer, et je ne sais comment y remédier. L'idée que nous aurions pu... que rien ne nous empêchait vraiment de... qu'il s'en est fallu de si peu... Pis que tout est ce petit pincement de regret. Inutile de le nier. Je me demande... Oh, et puis tant pis ! Je me demande si ça aurait marché entre nous. Mais assez, assez, assez !

Mon bon vieux Fido traverse la petite flaque de lumière et remonte les marches de la maison, langue pendante, pour venir me tenir gentiment compagnie, tout content à l'avance de la bonne grosse caresse sur la tête que je vais fatalement lui administrer.

Dans quelques minutes, je vais aller rejoindre Julia. Et demain, je commencerai à faire des projets concrets, à prendre des notes et dresser des listes. Je crois qu'il va falloir isoler toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, chez nous et chez tante Ada. Peut-être même, inviter celle-ci chez nous pour la semaine, ce serait encore mieux. Puis calculer la quantité de nourriture à emmagasiner, sans parler du charbon et du bois. Il en faudra au moins un stère. Quand je pense à tout ce qui me reste à faire – allez, Fido, on rentre maintenant ! – avant que nous soyons parés pour la grande tempête de 1888 !

Cet ouvrage a été composé par TyPAO
et achevé d'imprimer en août 1995 par Hérissé à Évreux

Dépôt légal : septembre 1995

N° d'édition : 7460

Imprimé en France

- 1 Éditions Denoël, coll. Présences, 1993. (N. D. T.)
- 2 Muséum of Modern Art (New York). Sa construction débuta en 1939. (N. D. T.)
- 3 Voir dans la même coll. Le Voyage de Simon Morley (1993).
- 4 En anglais : Greyhound. (N. D. T.)
- 5 De son vrai nom Geneva Porter (Stratton étant le nom de son mari), cette romancière née en 1863 fut notamment l'auteure de romans pour jeunes filles, le plus souvent sentimentaux. À *Girl of the Limberlost* (1909, suite de *Freckles*, 1904) narre les efforts de la jeune Eleonora pour vaincre la pauvreté et poursuivre des études. (N. D. T.)
- 6 Romancier né en 1866, auteur de quelque quarante œuvres de fiction. La série des Graustark (dont le premier tome parut en 1901) est un ensemble de romans d'aventures sentimentales inspirées du Prisonnier de Zenda d'Anthony Hope (1894). (N. d. T.)
- 7 Plus connue que les précédents, cette romancière et nouvelliste new-yorkaise née en 1862 a dépeint la décadence de l'aristocratie américaine de l'époque. Dans le roman cité ici (*The House of Mirth*, 1905) une jeune New-Yorkaise se retrouve frappée d'ostracisme pour avoir dérogé aux conventions dans son désir de faire un beau mariage. (N. D. T.)
- 8 Voyez ce couple, là-bas, qui danse le ragtime.
- 9 Voyez comme ils lancent la jambe... en l'air ! (N. D. T.)
- 10 A bear est un ours, bien sûr, mais Grizzly Bear était aussi le nom d'une danse « en vogue avant et pendant la Première Guerre mondiale » (Source : *Talking that Talk – le langage du blues et du jazz*, J.-P. Levet, Paris, Hatier, 1992). (N. D. T.)
- 11 Tout le monde en piste ! (N. D. T.)
- 12 Oh, ma jolie poupée ! (N. D. T.)
- 13 Le « Galop de la dinde », avec allitération. (N. D. T.)
- 14 Tout le monde le fait (ou plutôt le danse) (N. D. T.)
- 15 Le « Bond du busard », ici encore en jouant sur l'allitération. (N. D. T.)
- 16 La « Glissade du singe », le « Canard boiteux », le « Galop de la dinde », le « Câlin du lapin », l'« Ours grizzly » et le « Sautillement de l'oiseau ». (N. D. T.)
- 17 Le « Frisson ». (N. D. T.)
- 18 « Glissad d Gaby ». (N. D. T.)
- 19 Acteur et chanteur américain célèbre pour sa prestation dans *Le Chanteur de jazz* (Alan Crosland, 1927), où il apparaît le visage noirci à la suite. (N. D. T.)
- 20 Quartier populaire de San Francisco, fréquenté par les chercheurs d'or au début du siècle, puis par les marins, et connu pour ses bars et dancings. (N. D. T.)
- 21 Ou « Pas des amants » et « Pas en arrière ». (N. D. T.)
- 22 Immeuble new-yorkais ainsi nommé en raison de sa forme triangulaire rappelant celle d'un fer à repasser. (N. D. T.)
- 23 Burn signifie « brûler ». (N. D. T.)
- 24 Littéralement : « chou » et « croûte ». (N. D. T.)
- 25 « Je me demande qui l'embrasse maintenant. » (N. D. T.)
- 26 « Rendez-vous ce soir au pays des rêves. » (N. D. T.)
- 27 « Permits-moi de t'appeler Chérie. » (N. D. T.)
- 28 « Je suis en train de tomber amoureux. » (N. D. T.)
- 29 Les Whigs étaient les ancêtres des libéraux comme les Tories ceux des conservateurs. « Northern » signifie « du nord ». (N. D. T.)
- 30 Dramaturge anglais (1855-1934). (N. D. T.)